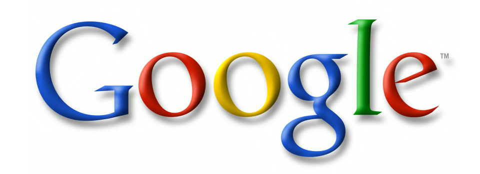

Google




600018910P

7a.

AUGUSTIN MARRAST

LA VIE BYZANTINE AU VI^E SIÈCLE

PRÉFACE ET COMMENTAIRES

PAR

ADRIEN PLANTÉ
Ancien magistrat



PARIS
ERNEST THORIN, EDITEUR.
Libraire du Collége de France, de l'Ecole Normale supérieure,
des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome
7, RUE DE MÉDICIS, 7.

1881

LA

VIE BYZANTINE

AU VIᴱ SIÈCLE

ardent désir de tout connaître, pénétré de cet aphorisme de Gœthe, *que l'homme qui ne sait aucune langue étrangère, ignore la sienne,* il posséda plusieurs langues modernes, sans pour cela perdre le culte des langues anciennes.

L'antiquité a toujours captivé les esprits élevés et l'on revient à elle avec bonheur, comme à un souvenir d'un âge heureux.

Montesquieu disait : " J'avoue mon goût pour les Anciens : cette antiquité m'enchante et je suis toujours prêt à dire, avec Pline : " C'est à Athènes que vous allez ? Respectez les Dieux. "

Familiarisé avec elle, Augustin Marrast lisait dans ses auteurs, comme il lisait dans ceux d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, dans ceux de France, la grande maîtresse !

Dans ce commerce incessant des grands génies de tous les âges, la vie passe sans amertume, sans laisser place à l'envie, sans donner prise à l'ambition.

Son talent de parole, ses éminentes qualités intellectuelles avaient marqué la place d'Augustin Marrast sur un théâtre plus élevé.

La mort l'a surpris, à 48 ans, dans un modeste parquet du fond de la France, laissant une œuvre assez considérable pour faire le succès et assurer la réputation de plus d'un savant moins humble que lui.

Une partie de cette œuvre, nous le dirons tout à l'heure, publiée de son vivant, fut accueillie avec la plus grande faveur par les savants et les lettrés.

Les soins pieux d'une mère et de sœurs dévouées ont recueilli d'importants manuscrits et fait appel à une vieille amitié, cimentée encore par plusieurs années de confraternité professionnelle.

Nous avons accepté, avec reconnaissance, la mission

d'offrir au public une portion de l'œuvre inédite d'Augustin Marrast.

Confident de ses aspirations et de ses goûts, témoin de ses travaux, il nous est particulièrement doux de contribuer à élever à la mémoire d'un collègue éminent et d'un excellent ami, un monument digne de lui.

I

En 1874, paraissait chez l'éditeur Le Chevalier à Paris, un petit livre de 200 pages portant le titre sans prétention d'*Esquisses Byzantines*.

Son auteur — Augustin Marrast — faisait revivre, en une série de tableaux, la société byzantine du Xme siècle.

C'est l'époque de l'Empereur Nicéphore et de l'Impératrice Théophano, la fille du cabaretier.

Le Byzantinisme a atteint son degré le plus élevé : tout y est resplendissant au dehors ; au dedans tout s'affaisse sous le poids des intrigues de palais, du désordre des idées, des excès du luxe, de la démoralisation et du crime.

Epoque peu connue, pour qui ne lit point; mais pleine de séductions pour le lettré, qui ne recule pas devant les vieilles chroniques, et les volumineux in-folios, dont les pages jaunies recèlent tant de détails inédits, ménagent tant de piquantes surprises.

En contact journalier avec les savants allemands, auxquels nous devons de si précieuses découvertes historiques, Marrast avait avec eux, fouillé le passé.

Arrivé à ces temps étranges, où l'Empire de Constantin, subitement enrayé dans son progrès, semble une borne immense marquant l'une des grandes étapes de l'histoire du monde, il s'y arrêta.

N'est-il pas en présence d'une mine précieuse de richesses, peu exploitée en France?

La connaissance approfondie de l'allemand et du grec, le met à l'aise pour suivre ses recherches et remonter aux sources les plus reculées de la science historique.

Grâce à ce travail d'analyse qui permet à son esprit investigateur et fort de se rendre compte de tout ce qu'il rencontre, il reconstitue la civilisation qu'il étudie à la loupe.

Il se pénètre de ses habitudes, de ses mœurs, de son langage, de sa politique et de sa philosophie.

Lorsqu'il prend la plume pour rendre compte de ce qu'il a découvert, on dirait un chroniqueur du temps, qui parle des choses dont il a été témoin.

Seulement il parle en français.

Son style ferme, alerte se joue au milieu des difficultés de cette littérature archéologique — c'est ainsi qu'il la qualifie lui-même. — On voit que s'il a scruté les grecs, il a suivi les leçons des grands maîtres français.

La grâce rehaussée par la sobriété, la concision unie à la netteté la plus limpide, permettant à une fine ironie de relever par de piquants aperçus, par des réflexions humoristiques, le sérieux et parfois l'aridité du fond; toutes ces qualités éminentes s'imposent au lecteur dont la curiosité, sans cesse tenueen éveil par la variété des tableaux, trouve, dans ces pages charmantes, à se satisfaire sans fatigue et sans ennui. C'est pour ainsi dire la poésie de l'érudition. Nous en détacherons la description suivante de l'église Ste

Sophie, qui justifie, avec notre appréciation, sa qualification de littérature archéologique qu'il lui donne.

— " Environnée d'une vaste enceinte carrée plantée d'arbres et précédée d'un portique à colonnades de marbres, Sainte-Sophie, " la grande église, „ dont le voyageur venant de l'Hellespont, voyait de soixante mille en mer la croix dorée, se montrait revêtue, au dehors comme au dedans, de peintures et de mosaïques.

" Sous l'un des porches, l'Archange-Michel, l'épée à la main, semblait veiller. " Lave tes péchés, et non pas seulement ta figure ! „ disait l'inscription du baptistère.

" Par le grand portail d'argent doré, par neuf portes de cèdre, d'ivoire et d'ébène, on entre dans l'édifice. Ce n'est pas là l'église gothique, dont le demi-jour mystérieux, les sombres arcades ogivales, les vitraux peints ne laissant passer qu'une lumière transfigurée, le sol pavé de tombeaux, correspondent au recueillement intérieur de l'âme détachée de la nature et du monde. Ici, tout est splendeur et clarté. Dès l'entrée, s'offre aux regards la coupole dont les vingt-quatre ouvertures, séparées par d'étroits intervalles, dessinent une ligne lumineuse à peine interrompue.

" Suspendue dans les airs et comme isolée du reste de l'édifice, grâce à ce jeu de lumière, elle semble, avec ses figures sur fond d'or, une apparition du ciel planant sur le temple de la terre. Tout est en harmonie avec ce décor sublime, dans cette splendide salle d'opéra qu'il faut se représenter pendant une des longues cérémonies nocturnes où assiste la Cour. Le Patriarche et l'Empereur siègent sur des trônes d'argent devant la table faite de matières précieuses fondues qui porte le Saint des Saints. L'iconostase, façade d'or, de peintures et de pierreries, les sépare

des courtisans et des soldats qui remplissent la nef. La foule des femmes occupe les immenses galeries supérieures.

" Les colonnes de granit et de porphyre ravies aux temples de l'Egypte et de l'Asie, les marbres de couleur, verts de Thessalie, bleuâtres de Lybie, blancs de Phrygie aux raies d'un rouge de sang, qui couvrent le sol et les parois; les lacés de fleurs et de feuillages faits de jaspe, d'agate et de nacre de perles, qui courent le long des balustrades dorées s'embrasent à la lumière de milliers de lampes d'or.

" L'encens fume; un chœur à quatre parties où les voix profondes des hommes répondent aux voix argentines des enfants, fait entendre avec accompagnement d'orgues, des chants d'une simplicité pénétrante, échos des antiques mélodies de la Grèce. Au fond du sanctuaire apparait, colossale, la sagesse divine, la Pallas chrétienne, personnifiée par ce peuple amoureux des symboles. Les gigantesques chérubins des pendantifs aux six ailes multicolores, la Panagia qui tient son fils debout sur ses genoux; le Sauveur bénissant Justinien prosterné à ses pieds; les patriarches, les apôtres, les saints, les martyrs, gardent encore quelque chose des nobles attitudes antiques. Les dissonnances se perdent dans la grave harmonie des fonds d'or : l'effet est puissant. L'art religieux du temps a donné sa fleur et atteint le grandiose à force d'adresse et d'éclat. " —

Les *Esquisses Byzantines* eurent du succès.

L'homme éminent, si habile à captiver les esprits qu'on a pu, avec raison, l'appeler *le grand charmeur*, M. Jules Simon, écrivait à Marrast : " Vous avez trouvé le secret de rendre l'érudition attrayante. "

* Esquisses Byzantines p. 8 à 10.

George Sand répondant à l'envoi des *Esquisses* écrivait : " J'ai laissé passer des siècles sans vous
„ remercier de l'envoi de votre livre. Je voulais le
„ lire et je n'ai jamais le temps de faire ce que
„ je veux. Enfin je l'ai lu hier et je suis heureuse
„ de vous dire que mon fils et moi, l'avons trouvé
„ brillant et remarquable entre tous. — Nohant 8/7,
„ 74. „

A ces témoignages, qui suffiraient pour consacrer une œuvre, la presse vint ajouter le sien.

On nous permettra de citer quelques extraits des journaux dont la critique éclairée est toujours recherchée comme un honneur par les savants.

M. Adolphe Viollet-le-Duc avait, dans le *Journal des Débats* du 3 Juin 1873, donné un compte-rendu des travaux de la session du congrès scientifique de France, tenue à Pau du 31 mars au 7 avril de cette même année : après avoir rendu un hommage mérité à un mémoire produit par un savant magistrat de la Cour, M. Clément Simon, il ajoute :

" Une autre composition a obtenu, deux jours après, le plus grand succès.

" C'est un épisode de l'histoire de Byzance, la description d'une fête dans Ste Sophie, précédant l'assassinat de l'Empereur Nicéphore, lu par M. Marrast, procureur de la république à Oloron (encore un magistrat). Il est impossible de peindre en des traits plus fermes et plus nets et avec des couleurs plus vives, sans être trop variées, le cérémonial pompeux des empereurs d'Orient; il est difficile de mieux indiquer sans commentaires et sans phrases, et par l'emploi seul d'une sobre description, la vanité de ce faste, vernis brillant, voile de pourpre et d'or brodé de pierres précieuses, étiquette menteuse qui cachait tous les genres de vices et de crimes.

" La lecture de ce document, faite par l'auteur avec un accent un peu lent, mais ferme et puissant, a vivement impressionné l'auditoire. M. Marrast, me dit-on, vit seul et retiré dans les montagnes, sur les bords des deux gaves d'Aspe et d'Ossau. C'est dans cet isolement comme dans l'étude qu'il aura puisé l'originalité de son talent. "

La solitude, en effet, favorisant la réflexion, Marrast développa son talent, augmenta — qu'on nous permette cette expression à la mode du byzantinisme actuel — augmenta son capital scientifique; et quand parut son livre, le savant archéologue, qui en avait apprécié si fort l'auteur en 1873, * lui consacrait dans le même journal une importante notice, que nous croyons devoir reproduire en entier :

Nous avons parlé l'année dernière d'une lecture que M. Augustin Marrast, procureur de la république à Oloron, avait faite au congrès scientifique de Pau. Le sujet en était tiré de l'histoire des empereurs d'Orient au dixième siècle, une de ces tragédies de palais si fréquentes parmi ces souverains qui n'étaient souvent que d'audacieux aventuriers, un meurtre sauvage consommé par l'adultère et succédant à de brillantes et de pompeuses cérémonies, en un mot, l'assassinat de l'empereur Nicéphore Phocas.

Cet épisode purement littéraire, faisant contraste à des questions d'un intérêt pratique et local, eut, à l'assemblée réunie au Palais-de-Justice de Pau, le plus grand succès. M. Marrast, en effet, ne s'était pas contenté d'offrir à ses auditeurs une sèche relation historique. Mettant à profit les conditions du programme imposé par les organisateurs du Congrès, il avait orné son récit des richesses que lui fournissait l'archéologie.

J'ai été très agréablement surpris de retrouver les scènes qui m'avaient si vivement frappé dans le volume que nous annonçons aujourd'hui,

* Journal des Débats du 1er Avril 1874.

intitulé : *Esquisses byzantines*. C'est plutôt une suite de vivants tableaux, d'un beau dessin et très colorés, venant compléter la saisissante image de la cour de Constantinople vers 970.

Le livre (très court et condensé) est divisé en neuf chapitres : *La Ville*. — *Chez le Patrice*, — *Une Tragédie de palais*, — *Eudoxie*, — *L'Empereur et le Stylite*, — *Un Spartiate*, — *Triomphe*, — *Beaux esprits*, — *La Cour et le Sacre*.

On sera peut-être tenté de reprocher à M. Marrast d'avoir abusé de la forme descriptive; mais comment peindre Byzance à cette époque sans prodiguer les couleurs voyantes, sans imiter l'éclat des marbres, des mosaïques, des pierres précieuses? Comment ne pas forcer les tons si l'on veut indiquer cette vive opposition entre l'éclat et le luxe extérieurs environnant le pouvoir, et les basses intrigues qui font sa misère? Le meurtre de Nicéphore est précédé de cérémonies pompeuses où l'empereur est vénéré à l'égal de Dieu. Des gardes de toutes armes, de toutes couleurs et de toutes nations l'environnent et l'escortent. On lui ouvre le passage à coups de fouet sur la foule. Le patriarche reçoit le monarque aux portes de Sainte-Sophie, et quand « ces deux représentants de la divinité se sont réciproquement salués et adorés, l'empereur est introduit dans le temple et l'office commence. » Au service religieux succède un festin où le maître est honoré et applaudi à proportion de la qualité des mets. Cependant le soir est venu. Les courtisans ont quitté le palais, les gardes sont gagnés ou dorment. Le puissant souverain est seul dans sa chambre. « Vaincu par le sommeil, il s'enveloppe dans le manteau du moine Michel, son oncle, mort en odeur de sainteté, et dont il vénère profondément la mémoire, puis il se couche, comme il le faisait souvent, sur une peau de tigre étendue par terre au-dessous des images du Christ, de la Vierge et du Précurseur... » Mais bientôt les conjurés, guidés par l'Impératrice et Zimiscès, son amant, ont réussi à entrer jusque dans le cubiculum où l'empereur est massacré. Zimiscès lui-même a présidé au meurtre.

L'assassin se saisit du sceptre ; le cadavre impérial est précipité d'une fenêtre dans le jardin du palais, et Zimiscès a déjà chaussé les brodequins de pourpre. Il est salué par la foule et proclamé empereur.

Le chapitre II, *Chez le Patrice,* nous initie aux détails de la vie d'un grand ; il nous montre le fonctionnaire Chadène recevant le marchand Glycon et l'aidant à frauder l'Etat. Le patrice a des intérêts dans une entreprise commerciale qui consiste à faire entrer dans la ville, sans payer les droits de douane, la cargaison d'une caravane arrivée de l'Inde. Le marchand est remplacé par un bel esprit, littérateur, calligraphe et enlumineur. C'est un moine qui cause aussi théologie, et penche vers une hérésie qui amuse Chadène. La dissertation est interrompue par l'arrivée du fils du patrice. Celui-ci est le *gandin* du temps. Il amène l'incomparable Hilarion, le cocher, l'homme à la mode, coiffé du bonnet brodé de perles, chaussé de bottines citron. C'est le champion des *bleus* protégés par l'empereur. Lui-même et ses amis rossent les *verts,* « houspillant leurs femmes et pillant leurs boutiques. » Naturellement, la conversation change d'objet. Il est question de Comito la citharède, qui est malade ; la pantomime Callirhoé a représenté au théâtre de Chalcédoine les amours de Léda ; une statue de Saint Paul a pleuré. C'est un mauvais présage ; aussi les Sarrazins ont dépassé Tarse. Puis le cocher, le moine, le patrice et son fils s'en vont à la Cour.

Plus loin, le cultivateur Daimonidas, habitant les environs de Sparte, issu d'une ancienne famille dorienne et regrettant les beaux jours de la Grèce antique, est cependant dévoré du désir de voir Constantinople, la ville des merveilles. Il s'embarque à Corinthe et aborde aux rives étincelantes de la Corne-d'Or. Vous voyez d'ici son admiration et ses naïves surprises. La donnée n'est pas neuve ; mais le thème des *Lettres persanes* est toujours bon. « Devant ces magnificences, le Spartiate, comme un oiseau de nuit transporté au soleil, chancelle ébloui ; tantôt stupéfait devant les statues dont il n'a vu dans ses campagnes que quelques débris informes,

tantôt heurté par des barbares ou éclaboussé par le char d'une hétaïre qu'il prend pour quelque basilissa. Après une course interminable qui a lassé ses jambes de montagnard, il rentre dans son auberge, la tête en feu, et ne se rendant pas compte encore de ses impressions. »

Il faut lire le récit de ses aventures et de ses mécomptes au milieu de cette grande ville où brillent les temples élevés à la divinité, mais où, en réalité, le seul vrai Dieu est l'or. Cependant, guidé par Dixidas, son compatriote, vieil officier retiré à Constantinople, il visite les églises, Sainte-Sophie en particulier, où il s'attarde longtemps. « Trois barbares du Nord, paraissant fort troublés, sortent avec eux de la grande église. Ces fils d'Odin, qui arrivent de leurs forêts glacées, se sont crus transportés dans le ciel des chrétiens à l'aspect de cette splendeur inouïe et jurent avoir vu des anges s'envoler au-dessus du sanctuaire. Un prêtre passe ; ils s'agenouillent et demandent le baptême. »

Au théâtre, Daimonidas ne sait pas distinguer les courtisanes des patriciennes : il s'attendait à voir représenter les chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle ; il n'y voit que des danses et un chien savant nommé Python « qui désigne de lui-même la femme la moins vertueuse de l'assemblée, ouvre un livre à la page qu'on lui cite et range par ordre chronologique une série de médailles d'empereurs. » Puis, c'est la grande course du cirque et la lutte entre les Bleus et et les Verts. Nous retrouvons là l'élégant cocher, commensal du patrice Chadène, qui cette fois est vaincu par son rival Nicias. Cet événement prend les proportions d'un soulèvement populaire, et la chute des Bleus patronés par la cour provoque une émeute. Il y avait loin de là aux jeux olympiens que le Spartiate croyait retrouver à Constantinople.

Ce chapitre est plein de curieux détails que nous ne pouvons citer ici, car notre espace est borné ; nous renverrons donc le lecteur au livre de M. Marrast.

Nous ne voulons cependant pas finir sans recommander encore l'histoire d'Eudoxie, nièce

de l'Impératrice, la lionne du temps et l'amie de Comito l'athénienne, chanteuse et musicienne accomplie. Eudoxie, mariée à un vieux général khazar, qui fait la guerre sur le Danube, s'est prise de caprice pour le jeune Ygor, fils unique du dynaste russe de Kiew. Elle travaille à civiliser ce barbare, « l'initie aux raffinements de la toilette de la capitale et lui prodigue les ceintures brodées, les robes à personnages, les reliques de saints. » Une sorte de cicérone, de professeur et d'espion est attaché à la personne d'Ygor : c'est Polycarpe, employé à la police, bureau des barbares. Il promène le jeune chef dans tous les bons et mauvais lieux de Byzance, lui vante la force des remparts, les inépuisables ressources de l'empire. « Ce matin même, il l'a accompagné au grand Stratégion où Ygor a vu parader 10,000 soldats armés à la légère, qui avaient déjà manœuvré devant lui l'avant-veille, équipés en hoplites. »

L'époux d'Eudoxie meurt à propos dans un combat contre les Turcs; sa veuve épouse le jeune Russe et part pour Kiew. Tout le long du Dnieper, dont elle remonte le cours en bravant les neuf cataractes du fleuve, et les pillards qui en infectent les rives, elle répand ses largesses et convertit quelques sectateurs d'Odin. Elle a emmené avec elle l'évêque Athanase, le professeur Polycarpe et des moines. La civilisation byzantine fait son entrée dans le pays des neiges, et bientôt les peuples de ces contrées imiteront leurs maîtres en raffinements, dans la foi, dans la philosophie, dans le luxe et dans le crime.

ADOLPHE VIOLLET-LE-DUC.

Le *XIX*e *Siècle* du 29 août 1874, souhaitait à son tour la bienvenue à l'ouvrage du savant magistrat dans un article bibliographique dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Parmi les meilleurs symptômes intellectuels de notre époque, il faut compter l'apparition de ce que l'on appelle une *littérature archéologique* « destinée à vulgariser les notions que l'érudi-

tion française et étrangère a rassemblées de toutes parts sur des peuples disparus depuis longtemps de la scène du monde. Des chercheurs qui sont en même temps des artistes, et dont l'auteur de *Salambô* nous offre le type accompli, se sont voués à cette tâche, utile surtout dans un pays comme le nôtre, où les travaux obscurs et patients des savants de profession sont trop souvent ignorés du public même lettré, où l'élégance de la forme et l'attrait de la mise en scène resteront longtemps encore (ne nous en plaignons pas) les conditions indispensables du succès d'un livre. *Les Esquisses Byzantines*, que vient de publier M. A. Marrast, appartiennent à ce genre de production si en faveur aujourd'hui, et méritent d'être signalées à l'attention des curieux et des artistes..... »

Le 14 mai 1874 on lisait dans le journal le *Temps* dont la critique élevée, froide et raisonnée est actuellement l'un des meilleurs critériums en matière de science, l'appréciation suivante, que notre ami considérait comme l'une de celles qui honoraient le plus ses travaux :

Nous nous faisons un plaisir de signaler à l'attention du public lettré ce charmant petit livre, peinture fidèle et animée de la société byzantine. L'auteur fait passer successivement sous nos yeux la ville, la cour, l'existence d'un patrice et celle d'une grande dame, le cirque et le monastère, sans oublier le Stylite sur sa colonne que vont consulter le peuple et les grands. Point de descriptions techniques et fatigantes avec M. Marrast, l'érudition prend vie ; nous nous mêlons à tout le mouvement de Byzance, de ses places, de ses palais, de ses églises ; nous assistons aux grandes cérémonies du culte, aux jeux publics, aux festins impériaux, aux conversations des lettrés et des dévots, des courtisans et du peuple. Nulles réflexions inopportunes ; l'auteur s'efface derrière le tableau, ou plutôt il voit les choses de si près et si bien qu'il nous les fait voir avec lui ; et cette intuition est

si vive que son style même semble en avoir emprunté je ne sais quelle gravité inaltérable et quel ton impersonnel qui conviennent très bien au sujet. On lira avec un intérêt particulier le morceau intitulé : *Une tragédie de Palais*, où l'auteur raconte le meurtre de Nicéphore Phocàs, et nous décrit à ce propos le cérémonial compliqué de la cour de Byzance.

Etrange civilisation, à la fois si bruyante et si stérile, si animée et si artificielle, si tragique et si vaine! Mais ce qui est le signe le plus grave, c'est qu'elle ne paraît pas se douter de son inanité. Le Parisien du second empire, infatué de sa belle ville, capitale du monde et de la civilisation française, modèle incomparable de toutes les autres, n'était qu'à demi sincère dans sa naïveté ; il gardait encore assez de sens critique pour se juger au besoin lui-même ; et il l'a bien montré. Le Byzantin semble avoir été incurable dans son illusion : et il ne fallut pas moins que l'arrivée des Sarrasins et plus tard des Turcs pour l'en faire revenir : si toutefois il en revint.

M. Augustin Marrast n'indique pas les sources où il a puisé : il aura craint, dans un tableau ou plutôt dans une série de tableaux destinée à un public de gens instruits plutôt qu'à des savants, d'embarrasser sa marche de notes et de renvois fréquents. Peut-être a-t-il trop cédé sur ce point à un scrupule d'artiste. Mais on devine aisément tout ce qu'un tel petit livre a dû coûter de patientes lectures : chroniqueurs du temps (ils ne forment pas moins de 60 volumes), histoires et monographies modernes en diverses langues, etc.

F. P.

On nous pardonnera de finir cette revue d'une partie de la presse, qui s'occupa de l'œuvre de Marrast par la courte analyse qu'en donna l'*Opinion nationale* du 14 septembre 1874 :

Bien peu de gens ont résolu le problème de rendre l'érudition attrayante. Entasser des détails archéologiques, se donner, *à grand renfort de bouquins*, un faux air d'érudition, n'est que

trop facile : mais raviver des cendres éteintes, évoquer des morts, créer une œuvre vivante qui, sans faire froncer le sourcil au savant de profession, intéresse et passionne l'homme du monde, voilà ce qui ne se rencontre que trop rarement ; et le bruit qui s'est fait depuis quelques années autour des travaux de ce genre, montre assez qu'ils répondent à l'une des tendances les plus marquées de notre époque, celle qui porte l'homme moderne à se rendre un compte, même minutieux, du passé.

Les *Esquisses byzantines*, que vient de publier M. A. Marrast, sont dignes de l'attention des raffinés littéraires qui ont apprécié *Salammbô*. Le lecteur, même instruit, qui n'a ni le goût ni le temps de compulser les 90 in-folios de l'*Historia byzantina*, trouvera dans ces scènes variées le tableau saisissant de vérité de la vie sociale byzantine, si curieuse et si peu connue.

Ces chapitres, sans lien apparent, donnent par le choix heureux de leurs sujets, une idée à peu près complète de ce monde étrange. La Constantinople du xe siècle, métropole religieuse et commerciale, capitale de la civilisation au Moyen-Age, revit pour nous avec ses palais et ses temples, ses vues et ses ports, et son immense fourmillement d'hommes de toutes nations : Grecs en robes de laine ou de soie, Persans mitrés, nègres de Nubie, Petchenègues, Hongrois, Khazars, Bulgares à la ceinture de cuivre, marchands juifs, francs, italiens.

Au palais impérial, les pompes du cérémonial, vraie liturgie dont le monarque est le Dieu, rendent plus sinistre encore la tragédie domestique qui succède à la fête de la cour. Un jeune chef russe, chrétien de fraîche date, est initié aux délicatesses de la fashion byzantine, par son factotum. Nous le voyons étaler son élégance d'emprunt entre la citharède et la grande dame. L'espion Polycarpe, attaché au « bureau des barbares ; » un patrice, dans son opulente demeure, pleine d'images de saints, et de statues antiques ornées de cheveux postiches et de pendants d'oreilles, s'ingénie avec le marchand Glycon à frauder l'Etat, et donne audience à ses familiers, parmi lesquels figure l'incomparable

> Hilarion, un cocher, splendidement vêtu d'une schlamyde de soie verte, semée de paons, et coiffé d'un bonnet pointu garni de perles. Nous assistons aux jeux du cirque, où la défaite de la faction verte provoque une émeute; à une représentation théâtrale, exhibition de pantomimes et de chiens savants; à des scènes militaires, religieuses et funèbres.
>
> L'auteur a évité la monotonie presque inséparable de la forme descriptive, en plaçant çà et là de piquants dialogues. Rassasié de mensonges et de trahisons, l'empereur s'épanche avec un stylite. Deux beaux esprits du temps se font leurs confidences littéraires et s'élèvent jusqu'au sublime du radotage. Un grec de la vieille roche, un Spartiate égaré dans les bureaux du questeur de Constantinople, dit rudement son fait à ce haut personnage, etc., etc.
>
> Nous bornons là l'analyse bien incomplète du livre de M. A. Marrast, et nous renvoyons le lecteur à cette œuvre fine et distinguée d'un esprit qui n'a rien de byzantin.

Il n'avait, en effet, rien de byzantin. Ce qui le prouve surabondamment, du reste, c'est la façon dont il accepta les éloges en même temps que les bienveillantes critiques, dont son livre fut l'objet. Il conçut une œuvre nouvelle, qui put donner satisfaction aux uns comme aux autres.

Il voulait — la mort ne lui a pas permis de suivre son programme — l'enrichir de notes, qui, sans embarrasser la marche du lecteur, lui permissent cependant de se rendre compte de certaines circonstances oubliées depuis le temps, de faits dont la cause éloignée pouvait avoir été perdue de vue, de certaines coutumes inexpliquées, en même temps qu'elles justifieraient de l'authenticité du détail et de l'origine des renseignements.

Revenant de quatre siècles en arrière de l'époque qu'il avait décrite dans les *Esquisses,* il choisit, comme

champ de ses nouvelles investigations, les années à jamais célèbres où *Justinien-le-Grand* régnait à Byzance.

Rien de plus séduisant pour le magistrat dont la première éducation judiciaire est occupée, presque absorbée par ce grand nom, et dont les premiers pas dans la voie de la science du droit sont arrêtés à tout instant par quelque monument marqué du sceau de sa gloire.

II

Sur son trône salomonique, Justinien occupe, en effet, une grande place dans l'histoire.

Sans sortir de son palais où s'entassent toutes les merveilles du monde, il ajoute à son empire des provinces conquises par le génie de Bélisaire.

Les Perses sont refoulés, les Goths vaincus, les Vandales soumis.

Cédant à ce besoin de faire des lois, qui nous apparaît dans la vie des grands princes comme le caractère obligé de la toute-puissance, il codifie les lois innombrables de l'empire, avec l'aide du jurisconsulte Tribonien.

Les livres de droit de l'ancienne Rome tombaient dans l'oubli; les documents de jurisprudence se multipliaient au milieu d'une inextricable confusion.

Il fallait un système régulier et complet : *Quasi una mens, unaque vox, idemque sonus.*

L'œuvre entreprise fut promptement menée à bonne fin.

Elle eut suffi à la gloire du prince.

Sa magnificence excitant le zèle des artistes de son temps, il élève des villes et des monuments bien faits pour exciter l'admiration de la postérité...

Mais il en est de Justinien comme de beaucoup de grands hommes.

Pour conserver à leur nom le prestige que leur a donné l'histoire parfois intéressée à leur gloire, il faut les envisager de loin.

De même, pour les hautes montagnes qu'on voit se dessiner à l'horizon dans le développement harmonieux de leur imposante grandeur. Quand on s'en rapproche, la pureté de leur ligne azurée disparaît. On en compte alors les rudes aspérités, les gouffres menaçants, les effrayantes horreurs.

Tel nous apparaît dans l'histoire générale qui lui sert d'horizon, le règne de Justinien. Tel il n'est plus quand on l'étudie de près.

Le bloc de granit laisse voir sa fissure; l'armure, son défaut; la statue d'or, ses pieds d'argile !

Les chroniqueurs du temps se sont chargés de faire la lumière et à leur tête Procope, de Césarée, sénateur de l'empire romain d'Orient, familier de la Cour.

Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, dit-on souvent. Nous ne saurions admettre la vérité absolue de cette proposition passée à l'état d'axiôme.

Et sans aller chercher bien loin dans les âges, on nous permettra de le dire, non point comme une flatterie, mais bien plutôt comme un sincère hommage rendu à la vérité, nous avons connu des princes et des grands, dont le contact journalier, dont l'intimité de la vie forçait l'admiration dévouée de ceux qui avaient l'honneur de les approcher.

La véritable grandeur n'a rien à redouter de l'analyse.

Dans son ouvrage sur *les Edifices* dûs au faste de

Justinien, Procope semblait avoir élevé à son maître un piédestal indestructible.

Dans son *Histoire secrète,* il le rabaisse au rang d'un tyran haïssable.

Cette histoire est-elle authentique?

Est-il rationnel de supposer le favori comblé d'honneurs capable d'enfanter un pareil pamphlet?

La nature humaine est là pour répondre d'elle-même, en expliquant les faiblesses du courtisan au profit des âpres vérités du chroniqueur.

On trouvera plus loin * les raisons qui nous font accueillir comme authentique ces importantes révélations historiques.

" J'avoue que deux choses font que je suis pour „ l'*Histoire secrète,* dit Montesquieu ** : la première „ c'est qu'elle est mieux liée avec l'étonnante faiblesse „ où se trouve cet empire à la fin de ce règne et dans „ les suivants.

„ L'autre est un monument qui existe encore parmi „ nous : ce sont les lois de cet empereur, où l'on voit „ dans le cours de quelques années, la jurisprudence „ varier davantage qu'elle n'a fait dans les trois cents „ dernières années de notre monarchie. „

C'est dans ces effrayantes confidences que nous trouvons l'explication de l'affaiblissement de la puissance impériale.

Trois causes principales, les disputes théologiques, l'influence de Théodora et les luttes du Cirque, amenèrent cet affaiblissement et avec lui, la déconsidération.

Un pouvoir déconsidéré est bien près de sa chute!

Souverain sans contrôle, ne reconnaissant d'autre

* Voir l'Appendice, à la note 14 de Théodora.
** Grandeur et décadence des Romains, xx.

guide que sa volonté toute-puissante, Justinien voulut trancher du Pontife.

Dans son orgueil, il ne se contenta pas de règler tout ce qui touchait au domaine civil, il voulut encore mettre la main sur le domaine des consciences et faire la loi dans l'Église.

Il combattit l'arianisme et les diverses erreurs qui en furent le corollaire ; mais il transforma sa Cour en une sorte de concile perpétuel, dans lequel chacun disait son mot et formulait son dogme. Véritable tour de Babel où prenaient naissance d'interminables et burlesques discussions, dont l'issue était souvent fatale pour ceux qui n'adoptaient pas l'orthodoxie impériale.

Grattez le Byzantin, vous trouverez le Thrace ! Le Thrace, qui vit de disputes et de controverses, et qui, transformant ses salles de festins en champ clos, *se fait,* au dire d'Ovide, *une arme des coupes destinées à la joie :*

> Natis in usum lætitiæ scyphis
> Pugnare thracum est...

Justinien était un paysan d'Illyrie confinant à la Thrace.

Si par goût traditionnel il attisa, sous prétexte d'unité, les querelles religieuses, il faut reconnaître que la rudesse de sa première éducation le poussa à commettre sa plus grande faute.

Le paysan parvenu, le soldat heureux se retrouve dans le choix qu'il fit de sa compagne.

Une loi de l'Empire interdisait aux grands le mariage avec des femmes de basse extraction *,

* Humiles vero abjectasque personas eas tantummodo mulieres esse censemus, ancillam, ancillæ filiam, libertam, libertæ filiam, scenicam, scenicæ filiam, tabernariam, tabernarii vel leonis aut arenarii filiam aut eam quæ mercimoniis publice presuit. Idèoque hujusmodi inhibuisse nuptias senatoribus harum feminarum quas modo enumeravimus æquum est. — Dat. Prid. nonas aprilis Constant. an 454. Cod. lib. V. tit. VI. leg. 7.

il rapporta cette loi, en édicta une autre qui lui permit de faire asseoir à côté de lui une pantomime, née dans le cabanon d'un montreur d'ours, épave des théâtres d'Alexandrie et de Byzance.

Avec Théodora montèrent sur le trône de Pulchérie et d'Héléna Augusta, le vice, le crime et la prostitution.

C'est en vain que l'on chercherait à colorer cette union si disparate, en faisant ressortir le rôle et l'influence des courtisanes dans la civilisation grecque.

Ce rôle et cette influence furent réels.

La courtisane représentait, pour cette nation avide de symboles, le beau dans ses plus pures incarnations. Les noms d'Aspasie, de Phrynée, de Laïs, se rattachaient à l'illustration de ceux de Phidias, de Praxitèle, d'Apelle, et à la gloire d'Athènes.

Dans les grandes manifestations de l'art qu'elles avaient inspiré, les Athéniens voyaient comme une éblouissante émanation de la patrie.

C'est qu'alors aussi, dans cette société raffinée, la courtisane s'imposait par l'incontestable supériorité de son esprit et de son patriotisme.

Périclès ne rougissait pas d'associer Aspasie à l'exercice du pouvoir : le peuple ne s'en étonnait nullement.

Il distinguait la courtisane de la prostituée et consacrait des temples à Vénus.

Or, le christianisme avait éteint le feu des autels de Gnide et de Paphos, et celle qui fut l'Impératrice Théodora n'était qu'une vile prostituée.

Justinien ne sut pas se soustraire à ses charmes ; quand il l'eut élevée jusqu'à lui, le maître du monde eut un maître à son tour.

Son influence lui fut aussi fatale que sa beauté. Elle lutta contre lui dans ses controverses théologi-

ques, la fantaisie et le caprice présidèrent à ses actes, et cherchant à venger les injures de la pantomime, elle poussa son époux dans la lutte des Bleus contre les Verts.

Elle n'eut pas grand effort à faire pour cela. Depuis longtemps Justinien était Bleu.

De nos jours où l'on se passionne pour les luttes de l'Hippodrôme, où le grand prix de Paris prend les proportions d'un événement national, où la suprême élégance consiste à parler la langue bâtarde du *turf*, on s'explique facilement l'engouement des Grecs pour les jeux olympiques.

Euripide ne chanta-t-il pas la gloire d'Alcibiade trois fois vainqueur dans ces illustres jeux? Néron n'apprit-il pas à Corinthe à rechercher les applaudissements du Cirque avec plus de passion que les suffrages du Sénat?

Ce qu'on s'explique moins, c'est que l'Empereur d'Orient, législateur et théologien, se jetât dans la mêlée des factions et suspendit le règne des lois au profit de l'une d'elle.

Les hommes opprimés se laissent facilement aveugler par le désespoir qui envahit leur âme, quand ils ne peuvent plus compter sur l'appui des lois et sur le secours de l'autorité publique.

Le jour de la revanche venu, ils ne reculent devant rien de ce qu'ils considèrent comme une revendication légitime, et quand le pouvoir ouvre les yeux, il est souvent trop tard pour rendre son influence et sa force au droit méconnu.

« Je n'ai fait prendre le deuil à aucun athénien, » disait Périclès. L'autocrator ne put en dire autant.

Il ne se rendit pas compte de la situation véritable des esprits.

Il ne vit pas que l'odieuse protection dont il

couvrait la faction des venètes (les Bleus), sapait, son autorité, en même temps qu'elle ébranlait, jusque dans ses bases, l'empire Romain tout entier *.

Le sang coula partout où les factions étaient groupées, et un jour vint où le trône menaça de sombrer dans l'émeute formidable suscitée par les excès de la faction favorite.

Justinien se crut perdu : la mâle énergie de Théodora releva son courage ; la valeur de Bélisaire sauva la monarchie.

Dans l'enthousiasme d'un succès inespéré, on appela ces sanglantes journées NIKA, qui veut dire victoire, et qui ne signifiait réellement que l'effondrement prochain de l'autocratie Byzantine.

III

C'est cette situation vraiment surprenante, cet état social fécond en enseignements, que Marrast a étudiés et exposés dans les scènes de *la Vie Byzantine au* VI[e] *siècle.*

Il y représente cette société marchant, d'étape en étape, vers le grand cataclysme qui menaça d'engloutir la monarchie.

Monument grandiose de la toute-puissance, si de loin on n'en considère que la façade étincelante.

Edifice qui paraît bien délabré, si l'on en fouille tous les recoins.

* Ergo proritatis tum ab eo concitatisque palam Venetis, universum convulsum suis sedibus est Romanum imperium, quasi ab hostibus vastatæ urbes, vel terræ quodam motu prostratæ vel eluvione oppressæ; nam omnia passim concussa locoque dimota jura, leges ac totus Reipublicæ status susque deque tracta sunt. — Hist, Arc. VII.

La Vie Byzantine au VIe *siècle* n'est pas un roman historique : encore moins un pamphlet.

Ce n'est pas davantage une description technique, dont la précision rigoureuse pourrait atténuer la monotonie.

C'est une étude consciencieuse et vraie dans laquelle chacun des éléments qui prirent part à l'avènement, figure avec son caractère propre et ses couleurs particulières.

Ce sont des récits, sortes de tableaux vivants, formant chacun un tout distinct, mais reliés entr'eux par une idée générale, dans lesquels le côté dramatique de la situation s'impose dans toute sa vérité, le dessin se détache avec les richesses du détail, l'exactitude archéologique s'affirme sans sécheresse et sans ennui.

Polybe recommande que l'*historien ne vise point à étonner le lecteur par le merveilleux du récit.*

Fidèle à ce précepte, Marrast, dans son œuvre nouvelle aussi bien que dans *les Esquisses*, ne cherche ses effets que dans la propriété du terme et la simplicité du récit.

La société politique, religieuse, militaire, élégante revit dans son livre.

Le costume y est décrit avec une précision qui charme et étonne ; c'est d'un pinceau sûr et sincère qu'il nous montre les divers aspects d'une époque que, sous plus d'un rapport, on est tenté de comparer à la nôtre.

L'auteur n'a pas échappé à cette tentation, mais c'est dans une habile mesure qu'il a souligné de piquants rapprochements.

Le premier tableau nous représente Justinien dans le rayonnement de sa gloire.

Cependant les points noirs ne manquent pas à son ciel resplendissant,

Malgré les magnificences de la nouvelle Rome, le luxe du palais, le faste de la Cour, les hommages des courtisans, *le César-Pape,* sent le sol trembler sous ses pas.

Il éprouve le besoin de faire part à ses fidèles d'une confiance qu'il réussit à peine à leur faire partager, malgré les louanges hyperboliques du questeur Tribonien et les flatteries intéressées de l'épicurien Jean de Cappadoce.

Il faut les échos des victoires de Bélisaire, grossies par la complaisance des bulletins officiels, pour relever son âme en proie à un découragement mal dissimulé.

Pourrait-il en être autrement?

Les Anciens Dieux ne sont pas morts. Le second tableau nous le prouve.

Dans la crypte d'Artémis, les vieux partis se donnent rendez-vous : le fanatisme religieux inspire, prépare et attise la lutte politique.

Le pire des maux pour un peuple, la guerre de religion, menace Constantinople.

Si l'arianisme s'est laissé dompter, l'hellénisme, dernier vestige du paganisme restauré par Julien l'apostat, ne veut pas se laisser étouffer dans le sang.

Justinien oubliait que le premier devoir d'un gouvernement fort est de se faire des amis, là où la violence ne réussit pas, la persuasion et la magnanimité triomphent.

Auguste pardonnait à Cinna conspirant contre sa vie.

Le César-Pape refuse la clémence à ceux qui ne pensent pas comme lui.

Dans de nouvelles catacombes, l'hellénisme consultait les entrailles des victimes, honorait ses martyrs, et son dernier sanglot maudissait le persécuteur.

Pendant ce temps, la Cour subissait les fantaisies de l'Impératrice *Théodora*.

Sur son lit de parade, celle-ci reçoit les Evêques dissidents du Concile de Chalcédoine. Elle théologise avec eux, et les prélats s'inclinent devant la pantomime transformée en mère de l'Eglise.

Les marchands d'Orient leur succèdent aux pieds de la parvenue : les richesses du monde étalent leurs merveilles devant ses yeux éblouis et blasés, pendant que des poètes de cour chantent ses louanges.

Entourée de compagnes de débauches, elle prétend diriger l'empire et le moraliser.

Et tandis que sa munificence excentrique fonde un monastère dans lequel elle oblige à la pénitence ses anciennes collègues, les prostituées de Byzance, elle facilite sous les enivrants berceaux des jardins impériaux les amours adultères de la femme indigne de Bélisaire.

Mais son bonheur n'est pas parfait.

Les honneurs, les richesses, la gloire du trône ne lui suffisent pas.

Il faut du sang à la capricieuse souveraine, et c'est dans un des quartiers retirés de Byzance qu'elle enverra ses anciens amants mourir sous le glaive de ses exécuteurs muets.

La fille du montreur d'ours est bien le mauvais génie du paysan couronné.

Ce troisième tableau est la perle de l'œuvre et nous paraît devoir en assurer, à lui seul, le succès.

Dans le quatrième, l'auteur nous fait assister aux curieux préliminaires d'un mariage.

Les fiancés s'adorent.

Il est bien, lui, le type le plus accompli du dandysme de l'époque. Il mène la vie à grandes guides, partageant son temps entre les écuries du

cocher à la mode et le boudoir de la courtisane en renom.

Elle, d'illustre origine, est belle et résolue : elle sera l'honneur de son élégant époux.

Mais un problème sérieux se pose entre ces deux cœurs.

Amour et théologie pourront-ils faire bon ménage ?

On suit les deux amants sous la colonnade de Ste Sophie où ils se sont donné rendez-vous.

On prête l'oreille. On va sans doute entendre ces doux propos d'amour, auxquels la Grèce antique a prêté de si brûlantes expressions, tendres épanchements, mutuelles confidences.....

Hélas ! le Concile de Chalcédoine n'a pas encore dit son dernier mot. Elle est pour le Concile ; lui s'y montre rebelle.

La fiancée s'efface devant l'ergoteuse, et leur amour échoue dans une dispute théologique.

Siècle étange, où tant de forces vives vont se perdre dans des querelles de mots sans portée et sans but.

Dans le tableau suivant, le travail de décomposition s'accentue.

Le sport occupe la jeunesse.

A la salle d'armes, à la Palestre, les élégants s'assouplissent aux exercices du corps, sorte de club où l'on se compte, où l'on s'excite et d'où l'on passe chez l'hétaïre, chez *Mania,* qui tient cour plénière.

Les princes tributaires aiment à s'y présenter. On y lit des épigrammes contre la Cour, on y parle avec dédain du trône, on y rappelle les vieux dogmes.

On y fait de la morale en nouant des intrigues dans l'éblouissement des soupers fastueux et dans l'énivrement des coupes d'or.

C'est en vain qu'un philosophe cherche à réagir, au nom de la liberté, qui n'a rien à gagner à la révolution :

" Que sortira-t-il de l'explosion prochaine? dit-il
„ tristement. Un nouveau despotisme plus lourd, plus
„ étouffant peut-être ! La poussière humaine que
„ l'orage va faire tourbillonner un instant dans les
„ airs, retombera bientôt en boue sanglante!... „

Sage leçon, qui malheureusement ne touche jamais les agitateurs de toutes les époques.

Aujourd'hui, comme le viveur de Byzance, on lui répond :

" Dussent les idoles du jour m'écraser dans leur
„ chute, je rendrais grâce encore à Jupiter libéra-
„ teur. „

L'exemple du passé ne convertit personne, et chaque jour ajoute une page effrayante de plus à l'histoire de l'aveuglement humain.

L'explosion a lieu en effet.

Dans les deux derniers tableaux, le drame palpite et vous saisit.

La querelle des *Verts et des Bleus* sert de prétexte et d'occasion.

Les commérages de la rue, les affolements du Cirque, les colères de la foule, tout contribue à grossir le flot envahissant.

La Révolution éclate. On se bat autour des palais, sur l'Augustéon, à l'Hippodrome : le sang coule à grands flots.

La ville impériale, l'*œil du monde,* comme l'appelaient orgueilleusement ceux-là même qui la mutilaient, est en partie brûlée. Et sur un amoncellement hideux de ruines fumantes, le glorieux Bélisaire, avec ses barbares auxiliaires, relève le trône ébranlé, autour duquel quarante mille cadavres attestent à la face de la

nation terrifiée les prétendus avantages des revendications populaires, dont le plus souvent la liberté est tout à la fois l'enjeu et le prix.

IV

Pour compléter l'œuvre posthume de notre ami, nous avons cru devoir la faire suivre de trois opuscules remarquables, qui, de son vivant, ne reçurent qu'une publicité limitée au cercle restreint de quelques amis.

Ils trouvent naturellement leur place à la suite de *la Vie Byzantine* ; ils procèdent de la même manière et dépeignent des époques qui s'en rapprochent, et par l'esprit qui les a animées et par les monuments qui en sont restés les témoins.

L'Alexandrie des Ptolémées est le tableau saisissant de cette civilisation helléno-égyptienne, véritable trait-d'union entre celle de la Grèce antique et celle de l'empire Gréco-Romain.

Tout était mouvement dans cette cité populeuse, centre immense de l'activité commerciale du monde, qui par un privilége rare dans l'histoire, semble plus qu'aucun autre avoir conservé de nos jours quelque chose de son brillant passé.

Les Ptolémées avaient conservé du prestige d'Alexandre : ils personnifiaient le progrès et marchaient à la tête de la civilisation de la grande cité.

Il est vrai que la diversité de l'origine avait introduit dans cette population si vivante un mélange étonnant de superstitions et de délires religieux.

Ce n'était plus, comme le dit spirituellement Mar-

rast, le triomphe, mais bien le carnaval de l'hellénisme.

Il est vrai aussi que la poésie avait dégénéré en tours de force et énigmes poétiques : pas un grand poème, mais des contrefaçons.

Gœthe a dit : “ Qui chasse la poésie du monde ? Les poètes ! „ Et les poètes affluaient à Alexandrie.

Il faut reconnaître encore que l'histoire se changeait en dissertation, l'éloquence politique en déclamations. Le conférencier, comme aujourd'hui, était à la mode ; il attirait, autour de lui, les élégantes et les beaux esprits.

Mais la philosophie, l'astronomie, l'anatomie, la philologie, toutes les sciences s'épanouissaient sous l'intelligent patronage des Ptolémées.

La bibliothèque s'enrichissait de sept cent mille volumes.

Au Muséum vivaient plus de cent savants, rétribués par l'État, captivant par leurs leçons de nombreux disciples.

Notre époque, si fière de ses œuvres, traiterait volontiers de barbares ces temps marqués par un si grand développement intellectuel.

Aurait-elle cependant beaucoup à gagner à la comparaison ?

A l'organisation de cet État littéraire et scientifique avait présidé une largeur d'idées qui considérait, avec raison, la liberté de penser et d'enseigner, comme la plus sûre garantie du progrès et de la gloire de la patrie.

Cinq cents ans plus tard, l'Empereur Hadrien, dont le règne fut un long voyage, arrive à Alexandrie.

C'est bien là le cadre qu'il fallait à cette curieuse figure de prince, collectionneur et savant.

Il y fit un long séjour.

L'Alexandrie des Césars n'eût rien à envier à celle des Ptolémées.

Marrast nous la montre rivalisant avec son aînée, dans un second opuscule, qui n'était pas destiné primitivement à faire corps de volume avec le précédent, mais dont nous l'avons rapproché, bien qu'il en reproduisit certains passages descriptifs.

C'est dans ce foyer d'idolâtries et de superstitions qu'il place l'*Apothéose,* épisode émouvant, fantaisie mystique du César archéologue, que la pensée de la mort poursuit et obsède comme un problème insoluble.

Sera-t-il rangé parmi les dieux après avoir quitté la terre?

Combien de temps règnera-t-il encore sur ce monde qu'il voit prosterné devant lui?

C'est là une double question qu'il se pose au milieu d'hommages et d'adorations qui ne lui suffisent plus.

Évoquant le souvenir de ses premiers voyages, il rappelle à un philosophe de sa Cour que dans la Chaldée, lorsqu'un ami fait pour son ami le sacrifice volontaire de la vie, les dieux l'en récompensent en lui permettant de revenir sur la terre et d'annoncer à son ami vivant l'avenir qui l'attend.

Trouvera-t-il cet ami?

Le bel Antinoüs, l'échanson d'Hadrien, entend le vœu formulé par son auguste maître.

Il lui offre le sacrifice de ses dix-huit ans, de sa beauté, de ses espérances, sacrifice doublement précieux, puisque c'est mourir pour César et mourir jeune, comme les bien-aîmés des dieux.

Cette flatterie nouvelle poussée jusqu'à l'immolation, émeut Hadrien; mais il l'accepte, et un soir, sous ses yeux, pendant que, rêveur, il suit le cours du Nil, Antinoüs se jette dans le gouffre à la recherche de la solution du problème qui consume César.

Tant d'héroïsme méritait une récompense exceptionnelle. Une ville est fondée sur la rive où le corps d'Antinoüs est retrouvé. Un culte nouveau est établi en l'honneur de la victime du dévouement et de l'amitié.

Ce récit semble un poème, dont le récit et le charme s'augmentent de la délicatesse du style et de la profondeur de la pensée.

Enfin, dans *Bagdad sous les Kalifes,* Marrast nous donne une très-curieuse étude de la civilisation musulmane sous les Abbassides.

Les grands Kalifes règnent à Bagdad, cette merveille de l'Orient, qui a laissé dans l'esprit des peuples de l'Islamisme un long éblouissement.

C'est la cité sainte, le berceau des *Mille et une Nuits !*

C'est la capitale légendaire d'Haroun, le Sultan magnifique, dont le nom brilla dans une auréole de gloire chantée par les poètes, dont l'histoire rappelle la fastueuse ambassade à la Cour de Charlemagne.

C'est l'Alexandrie, la Rome, l'Athènes de l'Asie avec Mamoun, le Sultan savant et guerrier, qui préside au merveilleux mouvement intellectuel de sa nation.

Mais c'est aussi la Byzance des rives du Tigre.

Bien des analogies, en effet, existent entre ces deux centres de civilisation.

On théologise avec frénésie à Bagdad comme à Byzance.

C'est le même luxe et la même profusion de magnificences.

Bagdad et Byzance rivalisent.

Le Kalife traite le Basileus de puissance à puissance. “ A force de combattre, on en est venu à se connaître et à s'imiter. „ Et comme le fait remarquer l'auteur, la comparaison “ est à l'avantage de Bagdad,

où il y a, à la fois, plus de liberté et plus d'instruction. „
Faut-il s'en étonner? N'est-ce pas là une loi de la nature?

Bagdad, c'est le peuple jeune et fort, guettant dans l'exubérance de son épanouissement les convulsions du vieil empire pour l'émietter et le réduire.

La guerre sainte est dans tous les cœurs. Elle est prêchée partout : le délire religieux déborde, et Byzance est destinée à s'abîmer devant le drapeau triomphant du Prophète.

Telle est l'œuvre d'Augustin Marrast, mais non point toute l'œuvre.

Nous l'avons dit dans les premières lignes de cette Préface, Marrast avait une force de volonté qui lui faisait entreprendre et mener à bout les travaux les plus graves et les plus difficiles.

Ce qui le prouve, ce sont ses premières publications.

En 1866, il attirait l'attention du monde savant, par la traduction de l'ouvrage de Guillaume de Humbolt : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue Basque* *.

Dans son histoire de France, en 1833, Michelet avait exprimé le regret que *cet admirable petit livre* ne fut pas encore traduit **.

La lacune était comblée, et, en France comme en Espagne, on faisait à la savante traduction l'accueil le plus flatteur.

On remerciait son auteur du vrai service qu'il rendait à la science, en mettant ce livre, par une introduction développée et par des annotations nombreuses, au courant des derniers travaux accomplis dans le domaine des études basques ***.

* Un vol in-8°, 1866, Paris; Franck, éditeur.

** La Rigaudière, revue de l'instruction publique, 15 nov. 1866.

*** Le journal LA FRANCE du 25 juillet 1866, et LA EPOCA de Madrid du 5 août 1866.

Profondément versé dans l'étude de la philosophie allemande, il publiait, en 1869, *un Essai analytique* sur la philosophie du droit de Hegel.

Un de nos plus savants magistrats, auteur lui-même de nombreux et remarquables ouvrages, lui rendait dans le journal *le Droit* cet hommage flatteur : « Son style est remarquable de concision, de clarté, d'élégance. Son livre mérite de trouver place dans la bibliothèque de tout homme qui s'intéresse au progrès des idées politiques, juridiques et sociales *.

Pour se distraire de ses graves travaux entre l'analyse d'un philosophe Allemand et l'étude des chroniqueurs Grecs, Marrast traduisait en vers Gœthe, Schiller, H. Heine... toutes leurs œuvres y ont passé. Peut-être avait-il l'intention de publier, un jour, ces traductions empreintes d'un grand cachet d'originalité ?

Nous n'avons rien trouvé dans ses écrits qui trahit un désir à cet égard.

Nous respecterons son silence en déplorant que la mort soit venue arrêter, dans toute la vigueur de sa maturité, ce talent tout à la fois si robuste et si fin.

De tous les temps, les travaux des magistrats ont jeté un lustre brillant sur le grand corps auquel ils avaient l'honneur d'appartenir.

Le culte des lettres n'est pas incompatible avec celui du droit.

* M. B. de Lagrèze, conseiller à la Cour de Pau. LE DROIT, journal des Tribunaux, des 25 et 26 juillet 1866.

Ils sont nombreux les esprits élevés, les érudits infatigables, qui ont cru bien servir leur pays en ajoutant, à l'accomplissement des devoirs austères de leur charge, des études destinées à accroître le domaine intellectuel de la patrie.

Aux jours d'épreuves, lorsque son principe est combattu, son prestige attaqué, sa dignité méconnue, la magistrature française peut fièrement jeter autour d'elle un regard auquel le déchaînement des passions ne saurait rien enlever de sa sérénité. A côté des noms de ceux qui ont encore le périlleux honneur de lutter dans ses rangs pour le droit et la vérité, les œuvres de ses chers disparus lui restent à jamais comme un filial hommage et comme une suprême consolation.

ADRIEN PLANTÉ.
Ancien magistrat.

Pau, le 10 décembre 1880.

LA

VIE BYZANTINE

AU VI^E SIÈCLE

I

LE CÉSAR PAPE

I

JUSTINIEN

—

L'Empereur Justinien, « égal aux apôtres, » et sa très-pieuse épouse l'Impératrice Théodora, règnent depuis sept ans.

On est sans nouvelles de la guerre de Perse et l'inquiétude est grande. Le bruit court qu'après de premiers succès, Bélisaire a perdu une bataille décisive sur les bords de l'Euphrate.

Une comète a paru, se dirigeant d'Occident en Orient. Large comme la pleine lune, son noyau diminue à mesure que grandit sa queue en forme de glaive. D'après une révélation faite en songe à une moine du couvent des Acomètes, par saint Théodore d'Héraclée, ce signe céleste annonce la défaite de l'armée et la chute prochaine de l'Empereur

La situation justifie ces pressentiments populaires. La dynastie nouvelle fondée par le paysan slave Justin, oncle et prédécesseur de Justinien, est loin d'être affermie.

Contre elle se dressent trois groupes formidables d'opposants : les Verts du cirque, les dissidents religieux et les partisans de la famille déchue.

La dynastie d'Anastase revit dans les neveux de cet Empereur, les patrices Hypathius, Probus et Pompée, riches, puissants, honorés, connus de l'armée.

Anastase avait favorisé les Monophysites, partisans de la nature exclusivement divine du Christ et, sous son règne, leur formule principale : « *Dieu qui as été crucifiée pour nous*, » avait été introduite dans le Trisagion [1] .

Les Monophysites, très-nombreux à Constantinople, y comptaient beaucoup d'églises. Théodora partageait, dit-on, leurs doctrines, et les ménageait, mais l'intolérance de Justinien en avait fait des ennemis déclarés.

Il venait de donner une sanction nouvelle aux décrets du Concile de Chalcédoine qui les condamnaient.

Par un édit récent, qui troublait profondément Constantinople, il les assimilait aux hérétiques, et interdisait leurs paroisses.

Malgré ces rigueurs, Justinien n'échappait pas lui-même au soupçon d'hérésie. Les purs lui reprochaient de chercher un moyen terme entre l'Arianisme et le Monophysitisme, et se plaisaient à lui opposer, comme type d'orthodoxie, Théodose, le grand adversaire des Ariens [2].

Les luttes de l'hippodrome passionnaient les esprits jusqu'à la rage et ce délire étrange, compliqué d'un fanatisme théologique d'où tout vrai sentiment religieux était absent, donnait parfois à la grande cité l'aspect d'une immense maison de fous.

Anastase avait protégé les Verts. Aussi l'opposition dynastique et religieuse se fondit avec l'opposition du cirque, et en prit la couleur.

Les orthodoxes, de leur côté, s'identifièrent avec le parti dynastique des Bleus dévoué à Justinien. Les gens de cour et de bureaux, les magistrats, les époptes, les agents de police, étaient Bleus. Cette couleur officielle donnait droit à toutes les faveurs, autorisait toutes les injustices et tous les excès contre la couleur contraire.

La haine entre les deux factions s'envenima tellement que la vie sociale byzantine devint un enfer, et que la neutralité ne fut plus possible, même aux étrangers.

D'autres causes produisent un mécontentement uni-

versel et menacent Justinien d'une coalition de tous les partis.

Depuis Théodose, la plupart des Empereurs ont été des maires du palais (des eunuques). Tels furent Arcadius, Honorius et Théodose II, cet excellent calligraphe.

Avec le nouvel Empereur, de race plébéienne, un autre esprit préside au gouvernement. Une activité fiévreuse a succédé à l'inertie séculaire.

On s'inquiète des projets gigantesques de Justinien; il a hâte, dit-on, de terminer la guerre de Perse pour arracher l'Afrique aux Vandales. Déjà le Néorium [3] de Constantin se remplit d'armes et de machines de guerre; d'innombrables navires sont prêts à Constantinople et au Pirée. On recrute des matelots dans les îles grecques et sur les côtes de la Dalmatie : et ce ne sera que la première entreprise de ce conquérant singulier, qui, pareil à Philippe II, doit troubler le monde sans quitter ses palais, et ne paraîtra jamais sur un champ de bataille [4].

Après l'Afrique, il convoite l'Italie, l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne elle-même.

Cette politique ambitieuse et folle (car l'empire résiste à peine aux Barbares sur le Danube, à la Perse sur l'Euphrate), fait présager une guerre éternelle, odieuse surtout aux populations grecques, chez qui le patriotisme et l'esprit militaire sont éteints.

Constantin-le-Grand avait improvisé sa capitale avec une telle hâte, qu'un siècle après lui, beaucoup de ses fastueuses constructions tombaient en ruines. L'orgueilleux Justinien ambitionne le titre de second fondateur de Byzance. Des portiques de marbre, des forums monumentaux remplacent les ruelles étroites aux chétives maisons de bois, où les pauvres logeaient à peu de frais. Beaucoup des édifices de Constantin sont agrandis ou rebâtis en entier.

Au faubourg de Sykæ, à Chrysopolis, à Chalcédoine, s'élèvent des palais, des temples, des théâtres rivaux de ceux de la capitale. Des ponts relient les deux rives de la Corne-d'Or, des jetées gigantesques sont poussées en avant de l'Euxin. Sur le forum Augustéon, une colonne de porphyre porte la statue de Théodose, en argent doré. Justinien vient de la remplacer par la sienne, et cette fantaisie de parvenu a exaspéré les orthodoxes. On raconte qu'il prétend vaincre un jour Salomon lui-même, en reconstruisant Sainte-Sophie avec une magnificence fabuleuse, sur un plan que les anges lui ont apporté,

Après avoir épuisé les trésors accumulés par Anastase [5], Justinien a donné une impulsion nouvelle à la formidable machine administrative. Ce merveilleux instrument d'extorsion que les sultans recueilleront un

jour dans l'héritage des Empereurs byzantins, réduit les populations au désespoir.

Le Souverain s'est d'abord attribué le monopole des marchandises les plus rares, telles que la soie ; il y a joint successivement celui des principaux objets de consommation journalière.

Les marchands de Constantinople s'approvisionnent de blé, d'huile et de vin dans les emporia du gouvernement [6]. La cherté des vivres est extrême. Les droits de douane ruinent le commerce national. Le propriétaire rural n'est plus qu'un contribuable immobilisé dans sa métrocomie, astreint à suivre la profession de son père, responsable de l'impôt que les autres habitants ne peuvent payer. S'il abandonne ses terres pour fuir en Perse ou en Scythie, ce qui arrive souvent, le fisc n'y perd rien : les propriétaires voisins combleront le déficit

En revanche, la noblesse administrative qui forme l'aristocratie de l'époque est exempte d'impôts. L'armée des fonctionnaires et des scribes, plus nombreuse encore que les bandes des mercenaires barbares à la solde de l'Empereur, dévore et stérilise les provinces.

II

LA COUR

—

Nicéphoritzès, l'envoyé de Bélisaire, est arrivé de Nicomédie : on a vu sa trirème entrer dans le port impérial et disparaître sous les voûtes sombres qui le terminent.

Après un long entretien avec l'Empereur et l'Impératrice, il est resté au palais, et Justinien a mandé les ministres et les principaux dignitaires pour le lendemain matin.

Le gnomon[7] indique la cinquième heure de la nuit et tout repose dans le palais, excepté les gardes et le Souverain.

En proie à cette agitation continue qui l'a fait surnommer *l'Empereur qui ne dort pas*, il sort de son cabinet de travail pour s'agenouiller un instant dans son

oratoire particulier où l'on conserve la verge de Moïse et les sandales de Jésus-Christ; il y rentre pour rédiger des projets de décrets et de novelles, et pour examiner des plans dressés par l'architecte Anthémius.

A demi couché sur un divan, il s'absorbe dans la lecture des Saints Evangiles, puis fermant le livre à couverture d'ivoire sculpté, dont le texte est écrit en lettres d'or sur parchemin peint en pourpre, il se lève brusquement, et commence une promenade interminable dans la longue galerie du palais qui donne sur la mer.

Les protospathaires (8) en tunique blanche, appuyés d'une main sur leur lance, de l'autre sur leur bouclier rouge à bordure d'or, ont été relevés trois fois, d'heure en heure, et Justinien marche toujours.

Quelquefois, il s'arrête à l'extrémité de la galerie, à la place où le vieux Justin, son oncle, tombé en enfance, vrai fantôme d'Empereur, venait s'asseoir la nuit avec sa sœur Béglénitza, et regardait briller ces astres qu'adoraient ses aïeux dans les forêts de la Dardanie.

Il songe à ce travail de Sisyphe où va se consumer sa vie, et des paroles incohérentes s'échappent de ses lèvres.

La bataille livrée par Bélisaire n'a été qu'une défensive brillante ; il la représentera demain comme un triomphe décisif. Il lui faut la paix avec la Perse pour

jeter son armée sur les Vandales Ariens ; mais cette paix qu'il n'achète qu'au prix d'un tribut mal déguisé, coûte cher à son orgueil ; enfin, brisé de fatigue, la tête en feu, il rentre dans sa chambre et s'endort d'un sommeil troublé.

Les dignitaires qu'il a mandés se présentent vers huit heures du matin à la porte du palais sacré, et sont introduits dans une salle d'attente.

Parmi les principaux membres de cette « divine hiérarchie » organisée sur le type des milices célestes, on remarque le patriarche Anthémius, les deux consuls en exercice, Oreste et Lampadius — il y a encore des consuls [9], — les patriciens Hypathius, Probus et Pompée, neveux d'Anastase, le très-éminent Jean de Cappadoce, préfet du prétoire et chancelier du Prince ; le sublime Léonce, maître des offices, ministre d'Etat ; le magnifique magister Tribonien, le très-glorieux Constantin, comte des largesses sacrées ; le clarissime Théophile, comte du sacré Consistoire [10], etc.

L'Empereur a terminé ses matines ; le grand chambellan visite le palais, ouvre les appartements et place la clé de chaque chambre sur un siége à côté de la porte.

En même temps, deux cubiculaires [11] reçoivent du maître de la garde-robe une paire de brodequins rouges qu'ils posent sur un siége d'ivoire devant la porte du triclinium d'or.

Un eunuque frappe à la porte du triclinium.

A ce signal, les chambellans de service de nuit qui viennent d'habiller l'Empereur, lui portent les brodequins rouges et le chaussent.

III

L'AUDIENCE

—

Précédé par les silentiaires[12], leur verge d'or à la main et suivi du grand-maître des cérémonies, en tunique talaire de soie violette, enrichie de médaillons représentant des paons montés par des enfants nus, le monarque se rend à la salle du Conseil, où l'archi-trésorier logothète vient d'introduire les dignitaires, et prend place sur un trône d'or évasé.

Ses traits réguliers, ses yeux brillants et fixes, sa rougeur que n'altèrent pas des jeûnes prolongés, lui donnent une ressemblance singulière avec Domitien.

Le haut de sa tête est dégarni de cheveux, ce qui est devenu une élégance de l'époque. Sa couronne, d'où tombent des fils de perles, est formée d'un large cercle horizontal et de deux arcs d'or, surmontés d'une

croix. Il porte une longue tunique violet pourpre recouverte d'une chlamyde bleue à tablion d'or gemmé.

Après les prosternations d'usage, l'Empereur promène lentement les regards sur l'assemblée, puis d'une voix solennelle :

« Très-Illustres, Dieu nous comble de ses faveurs. Avec la victoire, il nous donne la paix.

» Commandée par Azareth et Almoundar, l'innombrable cavalerie des Perses, franchissant l'Euphrate du côté de l'Assyrie, avait subitement inondé la Comagène, et pris le fort de Gabbules. La terreur régnait à Antioche dont les habitants fuyaient jusqu'à la mer. Mais Bélisaire, garnissant les places de la Mésopotamie, marcha droit aux Perses, qui, laissant l'Euphrate à leur gauche, vinrent camper à Collinique d'Osrhoène, sur la limite du désert.

» Les deux armées se sont heurtées la veille de Pâques.

» Bélisaire se refusait à combattre à cause de la sainteté du jour, et je l'approuve, mais il n'a pu retenir l'impatience de ses soldats.

» L'ennemi, selon sa tactique ordinaire, a commencé la bataille par des décharges ininterrompues de flèches qui n'ont pas mis le trouble dans nos rangs. Nos cataphractes (13) placés à l'aile droite, ont chargé et dispersé les Saracènes qu'ils avaient devant eux, mais

s'étant aventurés trop loin, ils ont reculé jusqu'à l'Euphrate, poursuivis par toute la cavalerie persane.

» Bélisaire, alors, mettant pied à terre, a conduit lui-même l'infanterie à l'ennemi, dont les assauts répétés jusqu'au soir n'ont pu faire brèche dans le mur d'airain des légions.

» Les Perses ont laissé 6,000 morts sur le champ de bataille. Dans la nuit, ils ont évacué leur camp et regagné le désert.

» A la suite de ce désastre, le Roi s'est montré disposé à traiter de la paix. Ses envoyés ont rejoint sur le Tigre mes ambassadeurs Hermogène et Rufin pour convenir des préliminaires. Constantine, sur le fleuve Masius, redevient la résidence du duc de la Mésopotamie romaine, à la place de Dara qui sera démantelée.

» Le Roi rend les villes qu'il a prises, et recouvre Pharangium et Bole où sont les mines d'or; il s'engage à défendre les défilés du Caucase contre les Huns et les Alains, moyennant un subside annuel de 110 centenaires d'or.

» Les commerçants des deux Empires circuleront librement, sous la condition du paiement d'un décime désigné. Les mages n'entraveront plus l'exercice du culte chrétien.

» Ces propositions m'ont paru acceptables, et tout

fait présager une « paix éternelle. » Je viens d'écrire dans ce sens à mon frère le Roi de Perse. »

A ce mot de frère, le patrice Christophore, un grand dévot, ne pût se défendre d'un tressaillement improbateur ; il n'échappa point à Justinien, qui, l'interpellant :

« Je partageais tes scrupules, très-illustre, mais le vénérable Théolepte, évêque de Philadelphie, m'a prouvé, en se fondant sur un passage du Cantique, que l'on peut donner le nom de frère, même au démon. Qui sait même si le démon ne reconquerra pas un jour sa dignité primitive ? «

En entendant ces paroles d'une orthodoxie plus que douteuse, Tribonien l'hérétique se pencha à l'oreille de Jean de Cappadoce [14] l'athée, et lui dit tout bas : « Jean, mon ami, voilà une doctrine faite pour te rassurer. »

« J'ai conquis la paix en Orient, reprit Justinien, mais une plus haute ambition me sollicite. L'Empire d'Occident a disparu de la scène du monde. Les flots de l'invasion germanique l'ont lentement recouvert.

» Depuis quatre-vingts ans, les Vandales occupent les quatre provinces d'Afrique. Les Goths souillent la ville de saint Pierre, dont l'évêque est le prisonnier de Théodoric. La Gaule appartient aux Burgondes, aux Francs et aux Visigoths. Ces derniers tiennent

aussi l'Espagne, où nous ne conservons que quelques places maritimes.

» Au nord du Danube, campent les Gépides et les Slaves. Dans la Chersonèse taurique, les Huns se répandent jusqu'au Caucase.

» Et tous ces peuples sont assis à l'ombre de la mort!

» A part les Francs, toutes les tribus germaniques ont embrassé l'hérésie d'Arius. Dans la Grande-Bretagne, les Anglo-Saxons restent païens, mais je préfère les païens aux hérétiques dont l'orgueil est plus coupable.

» Or, j'ai conçu de grands desseins, et Dieu qui gouverne avec moi, me donnera peut-être la force de les accomplir : ramener l'Empire des Césars à ses anciennes limites, rétablir la paix romaine, assujettir les barbares hérétiques et païens à la doctrine orthodoxe, à la discipline militaire, à la savante et tutélaire législation élaborée par nous, quel plus noble but à poursuivre avec votre aide? — Puissions-nous voir le jour, où l'Eglise universelle régnera dans l'empire universel, où la bible de la foi s'imposera partout à côté de la bible du droit!

» C'est en Afrique que nous porterons les premiers coups.

» Amollis par une longue paix et par un climat énervant, les Vandales ne soutiendront pas le choc des légions qui ont vaincu la Perse.

» Déjà, Dieu s'est manifesté à Carthage par un prodige menaçant : un évêque arien avait plongé un barbare dans le baptistère ; soudain, l'eau se dessèche, et le barbare s'enfuit.

» Nouveau Scipion, Bélisaire, couvert de lauriers, prendra Carthage et renversera les temples de l'hérésie. Avec les quatre provinces d'Afrique, la Sicile, la Sardaigne et la Corse rentreront avec bonheur sous le sceptre impérial, et la nouvelle Rome s'enrichira des trésors et des trophées ravis par Genséric au Capitole. »

Justinien se tût ; sa physionomie à la fois rayonnante et hautaine semblait commander l'admiration et les hommages.

Parmi ceux qui l'écoutaient, quelques-uns le croyaient, de bonne foi, un grand homme destiné à restaurer l'empire des premiers Césars ; la plupart, hostiles ou clairvoyants, comprenaient tout le danger de sa politique superbe. Tous éclatèrent en démonstrations idolâtriques :

— Longs jours au Basileus Grand Prêtre (15) ; il écrasera l'aspic et le basilic !

— Conduis ton peuple dans le Saint-Esprit ! Ta ville heureuse te proclame le nouvel apôtre Paul, le très-sage héraut de la foi !

— L'ange exterminateur suivra tes légions ; tu ran-

geras sous ta loi l'Orient et l'Occident : nouvel Auguste, tu fermeras le temple de Janus!

— Tes ordres sont des décrets divins ; tes pieds sont des autels [16]!

L'Empereur congédie l'assemblée. Il retient le ministre d'Etat et le préfet du prétoire et passe avec eux dans son cabinet de travail.

Quatre secrétaires suffisent à peine à écrire les ordres qu'il dicte avec une rapidité convulsive :

— Le général Bélisaire, dans le cas où les négociations pour la paix seraient rompues, évitera de livrer bataille le jour de saint Procope, parce que les constellations ne sont pas favorables;

— Le dynaste des Mages est autorisé à exporter de Constantinople des armes pour 100 cavaliers et 500 fantassins, en payant les droits ordinaires;

— Bulles d'or confirmant l'érection en métropole de l'archevêché de Brysis, et proclamant l'immunité du monastère de Saint-Athénogène, au mont Olympe ;

— Le logothète [17] des finances rachètera le général Constantinolus, fait prisonnier par les Huns qui ont envahi la Mésie, pour 1,000 pièces d'argent et 50 robes de soie;

— Permission au stratège Narsès de fonder à Chrysopolis un couvent d'eunuques, qui prendra la dénomination de Couvent des Purs ;

— Un cantonnement entre le Danube et la Theïs est assigné à des tribus lombardes.

— Le roitelet des Lazes du Caucase, à qui l'Empereur avait écrit pour l'exhorter à embrasser le christianisme, répond qu'il préfère continuer à adorer la lune tant il a vu d'iniquités chez les chrétiens.

A ces mots, la physionomie de Justinien, ordinairement impassible, devint aigre et grimaçante. D'une voix altérée par la colère, il dicta l'ordre au général Zittas d'envahir sur-le-champ le territoire des Lazes avec deux divisions des prœsenti et les troupes de l'Orient, de brûler les moissons, de raser les villes et de vendre les habitants comme esclaves.

— Le préfet de Constantinople prendra les mesures nécessaires pour loger dans la ville et aux environs, soixante-dix mille barbares au service de l'Empire.

— Sur la dénonciation de l'évêque de Scythopolis, le stratége du thême Anatolique [18] est rappelé, pour s'être publiquement prononcé contre la création des anges.

— Le patriarche de Constantinople enverra des missionnaires chez les Huns de la Mésie et chez les Goths tétraxites de Crimée.

— Licinius, gouverneur d'Alexandrie, fera partir le vénérable Joannès, l'une des lumières de l'Eglise d'Egypte, avec 40 prêtres, pour évangéliser les

Ethiopiens d'Axum, dont le Roi se montre favorable au christianisme.

L'Empereur, qui est à jeun depuis la veille, interrompt ses travaux pour prendre un peu de nourriture. On lui sert dans un plat d'or rehaussé de pierreries, et décoré de peintures sur émail représentant des batailles, des légumes cuits à l'eau, et arrosés d'huile et de vinaigre.

Après ce repas frugal, Justinien continue l'expédition des affaires civiles, ecclésiastiques et militaires. Puis, il reçoit en audience particulière des gouverneurs de province, des généraux, des évêques, des moines, et jusqu'à des ouvriers et des paysans, car ce souverain si orgueilleux était en même temps le plus accessible des hommes, même pour des inconnus de la condition la plus basse, et se plaisait à conférer longuement avec eux.

Ses audiences terminées, l'Empereur ne se délasse que par une activité nouvelle. Il mande le magister Tribonien et ses collaborateurs Dioscoride et Théocrate, très-discrets avocats de l'amplissime prétoire. Avec eux, il se livre plusieurs heures à l'interminable travail de mosaïque des Pandectes.

En sortant du cabinet impérial, le bon courtisan Tribonien dit aux deux avocats :

« Quel homme que l'Autocrator !

» Je crains toujours qu'il ne disparaisse du milieu de nous, emporté sur un char de feu comme Elie le thesbïte.

» Il est trop céleste ! »

II

LES ANCIENS DIEUX

I

L'HELLÉNISME

—

Les colons Mégariens qui fondèrent la ville grecque de Byzance sur l'emplacement de l'antique bourgade thrace, consacrèrent un temple à Pallas Ekbasïa, vers la pointe Est du port, tout près du rivage où avaient abordé leurs premiers navires. Sur le promontoire, qui, du côté opposé, ferme la Corne-d'Or, et que sa configuration faisait appeler « le Front du Bélier » s'éleva plus tard le temple d'Artémis Phosphora[1], la divinité tutélaire de Byzance, dont les monnaies portaient le croissant de la lune surmontée d'une étoile, emblème qui devait briller un jour sur les drapeaux de l'Islam[2].

Après l'édit de Théodose qui défendait l'exercice de l'ancien culte, le temple d'Artémis fut détruit. Des fragments de murailles, des volutes de chapiteaux bri-

ses en marquaient seuls la place, où quelques cyprès s'élançaient du milieu des broussailles et des lentisques nains rampant sur les décombres.

Le revers du plateau qui portait ces ruines était désert. On faisait mille récits d'apparitions la nuit sous forme de démons, et les chrétiens évitaient d'y passer.

Dans les premières années du règne de Justinien, un Crétois, nommé Elpénor, quitta son île pour s'établir à Constantinople. Il fit construire une maison tout près de la mer, au pied du promontoire où se dressait autrefois le temple d'Artémis. D'habitudes paisibles et retirées, il y vivait seul avec ses fils et quelques serviteurs des deux sexes, tous ses compatriotes; chaque été, il partait pour quelques mois, se rendant, disait-il, en Crête.

Cet homme obscur et inoffensif en apparence, était à Constantinople l'âme de la secte des hellénisants ou partisans de l'Hellénisme, adorateurs des anciens dieux.

On sait qu'au temps de Justinien, et même beaucoup plus tard, le paganisme conserva de nombreux adhérents dans les parties montagneuses de la Grèce continentale et dans les îles, où les mesures les plus impitoyables ne réussirent pas à l'étouffer.

Dans ces contrées rurales, il avait gardé sa forme naïve et populaire. A Constantinople, ses sectateurs,

peu nombreux, appartenaient presque tous aux hautes classes.

Des esprits cultivés pouvaient seuls se plaire à ce polythéisme philosophique, auquel Julien avait donné une forme raffinée et nouvelle, et que l'on appelait l'Hellénisme. La tendance idolâtrique de l'Eglise grecque lui avait rapidement conquis le peuple de la capitale qui, toujours païen d'instinct, retrouvait dans sa Panagia Hodogétria[3], l'antique divinité Palladium de la cité. Saint Elie remplaçait Apollon sur les pics et les lieux élevés de la Grèce. Mars avait cédé ses attributs au fabuleux saint Georges et au guerrier Michel « archistratège des milices célestes, » sainte Photine (la Lumineuse), et sainte Maure (la Noire) ne se distinguaient pas bien d'Artémis Phosphora, et d'Aphrodité Melaina, déesse de l'amour et de la nuit[4].

Devenu bien vite légendaire par sa fin glorieuse et prématurée, Julien était toujours le héros des hellénisants.

Beaucoup ne le croyaient pas mort.

D'autres le prenaient pour Apollon lui-même, le médiateur incarné entre le Zeus suprême et les hommes. Ce n'était pas la flèche du Perse qui avait arrêté dans sa course ce dieu descendu ici-bas pour restaurer l'antique croyance; dans le tumulte de la bataille,

il avait regagné les cieux. Il reviendrait les jours d'épreuve.

Une médaille d'or à son effigie, enchassée dans une bague servait souvent aux néo-païens de signe de reconnaissance. Le peuple ne l'avait pas oublié, et se pressait toujours autour de son sarcophage de marbre de Proconnèse sous le portique Sud de l'église des Saints-Apôtres. Sa statue équestre décorait toujours le port Julien et, malgré les clameurs des orthodoxes, on n'osait pas la renverser.

Les néo-païens s'étaient mis en rapport avec Hypathius, le neveu d'Anastase, pour obtenir la liberté de leur culte, si la révolution qui semblait imminente, le portait au pouvoir suprême. Ils espéraient reconquérir ainsi la foule. Mais la prépondérance du christianisme était si forte, qu'un souverain tolérant pour l'Hellénisme aurait été renversé sur-le-champ.

Aussi, le prétendant ne leur avait fait qu'une réponse évasive, qui ne décourageait pas leur fanatisme.

On le voit, rien de plus impossible que le but poursuivi par les hellénisants. Quelques centaines de Mormons, perdus dans les quatre millions d'habitants de Londres, et rêvant de refondre la société anglaise sur le modèle de Great-Salt-Lake-City, ne seraient pas plus chimériques que ces sectaires à peine aperçus dans

l'immense métropole orthodoxe, où une armée de prêtres et de moines peuplait un millier d'églises et de couvents.

Mais, bien que tout à fait impuissants contre la religion nouvelle, les hellénisants par leur intelligence, leur audace, l'intensité de leur haine, ne formaient pas moins un élément dangereux d'opposition. Justinien, qui le savait, renchérissant sur les mesures rigoureuses de ses prédécesseurs, venait de lancer un édit qui donnait trois mois aux néo-païens pour se convertir.

Après ce délai, ils étaient privés des droits de succession et de legs testamentaire, exclus de l'armée et de tous les emplois publics, déclarés même incapables d'exercer les professions d'instituteur et d'avocat.

On leur assimilait ceux des orthodoxes qui ne pourraient réussir à ramener au christianisme leur époux ou leurs enfants. Beaucoup d'hellénisants furent arrêtés, et promenés sur des chameaux dans les rues de la capitale au milieu des huées de la populace.

On brûla solennellement dans le Cynégion leurs livres et les images de leurs dieux.

II

DANS LA CRYPTE D'ARTÉMIS

A la suite de ces rigueurs, un tragique événement troubla Constantinople. Le patrice Photius convaincu d'avoir exercé l'ancien culte dans un appartement retiré de son palais et sommé par Justinien d'opter entre le christianisme et la disgrâce, se tua d'un coup de poignard. Cet acte, loué par quelques-uns comme un retour à l'énergie antique, maudit par la plupart comme un exemple atroce d'impiété, avait porté à son comble l'exaspération des néo-païens.

Leurs assemblées religieuses, devenues plus rares depuis l'édit de Justinien, se tenaient quelquefois dans la crypte du temple d'Artémis Phosphora.

Le trois janvier, à minuit, une trentaine de sectai-

res sortirent par petits groupes de la maison d'Elpé-nor, pour gravir la colline.

Arrivés aux ruines du temple, un passage souterrain dissimulant le jour par d'énormes quartiers de pierres, les conduisit à la crypte, éclairée par des lampes antiques où brûlait un mélange d'huile et de gomme.

Un petit autel de bronze, ayant la forme d'un trépied, et pouvant se démonter et se replier facilement, se dressait devant les statues d'Apollon et d'Artémis.

L'élite de la population de Constantinople comptait des représentants dans cette réunion si peu nombreuse. Des fonctionnaires de haut rang, des hommes de guerre s'y mêlaient à des savants et à des artistes. On y voyait le néo-platonicien Apollodore, professeur de philosophie à l'école d'Athènes, récemment supprimée par Justinien, le stratége Persès, un des meilleurs généraux de l'armée d'Orient, le jurisconsulte Eudémon, le sculpteur Callinique.

Le médecin Thomas, secrétaire de Justinien, dont l'affiliation aux hellénisants n'était connue que d'un très-petit nombre d'entr'eux, ne se montrait jamais dans ces cérémonies, car il importait qu'un aussi précieux adepte n'éveillât aucun soupçon.

Deux femmes se trouvaient là : Sévéra, veuve du patrice Pothius, et Eustochie, une ouvrière en laine du quartier Pétrion.

Elpénor, en costume sacerdotal et la tête ceinte de bandelettes, brûla de l'encens sur l'autel, puis entonna l'hymne orphique à Apollon, que tous les assistants chantèrent avec lui.

Ses deux fils amenèrent une chèvre qu'ils placèrent sur la table de marbre qui servait aux sacrifices dans l'ancien temple. Après l'avoir immolée, Elpénor examina le foie et les entrailles et déclara que les signes étaient favorables.

Puis, se retournant vers l'assemblée, il parla ainsi :

« Frères ! nous nous retrouvons tous aux pieds du Dieu de la lumière. Un seul y manque.... Photius, où es-tu ? Ah ! sans doute, tu ne dois pas, comme les âmes imparfaites, accomplir autour des astres de longues et nombreuses révolutions. Tu es déjà rentré dans le Soleil-Roi. Affranchi de nos douleurs, tu goûtes parmi les Dieux la félicité suprême.

A ces mots qui rouvraient la plaie, Sévéra prise d'un tremblement convulsif, se roula par terre en poussant des cris aigus.

Eustochie se pencha sur elle pour la consoler. Leurs larmes se mêlaient, leurs chevelures se confondaient.

Quand l'émotion fut calmée, Elpénor commença une sorte d'homélie, analogue à celles des prêtres chrétiens, car Julien avait prescrit d'interpréter les mythes, et de prêcher la morale dans les temples :

« Au-dessus de tous les êtres, est le Dieu unique, éternel, le Zeus suprême, indivisible dans son essence [5]. Nés immédiatement de lui, les Dieux, les démons, les héros et les hommes, subordonnés les uns aux autres, ont reçu le privilége de l'immortalité. L'ordre invariable de la nature prouve sa co-éternité avec Zeus, qui a remis aux Dieux le soin de présider à chacune des parties du grand tout. C'est par eux qu'Hélios vivifie le monde immense, fait germer les grains dans la terre et les pensées dans l'âme de l'homme ; que brille l'œil de la nuit, la lune aux cornes d'or ; que les planètes, ces vaisseaux toujours sûrs de leur route, parcourent à jamais l'océan du ciel.

» Le plus puissant des Dieux est Apollon, ambassadeur et prophète de Zeus, et son médiateur auprès des hommes.

» Il nous dispense la vertu, l'intelligence et une douce mort quand l'heure fatale est venue. Rendons-nous dignes de devenir ses *assesseurs* par des mœurs pures, par la pratique de la bienfaisance et de l'hospitalité [6] ; ne laissons pas aux Galiléens, ces impies, le soin de nourrir nos pauvres. Fuyons les hommes licencieux et frivoles ; que les livres infâmes d'Epicure et de Pyrrhon ne souillent jamais nos regards ; mais cherchons la vérité et la vertu dans les écrits de Pythagore, du divin Platon et du philosophe du Portique, qui en-

seignent d'une voix unanime qu'il y a des Dieux, que leur providence gouverne le monde, et qu'elle a préparé pour l'âme humaine un état futur de récompense ou de châtiment.

» Chaque peuple, chaque homme a son Dieu ou son génie particulier, qui lui communique les volontés du Zeus suprême dans les oracles et dans les songes et parfois se révèle directement dans l'adoration et dans l'extase.

» Souvent, les Dieux descendent sur la terre, habitent les temples qu'on leur a consacrés, animent les statues. Par des formules magiques, précédées de jeûnes et de purifications, on peut même obtenir qu'ils nous apparaissent et nous dévoilent face à face les vérités sublimes entrevues par les poètes et par les sages.

» Alexandre Sévère voulut placer Jésus dans le Panthéon et l'on peut l'y admettre à titre de Dieu particulier du peuple Juif; mais reconnaître en lui le Dieu universel et suprême, voilà l'impiété des Galiléens. Ils nous opposent leurs miracles, comme si nos divinités n'étaient plus que de vains simulacres de pierre et de bois.

» Que de prodiges pourtant, accomplis depuis un siècle !

» Debout, sur le rempart d'Athènes, Minerve brandis-

sant sa lance d'airain, dispersa les hordes d'Alarik. Diane annonça l'empire à Julien. Zeus lui prédit la mort de Constance. Ce grand homme vivait si familièrement avec les Dieux qu'il les reconnaissait à leur voix. Souvent, pour le réveiller, ils le touchaient doucement à la main ou au visage. A l'appel de Jamblique, Eros et Antéros, les génies de l'amour, sortaient de la mer sous la forme de deux beaux enfants, et venaient l'embrasser.

» Si pour nous les Dieux restaient invisibles, ces souvenirs nous fortifieraient. Mais les hôtes célestes se montrent encore aux foyers où vivent des âmes pures.

» Parle, Eustochie [7] ! »

III

LA CONJURATION

—

L'hallucinée se leva et dit : « Hier, j'étais assise devant mon métier, à l'heure du crépuscule, ne travaillant plus, la tête inclinée, je regardais une figurine en bronze d'Artémis que je tenais à la main. Tout à coup, la chambre étincela de lumière, et me redressant, je vis la déesse face à face.

« Le croissant d'or et l'étoile brillaient sur son front.

» Elle portait un manteau rouge relevé à la hauteur de ses genoux, et des cnémides crétoises.

» Sa physionomie était sombre et terrible.

» Repliant son bras droit derrière le cou, elle prit dans son carquois une flèche qu'elle tendit vers ma poitrine en disant : Bientôt! puis, sa forme se fondit en vapeur, et cette vapeur s'évanouit. »

En terminant ce récit, Eustochie fondit en larmes, car elle croyait que sa mort prochaine lui avait été annoncée par la déesse.

« Rassure-toi, jeune fille, dit Elpénor. Ce n'est pas toi que menacent les flèches inévitables d'Artémis ; c'est le persécuteur. »

Il désignait Justinien. Alors de toutes parts, de furieuses invectives éclatèrent..

— Où est le vindex qui se lèvera contre ce nouveau Néron ?

— Il s'est fait représenter sur ses monnaies, le glaive à la main, comme s'il devait l'empire à ses victoires. Qui l'a fait César? L'assassinat de Vitalien...

— Qu'il a fait égorger entre deux portes après avoir partagé avec lui la même hostie [8].

— Voilà la fraternité des Galiléens !

— Un homme qui n'est ni grec ni romain, un paysan barbare [9], impose à nos villes son nom et celui de sa courtisane. On ne peut plus compter les Justinianopolis et les Théodoriades.

— Que le sang de Photius retombe sur leur tête exécrée !

— Nos temples sont devenus des tombeaux ; pour sacrifier aux dieux, nous cherchons, comme des criminels, les ombres de la nuit.

— Mon père est mort; mon frère le chrétien s'est

emparé de la succession. Je ne sais plus où reposer ma tête.

— Les moines de Studius ont détourné de moi ma femme et ma fille. Me voilà seul.

— Bientôt, je ne verrai plus tant d'horreurs.

— Tu pars, Callinique ?

— Un hôte m'appelle au pays des Huns ; je vais le rejoindre. J'ai jeté mes outils de sculpteur, brisé mes statues. Comme nos aïeux des temps héroïques, je redeviendrai chasseur et guerrier. Je ne verrai plus la Grèce et la mer, hélas ! mais je mourrai libre.

Ainsi ces cœurs exaspérés débordaient.

Cependant, Elpénor procéda à la partie mystique de la cérémonie.

Ses fils posèrent sur un feu de branches de pin, une cuve de bronze pleine d'une lave rougeâtre.

Des femmes crétoises, coiffées de bonnets phrygiens entourés d'une bande d'or, et portant un court manteau rouge sur leurs tuniques bleues, jouèrent de la flûte sur le mode dorien, pendant que d'autres frappaient des cymbales.

Quand il entendit bouillonner la lave, Elpénor se tourna vers la statue d'Apollon, et les mains étendues :

« Dieu vengeur, dit-il, Dieu secourable qui envoies la mort, tantôt comme un châtiment, tantôt comme une délivrance ;

» Dieu pur comme les rayons de l'astre que tu guides, qui délivres l'âme obsédée et lui inspires des pensées d'expiation ;

» Héros céleste venu pour t'opposer à tout ce qui est mal, à tout ce qui est laid, et pour annoncer les arrêts du destin, prends pitié de ton peuple, révèle-toi par un prodige ! »

Puis, s'approchant de la cuve de bronze, il prononça à voix basse les paroles mystiques.

Apollon nous exauce, dit-il ensuite aux assistants.

Eustochie fut appelée la première, comme particulièrement favorisée par les dieux.

La jeune fille se pencha sur la cuve d'où sortaient des spirales de fumée noirâtre.

Que vois-tu ? lui cria Elpénor.

— Les théores[10] de Grèce et d'Asie mineure entrent dans le canal aux eaux vertes. Les péans montent au ciel avec l'encens et la fumée des sacrifices. Les statues et les colonnes brillent au milieu des lauriers. Voilà le colosse dédié par Naxos, et le palmier de bronze doré offert par Nicias. C'est Délos que je vois, c'est l'île sacrée où Latone mit au jour Apollon et Artémis !

Sévéra succéda à Eustochie.

Les affiliés tour à tour s'approchèrent de la cuve de bronze.

La plupart virent le prodige.

Plusieurs, saisis d'effroi, refusèrent de regarder. Quelques-uns ne virent rien du tout. Elpénor leur reprocha de ne pas s'être suffisamment préparés à la révélation divine par les jeûnes, les prières et les fumigations.

Les flûtes et les cymbales ne résonnaient plus.

La vapeur épaisse qui s'exhalait de la cuve magique causait une demi-obscurité mal combattue par la clarté mouvante des lampes. Un air lourd et brûlant oppressait les poitrines.

A l'exaltation des initiés avait succédé une sorte de recueillement sombre. Quelques-uns pleuraient, d'autres, ensevelis dans leurs pensées, semblaient hantés par les vieux fantômes helléniques.

Sévéra, pâlie encore par ses vêtements noirs demeurait immobile, la tête baissée. Eustochie avec le vague sourire de l'extase fixait sur la statue d'Artémis des yeux ardents et murmurait des paroles incohérentes.

Ils sortirent. La dernière heure de la nuit allait finir.

Dans le ciel qui commençait à s'azurer, brillait Diane Phosphora, l'étoile du matin.

Ils crurent y voir un heureux présage.

III

THÉODORA

I

SOUVERAINE ET PARVENUE

—

Sur un lit bas supporté par quatre paons dont le plumage est imité avec des pierres précieuses, repose l'impératrice Théodora.

Un manteau violet semé d'abeilles d'or, ouvert aux deux côtés, laisse voir la chemise de soie blanche, brodée de perles au col et aux poignets, qui ondule autour de son corps assoupli par le bain.

L'Impératrice a la beauté grecque des filles de Chypre, ses compatriotes. Frisés en boucles, ses cheveux d'or recouvrent le front d'une tempe à l'autre, une mode contre laquelle les Pères de l'Eglise ont prêché. Ses yeux verts sont mi-clos. Sur ses joues d'un rose maladif, décolorées par des pâleurs subites, descendent des pendeloques circulaires portant d'un côté

une émeraude, et sur le revers l'image de l'Empereur avec ces mots : χαρ'ς η θεου (la grâce de Dieu).

Des tentures de pourpre flottent entre les colonnes d'argent qui soutiennent le plafond où courent des arabesques orientales. Sur le fond de mosaïque d'or des parois se détachent des arbustes en fleurs. Le sol est pavé de larges plaques de marbre de Caryste, dont les veines verdâtres reproduisent la couleur et les ondulations des flots. Au milieu de la chambre, un brûle-parfums du pays des Sères[1], posé sur une table d'argent incrustée de nacre et d'ivoire, jette par filets minces, sa vapeur odorante. Un Saint-Chrysostôme de bronze, dont on a eu le soin de dorer la bouche, fait face à la statue d'Ariane endormie, et semble la regarder d'un air morose.

Antonina, fille d'une magicienne et d'un cocher, aujourd'hui Patricia à ceinture et femme du général Bélisaire, est assise auprès du lit sur des coussins de soie. Une pélerine tissue d'or retombe sur sa robe verte flottante, relevée à la taille, à la manière antique.

Bélisaire, le Mars de l'époque, n'a pas su résister à cette Aphrodite déjà mûre, longtemps actrice et hétaïre. Théodora garde de la dignité dans le mariage. Antonina a donné de suite des rivaux à son mari.

C'est une affaire d'Etat pour l'empereur et l'impératrice de rétablir un accord bientôt troublé dans ce mé-

nage d'une courtisane et d'un héros. Mais Bélisaire ne peut se dérober longtemps à l'ascendant de cette femme, qui l'enchaîne, dit le peuple, par les artifices magiques dont elle a hérité de sa mère.

Souvent rebelle, mais bientôt reconquis, ses colères trop justifiées se terminent toujours par une trêve dont il paie les frais.

Cette situation convient à Théodora, car Antonina lui répond de Bélisaire; l'homme le plus important de l'empire après l'empereur [2].

De son côté, Antonina, sortie, comme l'impératrice, de la bohême byzantine, sait qu'elle a tout à perdre à un nouveau règne, et que l'intervention des Souverains lui est souvent nécessaire auprès de son mari. Aussi, une étroite communauté d'intérêts, aidée par d'indestructibles souvenirs, unit ces deux femmes et triomphe de dissentiments passagers.

D'un mouvement rapide Théodora se lève et marche. Ses yeux réveillés ont lancé ces traits de flamme « auxquels se reconnaissent les enfants d'Hélios. »

Tradition vivante de cet art dont les Pâris et les Bathylle furent les dieux idolâtrés de la foule et des Césars, Théodora les rappelait par la diversité merveilleuse et la grâce inépuisable de ses attitudes. Chez cette Iris aux mille nuances, les expressions les plus contraires se succédaient sans effort, et ses vêtements,

aux plis tour à tour orageux et tranquilles, accompagnaient ses gestes comme les sons de la cithare se marient à la voix de l'aède.

Agenouillée dans son oratoire, on l'eût prise pour Madelaine en prières.

Animée par quelques gouttes de vin de Grèce et chantant les vers de Mimnerme [3], c'était l'hétaïre insoucieuse et folle.

Sur le char aux lames d'or mobiles qui l'emportait à travers la foule avide de la contempler, elle montrait la grâce altière d'une porphyrogénète [4].

Mais, à ces dons prestigieux, l'impératrice joignait un esprit supérieur, d'une culture rare à son époque, un caractère audacieux, indomptable.

Toujours consultée par Justinien (ce dont le roi Chosroès plaisantait volontiers), elle mettait une ardeur singulière à l'accomplissement des desseins qu'elle avait inspirés. Prompte à deviner ses adversaires, et pour eux impénétrable; dissimulant ses haines « et s'enveloppant en elle-même comme le scorpion, » il n'était pas d'amie plus sûre, d'ennemie plus impitoyable et plus tenace. Dans la vie nonchalante que la délicatesse de sa santé lui rendait nécessaire, et qui semblait partagée entre des bains interminables [5] et ce que les Orientaux appellent le Kief, elle trouvait le temps d'intervenir dans toutes les

affaires de l'empire; tantôt sérieuse et appliquée, tantôt se plaisant à traiter les plus grands intérêts comme des futilités, des choses de cirque et de théâtre; raillant les sots, tenant tête aux doctes, immolant et dépouillant ses victimes avec le calme superbe d'Apollon écorchant Marsyas.

En élevant jusqu'à lui cette Phryné vagabonde, l'orgueilleux et dévôt Justinien avait cédé à l'une de ces passions absolues particulières aux hommes laborieux et concentrés.

L'inévitable Eros, qui sait attendre, aime à leur décocher à l'improviste sa flèche de feu [(6)]. La Théologie et les Pandectes ont tort ce jour-là, et cette passion dura toujours. Rien ne semble avoir troublé l'harmonie qui régnait entre ces époux si dissemblables. Comme un dieu de l'Olympe épris d'une mortelle, l'autocrator de Byzance mettait sa gloire à étaler près de lui sur l'autel cette idole fangeuse, à l'encadrer dans l'or et les pierreries, à la faire adorer [(7)].

Le chef des eunuques de l'Impératrice, dont un poste stationnait toujours dans une pièce voisine, entra dans la chambre. Il apportait la liste des personnes que Théodora devait recevoir ce jour-là en audience particulière. En tête figurait le Patrice Philogène.

« Encore! dit-elle. On déplacerait plutôt le mont Ida qu'on ne se débarrasserait de ce mendiant. J'espère y

réussir aujourd'hui. Tu ne l'introduiras que le dernier. Calligone ! et Théodora ajouta quelques mots à l'oreille du cubiculaire....

Antonina posa sur la tête de l'Impératrice un léger diadème en filigrane d'or à trois fleurons, orné de cabochons et de reliques de saints, et la prenant par la main, la fit asseoir sur un siége d'or gemmé, à coussin de pourpre, derrière lequel elle se tint debout.

II

IMPÉRATRICE ET PRÊTRESSE

—

Calligone revint, précédant les évêques de Martyropolis et d'Ancyre.

On accusait Théodora de feindre des dissentiments avec Justinien en matière théologique pour se ménager des intelligences avec l'opposition religieuse, si redoutable à cette époque. Des esprits clairvoyants la soupçonnaient même de *libre pensée,* comme nous disons aujourd'hui.

Dans son oratoire particulier, au palais sacré, les images des philosophes antiques alternaient avec les images des saints. Ces derniers seuls étaient nimbés, il est vrai. La décoration de l'église de Saint-Bacchus, à Constantinople, dont les murs et les voûtes reçurent une vigne de bronze qui s'enroulait autour des colon-

nes et couronnait de ses grappes leurs chapiteaux ioniens, parût aussi une fantaisie païenne inspirée par Théodora. Ces irrévérences ne l'empêchaient pas de payer tribut aux superstitions de son temps.

Peut-être ne croyait-elle bien sérieusement qu'aux sciences occultes, dont elle avait une connaissance approfondie.

L'Impératrice s'inclina légèrement devant les évêques, vieillards en vêtements blancs ornés de laticlaves rouges, et portant le pallium avec les trois croix.

— D'après l'autorisation émanée de ta piété, dit l'évêque d'Ancyre, nous avons recours à toi, Souveraine. Le vénérable patriarche d'Antioche, Sévère, notre père, notre maître, un autre Athanase, vient d'être expulsé de son siége comme ennemi public du Concile de Chalcédoine [8]. Le peuple s'est porté tumultueusement au palais de son successeur, qu'il refuse de reconnaître. Le sang a coulé! Nous partageons les doctrines de Sévère. L'Empereur nous a mandés près de sa personne sacrée avec d'autres évêques d'opinions contraires, pour conférer avec lui sur ces questions qui troublent l'Eglise d'Orient.

Nous te supplions d'incliner en notre faveur l'esprit de ton époux, « ce nouveau David qui a le Christ pour cuirasse. »

— Comment une humble femme aurait-elle un avis

sur ces profondeurs de la science sacrée, qui partagent des hommes tels que vous, hôtes de l'Esprit divin, ornements de l'édifice inébranlable de l'Eglise, en attendant que vous le soyez du Sénat céleste? répondit Théodora.

— Nous n'écoutons pas Eutychès l'insensé, continua l'évêque l'Ancyre, qui ose nier l'incarnation du Logos et sa consubstantialité avec le Père. Nous réprouvons Nestorius l'anthropolâtre, soutenant que le Christ fut élevé au rang divin par le Père et non par sa naissance, à l'égal d'Apollinaire, ce tueur des âmes, qui en fait un mythe, un fantôme; mais nous croyons avec Sévère que Jésus a revêtu un corps impassible, et n'a souffert qu'en apparence les douleurs humaines. Comment assimiler sa forme céleste à nos corps grossiers et mortels, quand nous savons que la divinité passa dans le corps de Marie comme le soleil dans le diamant, sans qu'elle perdit sa virginité!!

— Il est vrai, dit l'Impératrice, que le corps de Jésus fut glorieux depuis la résurrection. A Emmaüs, le Sauveur ne s'évanouit-il pas devant les disciples, pénétrant la muraille comme un fluide impalpable, et laissant après lui une lueur mystérieuse? Telle était sans doute, pendant sa vie, la nature de son corps.

— La sagesse a parlé par ta bouche, Despoïna[9], dit l'évêque de Martyropolis. Ce corps divin devait être

exempt des attributs et des infirmités de la chair. Jésus partagea les repas des apôtres, mais sans ressentir la faim et la soif, et sa pureté de lis ne fut jamais effleurée par la concupiscence.

— Cette doctrine me paraît plus conforme à la grandeur de la Divinité, répondit Théodora, car je ne puis m'arrêter à la pensée d'un Dieu qui souffre, et toi, chère Patricia?

— Hercule et Prométhée ont souffert balbutia l'ancienne hétaïre, troublée de cet appel à sa science théologique.

Théodora l'interrompit en riant;

—Oh! C'étaient des demi-dieux, ceux-là, *Dî minores*, pour parler comme Tribonien, mais la divinité suprême, ou l'une de ses hypostases, n'a pu déchoir jusqu'à souffrir et mourir.

—Nous croyons encore avec Sévère continua l'évêque de Martyropolis, à la nature exclusivement divine du Christ. En admettant deux natures, le concile de Chalcédoine introduit dans la Trinité une quatrième personne. Or, le Dieu crucifié en Christ est le Dieu triple et un. Aussi, après l'HAGIOS O THEOS, nous proposons d'ajouter dans le Trisagion ces mots : « *qui as été crucifié pour nous*, » afin d'identifier par là Dieu et le Christ.

— Peut-être les opinions sur la nature de la Trinité

devraient-elles rester ensevelies dans le for intérieur, dit Théodora qui ne voulait pas se prononcer sur ce point délicat. L'Empereur décidera. Il a reçu de Dieu, qui gouverne avec lui, la lumière qui dissipe les ténèbres de toutes les hérésies.

— Il le fera, Despoïna, n'est-il pas le Pontife universel, la loi vivante et incarnée?

Les évêques se retirèrent, charmés de la bonne grâce et de la piété de l'Impératrice.

III

BIJOUX ET BOUFFON

—

Le marchand Callias parût, accompagné de deux nègres ployant sous des coffres de bois d'ébène.

Et bientôt, il étala les tapis de Babylonie, les gazes étoilées de diamants, les bronzes à incrustations d'or et d'argent, les porcelaines peintes, les vases de jade, de cristal de roche et de malachite rehaussés de pierreries ; toutes les richesses du pays des Sères, de l'Inde et de Taprobane [10].

Tout en examinant ces trésors avec de petits cris d'admiration, Théodora questionna le marchand sur ses voyages.

Il arrivait de la grande foire de Dioscurias, ville gréco-scythe au pied du Causase, rendez-vous annuel des commerçants de l'époque.

On y trouve des représentants de tous les peuples civilisés et barbares. Les Soanes empoisonneurs de flèches y portent l'or recueilli dans leurs rivières au moyen de toisons. Les Sarmates offent l'ambre rejeté au printemps par les flots de la mer Cimmérienne. On y rencontre jusqu'à ces cavaliers camus, à la tête rasée, sortis des profondeurs de l'Asie boréale.

Il y a deux ans, Callias a fait le voyage de l'Inde par la Syrie et la mer Rouge, car l'ancienne route est devenue impraticable depuis la guerre de Perse. Il a vu Taprobane, l'île merveilleuse qui obéit à deux rois ennemis. L'un, riche en éléphants et en pierres précieuses, règne sur les montagnes, l'autre a les plaines bien cultivées, les pêcheries de perles, et le port de Trinquemale où abordent les vaisseaux grecs, ceux des chrétiens de l'Ethiopie, et jusqu'aux navigateurs de l'Inde et du pays des Sères, qui, suivant le vol des oiseaux et le souffle des vents périodiques, traversent l'Océan sur des barques carrées dont les bordages sont réunis avec les filaments du coco.

Déjà par les soins du très-pieux Empereur des Romains, l'évangile a été prêché dans ces contrées fabuleuses. Un évêque gouverne les chrétiens de Saint-Thomas, sur la côte du Malabar, où les négociants grecs vont chercher de la poudre d'or, des émeraudes et des aromates. On a bâti une église à Taprobane.

Callias a rencontré à la foire de Dioscurias, deux moines qui arrivent de cette île. Ils portent à Constantinople dans des cannes creuses, des œufs « de la petite fourmi barbare [11] » qui produit la soie.

Après avoir choisi dans les richesses de Callias, l'Impératrice fit mettre à part un monstre en jade vert, d'une difformité idéale, mélange extravagant de singe, de crapaud et de serpent.

Voilà, dit-elle, un objet d'art que je destine au sénateur Polymorphe. Saura-t-il s'y reconnaître?

Puis, prenant un collier formé d'une chaîne d'or tressée, à laquelle étaient attachés quinze grenats triangulaires, sertis dans des bâtes d'or enrichies de perles ciselées, elle le passa elle-même au cou d'Antonina.

— L'admirable bijou, maîtresse ! dit la Patricia.

— Oh ! je t'en ferai voir un plus beau tout à l'heure répondit Théodora, réprimant un sourire.

On introduisit le poète Cratère, petit homme ventru, au masque de satyre, aux joues pourprées comme le vin, et justifiant parfaitement le surnom de *Coloquinte* que lui avait valu sa rotondité ! Ce versificateur trop fécond qui possédait le rare privilége de dérider parfois l'imperturbable gravité de Justinien, avait conquis le titre de poète de cour, et figurait parmi les gens attachés au palais, bien qu'au dernier rang, au-dessous

des portiers et des blanchisseurs. Très-gourmand, buveur comme un Cyclope, il vivait assez largement de son métier, sans souci des railleries qui pleuvaient sur sa poésie et sur sa personne, aussi grotesques l'une que l'autre.

Du reste, la corruption du goût était telle à cette époque que Coloquinte ne manquait ni d'admirateurs ni d'envieux.

— Heureux nourrisson des Muses, dit Théodora en apercevant le poète, la jeunesse et la santé brillent toujours sur les fleurs de ton visage. J'ai eu de tes nouvelles hier. Sostrate, mon intendant, t'a vu sortir de chez le marchand de comestibles du Zeugma !

Tu portais sous le bras un oiseau du Phase[12], dont les plumes étincelaient au soleil, moins diaprées pourtant, moins éblouissantes que tes métaphores.

Cratère prit cela pour un éloge, et fit une grimace de bonheur.

Despoïna (dit-il, en déroulant une feuille de papier de soie à fleurettes d'or) le divin Justinien a daigné permettre au sénateur Eusthate de lui ériger une statue équestre sur l'Augustéon. J'ai célébré le grand événement et je . . . .

— Lis, Cratère, nous t'écoutons comme nous écouterions Apollon lui-même.

La tête renversée en arrière. la bouche tordue, les

yeux hagards, Coloquinte simula un instant le délire de l'inspiration ; puis d'une voix emphatique :

« Eusthate, le père et l'enfant de ta ville Impériale »

Ici, un éclat de rire de Théodora coupa la parole au poète.

— Oh! Souveraine! N'est-il pas père comme sénateur et fils comme habitant?

L'hilarité de l'Impératrice redoubla.

— Recommence, dit-elle, Je pensais au dernier poème de ton rival Corippus.

Le poète reprit :

« Eusthate, le père et l'enfant de ta ville impériale,
» t'offre cette statue, ô grand Empereur vainqueur des
» Mèdes.

» Il te dédie, pour glorifier ta victoire, ce cour-
» sier, autre victoire de l'art, et sur ce coursier ton
» image auguste.

» Tu t'élances de l'Orient comme un autre soleil, ô
» Justinien, et tu brilles au milieu de l'empyrée, astre
» propice aux mortels.

» Que sur la terre tes liens enchaînent à jamais les
» armées de la Perse et de la Scythie! » (18)

C'est court, mais achevé, dit Théodora. Tu n'as jamais rien fait de mieux. L'Empereur sera très-joyeux en lisant cela, et nos avocats poètes, Agathias et Paul, en sécheront de jalousie.

Je te reprocherai seulement de ne m'avoir pas même nommée dans ce petit chef-d'œuvre Nous autres femmes, tu le sais, nous sommes insatiables de louanges.

— Bientôt, Despoïna, ta statue dorée s'élèvera sur une colonne de porphyre rose au milieu du portique qui touche à la mer. Ce jour-là, j'espère chanter ta gloire en vers dignes de ta divinité.

— Donne-lui trois nomismata, Patricia ! et le poète disparut.

— Les vers de Cratère, dit l'Impératrice restée seule avec Antonina, m'en rappellent d'autres moins louangeurs, trouvés il y a deux jours sur le piédestal de la statue d'Anastase. Tiens, lis !

Cette satire respirait une haine enragée. Echo des légendes fangeuses et sanglantes rapportées par le sénateur Procope, panégyriste officiel et pamphlétaire à huis-clos, elle disait les prouesses lubriques, les attentats inexpiables de cette reine de l'orgie, cruelle, hypocrite et rapace, « vampire à face hu-» maine, entré par la puissance de ses sortiléges dans » la couche du prince des démons, » pour la honte et la ruine de l'empire. Elle évoquait tour à tour Dalila énervant et trahissant Samson, Hérodiade souriant à la tête sanglante du précurseur, Médée égorgeant ses enfants, et proclamait Théodora plus odieuse encore et plus infâme [14].

— Ah ! maîtresse, quel supplice inventer pour celui qui outrage ainsi la divinité ? Mais où ce cache-t-il ?

— Je le connais, dit Théodora.

— C'est peut-être Mania l'hétaïre, dit Antonina qui détestait cette femme par un reste de jalousie de métier.

— La corde d'airain résonnerait mieux sous les doigts de Mania, ne reconnais-tu pas dans cette innocente rhapsodie, un élégant Corinthien, grand chasseur aux faucons, amant toujours malheureux des Muses?

— Quoi ! le fils d'Epagathus !

— Oui, lui-même, Dioclès.

— Il est difficile de l'accuser d'hérésie, comme Bassianus, du parti des Verts, qui t'avait offensée par un sarcasme, et que tu fis arracher de l'église de l'Archange.

— Dioclès va la nuit aux assemblées des hellénisants.

— Quand te vengeras-tu, maîtresse ?

— Le Sauveur a pardonné à ses bourreaux, dit Théodora avec douceur.

Très-peu rassurée par ces paroles, Antonina qui s'intéressait au Corinthien, se promit de le faire avertir en secret de fuir sur-le-champ en Perse ou en Tauroscythie.

Le Patrice Philogène, vêtu d'une robe de soie fond

rouge, avec médaillons renfermant des griffons, fit son entrée, escorté par Calligone et une douzaine d'eunuques, qui restèrent dans la chambre au grand étonnement d'Antonina. Sans une bosse proéminente, son aspect eût été tout à fait vénérable.

Arrivé devant l'Impératrice, il se jeta par terre, la bouche collée contre le pavé, les mains et les pieds étendus. Théodora avança son pied droit chaussé du brodequin de pourpre. Il y porta les lèvres avec la ferveur d'un dévot qui baise des reliques ; puis, se relevant.

— Despoïna, il est bien cruel pour un patrice d'être réduit à l'indigence. Dans cette situation, un particulier rencontre quelquefois de la sympathie ou de la pitié ; mais un patrice sans ressources est outragé jusque dans sa haute dignité. Je m'adresse encore à ma divine Souveraine ; je l'implore, pour qu'elle détourne de moi l'infortune qui m'accable.

Théodora ne répondit que par ces mots prononcés d'un ton mielleux : Oh patrice ! Oh patrice ! Aussitôt, le chœur des eunuques, à qui Calligone avait donné le mot, éclata en huées outrageuses pour le bossu.

Confondu par une aussi scandaleuse infraction à la sévère étiquette de la cour, le malheureux Pohilgène hésita un instant ; puis, à demi-rassuré par l'air compatissant de l'Impératrice il continua :

J'ai des créanciers qui m'ont confié leurs épargnes, et des débiteurs auxquels, dans des temps plus heureux, j'ai prêté une portion de mon patrimoine. Si je ne puis satisfaire les premiers, c'en est fait de mon honneur, et les autres, pour me dépouiller, n'ont pas honte de recourir à des artifices odieux. Mes enfants et moi n'avons plus d'espoir que dans tes largesses sacrées.

Théodora répondit sur le même ton :

Oh patrice ! Oh patrice ! Et les eunuques recommencèrent leurs clameurs.

Le patrice avait compris. Se prosternant de nouveau, il baisa les brodequins de l'Impératrice et sortit.

IV

LE MÉNAGE D'UN HÉROS

—

— Voilà un solliciteur qui ne reviendra plus, dit Théodora.

— Peut-être, répondit la Patricia. Mais tu es bien dure pour ce Nestor et pour ses deux filles à marier, Euphémie et Pholoé.

— Oui ! deux vestales fatiguées de garder le feu sacré.

— Pourtant, Souveraine, tu te plais à marier les vierges, et quelquefois contre leur gré [15].

— Tu ne parles plus du beau Théodose, dit l'Impératrice un peu impatientée, de ce filleul de ton mari, qui t'est si cher. Restera-t-il enseveli dans ce couvent d'Ephèse où il a fui devant les menaces de Bélisaire ?

— Photius, mon fils, qui le poursuit de sa haine, a

5

couru à Ephèse pour l'arracher du monastère. Averti par moi, Théodose s'est réfugié dans l'église de l'Apôtre Jean, le sanctuaire le plus vénéré de la ville ; mais Photius l'a dénoncé à l'évêque Andréas comme partisan de l'hérésie des Eunomiens, et se le fait livrer pour le traîner en Cilicie, où les soldats qu'il commande tiennent leurs quartiers d'hiver.

La Patricia fondit en larmes, car elle était violemment éprise de Théodose, un jeune Thrace élevé dans le palais de Bélisaire, et traité par lui comme un fils.

— Tu ne guériras donc jamais de l'amour, Antonina ! Vraiment, ton automne est plus orageux que ton printemps. L'Empereur ne te pardonne pas de faire un Ménélas de cet Achille vainqueur des Perses, et bientôt des Vandales, si Dieu nous protége.

— Sans l'exécrable Photius, Bélisaire n'aurait rien soupçonné. C'est lui, qui en torturant deux de mes esclaves, leur a arraché des témoignages accusateurs.

— Tu t'es cruellement vengée de ces esclaves, le Bosphore en sait quelque chose, mais il est discret ; moi aussi. Avec mon aide, tu te vengeras de Photius. Le moment n'est pas encore venu.

— Tous les jours il m'insulte, il me brave, depuis qu'il est rentré à Byzance chargé de l'or ravi à Théodose.....

— Et dérobé par vous deux à Bélisaire, qui, lui-

même, l'avait prélevé sans droit sur la part de l'Empereur dans le butin de la dernière guerre ; car ton glorieux époux préfère peut-être à sa Pénélope l'or rouge et l'airain étincelant, comme dit ce bon Homère.

— Peux-tu croire, maîtresse.....

— Qui ne sait que les grands chariots à la scythe, pleins d'objets précieux et d'argent monnayé, se succèdent sans relâche au Pateikion [16] ? Vous y entassez plus de richesses que les Ptolémées, et le trésor impérial est à sec. Nous reparlerons de cela. Revenons au Thrace déporté en Cilicie, et consolé par tes messages.

— Aucun n'a pu parvenir au château d'Acra, où on l'a jeté, couvert de chaînes, dans un cachot souterrain. Peut-être est-il mort déjà.....

Les sanglots d'Antonina redoublèrent.

— Tes yeux sont trop beaux pour les noyer ainsi, dit Théodora. Viens ! Je veux les réjouir avec ce bijou merveilleux dont je t'ai parlé tout à l'heure.

Par un escalier en colimaçon, elles descendirent dans un des parterres du palais. Calligone les précédait ; sur un signe de l'Impératrice, il disparut.

Entre des haies de phyllyrea taillées de façon à figurer des lettres grecques et orientales, des sentiers dallés de marbre aboutissaient à une phialée [17] entourée de douze dragons de bronze.

Au milieu du bassin, des colonnettes creuses se

groupaient comme des danseuses en rond autour d'une pomme de pin colossale. Une eau parfumée en jaillissait et, conduite par des tuyaux invisibles, ruisselait par dessus les branches des palmiers et des cèdres, dorés jusqu'à hauteur d'homme. Des paons de la Chine, des faisans et des ibis, volaient en liberté dans les arbres ou s'ébattaient sur le sol, semé d'un sable d'or apporté d'Asie à grand frais. Un escalier de porphyre écarlate, bordé de grands vases de marbre blanc pleins de fleurs, conduisait à un pavillon dont la coupole étincelait d'arabesques, tracées avec les divers tons de l'or rehaussés de vermillon.

Théodora cueillit la fleur appelée par les grecs Hélénium[18], née, d'après la légende, des larmes d'Hélène, quand elle s'arrêta avec son ravisseur dans l'île qui porte son nom.

— Heureuse Hélène ! dit-elle ; ses larmes mêmes, en tombant sur la terre, ont fait éclore une grâce et un parfum. Tu ne pleurerais pas comme elle, si tu suivais ton Pâris.

— Tu es impitoyable, maîtresse !... Elle n'acheva pas. Le cubiculaire était revenu tenant par la main un jeune homme qui paraissait assez embarrassé de sa contenance. C'était le beau Théodose. Suffoquée par l'émotion, la Patricia, sans rien dire, regardait tour à tour l'Impératrice et le filleul de Bélisaire.

— Ne le reconnais-tu pas? dit Théodora. Sa chevelure, il est vrai, ne retombe plus en boucles sur ses épaules. On l'a tondu au couvent, mais c'est bien lui. Comment est-il tombé dans mes mains? C'est mon secret.

Dans le délire de la joie, Antonina se jeta aux pieds de l'Impératrice, et les baisa à plusieurs reprises :

— Non, tu n'es pas une mortelle comme les autres femmes. Tu vois tout. Tu peux tout. Comme les dieux, tu te révèles par des bienfaits au-dessus de l'espoir. Ah! maîtresse! il périssait sans toi.

— C'est bien, dit Théodora. Mais que ce filleul ingrat ne quitte pas l'enceinte du palais, ou je ne réponds plus de sa vie. Il doit avoir toute une odyssée à te raconter. Adieu Patricia!..

V

DIACONESSE ET COMPLICE

—

Riant encore de ce coup de théâtre, Théodora remonta dans sa chambre.

— Va me chercher Chariclée la diaconesse, dit-elle à Calligone.

Cette femme, dont l'Impératrice connaissait seule le passé et le vrai nom n'était autre que Macédonia, ancienne actrice du théâtre d'Antioche, qui avait suivi Théodora dans ses folles courses d'hétaïre en Syrie, en Egypte, à Cyrène. Elle l'avait vue, après sa séparation d'avec le tyrien Hékébal, gouverneur de la Pentapole, qui lui imputait sa ruine et sa disgrâce, réduite à la misère et désespérant de l'avenir. Macedonia, qui passait pour magicienne,

releva son courage, en lui prédisant que la plus haute fortune l'attendait à Byzance.

Pour utiliser l'expérience et le dévouement de cette compagne de ses mauvais jours, Théodora l'avait appelée à Constantinople. Sous le nom de Chariclée, veuve d'un négociant d'Alexandrie, Màcédonia, devenue l'une des diaconesses attachées à la grande église, distribuait aux indigents les aumônes de l'Impératrice.

Grâce à ce rôle pieux, merveilleusement joué, personne n'avait deviné en elle l'un des agents les plus redoutables de cette police secrète organisée par Théodora dans l'intérêt de ses cupidités et de ses vengeances.

Le cubiculaire revint suivi d'une femme âgée, de haute taille et qui devait avoir été très-belle. Sur sa robe bleue flottait un court manteau noir recouvrant en entier le cou et les épaules. Elle entra d'un air humble et contrit, mais restée seule avec l'Impératrice, elle rabattit le châle relevé sur sa tête et s'assit familièrement.

Théodora la regarda d'un air sombre.

— Toujours en lutte avec toi-même comme l'Euxin orageux ! Tu veux donc tenter Némésis, maîtresse !

— Hékébal vit encore, dit Théodora d'une voix sourde.

— Si tous ceux que tu hais n'étaient pas plus vivants que lui ! C'est dans un songe, maîtresse que tu as revu cette image qui t'obsède. Elle s'effacera. Voilà dix ans qu'Hékébal est mort à Antioche, après les orages de votre séparation.

— Non, non ! ce vieillard costumé à la persique qui, hier, au retour du Pantocrator, se glissait entre les gardes comme pour arriver jusqu'à mon char, fixant sur moi ses yeux de stryge, c'est le tyrien, c'est lui !

— L'Orcus revomirait ceux qu'il a engloutis ! dit Macedonia avec stupeur. Depuis quelques jours, une figure étrange, vaguement connue, mais que je ne sais pas nommer, me suit et semble chercher mes regards.

— Si j'avais douté, je ne douterais plus maintenant. Ainsi, l'homme, qui, après deux ans de fureurs jalouses, me chassa comme une esclave, et qui sous la pourpre qui brille à mes épaules pourrait montrer la trace des coups qu'il m'a portés, circule dans Byzance, racontant ses amours avec Théodora. Il voit le jour et je règne !

— Il ne le verra pas longtemps. Mais que t'importe le sifflement d'un reptile, à toi qui vis dans l'Olympe ?

— Sur les marches de ce trône dont l'éclat t'éblouit, sont assis d'implacables ennemis, pour qui je suis toujours la pantomime d'autrefois, la reine du théâtre. Le neveu de l'Empereur Germanus, n'a-t-il pas dé-

daigné d'épouser ma sœur Comito? Comme ils triomphent de ce que je n'ai pas donné d'héritier à l'Empire depuis la mort de ma fille Hélène !

— Elle aurait été la mère d'un nouveau Constantin, dit la diaconesse.

— Il semble qu'une malédiction pèse sur moi. Quand Sabas, ce saint personnage que l'Emperenr écoute si docilement, est venu de Palestine, je me suis humiliée devant lui, car on lui attribue des pouvoirs surnaturels. J'ai demandé un fils à ses prières. Il les a refusées ; il a osé dire à l'Empereur que jamais un fils ne naîtrait de mes entrailles, parce qu'il serait nourri des dogmes impies de Sévère et troublerait l'Eglise.

— Tu ne manqueras jamais de moines et de prières, maîtresse. Zosime, un ermite de Lycie, âgé de 120 ans, qui fait des miracles, vient d'arriver à Constantinople.

— Tu me l'amèneras, Macedonia.

— Sabas n'aurait pas tenu ce langage offensant s'il n'était d'accord avec tes ennemis. Pendant son séjour ici, dans le faubourg de Rufin, il était fréquemment visité par les neveux d'Anastase.

— Habitué aux adorations, dit l'Impératrice, l'Autocrator oublie trop ces représentants de l'ancienne dynastie, qui, muets et soumis en apparence, se meuvent dans le cercle de la Cour, d'où ils n'osent pas

s'éloigner. Mais je veille. L'interdiction des paroisses monophysites a bouleversé Constantinople. Les Verts, qui m'abhorrent, sont plus exaspérés que jamais. Un orage formidable se prépare. Te rappelles-tu la comète qui brillait il y a deux mois, avec sa queue en forme de glaive?

— D'autres signes effrayants se produisent, dit la diaconesse. On a trouvé putréfié le pain eucharistique consacré le Jeudi-Saint dans la grande église. Au Chalcoprattion, la statue de l'Archange a versé des larmes de sang.

— De ce palais, comme un proscrit réfugié dans un temple, j'entends les cris de haine de ceux qui veulent m'en arracher. Le jour approche, qui va tout sauver ou tout perdre. Qu'il vienne donc, car je m'épuise à combattre à toute heure l'hydre aux mille têtes, toujours renaissantes sous mes pas. Mon père Acace gardait les lions et les tigres de l'amphithéâtre. Je continue son métier. Pour moi aussi, la vie se consume à amuser, à nourrir, à dompter des bêtes féroces. Je sens leur souffle sur mon visage et je puis montrer sur mes bras leur bave et leurs morsures.

Une pâleur morbide accusa la fatigue des traits de l'Impératrice, qui s'assit sur le lit de repos, la tête inclinée, les bras inertes. Une moue dédaigneuse et menaçante crispa sa bouche. Ses sourcils se rappro-

chèrent, et de ses prunelles vertes jaillirent des regards aigus, cruels comme des flèches empoisonnées.

Tout à coup, elle se leva pour écarter la mince plaque d'albâtre fleuri qui servait de vitrail, et contempla un instant la ville toute dorée de lumière, la courbe bleue du port intérieur bordé d'un amphithéâtre de palais et de temples encadrés de verdure sombre, et l'infini de la Propontide, où les nefs aux voiles blanches cinglaient vers la mer de Grèce.

— Si je pouvais les suivre, Macedonia ! Si je retrouvais l'île natale et l'oubli !

Aux bords du Bocaros, dans son île de Chypre, un bois de myrtes et de lauriers entoure la petite église de la Panagia qui domine le chaos des ruines grecques et phéniciennes. Avec quels cris joyeux nous errions le matin, mes sœurs et moi, dans l'enceinte de l'Hiéron, nous émerveillant des images des dieux sculptées sur des fragments de frises, et cherchant à lire sur les tombeaux des prêtresses d'Aphrodite les lettres à demi-effacées d'une inscription !

Bientôt, il fallait courir après nos chèvres éparses. Le ladanon [19], distillé par cette plante dont la fleur ressemble aux roses sauvages des haies, s'attachait à leur barbe et à leurs poils soyeux. Nous l'en retirions pour le vendre aux marchands d'Arsinoé. Vers midi, quand le soleil régnait, abritées dans une de ces

grottes dont les parois sont en beaux stalactites, nous regardions les îles, semées sur la mer comme les taches foncées d'une peau de panthère.

La diaconesse écouta ce soupir idyllique, dans une pose d'assentiment où perçait un peu d'ironie.

Les couleurs de la vie revinrent bientôt sur les joues de l'audacieuse créature, née pour la fascination et le combat. Ses traits se rassérénèrent. Elle sourit.

— Veille toujours, Macedonia, dit-elle. Préviens Eliézer dès ce soir. Que le tyrien disparaisse et sans bruit. Le jour des saints Anargyres, à la troisième heure, je l'attends.

VI

L'EXÉCUTEUR DES HAUTES ŒUVRES

—

La nuit tombait quand la diaconesse sortit du palais pour se rendre chez le juif Eliézer, agent secret de Théodora.

La neutralité que les juifs observaient et affectaient dans les querelles religieuses et politiques de l'époque, les rendait merveilleusement propres aux missions occultes et ténébreuses.

Macedonia s'engagea dans la galerie attenante aux bains du Zeuxippe, musée national de Byzance, où, dans un peuple d'admirables statues, revivait l'Hellénie tout entière avec des héros fabuleux, ses hommes d'Etat et ses philosophes, ses poètes et ses historiens, ses musiciens et ses athlètes. Après une pause devant l'image du divin Amphiaraüs [20], pour qui elle avait

une dévotion particulière, elle entra dans le palais des lampes, grand bazar voûté, où les principaux marchands de la capitale étalaient toutes les richesses de l'Europe et de l'Asie. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que l'inconnu dont elle avait parlé à Théodora la suivait. Comme il paraissait accablé de fatigue, elle ralentit le pas, en lui lançant de temps à autre un coup d'œil oblique.

Il portait la tiare cylindrique et la longue robe des Perses. Une barbe prématurément blanchie, aux mèches éparses, allongeait son maigre visage sillonné de rides profondes, et rendait plus saillant un nez aquilin fortement accusé. Ses yeux noirs trahissaient une sorte d'égarement. A ses doigts étincelaient des bagues superbes, qui contrastaient avec la simplicité de son costume et semblaient les débris d'une ancienne opulence.

L'inconnu s'approcha plusieurs fois de la diaconesse. Il paraissait hésiter.

Quittant ce lieu trop fréquenté, où des milliers de lampes jetaient une clarté égale à celle du jour, elle entra dans une ruelle obscure où il la suivit.

— Macedonia ! dit-il enfin.

Elle tressaillit en entendant son vrai nom, et, sans répondre, marcha plus vite.

— Macedonia ! reprit l'inconnu d'une voix plus forte

et presque menaçante, et, la rejoignant, il la retint par le bras.

— Que veux-tu de Chariclée la diaconesse, étranger? dit-elle en se dégageant.

— Oh! nous nous connaissons, répondit-il d'un ton amer. Dix années n'ont pas tellement changé celle qui servit mes amours avec Théodora. Elles ont laissé plus de traces sur mon visage, mais tu ne peux pas avoir oublié Hékébal.

Elle le regarda avec une curiosité mêlée d'effroi.

— Tu m'as cru mort, n'est-ce pas; on l'a dit. J'en ai moi-même fait répandre le bruit après ma séparation d'avec cette femme que je suivais comme le taureau suit le sacrificateur. Privé de mes dignités, presque indigent, abandonné par ma femme et par mon fils (ils sont morts, eux!), je me suis caché dans une bourgade de l'Arabie romaine, où, sous le nom d'Arcas, j'ai vécu d'un petit commerce d'aromates.

— Quelle chûte pour l'ancien gouverneur de la Pentapole, le favorisé d'Aphrodite et de Théodora, magnifique comme Polycrate! dit Macedonia.

— Redevenir obscur et pauvre, c'était peu. Mais sentir que cette femme que je quittai en l'accablant d'outrages, en invoquant contre elle la Némésis trop tardive, m'était devenue plus nécessaire que l'air que je respirais, voilà le supplice! image enivrante et

fatale, elle hantait mes nuits, troublait mes jours. Comme le Cyclope privé de son œil unique, je me débattais en vain, torturant ma chair, appelant la mort. Et j'ignorais son destin.....

— Elle avait regagné Byzance, où pauvre et oubliée comme toi elle travaillait de ses mains dans une petite maison de l'Embôlos [21].

— Les années s'écoulaient et je retrouvais le calme. Tout à coup arrive jusqu'à mon désert une nouvelle inouïe, fabuleuse. Théodora est dans la pourpre! Oh! longtemps je l'ai traitée de mensonge.....

— Pourquoi? dit-elle avec dédain. Crois-tu que Cléopâtre, même issue d'un humble pêcheur de Canope, fut longtemps restée ignorée? Non. De ces êtres radieux, Théodora, Aspasie, Cléopâtre, s'exhale un charme qui dompte tout, une irrésistible magie. Diamants d'une incalculable valeur, ils peuvent rouler dans la poussière, où l'œil grossier du pâtre ne les distinguera pas des cailloux du chemin, mais ils brilleront un jour à la couronne d'un Roi.

— Quand il fallut me rendre à la vérité, je fus tenté d'aller vivre aux lieux où elle respire, de me retrouver sur ses pas, de la revoir.

Comme l'athlète étreint le lion dont les ongles le déchirent, j'ai voulu, mais en vain, étouffer ce désir insensé! De retour à Constantinople, le hasard m'a

mis sur ta route; sous ses habits de diaconesse j'ai reconnu Macedonia, la confidente de l'Hétaïre couronnée, le seul être au monde qui puisse lui parler d'Hékébal.

— La revoir! tu demandes trop peu vraiment, dit Macedonia. Fais-toi conduire à l'Autocrator pour lui exposer tes droits antérieurs aux siens, et le sommer de te céder ta divine Théodora sans laquelle tu ne peux plus vivre. Demande-lui le trône en même temps pour t'y asseoir à côté d'elle.

— Tu railles, hélas! Si je parle de la revoir, c'est avec le sentiment d'un fidèle qui rêve de contempler son Dieu, de se rassasier de sa présence. Une sainte comme toi doit me comprendre.

Elle pâlit à ce sarcasme. Voilà, pensa-t-elle, un aveugle qu'on n'aura pas besoin de pousser à l'abîme.

— Écoute encore, reprit-il. Hier, je la vis rentrer au palais. Des chevaux blancs emportaient son char dont les lames d'or, agitées par la rapidité de leur course, rayonnaient comme le soleil. De longs fils de diamants, tombant de son diadème, encadraient ses joues un peu pâlies, et s'arrêtaient sur sa poitrine dont un carré de perles étoilait la pourpre. Les cris de la foule montaient vers elle comme l'encens devant une déesse, sans distraire en rien sa majesté radieuse et tranquille. Ses yeux immobiles semblaient ne rien

voir. Est-ce là, pensais-je, la Théodora d'Antioche et d'Alexandrie, la pantomime aux bras flexibles, aux pieds ailés, la sirène harmonieuse et troublante qui donnait tour à tour et reprenait ses charmes comme la mer ses flots? Pour la première fois, après dix ans, j'entrevoyais son visage. Je me sentis défaillir, et je m'appuyai contre une colonne.

— Reprends courage, Hékébal! même au son de ta voix connue, je doutais encore, me croyant le jouet de quelque Protée habile aux métamorphoses; mais, mieux qu'aux traits de ton visage, je te devine à cette flamme, qu'après tant d'années tu portes toujours en toi. Pour nous Grecs, Éros n'est guère qu'un enfant malin. Il amuse, il tourmente; on le renvoie désarmé et battu de ses propres flèches. Pour les hommes de ta race, c'est un poison qui brûle les veines et qu'on n'en arrache plus; une maladie sacrée. Que je te plains! Bien qu'étrangère aux soins profanes, et passant ma vie à l'église ou chez les pauvres, je veux m'employer pour toi de toute mon âme. Mais, d'abord, parle! quel parent, quel hôte t'a reçu à Constantinople?

— Sous le nom d'Arcas, je suis descendu avec des marchands Persans, dans une pandokéon du forum de Théodose.

— Bel asile pour un homme comme toi, un ancien gouverneur de province! Ton aventure avec Théodora

est trop célèbre pour que tu puisses t'y attarder sans danger; tu n'échapperais pas longtemps à mille Argus invisibles. Il est nécessaire que tu te caches pour me permettre de te créer un personnage nouveau. J'avais un frère, parti depuis huit ans pour les îles Elektrides, d'où il n'est pas revenu. Il s'appelait Bianor.

— Oui, je l'ai vu en Syrie, avec toi.

— Tu comprends; qu'Hékébal reste mort et oublié et que Bianor reparaisse! laisse-moi ce soin, et bientôt tu pourras te montrer partout sans crainte et parvenir jusqu'à Théodora.

— Tu me la ferais revoir?

— Ne me parlait-elle pas de toi hier encore? Qui m'empêche de lui conduire mon frère retrouvé contre tout espoir, car tu seras mon frère pour tous, excepté pour elle. C'est ta bonne étoile qui t'a conduit à Byzance. Terrible à ses ennemis, l'Impératrice est si ingénieuse à servir ceux qu'elle aime. Elle saura, n'en doute pas, te rouvrir la voie de la fortune et des honneurs. Tu redeviendras l'opulent Satrape d'autrefois; tu seras sénateur, patrice.....

Les yeux du malheureux étincelèrent.

— Mais avant tout, attends dans une retraite sûre le moment favorable. Il arrivera bientôt, dans deux ou trois jours peut-être. Je vais te conduire dans la famille d'une amie dévouée, une autre moi-même. Ce

sont des juifs avec qui tu t'entendras de suite. Juif, Phénicien, c'est tout un. Ils demeurent un peu loin d'ici, dans le faubourg de Sykæ [22]. Marchons !

Hékébal, tombé dans l'atonie, la suivit comme un enfant.

Par un portique décoré de peintures murales représentant les divers épisodes de la guerre de Troie, ils arrivèrent à la Porte-d'Or qu'ils franchirent pour s'engager sur un pont monumental, de construction récente, qui conduisait au faubourg de Sykæ, récemment élevé au rang de ville, sous le nom de Justinianopolis. Ils gravirent la haute colline couverte de villas somptueuses, de monastères et de théâtres et gagnèrent le sommet, où l'église de Sainte-Maure remplaçait le temple d'Aphrodité Melaina [23], déesse de l'amour et de la nuit. Descendus sur le revers opposé, ils rencontrèrent bientôt le réseau de ruelles étroites et obscures qui formait le quartier assigné aux juifs.

Macedonia s'arrêta devant une maison isolée, d'assez belle apparence et touchant à un jardin clos de murs très-élevés.

— Attends-moi, dit-elle ; je vais annoncer ta venue à ces patriarches.

Elle frappa trois coups. Entre les barreaux de fer qui défendaient une ouverture pratiquée au premier

étage, apparut la tête d'une vieille femme, dont le nez à courbure hébraïque attestait la nationalité.

— Descends, Thamar ; je t'amène un hôte, dit la diaconesse.

La porte s'ouvrit. Macedonia s'avança pour échanger quelques mots à voix basse avec la juive, derrière laquelle, entre deux Nubiens immobiles et inquiétants comme des sphinx, se tenait son fils Eliézer, beau jeune homme en robe de cachemire, aux yeux à la fois caressants et cruels.

Puis Macédonia introduisit Hékébal qu'elle avait pris par la main.

— Oui, Thamar, c'est mon propre frère que je te confie. Je le pleurais toujours. Après huit ans je l'ai retrouvé. Mais des créanciers impitoyables l'attendent à Byzance. Je dois apaiser ces cerbères avant qu'il puisse reparaître.

La juive sourit au Tyrien de l'air de Locuste présentant la coupe à ses victimes.

— Nous nous reverrons demain, dit la diaconesse à l'ancien amant de Théodora. Adieu.

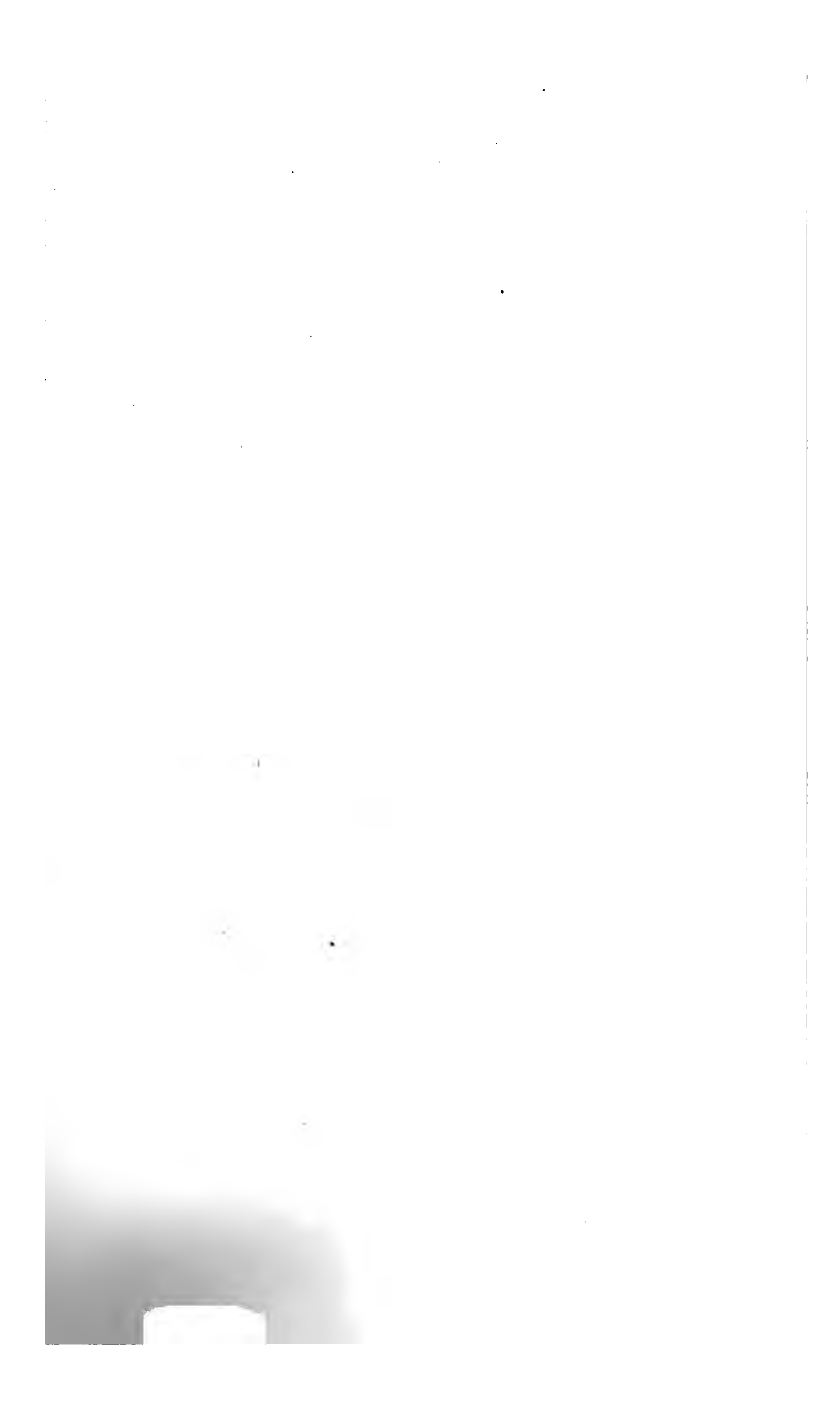
La porte se referma.

Macedonia se posta sous le mur du jardin, et attendit immobile comme une statue.

Bientôt Eliézer apparut sur la terrasse du jardin et fit un signe. Elle disparût.

IV

AMOUR ET THÉOLOGIE



I

CONFIDENCE

—

Si deux hommes se ressemblaient peu, c'était bien le jeune dandy byzantin Hippomane et le goth Ulphilas, turmarque [1] dans les gardes du corps de Bélisaire, cavaliers cataphractes qui, couverts d'une armure d'écailles, armés de cimeterres recourbés et de longues lances, offraient déjà au Ve siècle le type des hommes d'armes du Moyen-Age.

Pourtant le Grec et le barbare étaient fort amis. Les Goths, race vive, intelligente, élégante, assez semblable aux Hellènes des temps héroïques, avaient reçu très-vite l'empreinte du christianisme et de la civilisation

Le jeune Hippomane était assez spirituel, mais fort indolent, idolâtre du *confort*, plongé dans toutes les

mollesses de la décadence. Il appartenait à une famille enrichie par le commerce, qui avait rêvé pour lui une place dans la noblesse administrative de l'époque, mais après quelques années de stage dans les bureaux, Hippomane avait renoncé à figurer dans « la divine hiérarchie. »

Les promenades à Daphné [2], le bois de Boulogne de Constantinople, la chasse au faucon, la fréquentation assidue des cirques et des théâtres, et chaque automne une saison d'eaux à Pythia remplissaient ses heures. Il faisait profession de monophysitisme, moins par l'effet d'une conviction bien ardente que pour satisfaire un besoin naturel de disserter, et aussi parce que les adversaires du gouvernement, les Verts, parmi lesquels il se rangeait, étaient en grande partie monophysites.

Hippomane habitait le centre de la ville, sur la place qui s'étendait devant l'église des Saints-Apôtres.

Une après-midi, il était assis dans sa bibliothèque avec son ami le barbare, devant une petite table d'argent chargée de coupes et d'un cyathe de vin de Thasos.

Les murs de la salle étaient décorés d'ornements de marbre vert se détachant sur un fond de mosaïques. Des armoires de cèdre remplies de livres, portaient des bustes de saints, d'empereurs et de poètes, et

un petit groupe en bronze représentant le cocher Porphyre sur un char à quatre chevaux.

Le turmarque remplissait et vidait fréquemment sa coupe.

Hippomane, silencieux et triste, ne buvait pas et n'écoutait que d'une oreille distraite le récit de la bataille de Callinicum.

— Bélisaire ! voilà un homme, dit le goth après une pause. Il est des nôtres ; c'est un Germain comme nous [(3)], général accompli, et combattant de sa personne comme les héros chantés par ce vieux barde aveugle dont tu m'as fait lire les poèmes.

Sévère pour la discipline, il est si généreux et si loyal ! Ce collier d'or, c'est lui qui me le donna quand j'eus tué en combat singulier le satrape Ariaramnès. Qu'un soldat perde par accident son cheval ou ses armes, Bélisaire les remplace à ses frais. C'est à lui encore plus qu'à l'Empereur que j'ai juré fidélité. Je l'ai suivi en Thrace contre les Huns, sur l'Euphrate contre les Perses. Je le suivrai bientôt en Afrique contre les Vandales, mais ce sera ma dernière campagne. Si je survis, j'irai revoir mes forêts natales.

— Dans quelles régions hyperboréennes as-tu donc vu le jour ?

— Oh ! nous n'aurons bientôt plus de patrie.

Poussés par les hordes orientales, les hommes de

ma race se sont répandus en Italie, en Espagne, en Gaule [4]. Ils ne sont plus les temps où Ermanarik régnait sur les Goths, les Slaves et les Finnois, depuis le Don jusqu'à l'Ister et à la Vistule. Je ne sais quel dieu guide mes compatriotes vers les pays du soleil.

Pour moi, je n'ai nul souci de ce que vous appelez la civilisation. Je trouve plus de charme aux hennissements de mon cheval qu'aux sons de vos flûtes. J'aime mieux chasser l'auroch dans les plaines de neige que de voir des culbutes de cochers et des contorsions de pantomimes. Rien n'égale à mes yeux la contrée où les femmes sont fidèles, et d'autant plus honorées qu'elles ressemblent davantage à l'homme par la force et le courage où la vertu consiste à être brave pour soi, loyal pour les autres.

Je reviendrai dans mon île brumeuse, aux épaisses forêts de hêtres, le Burgundar-Holm, sur la côte de Scandinavie, où s'est amassé un débris de notre peuple. Là, depuis dix ans, m'attendent ma mère et ma fiancée Hertha.

— Dix ans, ami ! répondit Hippomane en riant.

Vraiment, tes passions ont la durée de l'éternité. As-tu pu donner de temps en temps de tes nouvelles à la blonde Hertha ? Le feu de l'amour a besoin d'être attisé.

— Oui, deux fois par ces marchands Huns qui vont

chercher l'ambre que les flots rejettent en automne sur les bords de la mer Amalké, la mer de lait, comme ils la nomment, à cause de la couleur verdâtre de ses vagues qui leur rappellent le petit lait de leurs cavales. Je lui ai envoyé de l'or, des colliers et des bracelets, et les Huns m'ont ramené un cheval de guerre dressé dans mon île [5].

— Ce n'est pas un cheval ; c'est un éléphant.

— Par le manteau de Thor ! comment vos petits chevaux arabes et syriens porteraient-ils un guerrier comme moi, une armure de fer et des vivres pour vingt jours ?

— Tu as raison. Mais quel est ce Thor par lequel tu jures si souvent ?

— C'était le dieu de mes pères, avant que l'évêque Ulphilas les eût convertis au christianisme. C'était le soleil que tes ancêtres adoraient aussi sous le nom de Phébus et d'Hélios [6].

— Comme toutes ces vieilles religions se ressemblent !

— C'est vrai, et plus je lis vos chansons des temps héroïques, plus je trouve que les Hellènes rappelaient autrefois ce que nous sommes encore, ce que bientôt nous ne serons plus. On dit que notre peuple est venu d'Orient en suivant la direction du soleil qui se couche [7]. Qui sait si nous n'avons pas la même

origine, si nous ne sommes pas frères ou peut-être cousins ?

Hippomane, plongé dans ses rêveries, ne répondit pas.

— Je te trouve tout changé depuis quelques jours, ami, continua le Goth. Est-ce que ton cheval Alcyon est malade ?

— Non.

— J'y suis. Tu ne peux te consoler de la mort de Porphyre, cet empereur de l'hippodrome.

— Perte irréparable ! On ne trouvera pas de bien longtemps un cocher, honoré comme lui d'une statue par l'une et l'autre faction.

— Sthénélaïs t'a quitté ?

— Plût à Dieu !

— Qu'est-ce donc ?

— Connais-tu Théodosie !

— La fille de Phothius ?

— Elle-même ! Tu sais sa démarche noble et réservée, son regard fier sous les reflets d'ivoire de son visage ; on reconnaît bien vite que le sang d'un Patrice coule dans ses veines.....

— Je l'aperçus, en effet, telle que tu me la représentes, le jour où je fis mon entrée à Constantinople à la suite de Bélisaire et que le peuple se pressait au-devant de nos légions triomphantes : elle était

sous l'un des portiques de l'Augustéon, entourée de jeunes compagnes qu'elle dépassait de la tête Sa beauté me frappa. L'aimerais-tu, elle aussi?... Ton cœur est donc vaste comme un Océan !

— Je l'aime, Ulphilas, et las des plaisirs faciles, qui ne laissent après eux que lassitude et désenchantement, j'ai offert à Théodosie ma fortune. Elle seule en est digne..... mais écoute.....

Et l'élégant Hippomane alla prendre dans un coin soigneusement dissimulé de sa bibliothèque la lettre suivante, qu'il lut d'une voix émue :

« Philinna, veuve de Pothius, à Hippomane; salut:

» Si tu es en bonne santé, tant mieux. Moi aussi je » vais bien. Depuis quelque temps tu recherches » Théodosie, et jeudi, à la Pannychis de Sainte- » Sophie, tu l'as pressée de te donner une réponse » favorable. Je te parlerai sans détour. Tu as fréquenté » les églises monophysites, jusqu'au jour où l'Auto- » crator a fait fermer ces antres de l'erreur, et je sais » que tu n'as pas changé. Jamais Théodosie ne sera » la femme d'un hérétique tel que toi. J'aimerais » mieux lui voir revêtir l'habit des anges. Adieu. » Réjouis-toi (Χαιρε) [8]. »

Cette lecture achevée, le Goth fût pris d'un rire inextinguible.

— Par saint Ulphilas, mon patron, il n'y a que vous

autres byzantins pour fourrer ainsi la théologie où elle n'a que faire. L'autre jour, le cordonnier Corax vient à la caserne m'essayer une paire de tzangæ [9]. Tout à coup il m'interpelle : Seigneur turmarque, crois-tu à la création des anges ?

— Question bien délicate et bien controversée, dit Hippomane. D'après saint Justin [10]....,

— Assez, je t'en supplie. Trois conges de vin de Thasos me brouilleraient moins le cerveau que tous ces radotages.

— Et qu'as-tu répondu à cet artiste en cuir de Lucanie ?

— Voici ma réponse : Ami Corax, je crois que mes bottes sont trop étroites, et que quand j'aurai passé quinze heures à cheval à me battre pendant que tu dissertes, je ne pourrai plus les ôter.

— Nous n'en sommes pas là. A Byzance, quand on dispute sur la foi, le fils est contre le père, l'époux contre l'épouse. J'aime Théodosie, mais jamais, pour l'amour d'elle, je ne reconnaîtrai quatre personnes en Dieu.

— Je suis né Arien, je resterai tel, dit le Goth d'un ton indifférent, et je voudrais bien voir que quelqu'un me tourmentât pour cela. Il serait mal reçu.

— Prends garde, Ulphilas ! L'Empereur n'aime pas les Ariens. On lui parlait récemment du général

Budzès pour le gouvernement de la Mésie. Jean de Cappadoce objecta que le général incline vers l'Arianisme, et l'Empereur répondit : J'aimerais mieux qu'il fut athée. Ce qui était flatteur pour Jean.

— Je sais cela, répondit le turmarque d'un ton rude. L'Autocrator a même ordonné que tous les barbares au service de l'empire feraient profession d'orthodoxie, mais ce décret n'a pas été exécuté et ne le sera pas. Que Justinien garde sa foi et nous laisse la nôtre! Il a plus besoin de nous que nous n'avons besoin de lui. Mais revenons à tes infortunes amoureuses, mon cher Hippomane. Le mal est-il donc sans remède? Et d'abord Théodosie t'aime-t-elle?

— Je crois que je ne lui suis pas indifférent. Il n'y a pas huit jours qu'elle m'a donné ce gage de sa foi.

Et l'amoureux tira de son giron une petite croix grecque laminée d'or semée de neuf pierres précieuses avec lesquelles alternaient des empreintes de têtes de saints.

— Si tu enlevais la belle Théodosie pour l'épouser en Thrace ou dans quelque île?

— Un Bleu le ferait peut-être, dit Hippomane, mais on ne passerait pas cette équipée à un Vert comme moi. D'ailleurs, Théodosie est une sainte, et la violence achèverait de me l'aliéner tout à fait. Mais j'espère encore la ramener. J'ai pu correspondre avec elle

depuis la fatale lettre et elle a consenti à me revoir une dernière fois, dit-elle, dans l'église des Saints-Apôtres.

— Quand donc ?

— Dans une heure, elle ira brûler un cierge sur le tombeau d'Hélèna Augusta. Elle m'a fait recommander de venir entièrement déguisé, car, pour rien au monde, elle ne voudrait qu'on la crût avec moi.

— Déguise-toi en femme !

— Non, on me reconnaîtrait trop facilement.

— Eh bien ! si tu veux passer pour un guerrier, une fois dans ta vie, prends mon accoutrement !

Et le turmarque se débarrassa de son casque d'acier, de sa chlamyde de fourrures, de ses pantalons étroits et de ses grandes bottes de cuir, et avec l'aide d'un petit esclave, transforma Hippomane en garde du corps de Bélisaire.

— Je ne puis pas te prêter ma barbe. Il t'en faut une, pourtant !

— Va chercher la barbe que je mettais il y a deux ans pour aller à Théano, dit Hippomane à l'esclave.

Celui-ci rapporta bientôt la toison qu'il adapta à la figure de son maître avec un fil de soie.

A mon tour, dit le Goth, et fouillant dans la garde-robe de son ami, il choisit une robe de soie fond rouge avec médaillons représentant des éléphants blancs;

puis il coiffa un bonnet pointu garni de perles, et chaussa des brodequins persiques relevés en pointe.

Ainsi métamorphosé, le barbare se regarda dans un miroir de cuivre poli.

Vraiment, dit-il, en éclatant de rire, il ne me manque plus qu'un écritoire et des calames pendus à ma ceinture pour avoir l'air d'un de ces scribes qui sortent des bureaux de la préfecture du prétoire. Me voir ainsi accoutré ! un fils de Thor ! il me semble que j'ai perdu toute ma force en revêtant ces habits féminins, essayons un peu.

Et dans un accès de gaîté formidable, le turmarque saisit Hippomane sous les bras, l'éleva en l'air comme un enfant, et fit ainsi trois fois le tour de la chambre.

— Aïe! aïe! maudit cyclope, tu me brises les côtes avec tes doigts de fer, cria le byzantin.

Ulphilas le laissa retomber. — Je n'oserai jamais sortir affublé de la sorte, dit-il. Je vais t'attendre ici.

— L'entrevue ne sera pas bien longue, sans doute. Je te laisse avec des livres et du vin.

— Ton vin est bon, mais trop doux.

— Je vais te faire porter du vin de Cos mélangé d'eau de mer [11].

Puis, Hippomane s'achemina vers l'église des Saints-Apôtres dont on pouvait voir, des fenêtres de

sa bibliothèque, la coupole recouverte de tuiles de bronze doré.

Le Goth, resté seul, vit entrer un esclave apportant un cyathe de Leucocoon. Après s'en être versé largement, il fouilla, pour passer le temps, dans la bibliothèque de son ami, rencontra quelques traités de théologie qu'il respecta, puis, découvrant un Homère à couverture d'ivoire sculpté, il l'ouvrit au hasard et se mit à lire.

II

LE RENDEZ-VOUS

—

Cependant une litière dorée que portaient six robustes esclaves s'arrêta devant le grand portail, des Saints-Apôtres et deux femmes en descendirent. C'étaient Théodosie et sa nourrice.

Le front bas de la jeune fille, ses beaux yeux noirs d'un éclat un peu dur, ses traits d'un contour arrêté indiquaient un caractère résolu.

Sa robe de soie blanche semée de roses était bordée de pourpre de Tyr. Sur sa poitrine, un tableau de Chrysoclave, brodé en fils d'or, reproduisait la présentation de Jésus-Christ au Temple. Elle était coiffée d'un turban formé de deux bourrelets de soie bleue étincelants de pierreries.

Elle s'agenouilla un instant devant l'autel principal

qui recouvrait les restes des Apôtres André, Luc et Timothée. Puis, la nourrice alluma un cierge qu'elle posa devant le tombeau d'Hélèna Augusta, placé au milieu de la rotonde, près du sarcophage de porphyre qui renfermait le cercueil d'or de Constantin.

Ces dévotions terminées, elles traversèrent le préau carré qui entourait l'église et entrèrent dans le portique du Nord qui était le lieu fixé pour le rendez-vous.

— L'aperçois-tu, Tithé ? dit la jeune fille en s'appuyant avec émotion sur le bras de sa vieille nourrice [12].

Celle-ci ralentit le pas, allongea la tête. — Vois, dit-elle, derrière la troisième colonne, une ombre qui se détache. Serait-ce lui ?

Il serait venu à notre rencontre ! reprit Théodosie. Il aura préféré visiter les chevaux du cocher Porphyre : on les met en vente demain ; la faction ne lui pardonnerait point d'avoir refusé ce dernier hommage à son favori. Mais avançons.....

Les deux femmes font quelques pas encore.

Un capitaine de barbares ! cria la nourrice effrayée en apercevant le pacifique Hippomane appuyé contre le sarcophage d'Honorius, et courbant la tête sous le poids d'un grand casque d'acier.

Théodosie ne s'y trompa pas et marcha droit à lui.

Après les exclamations d'usage, elle interpella

solennellement le jeune homme sur ses croyances, et parût aussi surprise qu'irritée de recevoir pour réponse une profession de foi monophysite entrecoupée de paroles d'amour.

Une controverse en règle s'engagea.

Théodosie établit sa thèse orthodoxe en personne savamment formée par sa mère et par le vénérable Eupator, higoumène du couvent des Acomètes, un saint homme, grâce à l'intercession duquel une femme muette venait tout récemment de recouvrer l'usage de la langue. Elle confondit son amoureux avec les décrets du dernier Concile de Chalcédoine, appuyés de citations d'Athanase et des *tapisseries* de St-Clément d'Alexandrie [18].

Le jeune homme riposta par des fragments d'Origène, des thèses empruntées à saint Justin, etc.

Nous ne rapporterons pas en entier ce dialogue qui pourrait ennuyer des lecteurs moins versés que nos deux jeunes gens dans ces mystères insondables ; nous devons cependant en donner un échantillon :

— Je tremble, ami, quand je te vois si obstinément rebelle aux décisions du Concile de Chalcédoine, dit la jeune fille. Ne sais-tu pas qu'à Alexandrie, tous les opposants au Concile, moines ou laïques, perdirent l'usage de la parole et de la raison ? Ils aboyaient comme des chiens et se mangeaient les mains et les bras.

— Si les Pères du Concile ont franchi les bornes sacrées établies par les Conciles de Nicée, de Constantinople et d'Ephèse, répliqua Hippomane, c'est que le tyran Marcien leur avait imposé sa volonté. Sans cela, ils n'auraient jamais introduit dans la Trinité une quatrième personne.

— Réprouvé! Pourquoi les deux natures supprimeraient-elles dans le Christ le caractère de personne unique, puisque par sa nature divine il est de même essence que le Père, et par sa nature humaine de même essence que nous?

— Quoi! chère Ψυχή[14]! les miracles et la Passion du Christ auraient trait à deux natures différentes?

— Non, sans doute, aveugle volontaire! Toutes les opérations du Christ, divines ou humaines, procèdent du même Verbe incarné, sans division ni confusion. L'infâme Nestorius lui-même, quoique divisant l'Incarnation et introduisant deux fils, n'a pas osé prétendre qu'ils eussent deux volontés.

— Mais, mon beau lys du Carmel, tu reconnais par là toi-même qu'il n'y a qu'une nature en Christ et que cette nature est exclusivement divine. Appelle donc Marie la mère de Dieu et non pas la mère du Dieu-homme, ou tu risquerais de te rapprocher de Nestorius, qui n'y voit que la mère de l'homme contenu dans le Christ.

— Je suis suffoquée par l'outrage que tu ne crains pas d'adresser à la Panagia en lui déniant son titre le plus glorieux, cœur pervers ! Avant de t'entendre, je n'aurais jamais pu croire à tant d'endurcissement.....

Ainsi dissertaient ce Roméo et cette Juliette de Byzance.

Si l'antique Éros, celui qui régnait sur les dieux et les hommes était passé par là, il n'aurait rien compris à ce dialogue des deux amoureux et se serait enfui à tire d'ailes.

Devant un moine de l'Athos ou un ascète de Lybie, nourri de sauterelles, Hippomane n'eût pas démordu d'un iota de ses prétentions, et cette bataille théologique, assaisonnée d'injures, se fût peut-être terminée par des coups, mais devant la jeune et jolie orthodoxe, il ne tarda pas à se sentir ébranlé.

Après un quart-d'heure de controverse, il ne se défendait plus qu'assez mollement, et sur les huit propositions qui formaient le programme des monophysites, il en avait abandonné cinq.

De son côté, Théodosie s'adoucissait visiblement, ses traits un peu rigides se détendaient.

La jeune fille reparaissait sous l'ergotteuse et hasardait parfois sur le beau monophysite un regard où celui-ci pouvait d'avance lire son pardon.

Un incident malheureux vint tout gâter.

Hippomane, en gesticulant, laissa échapper une bague trop large pour son doigt, qui tomba sur le pavé de marbre, et roula jusqu'aux pieds de Théodosie.

La jeune fille la ramassa vivement et la rejeta bientôt loin d'elle avec un geste d'horreur. Elle avait reconnu la médaille d'or de Julien enchâssée dans le châton.

— Traître, dit-elle en pâlissant, te voilà démasqué. Tu n'es pas même un hérétique. Tu es un païen, un impie, puisque tu portes jusque dans ce sanctuaire l'image de l'apostat.

Sans lui donner le temps de répondre, elle courut vers sa nourrice qui l'attendait près du tombeau d'Arcadius.

III

DOUBLE DÉFAITE

—

Abasourdi par cette brusque disparition, Hippomane resta comme anéanti. Son regard égaré allait de la colonnade derrière laquelle avait fui sa bien-aimée au pavé de marbre sur lequel gisait la bague cause de ce funeste incident. Bientôt il sembla sortir d'un mauvais rêve, puis ramassant le bijou, le remît à son doigt et quitta le portique témoin de sa défaite.

Son déguisement lui paraissait encore plus lourd ; le casque d'acier semblait le signaler aux quolibets de la foule.

Heureusement que pour rentrer chez lui, il n'avait pas un long trajet à faire. Il l'eût vite parcouru.

En rentrant, il trouva le turmarque absorbé dans la lecture d'Homère.

— Quel homme que cet Ajax ! dit le Goth en apercevant son ami. *Rends-nous le jour et combats contre nous* [15]*!* Voilà un mot digne des Berserkers scandinaves. Pourquoi n'y a-t-il plus en Grèce des soldats comme Achille, Hector, Sarpédon, Diomède ? Je les enrôlerais dans ma turme. Mais quelle figure défaite, ami ! Sainte Théodosie s'est donc montrée inexorable ?

Hippomane raconta sa mésaventure au turmarque.

— Par saint Michel, archistratège des milices célestes, ne te décourage pas ! Si c'était une jeune Gothe qui t'eût répondu par un *non* bien accentué en te regardant de ses yeux d'un bleu froid, il n'y faudrait plus penser; mais une Grecque n'a jamais dit son dernier mot.

— Ce coup m'achève auprès de la mère de Théodosie, répondit Hippomane. Soupçonné d'hellénisme, je suis perdu. Pourtant, je n'hellénise pas, tu le sais. Quelle idée avait cette folle de Sthénélaïs de me donner cette bague et moi de la garder à mon doigt. Je suis anéanti. Je comptais sur Théodosie pour en finir avec un genre de vie qui m'excède. Je ne sais où donner de la tête. J'ai presque envie de me faire moine.

— Oui, vraiment, pour que ta jolie théologienne, passant sur son char, t'aperçoive en robe de bure trop courte et en bonnet évasé et dise, avec un sourire, à

l'époux de son choix : Voilà le pauvre Hippomane qui a renoncé au monde pour l'amour de moi.

Viens faire la campagne d'Afrique, cela te secouera.

Pour toute réponse, Hippomane prit le grand sabre recourbé du barbare, le brandit avec effort, et le laissa tomber d'un air accablé. Puis, après une courte pause :

— Demain commencent les grandes courses d'automne. Voilà de quoi faire diversion. En attendant, allons souper chez Sthénélaïs.

Ah! c'est toujours ton dernier mot, répondit le Goth en riant.

V

MANIA

I

LA PALESTRE D'ANDRÉAS

—

Dans un des faubourgs maritimes de Byzance, on remarquait depuis quelque temps la palestre d'Andréas, établie par un Arcadien de ce nom, affilié aux hellénisants [1].

Ces nobles exercices étaient de plus en plus négligés en Grèce, où les Jeux olympiques avaient été célébrés pour la dernière fois sous Théodose. A Byzance, on en avait tellement perdu l'habitude, que ce retour à l'ancienne vie grecque parût une nouveauté et presque un scandale.

La palestre formait un carré long entouré de portiques. A l'intérieur, plusieurs salles couvertes, séparées par des allées bordées de platanes et décorées de statues d'athlètes et de héros, servaient aux jeux

et aux exercices gymnastiques. Au dehors, sur les bords de l'Hydralis, torrent qui se dégorgeait tout près de là dans le Bosphore, se trouvait le stade, dont l'extrémité était garnie de gradins circulaires pour les spectateurs.

Ce gymnase fréquenté presque exclusivement par des jeunes gens de pure race hellénique attachés aux idées du passé, était devenu assez vite un foyer d'opposition qui avait attiré l'attention des curieux.

Les gens bien pensants le tenaient pour un lieu mal hanté et en défendaient l'accès à leurs fils.

Le péripatéticien Xénodore, ancien professeur de philosophie à l'école d'Athènes [2], supprimée depuis deux ans par décret de Justinien, aimait à fréquenter la palestre d'Andréas pour converser avec les jeunes gens et voir leurs exercices. La semaine qui précéda la grande insurrection qui faillit emporter le trône de Justinien, il s'y rendit dans l'après-midi, et après avoir parcouru les salles où les éphèbes lançaient le disque, luttaient, jouaient à la paume, il alla s'asseoir sur un des gradins du stade.

Xénodore était déjà un vieillard. Comme la plupart des adeptes de sa secte philosophique, il ne portait point de barbe. Ses beaux traits grecs avaient quelque chose de ferme et de froid que tempérait la grâce de son sourire. Drapé dans son manteau, il appuyait ses

deux mains posées l'une sur l'autre sur un bâton d'ivoire surmonté d'un oiseau d'or, présent du roi Chosroès.

On reconnaissait en lui à première vue le disciple du philosophe qui conçut les lois de la nature, le contraire des mystagogues et des assembleurs de nuages.

Il regardait depuis un instant les coureurs qui s'ébattaient dans le stade, quand il fut abordé par un de ses anciens élèves, l'avocat Olympios, qui se plaisait comme lui à cette résurrection des anciennes mœurs grecques.

— Est-ce toi que je revois, maître ? Quand je te croyais sur les bords de l'Euphrate, expliquant Aristote à nos éternels ennemis, je te retrouve à Byzance d'où les moines t'avaient fait fuir.

— Et où je suis revenu pour fuir les Mages, répondit Xénodore en riant.

— De Charybde en Scylla ! Mais que pouvais-tu craindre des Mages, toi, le protégé, l'ami de Chosroès, d'un prince dont on vante les lumières et la bienfaisance, nourri, dit-on, dans la philosophie grecque ?

— Tu sais que Chosroès nous avait attirés en Perse, mes confrères et moi, après la fermeture de nos écoles [8], il nous garantissait une entière liberté. Mais à peine eus-je réuni quelques disciples sous les

palmiers de mon petit jardin de Ctésiphon, que les Mages crièrent à l'impiété, à l'athéïsme. Ils représentèrent au roi que le culte du feu était en danger. Ils ameutèrent la populace contre nous; Chosroès nous conseilla amicalement de cesser d'enseigner, et tu sais ce qu'il faut penser des conseils d'un despote. Je congédiai mes élèves et les Mages se vantèrent d'avoir brisé dans mes mains l'épée d'Aristote.

— En t'empêchant de parler. Le procédé était sûr.

— Je n'en fus pas surpris. La doctrine de Zoroastre, autrefois haute et pure, et que tu as pu étudier dans la traduction d'Hermippus le péripatéticien, ordonnée par Ptolémée Philadelphe, n'est plus qu'une aveugle et sombre idôlatrie, un recueil d'incantations puériles, une *magie*.....

— Pourquoi le grand Alexandre n'a-t-il pas vécu les longs jours d'un César-Auguste? répondit Olympios. Ni les Séleucides, ni les Césars de Rome et de Byzance n'ont pu, achevant son œuvre, maîtriser ce monde oriental, toujours fermé, toujours hostile. Trajan y aurait réussi peut-être. Julien y a péri. Justinien vient d'acheter la paix, pour peu de temps, et l'Orient nous est fatal, et ce duel interminable qui depuis Marathon et Ipsus s'est prolongé jusqu'à nos jours, finira peut-être par le débordement d'une barbarie nouvelle.

— Te le dirai-je encore, Olympios ? Ce pays de Perse a quelque chose d'étouffant et de sinistre pour un Hellène, surtout pour un insulaire comme moi. Je Je ne m'habituais pas à ces montagnes arides d'où s'envole l'oiseau gorgé de la dépouille des morts étalés sans sépultures, à ces déserts sans bornes et semés de ruines, où les nomades, nuages que le vent dissipe, apparaissent et disparaissent. Je me sentais seul dans ces cités populeuses et pourtant silencieuses, où la foule endormie dans un esclavage séculaire n'a plus même le désir, le rêve de la liberté.

— C'est donc la liberté que tu es venu retrouver à Byzance? hélas!

— Ici, du moins, je peux vivre des souvenirs d'un passé incomparable, et tout m'en parle. Consolation de vieillard, diras-tu? sans doute. Jouissons de cette ombre qui nous reste. Je désespère plus que toi, Olympios. La nuit va venir, une bien longue nuit. Oui, tous les nobles débris de la civilisation gréco-romaine disparaîtront un jour sous des flots d'envahisseurs, et de ce chaos naîtra un monde nouveau dont le sens m'échappe.

Les jeunes coureurs du stade ayant terminé leurs exercices, s'empressaient autour de Xénodore pour écouter ses récits sur la Perse, quand un personnage singulier entra dans l'enceinte.

Couvert d'un sayon de poil de chameau, la tête et les pieds nus, il marchait tellement courbé par l'âge et la fatigue que sa barbe blanche, d'une longueur démesurée, touchait presque à terre. C'était un de ces ascètes qui vivaient solitaires dans les cavernes et les déserts, et en sortaient de temps en temps pour prêcher ou prophétiser dans les grandes villes, offrant l'image ou plutôt la caricature des anciens voyants d'Israël [4].

Il s'arrêta devant le groupe des éphèbes, nus (sauf un pagne récemment prescrit par la police) et frottés d'huile à la manière antique.

— Quoi ! nus comme les images de ces dieux immondes qui s'étalent encore sur les places publiques ! Les temps de l'apostat sont-ils revenus ? Déjà l'on fait bonne chère dans les églises des martyrs. On bâtit des maisons avec le marbre de leurs tombes.

— Quand couperas-tu cette barbe, vieux fantôme ? dit Harpalos, un beau jeune homme dont la chevelure descendait en boucles frisées sur ses épaules.

— J'ai vécu dix ans dans la grotte de l'Apocalypse à Pathmos, nourri de sauterelles et de feuilles d'olivier sauvage. Comme Jean, j'ai été ravi en esprit.....

— Eh ! tu fais plus de bruit que Thersite dans Homère. Laisse-nous, dit Xénodore impatienté.

— Que ne restais-tu en Perse avec les idôlatres, em-

poisonneur des âmes, moissonneur de ronces et d'épines? répliqua l'ascète. Qu'est-ce que la philosophie? Un ramas de niaiseries aussi fausses qu'ennuyeuses. Si ton Aristote vivait, je le noierais dans la mer de ses syllogismes. Philosophes, savants, artistes, vous n'égalez pas en industrie le moindre des animaux. Oui, l'ibis confondrait Galien, l'abeille Euclide, le cygne Orphée, la fourmi Zalmoxis. La science est impie, la chair est maudite !

L'éclat de rire qui accueillit ces paroles ne déconcerta pas l'énergumène qui continua ainsi :

— La grande Babylone, la mère des abominations, n'est pas morte. Elle revit dans la Rome byzantine, dans ses théâtres, ses hippodromes, ses statues, ses prostituées. Les démons qu'adorait Julien ont mille sectateurs secrets. Bientôt on relèvera leurs temples. D'Orient et d'Occident surgissent des novateurs qui cherchent un autre Christ et d'autres Apôtres. Oh! quand jaillirez-vous, source de Sodôme ?

On le chassa.

La nuit approchait. Le stade était devenu désert, et tous les habitués quittaient le gymnase. Sorti le dernier de la salle du jeu de paume, Dioclès, l'auteur des vers contre Théodora trouvés sur le piédestal de la statue d'Anastase, prit à part Andréas, le maître de la Palestre, et lui dit à voix basse :

— Tu n'étais pas chez Elpénor l'autre nuit ?

— J'aurais craint de compromettre nos amis. Tous mes pas sont observés.

— Comme les miens ! répondit Dioclès d'un air soucieux. Puis, il s'achemina pour rentrer chez lui vers le pont qui reliait Sykæ à la ville.

II

CHEZ L'HÉTAÏRE

—

Ce même soir, Mania, l'hétaïre, donnait à souper à quelques amis.

L'hôtel de Mania (comme nous dirions aujourd'hui) s'élevait dans le Chrysobalauton ou quartier de la Bourse-d'Or, près de l'église de Saint-Pantaleemon [5].

Sous le règne de l'empereur Arcadius, le Patrice Nicolas, domestique des troupes de l'Orient, avait tué sa femme qui lui donnait des rivaux. Pour expier son crime, il fit vœu de bâtir deux églises, consacrées l'une à l'archange Michel, l'autre à saint Pantaleemon.

Les constructions avançaient quand l'argent manqua. Fort heureusement, un ange apparût en songe au Patrice et lui révéla qu'il trouverait enfouie, près de la citerne d'Aspar, une bourse contenant cent livres d'or, ce qui ne manqua pas d'arriver [6].

La région de Byzance consacrée par ce prodige prit le nom de quartier de la Bourse-d'Or, et, par une sorte d'harmonie préétablie, ne tarda pas à devenir le quartier des hétaïres à la mode.

La maison de Mania était un édifice assez long, à un étage seulement.

La porte principale conduisait au vestibule qui donnait à droite sur un œcus [7] corinthien ou salon de réception carré, entouré de colonnes de marbre rose. Au milieu du salon brûlait un brasero de bronze de forme antique. A l'extrémité du vestibule, une porte s'ouvrait sur l'appartement de Mania qu'entouraient les chambres de ses suivantes. Des flûtes et des cithares pendaient aux colonnes du vestibule, dont l'entrée était décorée par une magnifique statue de Vénus armée.

Athénaïs, la Laconienne, jetée par les hasards de son enfance dans l'armée des hétaïres, aussi nombreuse à Byzance que celle des moines, avait pris le nom de Mania (folie). Fille du taygète, égarée dans les froides bacchanales d'une époque hypocrite et sans poésie, elle se distinguait des Libanie, des Anthousa, des Marie, des Pharos, par son culte fanatique du passé, et par une audace virile qui allait bien à sa beauté majestueuse, « vraie royauté sans gardes », comme disait le stagyrite [8], ce grand philosophe que la belle Campaspe fit un jour marcher à quatre pattes.

La simplicité sévère du costume antique rehaussait encore son port d'amazone et la grâce fière de ses traits

Une palla, couleur d'améthiste, recouvrait sa longue tunique blanche sans broderies, et une couronne de violettes d'un éclat sombre serpentait autour de ses cheveux d'or que les poètes du temps, qui ne ménageaient pas les hyperboles, comparaient à des rayons de flamme.

Mania, assise sur un siège d'ivoire, attendait ses hôtes dans le salon corinthien, en compagnie de son amie Myrrha, la Syrienne, nonchalamment étendue à ses pieds sur des coussins de soie.

De petite taille, très-brune, ses yeux noirs à demi égarés, dévote et sensuelle, constellée d'amulettes, Myrrha formait le plus singulier contraste avec la Grecque.

Des arabesques orientales couraient sur sa robe de soie verte brochée de rose, serrée par une ceinture d'or. Elle était coiffée à la Persique. Ses cheveux lissés tout plats se partageaient en trois grosses tresses entremêlées de rubans, le tout surmonté d'un diadème en filigrane d'or où étaient enchassées des émeraudes et des reliques. Sur sa poitrine, un camée sur sardonyx représentait Noé buvant dans une coupe en face d'un cep de vigne; ce sujet convenait à la

Syrienne qui aimait à noyer ses langueurs dans le vin.

Philocome, amant de Myrrha, neveu du clarissime Théophile, comte du Sacré Consistoire et Bleu des plus prononcés, arriva le premier. Il portait une tunique violette enrichie de perles aux bras et aux poignets, et recouverte d'une chlamyde verte à dessus d'or. Des bagues nombreuses chargeaient ses doigts, et de toute sa personne s'exhalait une forte odeur d'essences.

— Enfin, ô φιλι ! après huit grands jours ! je désespérais presque de te rencontrer ici ? dit Myrrha d'un ton dolent.

— Chérie, j'arrive à peine avec mon oncle d'un pèlerinage à Myriangèles [9].

— As-tu bu de l'eau de la source miraculeuse ?

— Oui, ma petite branche de myrthe, et je t'en ai rapporté trois conges [10].

— Oh ! toi aussi, tu sacrifies aux nymphes ? dit Mania.

— On agrandit la piscine, poursuivit Philocome. Le nouveau monastère est achevé, et l'empereur vient d'y envoyer le bras gauche de saint Chrysostôme.

Il y avait foule à Myriangèles pour voir le roi des Ilures, ce néophyte baptisé il y a un mois dans l'oratoire du Sauveur, et qui a eu pour marraine la sérénissime Impératrice. Il a donné à l'église principale

une statue d'electrum de la Panagia, de huit coudées de haut, faite du métal des idoles de son pays.

— Le roitelet Graïtis? dit Mania. Celui qui a mangé la moitié de son royaume avec Enyo, la citharède! On ne voyait que lui cet automne au bois de Daphné, dans son char lamé d'or, escorté de ces douze singes à cheval qu'il appelle maintenant des sénateurs, et que je trouve encore plus laids depuis qu'ils ont échangé leurs manteaux de peaux de rats contre des robes de soie semées d'émeraudes.

— Comme moi, il a eu le bonheur d'arriver à Myriangèles la veille du miracle. Mémocharis, la veuve du logothète Emilien, avait sept démons dans le corps depuis plus de cinq ans et le moine Euphratas ne la quittait plus. Après trois immersions dans la piscine, elle est repartie pour Byzance, fraîche, gaie, l'esprit libre et parlant de se remarier.

— Satan aussi fait des miracles? dit la Syrienne d'un air de terreur. La semaine dernière, une femme de Chalcédoine est accouchée d'un petit éléphant.

— N'écoute pas cette folle et dis-nous les nouvelles de la ville, ami Philocome. La statue d'Anthonsa, la pantomime, va être érigée sur le Sosthénium, entre les deux continents, le jour de sainte Eulogie. Agathias a composé l'inscription. J'ai vu la statue chez Diphile le fondeur. Elle est dorée de la tête aux pieds.

— Pauvre Anthonsa ! Tant de Jupiters sont descendus sur elle en pluie d'or ! Mais parle-moi un peu de l'hippodrome où je ne vais plus guère.

— Oh ! les dernières courses ont été des plus glorieuses pour nous, répondit le jeune Bleu. Constantin venait de gagner le prix pour la troisième fois, et les Verts écumaient de rage. Il rentrait à peine sous le vestibule où j'étais avec Hippomane, avec le fils du sénateur Eugène, Quadratus le référendaire et d'autres membres de ma faction, quand son rival malheureux, Polémon, le Bleu, entra comme un frénétique, l'accusant d'avoir jeté un sort à ses chevaux.

De quoi le faire brûler vif.

Constantin ne s'émût pas. — Prends mes chevaux, dit-il à Polémon, et donne-moi les tiens ; et, avec ces chevaux qu'il venait de vaincre, il remporta encore cinq victoires. Les Verts eux-mêmes ne purent s'empêcher de l'acclamer, et l'Empereur dit tout haut que Constantin méritait qu'on lui décernât une statue de son vivant.

— Un grand homme de plus ? dit Mania. La Grèce antique honorait ses athlètes, mais ceux-là étaient aussi des soldats, des héros !

— Quel incomparable cocher que Constantin ! poursuivit Philocome. Il disputerait le prix de la course au char du soleil. Qu'il lance son char de la

première porte, de la dernière ou de celle du milieu[11], il tient la tête ou ne tarde pas à la prendre. Point de chevaux vicieux ou rétifs qui n'obéissent à son frein, et qu'il ne mène les premiers au but sans effort apparent. D'autres cochers se démènent sur leurs chars comme des possédés qu'on exorcise, mais lui.....

— Faustin est plus beau! répondit Myrrha. Avec son casque d'argent, sa casaque bleue brochée d'or et sa ceinture qui flotte au vent, on dirait un roi [12].

— Que ne le fait-on empereur de Byzance ! dit Mania. Le char de l'Etat où nous sommes si rudement cahotés, y gagnerait peut-être.

— Ce que j'aime aussi dans Faustin, c'est sa piété. Après chaque course, il ne manque jamais de brûler un cierge devant la Panagia της Ελπιδος.

— Prends-garde, Myrrha ! tu vas rendre jalouse Antonina, la Patricia.

— On accuse Faustin d'une fâcheuse tendance à l'hérésie nouvelle, dit Philocome.

— Ah! tu vois des hérétiques partout.

Un char s'arrêta devant la porte de la maison, et, peu après, le satrape Otazzès fit son entrée avec le philosophe Xénodore, qu'il avait connu en Perse.

Le satrape était venu souvent à Constantinople avec les ambassades persanes, et pouvait passer pour à demi hellénisé. Il aimait à chercher dans la société

byzantine une diversion à la monotonie étouffante de la vie orientale et aux voluptés fades du harem.

Ce monde de scribes et de cochers, de courtisanes et de théologastres, de barbares mal dégrossis, de fakirs gourmés, était pour lui comme un carnaval perpétuel, d'autant plus amusant, que grâce à ses immunités de sujet et de représentant d'une puissance redoutée, il n'en apercevait guère le côté sinistre, bien qu'il se plaignit souvent, non sans raison, d'avoir des espions à ses trousses, comme tous les étrangers de marque.

Pendant ses séjours à Byzance, il avait fréquenté Mania qui lui avait inspiré un goût très-vif, et qu'il cherchait vainement à attirer en Perse.

Il devait quitter la ville le lendemain, porteur de dépêches de l'ambassadeur pour la cour de Ctésiphon, et avait voulu consacrer sa dernière soirée à l'hétaïre.

Le satrape était vêtu avec une magnificence digne d'un oiseau de paradis. Sa haute tiare divisée en quatre compartiments par deux galons d'or, était incrustée de pierres précieuses ; sur le devant, un médaillon servait d'agrafe à deux longues plumes rouges flottant en arrière. Ses cheveux étaient courts, sa barbe frisée. Il portait une tunique de soie brodée de fils d'or et de couleurs éclatantes. A sa ceinture pendait la longue épée droite des chevaliers parthes,

ses bras, ses poignets et le tour de ses coudes étaient chargés de bracelets, et à son cou brillaient plusieurs colliers de pierreries.

III

LE SOUPER

—

On passa dans la salle à manger qu'éclairaient un candélabre d'Egine [18] de travail antique, posé par terre, et des lampes de verre émaillé suspendues au plafond d'albâtre par des chaînes d'argent. Un tapis de Babylonie représentant une chasse royale dans un paradis de Perse, occupait le milieu du pavé de marbre de Phrygie aux veines roses, rappelant le sang d'Athys, et bordé de bandes de mosaïque.

Tout autour de la salle régnaient des buffets de bronze chargés de grands vases et de coupes. Un sopha circulaire à coussins de pourpre entourait la table de cèdre.

Le philosophe en occupa le milieu. A sa droite se

placèrent le satrape et Mania, à sa gauche Philocome et la Syrienne.

Des jeunes filles esclaves, de race hunnique, aux figures naïves et sauvages, vêtues de courtes tuniques aux larges manches, s'empressaient autour des convives, pendant qu'un Ethiopien puisait avec un cyathe d'or dans un grand cratère le vin qu'il versait ensuite dans ces coupes de verre d'Alexandrie, qui changent de couleur suivant l'aspect sous lequel on les regarde.

On posa d'abord sur la table des plateaux d'argent contenant des olives blanches et noires, des melons découpés en formes bizarres, des huîtres, des hérissons de mer, des glycomarides.

Après ce premier acte de tous les festins antiques apparurent les pâtés de poissons, les scaves, un jeune sanglier, des paons rôtis auxquels on avait laissé leur queue d'azur, aux yeux d'or, et les vins de Grèce et d'Italie circulèrent tour à tour.

Les yeux des convives commençaient à s'allumer.

Le philosophe, oubliant Aristote et ses catégories, se laissait verser de fréquentes rasades d'un vin né à Lesbos. Ses traits austères se détendaient, et il regardait en souriant tantôt le satrape dont la longue barbe noire effleurait la poitrine de Mania, tantôt la Syrienne et Philocome, perdus dans un aparté mystico-érotique.

Tout à coup Prométhis, la suivante favorite de Mania, entra d'un air de mystère et murmura quelques mots à l'oreille de sa maîtresse, qui s'excusa auprès des convives et sortit précipitamment.

Arrivée dans le salon corinthien, elle aperçut, assis contre une colonne, un jeune homme habillé en esclave hun. Il paraissait exténué de fatigue et elle eût peine à le reconnaître.

— C'est toi, Dioclès ?

— Tu l'as dit, et si tu me vois à cette heure, c'est qu'il n'y a plus à Byzance que toi d'assez bonne ou d'assez folle pour essayer de me sauver.

— On m'appelle Mania. Tu t'en es souvenu. C'est bien. Mais à qui dois-tu cette étonnante métamorphose ? A ta muse railleuse, je le devine. Tu as trop fait fi du proverbe arabe : *Le lion ne se venge pas ; la femme se venge.*

— Ah ! mes maudits iambes contre Théodora ! Mais qui a pu reconnaître.....

— Tout le monde et moi la première. Quand un vin est généreux, on sait bien vite le sol qui l'a porté.

L'infortuné poète raconta à l'hétaïre que le matin même il avait reçu un avis anonyme par lequel on le pressait de fuir et dont il n'avait pas tenu compte. Dans la soirée, en arrivant de la palestre d'Andréas, il avait trouvé sur le pont de Sykæ, son fidèle esclave

hun, accouru en toute hâte à sa rencontre pour l'avertir que les époptes venaient d'envahir sa maison. Dépouillant ses vêtements pour ceux de l'esclave, il s'était lancé dans les rues les moins fréquentées de Byzance, fort perplexe, et n'osant pas sortir de la ville dont les portes étaient sévèrement gardées pendant la nuit; après plusieurs heures de cette course folle, anéanti, désespéré, il s'était rappelé de Mania.

— Je te sauverai, calme-toi, dit l'hétaïre. Veux-tu passer quelques jours ici déguisé en femme et mêlé à mes suivantes comme Achille à la cour de Lycomède?

— Un secret pareil à dix ou douze jeunes filles ! Tu te perdrais avec moi.

Mania réfléchit un instant, puis, partant d'un grand éclat de rire :

— Les dieux veillent sur toi, Dioclès ! C'est d'Orient que viendra le salut. L'oracle est obscur peut-être, mais infaillible, tu le verras. Ne roule pas ces yeux effarés et viens souper. A demain les affaires sérieuses !

Prométhis avait apporté une chlamyde rose, une tunique bleue de lin ramagée d'or et des bottines citron. Dioclès s'en revêtit, puis Mania le prenant par la main, l'entraîna dans la salle du souper.

— Il nous manquait un poète; le voilà ! dit-elle.

— Sois le bienvenu, Dioclès ! dit le philosophe.

Χαῖρε ! répéta Philocome d'un air contraint. Puis, se penchant vers la Syrienne, il murmura ces mots :

— Chère rose de Sâron, pourquoi m'avoir attiré chez Mania ? Voici un homme compromettant, *il hellénise*. Si mon oncle le clarissime.....

On plaça Dioclès entre Xénodore et Mania.

— Sinoh ! dit celle-ci à l'Ethiopien, porte à Dioclès du vin de Thasos dans la grande coupe d'émeraude que m'a donnée le roi des Abasges. Il faut lui rendre sa gaité, car avec sa mine sombre il a l'air d'un fou parmi des sages.....

Dioclès repoussa de la main le vase d'émeraude.

— Non, Mania ! fais-moi donner une coupe de cette terre où je suis né, et d'où je vais m'exiler, hélas ! ajouta-t-il à voix basse.

On satisfit au caprice du poète qui bût dans une jolie coupe de terre rouge rehaussée d'arabesques noires.

— Ne baisse donc pas la tête comme ces omphalopsyches, qui, dans les thermes, regardent leur nombril pour en voir jaillir la lumière du Thabor ! dit Mania. Goûte à ces poissons que m'a envoyés ce matin avec des vers le plus élégiaque des avocats de Byzance.

— Des vers d'avocat ?

— Les voici. Tu va nous les lire.

Dioclès prit la feuille de papier de soie que lui tendait l'hétaïre, et lut ces vers de l'avocat Stéphane qui soupirait depuis longtemps pour la Laconienne.

Si tu fuyais vers Meroé,
Ou par delà les champs d'Arbelles,
L'amour m'y porterait, car l'amour a des ailes.
Mais ne fuis pas, et prends avec bonté
Ce tribut que longtemps jalouse de tes charmes,
Mais aujourd'hui rendant les armes,
Vénus, fille des mers, adresse à ta beauté.

— Qu'en dis-tu, philosophe ?

— Trop de miel, c'est du fiel ! répondit Xénodore. La poésie de Stéphane est bien la sœur de son éloquence. C'est sonore et creux.

— Stéphane est fort apprécié à la cour, dit Philocome.

— Oui, ses élégies rappellent Mimnerme, comme des statues de plâtre coloré les marbres de Praxitèle.

— Le bouillant avocat aura eu vent que le satrape médite de te ravir à nous, Mania ! Que ferais-tu, Otarzès, si Stéphane allait te redemander Mania dans ton château de la Parthide ?

— Oh ! je le ferais enfermer dans une cage de fer en tête à tête avec un lion.

— Belle occasion pour lui de plaider sa cause devant le roi des animaux, à grand renfort de poumons,

comme il le fait devant le tribunal des florentissimes au sacré palais!

— Sois tranquille, Otarzès! Si je pars, Stéphane ne me suivra pas jusqu'à Chalcédoine.

— En Perse! oh! je n'irai qu'avec l'armée d'un autre Alexandre comme la belle Thaïs, pour mettre le feu aux palais de Persepolis (14).

Ces boutades de l'intrépide Laconienne amusaient fort le satrape, qu'elles reposaient de la soumission passive des beautés à la face de lune qu'il allait retrouver dans son pays.

— Remontons sur le Parnasse, continua l'hétaïre. Je suis excédée des poètes du jour, de Lydus, de Paul, d'Agathias, et encore plus de Stéphane et de l'inévitable Coloquinte. Il n'y a plus que notre ami Dioclès qui soutienne un peu le déclin des Muses. Chante, Dioclès, puisque tu ne bois pas. Chante-nous les dieux d'autrefois. Je suis païenne ce soir.

La pauvre Myrrha se signa et Dioclès, d'une voix lente, déclama ces vers, interprétation philosophique d'un ancien mythe des Hellènes :

Zeus est seul Basileus, le père universel (15)
Qui comprend tous les dieux dans son sein éternel
La flûte de Syrinx aux éléments rendue
Et qu'il fait résonner sous sa lèvre velue;

Soit que mâle, le souffle éclate en sons hautains
Qui volent effrayer les chevriers lointains;
Soit qu'il dise aux vallons amoureux de l'entendre
Un chant arcadien mélancolique et tendre,
C'est l'éternel concert qu'à toute heure, en tout lieu,
Avec ses mille voix chante l'Univers-Dieu
Dont les planètes d'or, lyre immense, infinie,
Dispersent dans l'éther la splendide harmonie.

Et quand aux bords moussus de l'onde murmurante
Il s'endort vers midi, dans la forêt bruyante
Tout se sait, et les monts ne renvoient plus d'échos;
Cependant souverain règne alors Hélios.
Chassant les dieux obscurs, son œil, chaude lumière,
Plonge un regard sacré dans la nature entière,
Qui sous les feux divins expirant de langueurs,
Assoupit un instant ses nymphes et ses fleurs.
Mais Pan s'est réveillé; tout respire et désire,
La mer bat les écueils; l'arbre comme une lyre
Résonne; les oiseaux et les fauves joyeux
Raniment de leurs cris les bois silencieux.

La voix de Pan s'y mêle, amoureuse ou terrible,
Portant la mort au cœur du héros invincible.
Lorsque les fils du Nord, Gaulois aux cheveux blonds
Troublèrent la Phocide et ses antres profonds,
Cette voix retentit sonore, épouvantable,
Dispersant les soldats comme atômes de sable.
Un grand soufle inconnu, venu des monts prochains,
Fit voler à jamais les glaives de leurs mains,

Et pour venger l'affront des temples prophétiques,
Une armée expira dans les terreurs paniques.

. . . .

Il a croulé ce temple où le jeune Univers
S'adora si longtemps sous tant de noms divers.
Tibère étant César, dans une île lointaine
On entendait encor cette voix surhumaine :
Nocher! va dire à tous en arrivant au port :
Pleurez et gémissez! le grand dieu Pan est mort!

— Il n'est pas mort! dit Mania. Toujours Zeus donnera la vie, Hermès la parole, Sélênè le sommeil. Toujours Arès éveillera le courage, et la blonde Aphrodite le désir. Sous les regards d'Hélios s'épanouiront toujours les fleurs et les âmes. Voilà mes dieux!

— Et Mithra (16), qu'en fais-tu? demanda le satrape.

— Hélios, Mithra, c'est le même dieu, toujours vivant et rayonnant. Ah! notre monde refroidi a bien besoin de se réchauffer à sa flamme.

— Tais-toi! tais-toi, impie! dit Myrrha.

— Va pleurer Adonis, colombe de Syrie! répondit Mania d'un ton tragi-comique qui fit rire tout le monde, excepté Philocome.

Cependant les esclaves donnèrent à laver aux convives dans des bassins d'argent, et après avoir essuyé la table avec des serviettes de pourpre, y

placèrent des gâteaux au miel, des dattes de la Thébaïde, des coings, des grenades, de toute sorte de fruits encore attachés à leurs branches.

Deux petits garçons apportèrent des couronnes de lierre et de roses et chacun en prit une à son gré.

Les libations redoublèrent. On but à la santé du satrape, de Mania et des autres convives, avec le vin d'or du Liban et le Falerne mélangé de miel de l'Hymette [17].

IV

LA LIBERTÉ DANS LA FUITE

—

Mania commençait à s'exalter. Elle prit sa coupe, l'inclina légèrement, et laissa tomber quelques gouttes de vin qui firent comme une tache de sang sur le pavé de marbre de Phrygie.

— Une libation à Julien ? s'écria-t-elle. Qu'il revienne, s'il était un dieu, comme on le dit!

Le jeune Philocome se mordit les lèvres et devint très-pâle.

— Qu'il nous rende nos dieux et nos temples !

Qu'il nous délivre de ce mélange de moine et d'avocat qui nous gouverne !

Je l'ai vu l'autre jour présidant à la consécration de saint Polycarpe, affublé d'un tropéoukion trop large qui lui donnait l'air plus monacal [18].

La divine Théodora était à ses côtés, portant une patène et ruisselante de pierreries comme le Sâvitri des indiens.

— Un César gouverné par une femme? dit le satrape d'un ton de dédain.

Je l'ai trouvée pâle et amaigrie, cette idole de Byzance. Va-t-elle devenir déesse tout de bon? On dit qu'elle prend des bains interminables. Comme Pélias, elle espère rajeunir en se faisant cuire.

— Elle est toujours belle! dit Myrrha.

— Pas si belle que toi, Mania! dit le poète. Reste à Byzance! Un tour de roue de la fortune et tu règnes! L'heure de la catastrophe approche pour le Dardanien et sa Dalila.

— Qu'y gagnerez-vous? dit le philosophe avec tristesse. Suis mon exemple, Dioclès, et résigne-toi à l'inévitable.

Une longue période de siècles changera seule le cours des choses; mais nous, fils de la décadence, nous avons à vivre et à mourir dans cet état social douloureux qui excite tes révoltes et qu'on ne peut qu'accepter ou fuir. Je pressens comme toi l'explosion prochaine, mais qu'en sortira-t-il? un nouveau despotisme, plus lourd, plus étouffant peut-être. La poussière humaine que l'orage va faire tourbillonner un instant dans les airs, retombera bientôt en boue sanglante.

— Peut-être ! Mais dussent les idoles du jour m'écraser sous leur chûte, je rendrais grâce encore à Jupiter libérateur.

A cette dernière sortie, Philocome, n'y tenant plus, se leva précipitamment :

— Sortons, Myrrha ! ce serait un crime de haute trahison de rester ici plus longtemps.

— Où vas-tu, esclave? cria Dioclès hors de lui.

— Tu me rappelles que la loi m'oblige à révéler les complots dont je suis le témoin, répondit Philocome en lançant au poète un regard venimeux. Puis entraînant Myrrha qui pleurait, il disparût.

— Il va nous trahir, c'est sûr ! dit Dioclès.

— Oh ! ce soir il s'arrêtera chez Myrrha, répondit l'hétaïre en riant.

— Mais demain? reprit le poète. Tu vois, Otarzès, où nous en sommes à Byzance ! A peine a-t-on rassemblé quelques hôtes sous la rose, comme disaient nos pères, qu'un traître se révèle.

— Buvons? s'écria le satrape.

— Adieu, Mania ! continua Dioclès. Je ne veux pas qu'ils viennent me chercher à ton foyer et punir ton hospitalité comme un crime.

— Tu es sauvé ! répondit l'hétaïre. Demande-le au satrape.

— Aimerais-tu à tirer de l'arc, à courir le désert

sur des chevaux infatigables, à chasser le tigre et le lion? Je puis t'offrir ces plaisirs en Perse, dit Otarzès. Nous parlerons la langue d'Homère et tu l'enseigneras à mes enfants.

Le poète prit les mains du satrape et les serra avec transport.

— Otarzès ! dit Mania, je m'aperçois à plus d'un signe que l'air de Byzance commence à devenir malsain pour moi. Le sombre empire d'Iran ne m'attirait guère, mais Proserpine est bien descendue chez Pluton.

— Toi aussi !... Mithra l'emporte, dit le barbare rayonnant.

Quelques heures après, le satrape et Mania partaient pour la Perse.

Dans la suite d'Otarzès, figurait notre ami Dioclès, déguisé en Mage.

VI

VERTS ET BLEUS

I

LES POINTS NOIRS

—

Devant le palais du Sénat, sur l'Augustéon, des colonnes portent les statues du Zeus de Dodone, de Minerve, d'Héré, d'Aphrodite, de Poscidon agitant son trident. Les portes de bronze ravies au temple d'Artémis à Ephèse, étalent les combats des dieux et des titans, des cythes et des amazones. Sainte-Sophie, la basilique de l'école de droit, des palais des décastères, bordent les autres côtés du vaste carré dessiné par le forum impérial.

Au milieu, sur une colonne de porphyre, la statue équestre de Justinien, le globe du monde à la main gauche, la droite étendue vers l'Orient, a remplacé l'image de Théodose.

Assis devant une des boutiques installées sous le

portique du Sénat le marchand de soie Xanthias et le changeur Planude, s'entretiennent des affaires du temps.

— Encore un tremblement de terre, Xanthias [1] ! Une partie du mur théodosien s'est écroulée cette nuit. La lance de bronze de la statue de Constantin s'est détachée et profondément enfoncée dans la terre. Et cela huit jours à peine après la dernière secousse ! Pourtant, l'Empereur avait suivi les processions, et fait exposer dans les rues les saints Evangiles et les décrets du Concile de Chalcédoine.

— C'est au feu qu'il faudrait jeter ces fatals décrets ! répondit le marchand de soie au changeur. Ne vois-tu pas, ami Planude, que les nouveautés religieuses propagées par l'Autocrator font déborder le courroux céleste ? Du temps de Théodose, un vrai orthodoxe, celui-là, ces signes menaçants ne se produisaient pas.

— Ils ne sont pas les seuls. Un monstre marin de trente coudées de long sur dix de large s'est montré à l'embouchure du Sangaris. Il a renversé une barque et dévoré les pêcheurs qui la montaient. La comète [2] [illegible] mais une étoile rouge brille depuis plusieurs nuits dans le ciel au-dessus du palais impérial. Byzance aura bientôt un nouveau maître.

— Tu me fais peur, Planude ! Si quelque épopte [3]...

— Nous sommes seuls.

— Qui sait ?

— Je rêvais de Justinien cette nuit quand la secousse m'a interrompu.

— Oh ! conte-moi ce songe, ami !

— Il me semblait, dit le changeur, marcher le long du port de Byzance qui fait face à Chalcédoine. Un géant se tenait debout dans le bras de mer qui sépare les deux villes.

Je reconnus l'Autocrator. Il se baissa pour boire l'eau du détroit et le mit entièrement à sec ; mais bientôt affluèrent de tous côtés, comme de conduits souterrains, d'autres eaux sales et nauséabondes, mélangées de fange et d'ordures. Justinien les engloutit encore et le détroit resta vide.

— Voilà un songe que l'on peut interpréter sans recourir aux herménentes [4], tant il ressemble à la réalité ! répondit le marchand de soie. La première eau avalée par le géant représente les 320,000 livres d'or accumulées par le prudent Anastase et dissipées par l'Autocrator en moins de trois ans. Les eaux fangeuses et mêlées d'immondices vomies par tant de voies souterraines, rappellent ces flots d'or que les rapines, les confiscations et les monopoles versent sans relâche dans les caisses impériales. Cette source tarira comme l'autre, et le détroit, c'est-à-dire, l'empire, se retrouvera à sec.

— Tu dis vrai. Il faut des subsides aux Saracènes, aux Huns blancs et noirs, aux Lazes, aux Antes, aux Ilures, et à tant d'autres barbares dont nous ne savons pas bien le nom.

Il faut de l'or à la besoigneuse aristocratie des fonctionnaires, des retraites splendides à ces moines qui, jour et nuit, ruminent l'Apocalypse.

L'hebdomon de Constantin-le-Grand, les palais d'Hélena Augusta, de Sévère et de Théodose, ne sont plus dignes du paysan Dardanien et de l'Hétaïre couronnée. Qui comptera leurs résidences d'hiver, d'été, d'automne, à Byzance, à Chalcédoine, à Pythia, à Hérée ? Aussi le fils de Sabacius, déjà maître des corps et des âmes, Imperator, Juge et Pape, s'est fait trafiquant, faux monnayeur, accapareur de soie, d'huile et de blé gâté.

Et celui qui ose faire entendre une plainte se voit bientôt accuser de magie, d'hétérodoxie ou de mœurs infâmes.

— Quel temps, Planude ! La balance de la justice penche tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon la quantité d'or qui pèse sur ses plateaux. Devant les tribunaux, les soldats de garde interviennent dans les procès et se font payer leur intervention. Le Briarée impérial a mille bras pour nous atteindre : préfet du prétoire, préteurs du peuple, logothètes,

palatins, questeurs. Dans ces bureaux où trônent le Mastillothylax [5], assassin et concussionnaire ; Barsumas qui vendait de fausses lettres de chancellerie ; Junile, l'Africain, un sorcier; Léon, de Cilicie ; Addée qui inventa le subside aérien, retentissent tous les patois barbares.

On y affecte, comme à l'armée, les mœurs étrangères, et le Grec qui va y porter sa dernière obole est raillé par d'anciens esclaves.

— Il n'y a ni Grecs ni Romains aujourd'hui [6], Xanthias. Nous ne sommes plus un peuple, mais une foule anonyme et cosmopolite, un ramassis de contribuables, une poussière d'atômes. Un despotisme minutieusement cruel, savamment élaboré depuis des siècles, intervient dans tous les actes de notre existence. Pour voyager, pour trafiquer, pour se vêtir, pour prier, pour bâtir, l'estampille impériale est nécessaire. J'ose à peine éternuer ou bâiller, me disait l'autre jour l'avocat Olympios, tant j'ai peur de violer quelque règlement.

— La furie des constructions nous chasse de nos demeures, continua le changeur. Depuis trois ans j'ai dû quitter l'Embôlos de Sykæ pour le Pétrion, le Pétrion pour le quartier d'Antiochus, et je n'entrevois pas la fin de cette ruineuse odyssée, car le marteau des démolisseurs est toujours suspendu sur mes dieux

lares. Plus heureux que moi, mon voisin le petit eunuque Olybrius conservera sa maison. Sommé de déguerpir, il a écrit une lettre fort impertinente au préfet de la ville, qui pourtant a fini par lui donner raison.

— Oh! le gouvernement a tant d'affinité avec les eunuques!

— S'il nous vendait le repos et la sécurité pour de l'or! Non. En attendant que l'émeute ensanglante de nouveau la cité, les Bleus et les prétendus orthodoxes multiplient les attentats.

Le jour de Saint-Procope, le fils d'Epagathus a péri assassiné. Hier, c'était le marchand de bois du Zeugma.

On outrage et on enlève les femmes [7]. Les débiteurs redemandent les titres le poignard sur la gorge. Les fils de famille arrachent par avance à leurs pères leur part d'héritage. Nous n'attendons plus le coucher du soleil pour rentrer dans nos demeures et nous y cacher, car le crime s'étale maintenant au grand jour dans toutes les villes de l'empire, avec la connivence du pouvoir chargé de nous protéger.

Le magistrat qui brave l'association des factieux signe son arrêt de mort, comme le proconsul qui avait sévi contre les Bleus de Thessalonique et que Théodora a fait égorger sur leur tombeau.

— La fille de l'Arctotrophe [8] se venge. Si les Verts avaient accueilli sa requête le jour où l'orpheline, avec sa mère et ses sœurs couronnées de bandelettes comme des victimes, tendait vers leurs gradins des bras suppliants, c'est peut-être les Bleus que l'on persécuterait aujourd'hui.

— Faut-il que la rancune meurtrière d'une courtisane pèse sur un peuple entier ; que le trône de Pulchérie et d'Eudoxie ait reçu la sirène que les riches envoyaient chercher pour égayer leurs orgies, qui folâtrait nue avec un cygne sur les théâtres de Byzance et de Chalcédoine ?

Et maintenant elle a ses palais, ses gardes, ses délateurs, ses prisons.

— Malheur à celui dont la richesse éveille sa convoitise, qui la blesse d'un mot ou d'un regard, ou dont le silence lui semble un reproche muet. Jeté la nuit au fond d'une barque, la tête couverte d'un voile, il disparaît comme Aréobinde et Diogène, comme Bassianus qu'on arracha du temple de l'Archange, comme le sénateur Théodose qui n'est sorti du Ténare [9] que pour mourir bientôt après, privé de raison.

Des actrices pédanées, des danseuses de corde, des pantomimes vouées au culte du Phallus, Antonina, Indaro, Anastaso et tant d'autres aujourd'hui Patriciæ

à ceinture, magistrisses, sénatrices, président aux saturnales inaugurées par leur compagne d'autrefois.

Des héros de cirque et de lupanar entrent dans les plus nobles familles, par le bon plaisir de l'Impératrice, qui règle les mariages comme si la divinité lui en avait donné mission. Saturninus, le maître des offices, a dû se séparer de sa fiancée pour épouser la fille de Chrysomallo [(10)]. Les femmes étalent un luxe insolent et l'adultère marche à visage découvert. Plus d'un Ménélas révolté s'est vu battre de verges et condamner à rendre la dot au double.

Oh ! c'est une ironie du sort d'avoir associé la fille d'Acace à ce César dévot qui légifère sur le ton de l'homélie, prêche à la Magnaura [(11)] et s'enferme la nuit avec des moines pour disserter sur les dogmes ; puis, d'une voix douce, ordonne de porter l'incendie et la mort chez ceux qui ne partagent pas sa croyance.

Cent mille hommes ont péri dans la Samarie devenue un désert. En Phrygie, les Montanistes se brûlent dans leurs églises croyant mourir pour la vraie foi. Des peuplades entières fuient chez les barbares. A Constantinople, des soldats ariens saccagent les églises des monophysites et arrachent leurs prêtres de l'autel. De prétendus hérétiques sont mutilés et promenés tout sanglants sur des chameaux.

Pourtant, l'édit de Constantin le Grand avait

garanti la liberté des cultes à tous les sujets de l'empire.

L'hérétique, c'est le Basileus ! On assure qu'il penche secrètement vers la doctrine des Aphtadorcètes [12] et qu'il cherchera plus tard à l'imposer à tous les chrétiens.

— Te le dirai-je, Planude? Je ne puis croire que le Dardanien et sa courtisane appartiennent à la race humaine. Je vois dans ce couple infernal deux de ces démons sanguinaires que les poètes appellent vampires, et qui ont revêtu notre forme pour la ruine et le malheur de l'univers.

— Justinien un vampire? Oh! non. C'est plutôt un lourdaud, une tête faible troublée par les savants artifices et par les philtres de sa Circée. On dit que ses oreilles remuent fréquemment comme celle des ânes.

— Écoute. Il est certain que la vieille Béglénitza révéla en mourant à ses familiers que Justinien n'étai pas le fils de Sabacius ni d'aucun autre homme, mais d'un démon invisible dont elle avait ressenti le contact.

— Par les saints Serge et Bacchus, que m'apprends-tu là, Planude ?

— Des protospathaires, de garde au palais sacré, ont vu avec horreur durant les longues promenades nocturnes de l'Autocrator, sa tête disparaître tout-à-

coup, sans que son corps cessât d'aller et de venir. Un ascète de Palestine, introduit dans le cabinet impérial, tomba soudain comme frappé de paralysie. Il fallut l'emporter. Il a raconté depuis qu'il s'était cru en face du prince des démons siégeant sur son trône [14].

II

LE SACRILÉGE

—

Ce dialogue fut interrompu par l'arrivée d'une trentaine d'hommes qui débouchèrent de la large rue conduisant du forum de Constantin à l'Augustéon et se groupèrent devant le palais du Sénat au pied des colonnes. A leur aspect, les marchands donnèrent des signes d'effroi, et rentrèrent précipitamment dans leurs boutiques qu'ils se hatèrent de fermer.

Ces hommes, presque tous jeunes, avaient laissé croître leur barbe comme des Perses et étaient coiffés à la hunnique, le haut de la tête rasé jusqu'aux tempes, les cheveux de derrière longs et flottants. Des bonnets pointus, de grandes bottes de cuir, d'amples manteaux aux larges bordures, ornés d'épaulettes rouges, com-

plêtaient l'uniforme à demi barbare qu'ils avaient adopté par fantaisie et aussi pour se reconnaître.

Ils tenaient des bâtons ou des arcs et portaient à la ceinture des poignards à deux tranchants qu'ils ne se donnaient plus la peine de cacher, malgré la loi sévère qui interdisait le port d'armes à tous les sujets de l'empire.

C'était là l'élite de la jeunesse Bleue, les membres les plus audacieux et les plus compromis de cette camorra byzantine, qui, sous le masque de l'orthodoxie religieuse et du dévouement à la dynastie régnante, avaient conclu un pacte de violence et de rapine, et en pleine paix épouvantaient la capitale du monde civilisé par des forfaits comparables à ceux qui se produisent dans les villes prises d'assaut. Des bravi de profession, des cochers, des Cappadociens s'y mêlaient à des jeunes gens des hautes classes perdus de dettes et de débauche, et à quelques fils de famille naïfs qui croyaient du bel air de les imiter.

En apercevant ce groupe suspect, les paisibles bourgeois qui traversaient le forum se hâtaient de prendre le large. Parmi les agents de police qui se succédaient dans ce lieu si fréquenté, la plupart souriaient à ces malfaiteurs d'un air d'entente. D'autres étaient insultés et menacés et s'éloignaient prudemment.

— Toujours en retard, Hérodien ! dit l'un des Bleus à un nouvel arrivant. Serons-nous plus heureux qu'il y a deux mois ?

— De quoi parlez-vous donc ? dit le cocher Hilarion.

— De notre aventure avec Philinna, la femme de l'émailleur sur or. Je la guettais, depuis longtemps, quand je sus qu'elle partait pour Chrysopolis avec son mari. Je montai dans une barque avec Hérodien et quatre autres, et nous eûmes bientôt rejoint la sienne. Le mari, étourdi de coups de bâton, roula aux pieds des rameurs. J'avais déjà saisi ma proie par un pan de sa robe, quand d'un élan furieux elle se dégagea et sauta dans la mer où elle disparût. J'ai joué de malheur.

— Bah ! ce n'est qu'une femme de moins. Poscidon, sensible à la beauté, en aura fait une nymphe

— Et le mari ?

— Il m'a reconnu et dénoncé. J'ai passé trois jours en prison, mais Calopodios m'a fait relâcher à la prière du patrice Junile, qui est de la faction.

— Oui ! Calopodios est à nous. Voilà un juge qui ne finira pas comme Pancrate, du dicastère du Bordône, ce persécuteur dont nos amis du faubourg Saint-Mamas nous ont heureusement délivrés l'été dernier.

— Tu me rappelles là une œuvre méritoire à tous égards. J'en étais. Le vieux Pancrate dormait profon-

dément dans sa villa de Palaion, sur l'Hydralis, quand nous y pénétrâmes vers minuit. Il ne se réveilla plus. Le logothète Alexis, son neveu, qui nous demandait depuis longtemps de le débarrasser de ce vieux Rhadamanthe, nous a généreusement récompensés. Nous avions pris l'avance en faisant main-basse sur les pierreries et les chrysos. Une douzaine d'esclaves Huns qui se trouvaient là décampèrent après nous avoir appelés dieux sauveurs. Vive la liberté !

— Je n'ai jamais eu peur de Pancrate, dit un Cappadocien. Ce n'est pas Jean de Cappadoce qui laisserait un compatriote dans l'embarras.

— Les Cappadociens nous dévorent, je ne le sais que trop, répondit un Grec. Bientôt Byzance va s'abîmer dans le cappadocisme.

— Que t'importe ! Ne sommes-nous pas sujets de l'Empereur comme toi ?

— Il y a trois mauvais X [15], répliqua le Grec. Crétois, Cilicien, Cappadocien.

Ils allaient se gourmer, mais on les sépara.

— Jeunes gens, dit un vieux scribe égaré dans cette bande, je crains fort que tant d'exploits ne finissent mal pour nous et pour la faction. Non, par Castor et Pollux ! tout ceci ne peut durer. L'Empereur laisse faire, mais à regret, et j'aperçois bien des signes avant-coureurs de l'orage.

Justinien nous abandonner ! Et qui le défendra contre les Verts et les hérétiques ?

— C'est un souverain généreux et non pas un vieux ladre comme Anastase. Il a payé mes dettes deux fois, dit le fils d'un sénateur.

— Et, grâce à lui, je ne paie pas les miennes. Myrmex le monophysite n'a pas craint de lâcher après moi des cancellaires. Je l'ai attendu au coin d'une ruelle de l'Embôlos.....

— Et tu l'as tué ?

— Non, malheureusement. Trois ou quatre hérétiques qui l'entendirent crier : « A moi ceux qui sont baptisés dans le Dieu unique ! » accoururent à son aide, et je dus m'esquiver après l'avoir blessé à la gorge. Mais j'y ai gagné le repos. Ses cancellaires n'osent plus m'affronter, et quand je le rencontre lui-même, on dirait à sa mine effarée qu'il est le débiteur et que je suis le créancier.

— Il te doit un coup de poignard ?

— Oh ! il ne me le rendra pas plus que je ne lui rendrai ses nomismata.

— Bonnes nouvelles des Bleus d'Antioche ! Grande victoire aux courses d'automne !

— Voilà un heureux présage pour nos courses de demain. Nos amis d'Alexandrie sont arrivés en nombre, et avec eux le fameux cocher Agathénor qui va débuter à Byzance.

— Les députés des Verts de Tarse sont repartis avant-hier pour la Cilicie, sans qu'aucune de nos bandes ait pu les joindre, tant ils se gardaient.

— Marcus paiera pour eux aujourd'hui !

Un des Bleus qui s'était détaché du groupe depuis un quart d'heure revint en courant et en criant : Il arrive ! il arrive ; il a déjà dépassé l'église de Saint-Diomède !

Le personnage qu'il annonçait était Marcus l'argentaire, qui revenait de la campagne, personnage particulièrement odieux aux Bleus.

D'origine romaine, riche, dévot, dévoué à la dynastie d'Anastase qu'il considérait comme le rempart de l'orthodoxie, haïssant profondément le régime actuel, il avait toujours bravé la faction dominante. Tout récemment il s'était joint aux Verts de Tarse pour demander justice à l'Empereur contre le comte d'Isaurie qui en avait fait exécuter trois sans jugement. Justinien avait repoussé leur requête, mais le lendemain le comte d'Isaurie, en sortant du palais impérial, avait été assassiné par des inconnus, probablement de la faction contraire, car les Verts, bien que traqués à outrance et toujours impitoyablement réprimés, se vengeaient souvent avec l'audace de gens exaspérés par la persécution.

Bientôt quelques cavaliers s'avancèrent sur le

forum. C'était Marcus accompagné de cinq ou six serviteurs.

Les Bleus qui avaient déjà caché leurs armes, prirent une attitude indifférente pour lui laisser le temps de s'engager plus loin. Marcus les reconnut et se douta du guet-apens. Sans s'effrayer, il pressa l'allure de son cheval. Aussitôt la bande courut à lui en lançant des flèches et des pierres.

Le cheval de Marcus atteint de plusieurs flèches, renversa son cavalier, qui, blessé lui-même, n'eût que le temps de courir à Sainte-Sophie, dont le grand portail doré brillait à travers les arbres de l'enceinte. Les esclaves avaient fui. Arrivés devant la porte que Marcus venait de franchir, la plupart des Bleus s'arrêtèrent, saisis d'une terreur religieuse ; mais les plus enragés, au nombre de cinq, entrèrent dans le temple alors désert.

Le malheureux, qui se croyait sauvé, gravit les degrés du piédestal de la statue d'ivoire d'Hélena Augusta et se cramponna à ses genoux.

Hélena Augusta [16] était une des religions de Byzance. Son inépuisable charité, ses longues souffrances dans ces palais qui virent des tragédies plus sanglantes que celles des Atrides, et surtout la découverte miraculeuse de la vraie croix, en avaient fait une figure presque surnaturelle. Elle avait été le

bon génie de son fils Constantin, ce César froidement cruel, pagano-chrétien, âme énigmatique et trouble.

Partout se dressaient ses statues, et le peuple la révérait presque à l'égal de la Panagia.

C'était donc un double sacrilége qu'on allait commettre, en immolant un suppliant dans le temple de la Sagesse divine, aux pieds de l'image de la mère du fondateur de la nouvelle Rome.

Pourtant les Bleus n'hésitèrent pas.

Deux prètres, qui essayèrent d'intervenir, furent maltraités et s'enfuirent. Marcus, percé de plusieurs coups de poignard, roula sur les degrés du piédestal. Les assassins lui enlevèrent sa robe de soie, son collier et ses bagues et disparurent. Alors les prêtres déposèrent le cadavre dans la catéchuménie de l'église, et, le soir venu, le rendirent à la famille.

III

LA PROTESTATION

—

Cet événement devait avoir des conséquences décisives et déterminer l'explosion que tant de signes faisaient pressentir. L'outrage fait à la mère de Constantin par les assassins au service d'une dynastie de parvenus barbares, semblait fait au peuple tout entier, au génie même de l'empire.

Dans la soirée, la ville prit cet aspect révolutionnaire qu'il ne nous est pas difficile de nous imaginer. Des rassemblements se formèrent sur les places publiques, dans les longues galeries du bazar des lampes, aux abords de l'Hippodrome et de Sainte-Sophie.

Il y eût des rixes entre les Bleus et les Verts. Le

langage des mécontents devint audacieux, et leur haine s'exhala sans ménagement devant les époptes et les soldats.

Le problème se posait inévitable. Il fallait que la faction qui pesait sur l'Empereur et le soutenait en opprimant le reste des citoyens disparût avec lui, ou qu'il fut assez fort pour s'en passer et pour résister à une coalition de haines.

C'était là le nœud que les événements allaient résoudre par la force, et tout se réduisait à cette question qui devient la première chez les peuples incapables de se gouverner : Que feraient les soldats ?

Le lendemain 13 janvier (532), par une de ces coïncidences fréquentes aux heures de trouble, devaient commencer les grandes courses par lesquelles on fêtait l'anniversaire du couronnement de l'Empereur.

Le même jour se faisaient les promotions dans l'armée, et le souverain recevait à sa table les officiers auxquels il avait remis les insignes de leurs grades.

Le premier jour des courses, les factions avaient le droit d'interpeller publiquement l'Empereur à l'Hippodrome, par l'intermédiaire de leurs chefs ou Démarques, pour lui exprimer leurs plaintes et leurs vœux.

Le monarque ne répondait pas lui-même, selon l'ancienne coutume romaine et républicaine, mais par

la voix d'un héraut (mandator). Une loi de Constantin avait sanctionné l'antique usage, et le souverain s'était interdit de molester personne à l'occasion des réclamations qui lui parviendraient par cette voie.

Des sténographes enregistraient de suite le dialogue de l'Empereur avec le chef des factions et l'on en dressait procès-verbal.

On peut penser avec quel empressement une foule agitée de tant de passions contraires accourut dans l'immense arène qui, depuis que toute vie publique avait cessé, était devenue par intervalles l'Agora de Byzance, comme le fût, bien des siècles plus tard, Sainte-Sophie, quand les jeux du Cirque tombèrent en désuétude.

Sur les trente ou quarante gradins de marbre blanc s'entassèrent plus de cent mille spectateurs.

Les membres des factions ou sociétés de courses, en tuniques blanches bordées de rouge, portant leurs écharpes distinctives et tenant des bâtons surmontés d'un croissant, occupaient les places les plus rapprochées de l'arène.

Les loges voisines de la tribune impériale avaient reçu la foule brillante des hauts dignitaires, magistri, sénateurs, patrices, le patriarche et son clergé, l'ambassadeur de Chosroès, entouré de satrapes diadêmés d'or, le roi des Lazes dans toute sa pompe de

barbare fraîchement conquis à la civilisation, les envoyés anglo-saxons aux cheveux peints en rouge et aux jambes nues, ceux du roi des Axumites étiopiens, etc.

Derrière les fenêtres grillées de la cathécuménie de l'église de Saint-Etienne, un scintillement d'or et de pierreries laissait deviner la présence de l'Impératrice et des femmes de la Cour.

Un détachement de candidats et de protectores portant les étendards de la garde impériale, est descendu sur le π [17], terrasse en saillie sur l'arène. L'un d'eux tient le labarum [18], dont la barre transversale couverte de lames d'or porte le monogramme du Christ et plus bas l'image de l'Empereur.

Des cubiculaires en robe blanche, tenant des éventails et des glaives, entrent dans la loge impériale, précédant Justinien couronné du stemma et vêtu d'un long manteau violet-pourpre, recouvert d'une chlamyde bleue à tablion d'or gemmé. Un eunuque rassemble dans la main droite du souverain un pan du manteau impérial, et Justinien fait trois fois le signe de la croix sur son peuple, bénissant les gradins de droite, ceux de gauche puis ceux de l'hémicycle.

Les chanteurs agiosophites et d'Apostoliter entonnent un hymne qu'accompagnent les orgues d'or et d'argent des factions.

Au signal donné par le maître des cérémonies

retentissent les acclamations officielles : « Longs » jours à Justinien Auguste ! qu'il soit toujours » victorieux ! »

A ces formalités succédèrent quelques minutes d'un profond silence, auquel l'état des esprits donnait quelque chose d'imposant et de terrible. Puis le Démarque des Verts, en vertu de la coutume établie, se leva du milieu des gradins de gauche, et interpella l'Empereur près duquel se tenait un héraut [19]:

LES VERTS

Nous souffrons l'injustice, Autocrator ; nous ne pouvons la souffrir plus longtemps, Dieu le sait ! Nous n'osons te nommer celui qui nous opprime, de peur de tomber dans de plus grands périls.

JUSTINIEN

Nommez-le ; je ne le connais pas.

LES VERTS

Tu connais celui qui nous opprime, ô trois fois Auguste !

JUSTINIEN

Quel est-il donc ?

LES VERTS

Calopodios, le cubilaire, et le spathaire nous oppriment, Autocrator !

JUSTINIEN

Calopodios ne gouverne pas.

LES VERTS

Quel que soit celui qui nous écrase, il aura la part de Judas dans l'autre monde. Oui, Dieu lui donnera bientôt la récompense qu'il mérite.

JUSTINIEN

N'êtes-vous venus ici que pour outrager les magistrats ?

LES VERTS

Oui, l'injuste aura le sort de Judas.

JUSTINIEN

Taisez-vous Juifs, Manichéens et Samaritains !

(Un frémissement d'indignation courut parmi les Verts, qui se considéraient comme les seuls orthodoxes et pour qui Justinien n'était qu'un hérétique. Ils répondirent en faisant allusion à la doctrine de Justinien sur la qualification à donner à la Vierge.)

LES VERTS

Tu nous appelles, Juifs, Manichéens et Samaritains ! *La mère de Dieu* nous soit favorable à tous.

JUSTINIEN

Quand cesserez-vous ces plaintes qui ne peuvent que vous perdre ?

LES VERTS (ironiquement)

Que celui qui ne croit pas que l'Empereur est orthodoxe soit anathème comme Judas !

JUSTINIEN

Je vous conseille de vous faire baptiser tous *dans le Dieu unique*. (Allusion à la formule monophysite).

LES VERTS

Qu'on apporte de l'eau ! nous voulons tous être baptisés dans le Dieu unique.

JUSTINIEN

Assez, ou je vous fais couper la tête.

LES VERTS

Chacun tient à sa tête. Ne t'offense pas si notre langage te déplaît. La Divinité écoute tout patiemment. Non-seulement le palais impérial nous est interdit, mais nous n'osons plus circuler dans les rues de la ville.

JUSTINIEN

Chacun est libre d'aller et de venir.

LES VERTS

Nous sommes libres, tu le dis ; mais dès qu'un de nous est reconnu pour Vert, il est maltraité.

JUSTINIEN

Misérables ! Vous n'avez même pas souci de vos âmes.

LES VERTS

Nos couleurs sont proscrites. Plus de justice pour nous dans l'empire. On nous égorge dans les rues,

puis on nous assassine juridiquement devant les tribunaux ! Plût à Dieu que Sabacius (le père de Justinien) ne fut jamais né ! il n'aurait pas eu un fils homicide. Hier encore un meurtre a été commis. C'est le vingt-sixième depuis huit jours. Que ne l'as-tu vu commettre, Autocrator !

A cette attaque directe, les Bleus se sentant forts de la protection avouée de l'Empereur, intervinrent dans le dialogue.

LES BLEUS

Vous seuls avez des assassins dans l'Hippodrome.

LES VERTS

Vous assassinez et vous fuyez.

LES BLEUS

Vous seuls avez des assassins parmi vous.

LES VERTS (s'adressant à l'Empereur)

Maître ! ils jurent qu'ils n'ont assassiné personne. Le marchand de bois du Zeugma, qui l'a tué ?

JUSTINIEN

Vous.

LES VERTS

Et Marcus ! qui l'a assassiné ?

JUSTINIEN

Vous, et vous en accusez les Bleus.

LES VERTS

Dieu nous prenne en pitié ! toute vérité. Comment

croire désormais que la Providence gouverne les choses d'ici-bas ?

JUSTINIEN

Dieu n'a rien de commun avec l'iniquité.

LES VERTS

S'il en est ainsi, pourquoi sommes-nous foulés aux pieds ? Qu'on envoie chercher un philosophe ou un ermite et qu'il nous le dise !

JUSTINIEN

Blasphémateurs, ennemis de Dieu, vous tairez-vous ?

LES VERTS

Tu le veux, nous nous taisons. Nous savons tout, mais il nous est interdit de parler. Justice ! tu n'es qu'un nom. Sortons d'ici ; oui, mieux vaut se faire juifs ou même hellèniser avec les païens que de vivre avec l'Empereur et avec les Bleus. Dieu le sait.

IV

L'EXPLOSION

—

Ainsi finit la protestation, d'abord humble, puis ironique et menaçante des Verts.

Un tumulte épouvantable s'en suivit. Les clameurs et les imprécations se croisèrent d'une face à l'autre de l'Hippodrome. Sortez, nous vous méprisons! criaient les Bleus.

Malheur à ceux qui resteront ici! répondaient les Verts en se précipitant hors du Cirque par toutes les issues.

Puis leurs bandes se répandirent tumultueusement dans les rues en criant : « A bas Jean de Cappadoce ! à bas Rufin (le questeur)! à bas le préfet de la ville ! »

Les courses s'achevèrent devant des gradins vides de plus de la moitié des spectateurs.

Accoutumé à une obéissance aveugle, Justinien n'avait pas prévu cette explosion, qui l'irrita d'autant plus qu'elle avait eu pour témoins les ambassadeurs étrangers. Cependant, il voulut conjurer l'orage.

Il avait cru, fort mal à propos de sa dignité, de résister aux sommations publiques des Verts; mais, pour les apaiser, il résolut de faire acte de justice.

Le préfet de la ville Eudémon reçut l'ordre de sévir immédiatement contre les auteurs, quels qu'ils fussent, des deux derniers assassinats.

Sept individus arrêtés dans la soirée et reconnus coupables, furent condamnés à mort. Parmi eux figuraient des Bleus, membres de ce parti, qui achetait depuis longtemps, par son zèle dynastique, l'impunité de ses crimes. Aussi l'impression fût profonde.

Le lendemain matin les condamnés, escortés par un détachement de cavalerie auxiliaire barbare, furent extraits des prisons de la préfecture de police et conduits au lieu ordinaire des exécutions, sur la pointe du golfe, près de Sykæ.

Une foule énorme s'y trouvait rassemblée d'avance. Cinq des condamnés furent exécutés sans qu'elle parût s'émouvoir. Il en restait deux, Calchas, le Bleu, l'un des cochers les plus renommés de sa faction et le jeune Barbatus, que son courage avait rendu populaire

parmi les Verts, le dernier descendant de l'une des familles nobles qui avaient émigré de Rome à Byzance, du temps de Constantin-le-Grand.

On les avait déjà attachés à la potence quand les cercles cassèrent. Il fallut recommencer, mais les cercles se rompirent une seconde fois. Peut-être le bourreau avait-il été gagné. Des exclamations de surprise et de pitié retentirent de toutes parts ; quelques-uns crièrent au miracle, et les nombreux amis des condamnés profitant de la confusion, se ruèrent sur l'escorte, la dispersèrent et s'emparant des prisonniers, les entraînèrent dans le couvent de Saint-Conon.

Cet épisode devait précipiter encore les événements. Les meneurs du parti Vert ne se sentaient pas assez fôrts pour renverser un gouvernement appuyé par la faction contraire et par les soldats. Aussi s'efforçaient-ils de rallier les Bleus à leur cause.

Déjà, le jugement et la condamnation de plusieurs de ces derniers avait irrité le parti tout entier qui y voyait un attentat à son irresponsabilité. Il commençait à reconnaître que Justinien ne voulait plus dépendre de lui et que sa fidélité, qu'il payait si cher, lui serait bientôt aussi onéreuse que sa haine.

Il entrevoyait ce que l'histoire a confirmé, que le souverain avait longtemps attisé la discorde entre les

deux factions, pour qu'en s'entredéchirant elles lui permissent d'exagérer son système fiscal et de se lancer dans des entreprises démesurées.

Théodora surtout s'était appliquée à cette œuvre avec une infernale habileté.

Ce système, odieux aux classes laborieuses et aux honnêtes gens de toutes les nuances, ne profitait qu'au pouvoir et aux fonctionnaires, cette nouvelle aristocratie, sans vertus et sans prestige, qui avait succédé à l'antique patriciat romain.

Les distributions gratuites de blé qui se faisaient à la plèbe de Constantinople comme autrefois à celle de Rome, avaient été fort réduites par Justinien, dont la guerre et les constructions absorbaient les ressources. Elles n'étaient plus que de trois cent mille modii par an, et la masse énorme des indigents n'attendait plus son salut que d'une révolution.

La classe moyenne n'était pas moins surexcitée.

Le gouvernement, qui redoutait l'indépendance d'esprit des individus exerçant des professions libérales, scolarques, philosophes, avocats, médecins, s'étudiait à les rabaisser et à les appauvrir. Il avait imposé aux plaideurs des arbitres jurés qu'il désignait lui-même, mutilé les universités, fermé beaucoup d'écoles pour faire main-basse sur les fonds affectés par les villes à leur entretien.

L'impôt et les monopoles écrasaient les corporations de négociants et d'ouvriers.

Le petit nombre de familles nobles, la plupart d'origine latine, qui représentaient à Constantinople ce que nous appelons l'élément conservateur, n'étaient pas moins hostiles à un souverain révolutionnaire à sa façon, qui tendait à réorganiser sur le type oriental une société où l'Etat avait tous les droits contre tous sans que personne en eût aucun contre lui.

Le nouveau cérémonial usité à la Cour, liturgie dont l'empereur était le centre, vraie mystique du despotisme, ne révoltait pas moins ces patriciens que la suppression définitive des antiques formes romaines et républicaines, reliques froides et mortes, mais toujours chères, dont il restait encore quelque chose, même après Dioclétien et Constantin.

Tout tendait donc à réunir contre l'oppresseur universel les factions qui se partageaient Byzance. Le hasard (si c'en était un), qui avait sauvé du supplice deux hommes jusqu'alors ennemis implacables pour en faire deux suppliants réfugiés dans l'asile sacré, parut à un grand nombre une indication du ciel qui conviait les deux partis à une action commune.

La coalition porta bientôt ses fruits.

Dans la journée, une bande très-nombreuse de Bleus et de Verts se rendit devant la préfecture de la ville,

et demanda à grands cris qu'on retirât les gardes de l'église de Saint-Laurent. Le préfet Eudémon ne fit pas même de réponse à cette sommation, ce qui accrut la colère de la foule. Les deux factions se donnèrent rendez-vous à l'Hippodrome pour demander à l'Empereur la grâce des fugitifs.

Le lendemain, les courses recommencèrent. La foule était plus nombreuse encore que l'avant-veille.

Le cri de : « Grâce, Seigneur ! » retentit de toutes parts dès que Justinien eût pris place dans le Cathisma [20]. Il n'y répondit que par un imperturbable silence. Le signal des jeux fût donné.

A la deuxième course, Faustin, le cocher favori de la Cour, qui avait l'avance sur ses rivaux, allait atteindre le but, quand ses chevaux effrayés par l'éclat de la Meta [21], petite colonne ionique en porphyre rouge, se cabrèrent et le renversèrent de son char.

Des applaudissements ironiques, qui s'adressaient plus à l'Empereur qu'au cocher, saluèrent sa chute. A la fin de la dernière course, les meneurs des deux factions, au lieu des « Vive l'Empereur ! » accoutumés, crièrent à l'unisson, comme ils en étaient convenus d'avance : « Vivent les Bleus et les Verts ! Vive la pitié des factions ! » Les gens des deux couleurs s'embrassaient, fraternisaient avec l'emportement qui distingue les effusions d'hommes qui se haïssent depuis long-

temps et qui se réunissent pour abattre un ennemi commun. Résolus désormais à demander à la force la fin d'un régime abhorré, ils se précipitèrent hors du Cirque, bousculant sur leur passage les agents de police et les soldats isolés, criant : « Nika ! » (victoire). C'est le nom qui devait rester à cette guerre civile, sur laquelle les historiens glissent trop légèrement, dernière convulsion qui marque le passage de l'antiquité gréco-romaine au Moyen-Age.

Dans la soirée, une masse d'hommes, dont beaucoup étaient armés, se présenta de nouveau devant la préfecture de la ville, demandant à grands cris la liberté des fugitifs de l'asile. N'obtenant pas de réponse, ils lancèrent des torches allumées sur l'édifice et enfoncèrent les portes des prisons qui y attenaient. Bientôt l'incendie de la préfecture commença à rougir l'horizon. Ce fût le signal d'un soulèvement universel qui toute la nuit fit irruption. Les maisons des dignitaires les plus haïs et les plus riches partisans de Justinien furent envahies, pillées, brûlées. L'émeute courut tout d'abord à la demeure de Jean de Cappadoce, près de la citerne de Philoxène.

Jean, préfet du Prétoire, une des plus singulières figures de ce temps, sortait de la plèbe et savait à peine lire et écrire. Sa corpulence était énorme ; sa forte mâchoire aux joues tombantes lui avait valu le

sobriquet de Mastillotlylax. Mais cette épaisse enveloppe cachait l'esprit le plus délié, le plus propre à ourdir et à dénouer des intrigues compliquées, à inventer et à mettre en œuvre les plus savants procédés d'extorsion.

Ses talents en ce genre comme gouverneur de Philadelphie avaient étonné Justinien, qui s'était hâté de l'appeler à Constantinople. Devenu préfet du Prétoire, il exerça bientôt une influence prépondérante dans les conseils de l'Empire. Malheureusement son habileté était au service des plus mauvaises passions, une rapacité impitoyable et une sensualité titanique.

Dans cette société qui développait si merveilleusement l'hypocrisie, Jean de Cappadoce passait pour athée et ne s'en cachait guère. Condamné parfois à assister aux interminables cérémonies de la liturgie Byzantine, il y portait des livres pornographiques pour distraire son ennui. Ses jours se partageaient entre l'orgie et le travail. Il faisait sa société intime de cuisiniers, de bouffons, de courtisanes et d'androgynes. Tel était cet homme si nécessaire à Justinien, et qui ne tomba plus tard que lorsqu'il se crût assez fort pour résister à Théodora, qui, pour le mieux punir, en fit un prêtre.

Le palais de Jean était celui de l'ancien patrice Lausus, qui en avait fait un musée splendide où

brillaient le Jupiter de Phidias, l'Amour ailé de Bupalos, la Vénus de Praxitèle, le Saturne de Lysippe.

La multitude se rua avec des cris de mort dans les salles dorées, pavées de mosaïques, dans les bains et les parterres du palais, jetant les meubles et les statues par les fenêtres, détruisant avant de brûler et cherchant partout l'objet de sa haine. Mais Jean était au quartier impérial où il avait un logement et des bureaux comme la plupart des hauts dignitaires [22].

L'incendie se propageait comme dans une ville prise d'assaut. Les femmes couraient çà et là en poussant des hurlements de terreur. Les fuyards encombraient les barques qui gagnaient la côte d'Asie.

VII

LA RÉVOLUTION

I

LES SOLDATS DE CÉSAR

—

Justinien ne se croyait pas encore en péril. Dans la matinée du 14, il ordonna de continuer les jeux du Cirque, et l'étendard impérial qui donnait le signal des courses fût, comme de coutume, arboré sur le faîte du Cathisma.

L'Empereur espérait, à cette occasion, rétablir le calme, car il ne pouvait s'arrêter à la pensée d'une révolution. Mais le personnel du Cirque était dispersé et en partie passé à l'insurrection. Quant aux gradins destinés aux spectateurs, ils restèrent vides. C'était là un signe non équivoque de l'intensité du mouvement.

Les Byzantins désertaient l'Hippodrome ; il y avait de quoi être consterné.

Bien loin de s'apaiser, l'émeute redoublait de

violence. Son but était visible. Elle cherchait à refouler son ennemi dans un espace étroit, à l'entourer d'un cercle de flammes pour le forcer à fuir par mer quand l'incendie gagnerait le palais. Déjà le feu avait été mis à divers points du Cirque. Il resta impuissant contre ces murs de pierre, mais consuma une partie des arcades construites en bois, qui s'étendaient de la façade nord de l'édifice aux premiers bâtiments de la Chalké.

Une foule innombrable entourait le palais. Les clameurs s'élevant de ces masses profondes faisaient vibrer les portes et arrivaient aux oreilles de Justinien, qui se demandait avec anxiété s'il fallait céder ou combattre.

Au point de vue militaire, la situation n'était pas rassurante. Une dizaine de cohortes, dites Augustiniennes et Flaviennes, sorte de garde municipale, occupaient divers postes près des principaux bâtiments administratifs de la capitale. Le général en chef Bélisaire, de retour de la guerre de Perse, avait été appelé dans l'enceinte du palais avec son escorte de cavaliers cataphractes et de fantassins pesamment armés, la plupart Goths, tous soldats éprouvés et entièrement dévoués à sa personne.

Par un heureux hasard, le petit-fils d'Attila, Mundus, récemment nommé gouverneur d'Illyrie, qui était

venu à Constantinople recevoir les instructions de l'Empereur, s'y trouvait aussi avec un corps de Hérules, armés à la légère et très-aguerris.

Toute cette force ne dépassait pas 5,000 hommes. Elle campait dans les cours et dans les vastes jardins qui s'étendaient jusqu'à la mer.

Restait la garde qui occupait les casernes du quartier Impérial. Partagée en sept divisions ou *scolæ* toutes différentes de costume et d'armement et dont la plus brillante, celle des *Protectores*, faisait le service immédiat auprès de l'Empereur; elle comptait 3,500 hommes, commandés par les deux comtes des domestiques, et représentait autour des souverains de Byzance les prétoriens des anciens Césars. Mais cette troupe était peu sûre. Elle était autrefois composée d'Arméniens, d'Isauriens, d'Arcadiens, soldats fidèles et vieillis dans les périls. Ces rudes montagnards, favorisés d'une haute paie, étaient odieux à la populace de Constantinople, et Justinien avait eu la maladresse de les remplacer par des citadins de la capitale, auxquels il vendait fort cher ces places, qui dispensaient de tout service militaire effectif.

Ces privilégiés, qui ne faisaient jamais campagne et se bornaient à monter la garde et à parader dans les fêtes de cour, pouvaient à leur tour vendre leurs charges ou les céder à leurs enfants, moyennant un

droit fort élevé à payer au trésor à chaque mutation. Aussi étaient-ils devenus bientôt de véritables janissaires, aussi peu belliqueux que possible, il est vrai, mais très-dangereux pour le souverain, car ils partageaient les passions politiques et religieuses de leurs concitoyens de la grande ville.

Trancher le différend par la force était hasardeux.

Justinien, qui ne pouvait encore se résoudre aux concessions, essaya d'une démonstration à la fois pacifique et militaire. Une division de ces troupes, composée de soldats de garde et de barbares, fût envoyée contre les insurgés, sous le commandement de Mundus, de Constantiolus, chef des cubiculaires, et du patrice Basilides, militaire très-aimé du peuple. Les soldats avaient ordre de ne pas se servir de leurs armes et de se borner à refouler les insurgés; devant les têtes de colonnes marchaient des hérauts portant des palmes en signe de paix et des émissaires de Justinien chargés de demander aux révoltés ce qu'ils voulaient, de quoi ils se plaignaient, etc.

Cette tentative fut inutile.

L'émeute tournait décidément à la révolution. La foule ne pensait plus guère au subalterne Calopodios, ni aux prisonniers réfugiés dans l'église de Saint-Laurent, mais se répandait en imprécations contre les ministres et surtout contre Jean de Cappadoce. « Mort au

Cappadocien ! Mort à Tribonien, à Eudémon ! » Tels étaient les cris qui retentissaient devant les soldats de Justinien et couvraient la voix de ses messagers.

A cette nouvelle, l'Empereur, comme plus d'un roi de nos jours l'a fait en pareille occasion, se décida trop tard à ce que nous appelons un changement de ministère.

Les trois personnages particulièrement haïs durent céder leurs fonctions à des ministres populaires. Le patrice Phocas remplaça Jean de Cappadoce à la préfecture du Prétoire. Basilides succéda à Tribonien [1] comme questeur de Constantinople, et Tryphon à Eudémon comme préfet de police.

Ces changements furent immédiatement annoncés au peuple par les hérauts. Ils ne l'apaisèrent point. Il voulait davantage. Le mot décisif : « A bas Justinien ! » se fit entendre et devint le cri de ralliement.

C'était son départ, sa chute, l'intronisation d'un nouveau souverain qu'on exigeait.

L'opposition dynastique saisit l'occasion. Déjà, les partisans d'Hypathius attisaient l'insurrection, distribuaient des armes et de l'argent à la foule, mais sans lever le masque, car les neveux d'Anastase se trouvaient encore dans l'impossibilité de prendre une part active au mouvement.

Dès le commencement des troubles, ils avaient été

mandés au palais avec les autres sénateurs et patrices, et n'avaient pas osé désobéir malgré leurs appréhensions secrètes.

Probus seul ne s'était pas rendu à cet appel, mais son peu d'énergie et son inconsistance rassuraient Justinien. Hypathius et Pompée se trouvaient donc retenus dans l'entourage immédiat de l'Empereur. Pourtant, leur présence au palais n'était pas inutile à leur cause, car pendant qu'ils se confondaient auprès de Justinien en protestations hypocrites de dévouement et de fidélité, les troupes de la garde, déjà ébranlées, avaient en eux le dangereux spectacle de prétendants auxquels elles pouvaient se rallier à l'instant même.

Justinien n'avait pas quitté l'intérieur du palais où il tenait conseil sans interruption, tantôt avec Théodora, tantôt avec ses généraux et ses anciens ministres qui avaient gardé toute sa confiance.

De temps en temps il les quittait pour s'agenouiller dans l'oratoire de Saint-Théodore où l'on conservait les sandales de Jésus-Christ, ou dans celui du Sauveur où était déposée la verge de Moïse, et, comme Louis XI, il se flattait de gagner la faveur céleste en faisant vœu d'ériger en l'honneur de la Vierge et des saints des temples et des monastères. Instruit de l'inutilité des concessions, il se décida à agir énergiquement.

Bélisaire reçut ordre de faire une sortie par la Chalké, à la tête des Goths.

L'impression fut grande quand le général de l'armée d'Orient, aux traits nobles et fiers, à la taille majestueuse, parût à la tête de ses lanciers cuirassés, dont un grand manteau de fourrures, ouvert par devant, retombait de chaque côté sur leurs chevaux caparaçonnés d'écailles. Des compagnies d'infanterie suivaient les escadrons.

Mal armés et sans discipline, les insurgés, dont l'exaltation était au comble, essayèrent pourtant de résister. Mais dans les vastes espaces découverts qui s'étendaient devant les palais, il ne purent soutenir le choc de la cavalerie barbare qui les dispersa après en avoir tué un grand nombre. Bélisaire ne disposait pas d'assez de forces pour s'engager plus loin et commencer la guerre des rues; dès qu'il se repliait, la foule exécutait un retour offensif, pour reculer bientôt après devant les soldats, sur lesquels elle faisait pleuvoir une grêle de flèches et de pierres.

Ce mouvement alternatif dura jusqu'au soir. Alors, les Goths rentrèrent dans l'enceinte du palais dont les portes d'airain se refermèrent sur eux. Les insurgés s'y portèrent de nouveau, et, désespérant de les forcer, ils cherchèrent à incendier les premiers bâtiments de la Chalké.

Bientôt des jets de fumée blanche sortirent de quelques fentes des toits de cèdre revêtus de lames dorées, puis des flammes rougeâtres coururent çà et là. Vainement les soldats montés sur les toits en terrasses répandaient de l'eau, écartaient les torches et battaient les étincelles avec leurs lances.

Les quatre portiques qui précédaient la Chalké, le corps de garde des scolaires et des protectores, la voûte à huit coins, le petit temple de Mars furent bientôt en feu. Chassés par ce nouvel ennemi, les soldats se rejetèrent dans les constructions et les jardins qui précédaient la Daphné, et réussirent à empêcher l'embrasement de s'étendre dans le palais. Mais, favorisé par le vent, il gagna le forum Augustéon, et réduisit en cendres le palais du Sénat et l'église de Sainte-Sophie [2], qui, sans offrir alors la magnificence inouïe du temple que Justinien fit bâtir sur son emplacement, était déjà la plus splendide église de la chrétienté, le diamant de Constantinople.

II

LA GUERRE DES RUES

—

Le petit nombre de soldats du gouvernement et l'épuisement des insurgés en action depuis quarante-huit heures, amenèrent une sorte de trêve dans la journée du 15.

L'incendie sévissait toujours, et les tourbillons de cendres et de fumée agités par le vent étaient aussi un obstacle à la lutte.

Il manquait à l'émeute, en même temps qu'un plan d'opérations bien défini, un chef visible et reconnu. Une tentative fut faite dans ce sens.

On savait qu'Hypathius et Pompée étaient retenus au palais impérial, mais que Probus ne s'y était pas rendu. Quelques impatients se décidèrent à le mettre

à leur tête, faute de mieux. Ils se portèrent tumultueusement devant sa demeure, sur le port Julien, en criant : « Vive Probus ! Vive l'Empereur des Romains ! » Mais le timide Probus n'ambitionnait pas le rôle de prétendant pour lequel il était si peu fait.

Prévenu à temps, il avait fui quelques heures auparavant et gagné sa villa sur la côte d'Asie. Aussi personne ne répondit à l'appel de la bande peu nombreuse d'insurgés qui venait lui offrir l'Empire. Furieuse de sa déconvenue, elle envahit le palais et y mit le feu quand elle eût achevé de le piller.

Le 16, l'émeute recommença et s'attaqua à la préfecture du Prétoire et au ministère de la justice, situés en face de la préfecture de la ville, au nord-ouest du Zeuxippe, sur le golfe. Ces bâtiments n'étaient gardés que par quelques soldats des cohortes urbaines qui ne tinrent pas. Aussi furent-ils bientôt envahis, mis à sac et brûlés. La foule s'acharna particulièrement sur les bureaux de la préfecture du Prétoire, antre de ce Cappadocien qu'elle comparaît à Phalaris [3].

On y conservait les doubles des rôles des contributions de tout l'Empire. Elle mit en pièces et jeta dans les flammes avec une joie sauvage les archives de ce conservatisme si ingénieusement rapace et vexatoire, qui était toute la politique intérieure des souverains de Byzance. Elle poussait des clameurs de triomphe

sur les décombres de ces dicastères où on ne lui distribuait plus qu'une justice vénale, de ces prisons où tant de malheureux soupçonnés d'hérésie ou victimes de la cupidité du monarque et de ses satrapes, gémissaient confondus avec les malfaiteurs. Ces derniers, devenus libres, grossirent les rangs de l'insurrection.

En portant de tous côtés la torche, les insurgés espéraient que l'incendie prendrait la direction sud-ouest et envahirait le quartier impérial.

Le hasard déjoua ce calcul. Un vent violent du nord-ouest se leva et chassa les flammes fort au loin, mais dans le sens opposé. Alors brûlèrent les deux basiliques voisines de la préfecture du Prétoire, le féérique palais des lampes, les thermes du Zeuxippe dignes de la Rome impériale par leur grandeur et leur magnificence, avec l'incomparable musée de statues qui en dépendait. L'incendie gagna bientôt l'église de Sainte-Irène, l'hôpital d'Eubulos et celui de Saint-Samson, vaste établissement qui comprenait un monastère, des écoles et des orphelinats. Les malades périrent en grand nombre.

Depuis le combat sans résultat décisif livré l'avant-veille par Bélisaire, le découragement de Justinien augmentait. Les mauvaises nouvelles se succédaient.

Beaucoup de soldats des cohortes Augustiniennes

et Flaviennes, recrutées en grande partie dans la capitale, avaient passé à l'insurrection, et ce qui était plus fâcheux encore, ils avaient laissé envahir le Néorium de Constantin rempli d'armes accumulées par la guerre d'Afrique.

La garde impériale avait une attitude de neutralité tout à fait inquiétante, et il eut été hasardeux de la mettre à l'épreuve en la lançant contre l'émeute.

Justinien ne pouvait compter que sur les Goths et les Hérules qui suffisaient à peine à garder le palais. Il désespérait presque, quand, sur le soir, plusieurs navires salués par les cris de haine du peuple, entrèrent dans le port impérial, portant les garnisons des places les plus voisines, Hebdomon, Rhegium, Athyra, Calabria. Ces détachements se composaient de Hérules, de Huns, de Goths. L'arrivée de ces forces décida l'Empereur à frapper un coup décisif le lendemain.

Le 17 au matin il y eût dans l'enceinte du palais de grands mouvements de troupes. De fortes colonnes, exclusivement formées de barbares, s'avancèrent sur les ruines de la Chalké, et marchèrent vers l'Augustéon où les insurgés se trouvaient réunis en grand nombre. Incapables de se tenir à découvert devant les troupes régulières, ils furent bientôt refoulés avec perte dans les rues latérales, étroites et tortueuses qu'ils avaient barricadées avec soin.

Avant de s'y engager à leur suite, les chefs se groupèrent pour se concerter devant le milliaire d'or, élégant édifice recouvert par un arc de triomphe voûté et chargé de statues, qui occupait le milieu de l'Augustéon [4].

Tout à coup la scène changea de face. Des chants pieux retentirent au loin, et par la large voie d'Or bordée de portiques à colonnes qui conduisait du centre de la ville à l'Augustéon, on vit s'avancer avec une lenteur solennelle une longue procession religiéuse. D'après l'ordre secret de Justinien, le clergé de la capitale s'était rassemblé de grand matin dans l'église des Saints-Apôtres pour organiser cette manifestation, sur laquelle l'Empereur comptait beaucoup pour apaiser les esprits.

Des enfants portant des palmes marchaient en tête du cortége. Des vierges et des calogries, des diacres avec les images des saints, des moines avec des cierges allumés et de longues perches rouges surmontées de séraphins dorés, précédaient la Palladium de la cité, la Panagia Hodogétria.

Tous les évêques présents à Constantinople entouraient le patriarche Anthémius. L'un tenait la crosse du pontife, sorte de bâton de Saint-Antoine croisé par le haut d'un morceau d'ivoire. Un autre portait dans une patène, le pain eucharistique ; un autre, le sang du Christ dans un calice d'or.

Le patriarche vêtu d'un omophorion de pourpre à grandes fleurs d'or et de soie [5] et d'un pallium de moire d'argent brodée de perles, s'avançait tête nue. Au bas de ses manches et de sa robe pendaient des clochettes d'or, telles qu'en portait le grand-prêtre des Juifs. De temps en temps il prenait des mains d'un évêque un petit chandelier à trois branches, dont les cierges allumés s'unissaient par le haut, et avec ce chandelier il donnait des bénédictions en formant le signe de la croix.

Venaient ensuite un grand nombre de prêtres en dalmatique de brocart, les higoumènes des couvents de la ville, beaucoup de personnes renommées pour leur piété et une foule de fidèles.

Partout, sur le passage du pieux cortège, le peuple faisait place et recevait à genoux les bénédictions du pontife. Il s'engagea bientôt sur l'Augustéon où se produisit un incident tout à fait imprévu et bien caractéristique de cette étrange époque.

Parmi les soldats qui stationnaient sur le forum attendant l'ordre de s'engager dans les rues voisines, figuraient bon nombre de Huns et d'autres asiatiques encore païens. Ces hommes presque sauvages et tout à fait étrangers aux querelles théologiques, contemplaient avec une sorte d'éblouissement et de terreur superstitieuse l'imposante manifestation, dont la

pompe parlait puissamment à leurs âmes naïves et incultes.

Mais de tous autres sentiments comparables à ceux qui devaient guider un jour à l'assaut de la Rome papale les hordes allemandes et protestantes du connétable de Bourbon, animaient les Gépides, les Goths, les Hérules, qui, comme toutes les peuplades germaniques (les Francs exceptés), avaient embrassé l'hérésie d'Arius. Pour eux, ces adorateurs des saints et de la Panagia qui croyaient le Fils co-éternel au Père, n'étaient pas des chrétiens, mais des idolâtres.

C'est dans une attitude ironique et menaçante qu'ils les virent s'avancer au milieu d'eux. Ils ne fléchirent point le genou, et, appuyés sur leurs lances, ils insultaient les prêtres et parodiaient grossièrement les chants religieux. Sentant leur force, animés par les dons et les promesses de l'Empereur, exaltés par le vin qu'on leur avait versé à flots, ces hommes du nord croyaient avec un secret dépit que cette manifestation était destinée à mettre fin aux troubles. Ils brûlaient de recommencer la lutte pour piller la grande ville.

Aussi ne s'en tinrent-ils pas aux paroles outrageantes, un lancier Goth saisit la perche que surmontait l'image de Saint-Basile pour l'arracher au prêtre qui la portait. Un autre prêtre exaspéré frappa le barbare qui riposta par un coup de lance. D'autres

soldats se mêlèrent à la querelle, et, malgré les efforts des officiers, une confusion épouvantable s'ensuivit.

La procession ne put continuer sa marche. Les femmes qui en faisaient partie se dispersèrent les premières en poussant des cris de terreur.

On entraîna le patriarche qui s'obstinait à avancer, et le cortège regagna dans le plus grand désordre l'église des Saints-Apôtres.

Ainsi, l'intervention du clergé, dont Justinien attendait de si heureux résultats, tournait contre lui par le fait de ses propres soldats, car cet incident ne profita qu'à l'insurrection.

Beaucoup d'hommes, neutres jusqu'alors, voulurent venger leurs saints et leurs prêtres et se mêlèrent au mouvement. Les femmes elles-mêmes, exaspérées par les procédés sacrilèges des barbares, prirent part au combat qui recommença immédiatement avec fureur.

Les colonnes impériales franchissant les barricades, s'engagèrent dans les rues, chassant de maison en maison les insurgés qui y mettaient le feu quand ils ne pouvaient plus les défendre. Du haut des toits en terrasses tombaient sur les soldats des pierres, des flèches, de l'huile bouillante.

Les archers Huns ripostaient, pendant que les Goths et les Hérules, se couvrant de leurs boucliers, s'élan-

çaient à l'assaut des maisons. Ils perçaient les murs et précipitaient du haut des toits les agresseurs qui n'avaient pas eu le temps de fuir. Ils n'épargnaient ni les femmes ni les enfants qui leur prodiguaient les injures théologiques de l'époque : « blasphémateurs, samaritains, philistins, goliaths. »

Dans les rues conquises, encombrées de cadavres, de projectiles et de débris, les barbares dépouillaient les morts et les blessés, puis les traînaient nus jusqu'à la mer où ils les jetaient. Une compagnie de Huns s'enfonça, pour piller, dans une rue en flammes et périt.

Les troupes arrivèrent ainsi jusqu'à l'Octagon, quartier entouré de huit portiques voûtés.

La masse principale des insurgés la mieux armée en avait fait sa forteresse et l'avait barricadée avec un soin extrême. A l'entrée des rues et sous les portiques, ils avaient entassé de grands chariots à la scythe, des barques pleines de terre et d'énormes blocs destinés aux constructions ordonnées par Justinien. Aussi les soldats essayèrent en vain de pénétrer dans l'Octagon. Il aurait fallu un siége en règle et des machines.

Les généraux n'ayant pas de temps à perdre, ordonnèrent à leurs soldats d'imiter les insurgés et de mettre le feu au quartier.

Des torches furent lancées de tous les côtés et l'Octagon s'embrasa sur divers points. C'était le

quatrième incendie depuis le commencement des troubles. Le vent du nord-ouest porta la flamme dans la direction de la Propontide jusqu'à l'église de Saint-Théodore, pendant que du côté de l'est l'Augustéon s'embrasa de nouveau jusqu'à l'arc de triomphe du forum de Constantin.

Tout le triangle compris entre cet arc de triomphe, l'Octagon et la Propontide, renfermant les plus riches quartiers et les plus beaux monuments de Constantinople, ne fût plus qu'un foyer ardent, et, suivant l'expression d'un contemporain, trois des collines de la cité semblaient des cratères en éruption.

Le soir, une vague lueur pourprée envahit le ciel où montaient d'immenses spirales de fumée, et sur la mer qui semblait embrasée elle-même, les vaisseaux se détachaient comme de noirs fantômes. Les dômes des églises, les arcades des aqueducs, les obélisques et les colonnes s'illuminaient de reflets rougeâtres.

De temps en temps, des cris féroces accompagnaient la crépitation de l'incendie.

Pendant la nuit, il y eût un nouveau tremblement de terre. La statue de Julien, sur le port de ce nom, fut renversée, et les hellénisants qui s'étaient jetés avec fureur dans l'insurrection, y virent un funeste présage.

Les troupes étaient rentrées dans l'enceinte du

quartier impérial, et après cette terrible journée, les deux partis restèrent en présence sans avoir avancé d'un pas.

La guerre des rues et ses effrayants épisodes, avait moins servi à raffermir le trône ébranlé qu'à creuser davantage l'abîme entre Justinien et son peuple.

III

UN PRÉTENDANT

—

Pourtant, l'Empereur fit un dernier effort dans le sens de la paix.

Dans la matinée du 18, ses hérauts invitèrent le peuple à se rendre au Cirque pour y apprendre de la bouche même du Souverain les conditions d'un accord. Cet appel parût suspect à quelques-uns des révoltés. Pressentant ce qui devait leur arriver plus tard, ils craignaient d'être cernés dans l'Hippodrome comme dans une prison.

La masse s'y porta cependant, et, parmi elle, beaucoup d'hommes décidés à empêcher une entente par tous les moyens.

Un grand silence se fit quand Justinien, suivi de

nombreux dignitaires, parut dans le Cathisma, l'Evangile à la main.

Debout et la main droite étendue sur le livre sacré, il prononça ces paroles qui nous ont été conservées par les chroniqueurs du temps :

« Je jure sur le saint Evangile d'oublier le passé.
» Aucun de vous ne sera poursuivi par mon ordre s'il
» se tient en repos dès ce moment. Ce n'est pas vous
» qui êtes coupables, mais moi seul, car j'ai eu le tort
» de ne pas vous accorder ce que vous me demandiez
» l'autre jour, ici même. »

Cette démonstration échoua.

Les ennemis de Justinien, en l'entendant parler avec tant d'humilité, le crurent beaucoup plus dépourvu de moyens de résistance qu'il ne l'était réellement et leur audace s'en accrut.

« Tu mens, Sgaudari [6] ! Ce serment, tu le tiendrais comme tu l'as tenu à Vitalien ! »

Ainsi répondirent des milliers de voix. Justinien voulût répliquer, mais ses paroles se perdirent dans les clameurs et les imprécations de la foule.

Il rentra précipitamment au palais tout à fait découragé et songeant à fuir.

Le soir, il convoqua les sénateurs et les autres dignitaires présents au quartier impérial et les autorisa à revenir chez eux. Dans le nombre, nous l'avons

vu, se trouvaient Hypathius et Pompée, les neveux d'Anastase.

Justinien craignait que leur présence auprès de lui ne provoquât une sédition militaire, et les croyait moins dangereux au dehors.

Un attentat contre sa personne lui paraissait possible. D'un autre côté, mettre la main sur eux était hasardeux, car on pouvait aussi déterminer l'explosion qu'on redoutait; leur attitude était toujours celle du dévouement. Ils résistèrent longtemps. C'était, disaient-ils, un déshonneur pour eux d'abandonner leur Souverain dans un tel péril. Il fallut un ordre formel de Justinien pour les décider.

Enfin, ils quittèrent le palais et rentrèrent dans leurs demeures où ils passèrent la nuit.

Leur dévouement n'était qu'un masque. Ce n'était pas seulement de la haine, mais du mépris, que les neveux d'Anastase, qui prétendaient descendre du grand Pompée et avaient gardé le vieil orgueil des patriciens de Rome, ressentaient pour cette famille de paysans couronnés, dont le chef, le défunt Empereur Justin, ne savait pas même signer son nom.

Le mariage de Justinien avec Théodora, accompli après la longue résistance de sa mère Béglénitza dont on avait fait une Vigilantia, les avait réjouis, et, devant leurs amis, ils ne tarissaient pas de railleries

sur l'ancienne hétaïre devenue la mère de l'Eglise, l'oracle de l'orthodoxie.

Sur la fin de sa vie, Anastase avait songé à choisir un successeur parmi ses trois neveux, mais il était mort sans le désigner, ce qui avait facilité l'avènement de la dynastie impériale.

Le plus propre au rôle de prétendant était Hypathius, et les deux autres ne songeaient pas à lui disputer ce dangereux privilége. Il avait montré de la bravoure et des talents militaires dans la guerre contre le chef barbare Vitalien et plus tard contre les Perses.

En 524, ses succès à la tête de l'armée de l'Orient excitèrent les ombrages de Justinien qui se hâta de le remplacer. Mais ses brillantes qualités étaient paralysées par une fatale indécision, et il était à craindre que dans la crise actuelle il ne sut ni agir ni s'abstenir à propos.

Hypathius qui voyait trop bien les difficultés de sa situation pour conserver le sang-froid nécessaire pour en triompher, recevait sa principale impulsion de son cousin Pompée. Celui-ci réveillait les désirs du prétendant, nourrissait ses espérances et le poussait aux entreprises hasardeuses.

Pompée avait contre l'Empereur un grief tout personnel. On disait que la beauté de sa femme

Anastasie avait vivement impressionné Justinien, et que le dévot Autocrator, oubliant un instant « la très-pieuse épouse que le ciel lui avait donnée, » avait laissé voir pour celle de son rival dynastique des sentiments passionnés que la vertueuse Anastasie n'avait pas laissé se développer.

Quant à Probus, à la fois ambitieux et trembleur, orgueilleux et lâche, prompt à mettre ses amis en avant pour les abandonner et les accuser, mélange de despote et d'esclave, il n'avait aucune importance, et personne ne le prenait au sérieux ; il montra plus tard son vrai caractère, en acceptant de Justinien, après la catastrophe de sa famille, des richesses et des dignités.

Les partisans d'Hypathius n'espéraient plus le voir sortir du quartier impérial. Son retour parmi les siens leur parut providentiel et exalta leurs espérances au plus haut degré. Dès le point du jour, une foule immense se porta devant son palais criant : Hypathius Auguste !

Dans une salle ornée de la statue de son aïeul Pompée, le prétendant tenait conseil avec son beau-frère et ses amis particuliers, parmi lesquels on remarquait l'ancien préfet du Prétoire Julien, qui, à peine élevé à ce poste, avait été remplacé par un nouveau favori, Jean de Cappadoce ; le patrice Eulo-

gius et le sénateur Dexicrate, ancien consul, et parent des neveux d'Anastase.

Les délégués des corporations de Constantinople et des villes voisines appartenant à la classe moyenne écrasée par le système fiscal de Justinien, se succédaient auprès d'Hypathius, le pressant de se rendre au forum de Constantin pour y revêtir les insignes impériaux.

Presque tous ses amis l'y poussaient également. Pompée, froid et résolu, avait mis sa cuirasse et ceint son épée. Toujours indécis, Hypathius se répandit en vains discours, n'osant pas faire le pas décisif et ne se résignant pas davantage à sacrifier ses espérances ambitieuses.

Il trouvait encore un motif d'hésiter dans l'attitude de sa femme Marie, une des plus attachantes figures de la société byzantine, renommée par sa beauté, par les qualités de son esprit et sa bienfaisance. Profondément dévouée à son mari, l'éclat d'un trône si souvent ébranlé ne la tentait pas. Elle s'enlaçait à Hypathius, le conjurait de rester.

Aux portes du palais l'impatience du peuple s'irritait de plus en plus, et bientôt un flot d'insurgés fit irruption dans la salle. Fatigués des clameurs de Marie, les plus ardents l'arrachèrent des bras de son époux et l'entraînèrent dans le Gynécée.

Cependant, Hypathius hésitait encore, quand on le

saisit à son tour pour l'élever sur un bouclier et le porter au forum de Constantin.

Là, on fit halte pour improviser devant la multitude le couronnement de son nouveau maître. Hypathius montant sur le plus haut degré du piédestal de la colonne de porphyre, cerclée de couronnes dorées, qui portait la statue colossale de Constantin, dont la tête en guise de rayons était entourée de grands clous que l'on croyait être ceux qui avaient servi à la passion du Christ.

Faute de diadème, on couronna le prétendant avec une chaîne d'or et on l'acclama.

Déjà plusieurs sénateurs et patrices se tournaient vers l'astre nouveau. Puis une délibération s'ouvrit en plein forum, à la manière antique, pour rechercher le meilleur moyen d'assurer le triomphe.

L'opinion générale fut d'accélérer le mouvement et de donner l'assaut au palais impérial.

Le sénateur Origènes, homme d'une grande expérience, émit en ces termes un avis contraire :

« *Romains,* » dit-il (moins les Byzantins ressemblaient aux Romains, plus ils affectaient d'en porter le nom), « ce n'est point aux armes qu'il faut demander la fin de cette crise.

» Conquérir la victoire et le pouvoir ne peut être pour nous l'affaire d'un moment.

» C'est en nous fortifiant, en durant, que nous
» vaincrons. S'en remettre au hasard du glaive, c'est
» le fait de désespérés qui n'ont pas d'autre ressource.

» Pourquoi tout risquer en attaquant Justinien
» dans son palais, quand son pouvoir méprisé et déjà
» délaissé s'effondre d'heure en heure, quand bientôt
» le tyran sera trop heureux que nous le laissions
» fuir.

» Concentrons nos forces et attendons.

» Nous avons sous la main d'autres palais où le
» nouveau souverain peut attendre la fin de la lutte
» et diriger les événements. »

Ce conseil, qui aurait probablement amené la perte de Justinien en raffermissant l'insurrection, ne fut pas écouté. Tous les orateurs qui succédèrent à Origènes blâmèrent sa prudence intempestive et conclurent à une action immédiate. Hypathius lui-même se rangea de leur avis.

On résolut de se porter en masse à l'Hippodrome pour organiser l'attaque du palais.

Dès qu'il apprit le couronnement d'Hypathius, Justinien fit doubler les postes qui gardaient les issues du quartier impérial, et appela ses généraux et ses ministres à un conseil suprême.

Il se tint dans la grande salle octogone du Chrysotriclinium, d'où l'on apercevait la mer et le port du

palais, où les trirèmes impériales, déjà chargées de trésors, se tenaient prêtes à prendre le large.

Justinien parut, précédé des silentiaires et suivi de spathaires, dont l'un portait son épée et l'autre son bouclier d'or émaillé.

Il avait revêtu le costume impérial de cérémonie, mais, sur sa tête, brillait au lieu de couronne un casque sans visière, orné sur le bord inférieur de deux rangées de perles et surmonté d'un cimier en forme de houppe.

Il gravit l'estrade qui conduisait à son trône placé entre quatre colonnes supportant un dais doré. Au dessus du trône, une statue de la victoire, les ailes déployées, tenait à la main droite une couronne de laurier qu'elle semblait vouloir poser sur le front de ce monarque peu guerrier.

A côté du trône de Justinien, on en avait disposé un autre où Théodora prit place.

Plus bas étaient des siéges d'or, où s'assirent en qualité de membres de la famille impériale, les neveux du souverain, Germanus, Justus et Boraïdès. Au bas de l'estrade on voyait, à droite, le trône de Constantin-le-Grand; à gauche, celui de Théodose.

Ce pompeux appareil déguisait mal le trouble de Justinien et l'aspect tragique des choses.

Cependant, d'un air impassible et d'une voix lente,

l'Empereur exposa la situation, et, sans conclure, invita les assistants à donner leur avis.

Jean de Cappadoce parla le premier.

Il montra l'insurrection déjà maîtresse de Constantinople et pouvant d'un moment à l'autre porter l'incendie dans le palais, qu'une sorte de miracle avait préservé jusqu'ici. La mer était libre encore, il fallait se hâter d'en profiter. Qu'arriverait-il si la défection s'étendait aux marins de la flotte ?

Un prompt départ pouvait seul sauver l'Empereur et le trône. Il gagnerait Héraclée de Thrace, ville voisine et fortifiée, où il rallierait les garnisons des provinces.

Pendant ce temps, Mundus et les Hérules, Constantiolus et les cubiculaires, 3,000 hommes environ, se fortifieraient dans le quartier impérial et suffiraient à le défendre. Le reste des généraux et des soldats s'embarquerait avec l'Empereur, qui reparaîtrait bientôt à la tête d'une armée formidable pour écraser la révolte après son triomphe d'un jour.

Un morne silence, qui était celui de l'acquiescement, accueillit les paroles de Jean de Cappadoce.

Justinien fut consterné, car il ne pouvait douter de la sincérité d'un homme aussi compromis à son service, et qu'il n'avait aucune chance d'échapper aux haines furieuses qu'il soulevait. Pourtant, sans paraître ému, il invita Bélisaire à parler.

Au grand étonnement de tous, le général de l'armée d'Orient se rangea à l'avis de Jean de Cappadoce. Incomparable sur le champ de bataille où il se montrait à la fois tacticien accompli et le plus courageux des soldats, il se déconcertait facilement dans d'autres situations, et, au point de vue purement militaire, son découragement n'était que trop fondé.

Les autres conseillers de Justinien appuyèrent la résolution proposée. Aucun d'eux cependant ne pouvait se faire illusion sur la possibilité d'un retour de fortune en cas de départ. Il était clair pour tous qu'il ne s'agissait plus pour l'Empereur de garder son trône, mais de sauver sa vie et ses trésors, et, sans doute, pour peu de temps.

Théodora avait écouté en silence, dans une attitude hautaine et dédaigneuse. Elle se leva tout à coup et d'une voix irritée :

« On ne s'étonnera pas de voir une femme intervenir » auprès des hommes, quand ceux-ci faiblissent et » s'abandonnent. D'ailleurs, quand le péril est à son » comble, chacun a le devoir de parler.

» Je ne fuirai pas, dût la fuite être l'unique moyen » de salut. Tous ceux qui voient le jour paieront » tribut à la mort, et pour celui qui a régné, elle est » mille fois préférable à une vie d'esclave vagabond.

» Pour moi, je ne saurais vivre dépouillée de la

» pourpre et du diadème, et sans les hommages de
» ceux qui m'ont saluée leur souveraine.

» Si tu veux fuir, Autocrator, voici la mer, voici
» des vaisseaux et de l'or ; mais crains de ne trouver
» au lieu du salut promis qu'une mort ignominieuse.

» Je m'en tiens à l'antique parole : Le trône est le
» plus glorieux des tombeaux [7]. »

Ce langage si audacieux et si féminin à la fois produisit, d'après tous les témoignages contemporains, une impression extraordinaire. Pour en bien comprendre tout l'effet, il nous manque sans doute d'avoir entendu le monstre lui-même, cette diablesse de génie attachée à l'existence de Justinien.

A sa voix, ces généraux découragés, ces dignitaires effarés rougirent de leurs craintes et lui répondirent par des cris d'assentiment. On résolut de rester et de combattre.

IV

LE COMBAT

—

Cependant, les insurgés s'étaient rassemblés au Cirque autour d'Hypathius, qui avait pris place dans la tribune impériale, supportée par vingt-quatre hautes colonnes et inaccessible du côté de l'arène; cette tribune formait comme un petit palais qui communiquait avec le quartier impérial par une longue galerie aboutissant à une vaste cour où donnait accès un portail d'airain.

Près de lui se tenaient son beau-frère Pompée et Julien, l'ancien préfet du Prétoire.

La foule encombrait les gradins, saluant le nouvel Autocrator d'interminables acclamations. Elle demandait à se précipiter dans le palais pour y prendre le diadème et la pourpre.

Le prétendant, pâle et triste, recevait d'un air morne les félicitations de ses courtisans d'une heure.

Il était si peu rassuré que, commençant à jouer un jeu double, il chargea secrètement le référendaire Ephrémius de pénétrer au palais impérial pour annoncer à Justinien qu'il n'avait agi que contraint et forcé, qu'il exécuterait ses ordres et travaillerait à contenir et à tromper ses ennemis.

C'était à la fois dans sa pensée un moyen (bien chimérique, il est vrai) de se sauver en cas d'échec, et une façon assez adroite de s'assurer de l'état des esprits dans l'intérieur du palais. Mais Ephrémius ne pût arriver jusqu'à Justinien.

Les soldats de garde aux avant-postes de la Chalké refusèrent de le laisser pénétrer plus loin, malgré ses instances. Il se retirait, quand il rencontra le médecin Thomas, son ami, l'un des secrétaires de Justinien, auquel il fit part de la mission que lui avait confiée Hypathius.

Thomas, secrètement affilié aux hellénisants, détestait comme tous ses coreligionnaires la dynastie nouvelle. L'idée lui vint de précipiter les événements en exaltant l'audace du prétendant et des insurgés. Il donna à Ephrémius la nouvelle fausse que Justinien et Théodora étaient partis pour la Thrace pendant la

nuit, et qu'il ne restait plus au quartier impérial que quelques détachements de la garde.

Ephrémius courut précipitamment au Cirque et cria de loin à Hypathius : « Maître ! Dieu veut que tu » règnes. Le tyran s'est embarqué cette nuit pour la » Thrace. »

Le prétendant, rassuré, se crut Empereur tout de bon et se carra sur son trône, pendant que les acclamations redoublaient : « Longs jours à Hypathius » Auguste ! Longs jours à l'Empereur des Romains ! »

Tous se flattaient que la lutte était terminée, et qu'il n'y avait plus qu'à se présenter au palais où l'on ne rencontrerait pas de résistance. Deux cent cinquante jeunes Verts, cuirassés et armés de lances, s'offrirent les premiers pour forcer les portes et introduire Hypathius.

Au palais, cependant, on était prêt à l'action. On ne voulait plus attendre l'attaque, mais courir droit à Hypathius et abattre avec lui la révolution. Dans ce but, il fut décidé que Bélisaire et Mundus entreraient dans le Cirque de deux côtés différents et fermeraient toutes les issues.

Justinien, accompagné de plusieurs sénateurs, se rendit sur la terrasse du palais, et, sous ses yeux, toutes les forces dont on pouvait disposer sans dégarnir les postes les plus nécessaires, se formèrent

en trois divisions dans la cour qui s'étendait derrière le Cathisma ou tribune impériale. C'étaient Mundus avec les Hérules, Bélisaire avec les Goths, Constantiolus avec les spathaires et les cubiculaires.

Mundus ne devait se mettre en mouvement qu'après que Bélisaire aurait gagné par une voie latérale le Tribunal du Cirque. Le Tribunal faisait suite à un bâtiment encore occupé par des soldats de la garde. Par là, on pouvait cerner Hypathius en peu de temps.

Bélisaire y marcha résolûment et ordonna aux gardes d'ouvrir les portes. Ceux-ci, après quelque hésitation, s'y refusèrent, et ce fait, mieux que tout autre, peut donner une idée de cette décomposition. On sut plus tard qu'ils avaient promis leur neutralité aux agents du prétendant.

Bélisaire, désespéré, revint vers Justinien, criant que tout était perdu, que la garde impériale elle-même pactisait avec l'insurrection. Mais l'élan produit par l'exemple de Théodora durait toujours. Bélisaire reçut l'ordre de faire un détour par les portiques de la Chalké, à travers les ruines encore fumantes, de manière à pénétrer dans l'Hippodrome par le nord.

Pour faciliter son œuvre, on avait déjà employé des moyens d'un autre genre. Le cubiculaire Narsès (autre que le général eunuque de ce nom) s'était glissé dans le Cirque avec de nombreux émissaires

chargés d'or, pour travailler à détacher les Bleus de l'insurrection.

Ceux-ci représentèrent aux anciens amis de Justinien, si longtemps comblés de faveurs, que leur alliance avec les Verts n'était qu'une duperie, que la chute du prince serait leur perte, etc. Ces manœuvres ne laissèrent pas de produire de l'effet, et quelques meneurs s'enhardirent jusqu'à crier : « Vive Justinien ! »

Ces cris furent étouffés par des huées de la foule qui lança des pierres aux agents de Narsès, mais ils avaient produit de la confusion et de l'inquiétude. Des rixes s'engagèrent. Des groupes tumultueux se formèrent dans l'arène et sur les gradins.

Tout à coup, au nord de l'Hippodrome, retentirent d'effroyables clameurs. Bélisaire entrait dans l'enceinte, à la tête des Goths et des Hérules.

Il avait eu beaucoup de peine à arriver jusqu'au Cirque à travers les décombres incendiés et les maisons croulantes. Approchant enfin du portique des Bleus, il renonça à investir directement la tribune impériale. La porte latérale qui y conduisait était barricadée, garnie par derrière d'hommes armés. Eût-il franchi cet obstacle, il lui fallait s'avancer et combattre dans un espace étroit où une simple poussée de la multitude pouvait l'arrêter.

Jugeant la situation avec la promptitude et le sang froid d'un général éprouvé, il aima mieux se jeter dans l'arène, marcher droit à la foule confuse, agitée comme une mer, incapable de se mouvoir avec ensemble. Ses colonnes, poussant le cri de guerre, franchirent la porte principale de l'Hippodrome qui faisait face au Cathisma et s'élancèrent, l'épée à la main, à travers l'épaisse cohue.

On devine la terreur que cette apparition formidable et inattendue causa chez cette multitude en désordre, mêlée de femmes, d'enfants et d'étrangers, et qui croyait le combat fini par le départ de Justinien. Aussi, la plupart ne songèrent qu'à fuir par les issues qui restaient encore libres et s'y précipitèrent.

Pourtant, il y avait dans cette masse innombrable beaucoup d'hommes résolus et bien armés, soldats des cohortes urbaines, hellénisants, fanatiques religieux et politiques, qui essayèrent de résister. Des combats partiels s'engagèrent sur tous les points du Cirque, pendant que les quelques centaines de Verts qui formaient la garde d'Hypathius et qui s'étaient présentés un peu auparavant pour attaquer le palais, se groupaient au pied du Cathisma, d'où leur souverain improvisé contemplait cette scène extraordinaire.

Le petit nombre des assaillants pouvait encore faire illusion au prétendant et lui laisser quelque espoir,

lorsqu'un nouveau torrent de combattants se précipita dans l'Hippodrome par la porte appelée depuis *Nécra* à cette occasion : c'étaient Mundus et les Hérules.

Bientôt après, refoulant les fuyards dans le champ de carnage, débouchèrent par toutes les entrées de l'Hippodrome des Huns et des Allains, conduits par le fils de Mundus, les spathaires et les cubiculaires de Constantiolus, les excubitores et les scolaires de la garde, qui, entraînés par l'exemple, suivirent un peu contre leur gré leur général Narsès.

Dès lors ce ne fut plus un combat, mais une tuerie universelle, sans distinction de Bleus ou de Verts, une chasse à l'homme dans l'arène et sur les gradins, dans les écuries, les carceres et les loges des cochers, dont les grilles de bronze furent brisées, dans les salles du tribunal et des corps de garde, dans la maison du portier Antiochus, partout où les insurgés, pris comme dans un filet, essayaient en vain d'échapper à la poursuite furieuse des soldats, car maintenant toutes les issues étaient fermées.

Les uns grimpaient sur la Spina [8] et tombaient percés par les longues lances des Hérules. D'autres sautaient dans l'Euripie [9] et s'y noyaient. Quelques désespérés gagnaient le haut de l'édifice, se précipitaient au dehors et se brisaient les membres.

Les supplications inutiles des femmes, les blas-

phèmes et les imprécations, les cris théologiques des monophysites qui, tombant sous le glaive ou la hache d'armes, affirmaient encore le Dieu unique, les hurlements gutturaux des barbares qui sous leurs manteaux de fourrures semblaient des bêtes de proie à face humaine, se fondaient dans une clameur immense qui étouffait la voix de la mer dont le vent soulevait les vagues.

Des milliers de morts et de blessés encombraient l'enceinte et ses dépendances, une vapeur chaude montait dans l'air épaissi. Le sang ruisselait à flots des gradins de marbre blanc, et de larges flaques rouges inondaient le sable de l'arène.

Spectacle à ravir Néron et Domitien, qui, dans les amphithéâtres de la Rome des Césars, n'avaient jamais assisté à pareille fête !

V

LA VICTOIRE

—

Quant tout fut fini dans le Cirque, Bélisaire donna l'ordre d'attaquer le Cathisma. Le portail d'airain donnant sur une des cours du palais ayant été barricadé, les soldats dressèrent des échelles d'assaut du côté de l'arène, et les scolaires de la garde ayant à leur tête Boraïdès et Justus, neveux de Justinien, se précipitèrent les premiers dans la tribune où un petit nombre de défenseurs se groupaient encore autour d'Hypathius : toute résistance était impossible. Le prétendant, renversé de son trône, fut conduit immédiatement devant l'Empereur avec son beau-frère Pompée.

Ce dernier faiblit dans ce moment.

Se traînant à genoux devant Justinien, il protestait

avec larmes de son innocence : « Maître, dit-il, c'est » par zèle pour ta cause que nous avons rassemblé » tous tes ennemis dans le Cirque ».

—Vous avez bien fait, répondit ironiquement Justinien, mais vous n'auriez pas dû attendre que la moitié de la ville fut consumée.

Hypathius montra plus de dignité, non sans trahir son double jeu.

Après avoir reproché à son beau-frère sa contenance peu virile, il ajouta qu'il ne pouvait plaindre ceux qui avaient péri dans l'Hippodrome par le fer des soldats, après y avoir entraîné Pompée et lui-même, qui n'avaient aucun mauvais dessin contre l'Empereur.

Ce langage, comme on pense, ne désarma pas Justinien, qui ordonna aux candidats de conduire les neveux d'Anastase dans une des prisons du palais.

La tuerie au Cirque avait coûté trois ou quatre fois plus d'hommes que les combats des rues, de trente à quarante mille peut-être.

Des messages furent expédiés sur-le-champ dans toutes les grandes villes de l'Empire pour annoncer la victoire du gouvernement.

D'après les nouvelles du soir, l'ordre régnait à Constantinople.

Pendant la nuit, une barque sortit du port impérial

et s'avança vers la Propontide. Elle portait les corps des patrices Hypathius et Pompée qui avaient été exécutés sommairement. Ils furent jetés à la mer.

Les flots ramenèrent plus tard le corps d'Hypathius, et Justinien permit qu'on l'inhumât dans l'église de Sainte-Maure.

L'aspect de la ville à demi consumée était navrant. On en avait fermé les portes pour empêcher les suspects de s'évader. Les ponts étaient interceptés, les vaisseaux arrêtés aux postes d'Hiéron et d'Abydos.

Dans les rues désertes et silencieuses les boutiques restaient fermées. Les portefaix d'Amastra, les matelots étrangers, les juifs du Chalkopration erraient çà et là fouillant dans les décombres.

Dans le port, les navires se succédaient sans relâche, amenant des soldats des garnisons d'Europe et d'Asie.

Plus de soixante-dix mille hommes, la plupart barbares, campaient dans les cours et les jardins du palais impérial, sur les places publiques et jusque dans les églises.

Les Huns, trapus, basanés, portant un manteau de peaux de rats sur leurs vêtements sombres ; les Phrygiens Lycocranites ou têtes de loups, coiffés du bonnet

national ; les Tartares au nez camus, aux longues tresses descendant jusqu'au bas des reins, ces ancêtres des futurs conquérants de Byzance, montagnards de l'Isaurie ; les Arabes saracènes, toutes les races orientales s'y mêlaient aux fils du Nord : Goths, Mains, Gépides, Hérules.

Le lendemain les escouades, guidées par des époptes, se répandirent dans la ville et aux environs pour faire la chasse aux insurgés.

Beaucoup de sénateurs, de patrices, de personnages de distinction, refugiés dans les églises et les monastères, en furent arrachés et périrent.

Ceux qu'on arrêtait étaient entassés dans les cachots souterrains du quartier impérial, où on leur envoyait des espions déguisés en moines pour leur arracher des révélations.

Le soir, les barbares rassemblés autour de grands feux, dévoraient des quartiers de bœuf et de mouton.

Les vins de l'Archipel coulaient à flots.

Les chambellans de l'Empereur distribuaient de l'or.

Les chants sauvages des forêts scandinaves et des steppes de l'Asie boréale retentissaient dans la ville grecque.

Les courtisans avaient reparu bien vite et se mêlaient aux soldats sur les ruines et dans les palais abandonnés.

Cependant des tourbillons de flamme et de fumée s'élevaient de l'Hippodrome, où l'on avait amoncelé toute une forêt de pins et de cyprès, bûcher colossal où brûlaient trente mille cadavres.

De plus en plus, l'ordre régnait à Byzance.

Le Basileus était sauvé !

FIN DE LA VIE BYZANTINE AU VIe SIÈCLE

L'ALEXANDRIE

DES

PTOLÉMÉES

I

LA VILLE

—

La plus jeune des villes de l'ancien monde, improvisée par le conquérant macédonien, était bientôt devenue la première, la mieux faite pour le rôle de capitale d'un empire universel, comme son fondateur le crût, et comme la dernière des Lagides « l'Hélène du Nil, » Cléopâtre le rêva encore. Trois siècles avant Jésus-Christ, l'Alexandrie des Ptolémées l'emportait par la population, la grandeur et la richesse sur Carthage, sur Athènes, même sur l'orgueilleuse Rome.

A sept stades de la côte, l'île où brille le Phare dédié aux dieux sauveurs, barre le golfe compris entre les deux pointes de terre qui embrassent Alexandrie. Ses deux extrémités forment un port divisé en deux moitiés presque égales par l'Heptas-

tade, gigantesque môle qui la relie à la ville. Un canal navigable, appelé rivière de Canope, qui joint le lac Mareotis à la mer, aboutit à un second port creusé de main d'homme. A gauche de l'Heptastade, une petite île pleine de jardins, Antirhodus, fait face au port du palais des Lagides. Sur un roc s'élève le Posidion ou temple de Neptune.

Comme le Palerme actuel, Alexandrie est entièrement traversée, du nord au sud, de l'est à l'ouest, par deux Corsos qui se croisent à angle droit. L'un court de la Nécropole à la porte de Canope, l'autre de l'Heptastade à la Porte du Soleil. Larges de 30 mètres et bordés de portiques à colonnes, ils forment, en se rencontrant, l'Agora d'Alexandrie, voisine du Sôma ou tombeau d'Alexandre, qui donne à cette ville sans passé une incomparable magie.

Dans le rayon des deux ports, vers le nord, se succèdent les palais royaux qui ne sont que la maison grecque démesurément agrandie et gâtée par le faste oriental, la bibliothèque, le museum, les théâtres et les temples helléniques. Au sud du Corso longitudinal, une autre région de la ville grecque contient le stade, le gymnase, l'amphithéâtre, les dicastères. A l'ouest, les masses de la citadelle et du serapeum, le temple d'Isis projeté par le conquérant et bâti par ses successeurs, signalent le quartier égyptien, peuplé surtout

d'artisans : tisseurs de lin, brodeurs, souffleurs de verre. Il touche au quartier juif qui s'étend jusqu'à la porte de Canope, devant laquelle, hors de l'enceinte, se dresse le colossal hippodrome où peut prendre place toute la population de la cité. Le faubourg de l'hippodrome se prolonge jusqu'à la rivière de Canope. Un autre faubourg s'est formé autour de la Nécropole. Des grottes sépulcrales trouent les rochers de la côte. La fumée des bûchers helléniques monte dans l'air, pendant que, dans les sombres galeries des catacombes, les embaumeurs égyptiens accomplissent leur œuvre funèbre [1].

Dans les emporia qui bordent le circuit du grand port, s'amoncellent le blé, le papyrus, les voiles et les tapis de Memphis, les cristaux et les porcelaines de On, les coupes Alassontes avec figures dont la couleur change suivant l'aspect sous lequel on les regarde, tous les produits de l'agriculture et de l'industrie égyptiennes. Les caravanes venues de l'Afrique intérieure par la voie de Cyrène et des Oasis, le canal de Philadelphe qui joint la mer d'Egypte au port de la Mer Rouge qui reçoit les vaisseaux arrivant de l'Inde et de l'Arabie, y déposent l'or de Chrysé et du pays des Sabéens, la soie et l'ivoire, les épices et les aromates. Autour des marchands, grecs, syriens, carthaginois, italiotes, s'agite une nuée d'interprètes. Les

grands navires à la flamme rouge, portant à l'arrière un chénisque doré, à la proue l'image d'un dieu, touchent aux quais de granit. Ceux-ci mettent à la voile pour l'Attique chargés de blé. C'est un don du roi. Athènes, devenue une ville d'histrions, de déclamateurs et de courtisanes, n'est plus que la cliente, le parasite des Ptolémées. D'autres portent à Rhodes et à Carthage les balistes, les catapultes, toutes les puissantes machines de guerre perfectionnées par les ingénieurs d'Alexandrie. Des statues de granit rouge et de basalte noir gisent sur les quais comme des cadavres gigantesques. Ce sont les nouveaux dieux à la mode dont l'Egypte pourvoit tout le monde greco-oriental, des Sérapis, des Harpocrate, des Anubis, des Memnon. Un vaisseau corinthien débarque des dieux grecs. Porter des dieux en Egypte, c'est porter des hiboux à Athènes. N'importe, ils trouveront des adorateurs. Des bandes d'esclaves stationnent près des échelles d'abordage. Alexandrie, comme Syracuse, est « l'école des esclaves ». C'est là qu'on les dresse à tous les métiers, qu'on les assouplit à tous les arts raffinés et luxurieux. Les *pueri alexandrini* sont célèbres. La grande ville envoie partout, jusque chez les rois Indiens et Parthes, des cuisiniers, des grammairiens, des bouffons, des philosophes, des musiciens, des danseurs.

II

LE PEUPLE ET LES ROIS

—

Dans les rues, bâties en ligne droite pour donner carrière aux vents étésiens qui soufflent du nord, se presse une foule cosmopolite, aux mille aspects, agitée et bruyante : Grecs en tunique et en chlamyde ; Egyptiens au teint brun-rougeâtre portant la calasiris aux manches courtes serrée au-dessus des hanches, noirs enfants du désert ; Indiens, Persans, Juifs, Sabéens, Carthaginois. Les lourds Phalangites-Macédoniens défilent avec leurs boucliers incrustés d'argent et leurs piques démesurées. Des cavaliers Thraces escortent des esclaves et des éléphants destinés à l'armée du roi, pris dans la grande razzia qui a lieu tous les ans dans l'Ethiopie intérieure. Un ramassis d'hommes de races à demi-bestiales, Troglodytes,

Macrobiens, Ichthyophages, marche avec les puissants animaux. On y remarque jusqu'à ces fabuleux Pygmées dont les modernes ont si longtemps nié l'existence, et que l'on vient de retrouver sous le nom d'Akkas [2]. Près du stade, un philosophe disserte sur « l'état passager et l'état permanent, » pendant qu'un peu plus loin, des pénitents d'Isis, en robes couleur de safran, les bras nus et des épées à la main, dansent et hurlent au bruit des cymbales. Dans une salle de lecture installée sous le portique d'un temple, un sophiste, grimé comme un acteur, déclame à propos des malheurs d'Hécabe ou de la mort de Démosthène; assis au pied d'une colonne, un moine boudhiste, en haillons, annonce à quelques humbles la bonne nouvelle des bords du Gange, l'évangile de Cakyâ-Mouni [3]; qui sait où germeront ces semences mystérieuses? Un roi grec de la Bactriane, pélerin du tombeau d'Alexandre, s'arrête pour regarder des hommes en toge blanche bordée de pourpre qui fendent la foule d'un air grave et fier. Ce sont les ambassadeurs de la grande République de l'ouest, encore rude et pauvre, mais déjà redoutée. Sortis il y a peu de jours de leur ville obscure et montueuse, de leurs demeures étroites où les lares de bois et les bustes de cire peinte des aïeux, décorent seuls l'atrium enfumé, ils contemplent avec un étonnement hautain cette

civilisation éblouissante et à double face, ces obélisques dressés devant des temples corinthiens, ces processions de dieux inconnus. Ils arrivent au vestibule du palais où veillent les Argyraspides de la garde macédonienne, et sont introduits près du Lagide qui joue de la cithare, ou disserte avec un grammairien. Après le banquet, où il a fait distribuer à ses hôtes des couronnes d'or comme à des rois, Ptolémée les conduit par de longs portiques de marbre dans son parc plein d'arbres exotiques et d'animaux rares, leur montre sa bibliothèque, ses tableaux, son baguier, leur donne des livres et des pierres gravées. Puis, il monte avec eux dans sa galère de parade, palais flottant de dimensions colossales, aux trois étages de galeries portées par des colonnes enguirlandées de fleurs d'or et de pourpre.

Le groupe le plus nombreux et le plus important de la population d'Alexandrie était la colonie grecque, formée de tous les émigrants de race hellénique qui s'étaient rassemblés autour des Macédoniens de Ptolémée Lagus, et qui, depuis, n'avaient pas cessé d'y affluer. C'était un élément trouble, mais merveilleusement actif et intelligent, mobile, railleur, avide de nouveautés, prompt à l'émeute. L'Egyptien, sombre, indolent, passif, plié depuis des siècles au régime des castes et aux lois rigides qui enchaînaient

Macrobiens, Ichthyophages, marche avec
animaux. On y remarque jusqu'à ces
mées dont les modernes ont si long
tence, et que l'on vient de retr
d'Akkas [2]. Près du stade, un ph
« l'état passager et l'état perm
peu plus loin, des pénitent
de safran, les bras nus et
et hurlent au bruit de
lecture installée sous
sophiste, grimé cor
des malheurs d'Hé
assis au pied d'u
haillons, annc
nouvelle des
Mouni [3]; q
rieuses? temples, à
beau d'A devinait le triomphe
en to portait en lui [4]. Aussi,
la fo ste des habitants, surtout des
der me séculaire causa, sous les Césars,
e bles massacres. Après la ruine de Tyr,
up de Phéniciens s'étaient aussi fixés à Alexan-
. Restaient de très-nombreux étrangers et les
soldats mercenaires, Macédoniens et Grecs, Thraces,
Gaulois, Ethiopiens, Indiens conducteurs d'éléphants

ᐧvau de l'armée consistait dans la
ᐧarde royale composée en partie
ᐧaient à servir sous des rois de
lats solides, rudes, fidèles,
ᐧc une entière liberté (5).
t des rois Hellènes,
habiles, tolérants,
ᐧrs sujets, tirant
ssources du
ᐧuverains
ᐧmmes
ᐧs, et l'on
., comme toutes
les Diadoques, elle
airain de Rome. Il se pro-
ans son sein, des compétitions
d'horribles tragédies de palais. Ces
ue Philopator, Philométor, Philadelphe,
ites en écriture sacrée sur les parois des temples, purent souvent paraître avec raison une sanglante ironie aux yeux de la foule. L'émeute était fréquente dans la métropole, mais ne s'attaquait pas à la dynastie. La population grecque aimait les Lagides qui brillaient toujours du prestige de leur aïeul et du grand Alexandre. Presque toujours, le soulèvement, quand il n'en voulait pas aux Juifs, se produisait à

ses pas et réglaient tous les actes de sa vie, jusqu'à son hygiène, le contraire du citoyen de Rome et de l'Hellène artiste et libre-penseur, vivait paisible, toujours conduit par ses prêtres que l'adroite politique des Ptolémées avaient entièrement ralliés à leur cause. Les Juifs, au nombre de 30 ou 40 mille peut-être, jouaient déjà un rôle important. La pauvreté de leur pays, les invasions successives, les persécutions des Séleucides, les avaient jetés en masse à Alexandrie où ils jouissaient des droits civils et d'une entière liberté religieuse. Le gouvernement avait poussé la tolérance à leur égard jusqu'à leur accorder le temple de Bubastis pour y célébrer leur culte. Ils étaient exempts du service militaire. Pourtant, ce peuple fanatique et théocrate, volontairement cantonné dans son quartier, se montrait insociable, intraitable, disant raca à cette société brillante, à ses temples, à ses pompes, à ses arts, comme s'il devinait le triomphe de l'idée rénovatrice qu'il portait en lui [4]. Aussi, était-il exécré du reste des habitants, surtout des Grecs. Cette haine séculaire causa, sous les Césars, d'épouvantables massacres. Après la ruine de Tyr, beaucoup de Phéniciens s'étaient aussi fixés à Alexandrie. Restaient de très-nombreux étrangers et les soldats mercenaires, Macédoniens et Grecs, Thraces, Gaulois, Ethiopiens, Indiens conducteurs d'éléphants

de guerre. Le noyau de l'armée consistait dans la phalange et dans la garde royale composée en partie de Macédoniens qui aimaient à servir sous des rois de leur race. C'étaient des soldats solides, rudes, fidèles, parlant à leurs souverains avec une entière liberté [5].

Sur ce monde mêlé régnaient des rois Hellènes, despotes sans doute, mais despotes habiles, tolérants, artistes, préoccupés du bien-être de leurs sujets, tirant un merveilleux parti des immenses ressources du pays. La plupart des Ptolémées furent des souverains intelligents; les trois premiers furent des hommes supérieurs. La dynastie régna trois cents ans, et l'on n'entrevoit pas le terme de sa durée, si, comme toutes les maisons royales fondées par les Diadoques, elle n'avait rencontré le bras d'airain de Rome. Il se produisit, il est vrai, dans son sein, des compétitions désastreuses et d'horribles tragédies de palais. Ces épithètes de Philopator, Philométor, Philadelphe, inscrites en écriture sacrée sur les parois des temples, purent souvent paraître avec raison une sanglante ironie aux yeux de la foule. L'émeute était fréquente dans la métropole, mais ne s'attaquait pas à la dynastie. La population grecque aimait les Lagides qui brillaient toujours du prestige de leur aïeul et du grand Alexandre. Presque toujours, le soulèvement, quand il n'en voulait pas aux Juifs, se produisait à

l'occasion des cruautés et des rapines de quelque favori, grec rusé ou ennuque oriental, gouvernant des princes faibles et ensevelis dans les plaisirs comme épiphanes. Alors, à la suite d'un meurtre ou d'un retard dans les distributions de blé, les pamphlets et les épigrammes circulent, les murs et les colonnes se couvrent d'inscriptions menaçantes. Sur les terrasses, comme à Carthage, vocifèrent les femmes et les enfants. L'agora, la place du théâtre, les vastes espaces découverts devant le serapeum, le palais et le stade, se remplissent d'hommes réclamant avec des clameurs furieuses la chute du favori. Parfois, la révolte est durement réprimée par les soldats. Parfois aussi, la garde Macédonienne pactise avec elle, force les portes de la demeure royale, inonde les galeries. L'objet de la haine publique, abandonné par le souverain, est immolé. Sa maison est pillée et brûlée. Sa femme, ses enfants, ses parasites, ses courtisanes sont massacrés avec des raffinements inouïs de cruauté. La populace égyptienne sort ce jour-là de sa torpeur et dépasse les autres en férocité [6].

III

LES LETTRES, LES ARTS

—

Cette grande cité industrielle et commerçante, par un phénomène qui ne s'est guère revu que de nos jours, était en même temps le centre d'un prodigieux mouvement littéraire et scientifique. Tous les successeurs d'Alexandre se firent gloire de protéger les lettres et les arts, et ne faillirent pas à la mission commencée par le conquérant, l'hellénisation de l'Orient, mais la meilleure part de cette œuvre revient aux Ptolémées ; leur richesse, leur libéralité, leur dilettantisme, la perspective de jouir à l'ombre de leur trône d'une sécurité et d'un loisir que la Grèce épuisée, déchirée, ne permettait plus, groupèrent autour d'eux la plupart des hommes éminents de l'époque. La science, nous le verrons, fit des pas de

géant. L'art proprement dit, et surtout, le premier de tous, la poésie, déclina de plus en plus.

La moisson est faite. (Quelle moisson il est vrai !) Le sol tourmenté ne donne plus que des fruits aux couleurs pâles, sans odeur ni saveur, imitations élégantes des formes classiques, ou *monstres grammatico-poétiques*, comme Niebuhr appelle l'Alexandra de Lycophron, le type du genre. Théocrite et Callimaque brillent d'un doux éclat. L'épopée artificielle d'Apollonius n'est pas sans charme. Mais les exploits d'Alexandre n'inspirent aucun poème digne du héros qui enviait surtout à Achille d'avoir été chanté par Homère. Les rois instituent des jeux d'Apollon, concours poétiques d'où il ne sort rien de vivant. La pléiade tragique et comique d'Alexandrie, plus nombreuse que celle d'Athènes, est d'une déplorable fécondité. Les lyriques deviennent fades. On chante la chevelure de Bérénice, que l'architecte Conon, bon courtisan, a mise au rang des constellations. La langue se gâte. Du contact des idiômes Syriens, Juifs, Persans, avec le Grec, est né le nouveau dialecte Alexandrin, moitié hellénique, moitié oriental. C'est l'ère des histoires de la littérature, des anthologies, des recueils de toute sorte, sérieux, comiques, licencieux, puérils.

Bien au-dessous encore de ceux qui s'efforcent en

vain de continuer la grande tradition littéraire, pullulent les funambules de l'art, qui écrivent des poésies en forme d'œuf, d'oiseau, de hache, des odes que l'on peut lire à rebours, ou dont chaque vers a le même nombre de lettres. L'auteur d'une ode à Philadelphe réussit à y nommer toutes les villes soumises à la domination du roi. Des jongleurs qui s'intitulent poètes homériques traitent sur commande le premier sujet venu en employant des vers et des centons d'Homère. Un autre publie une *Contr'Iliade* en vingt-quatre rhapsodies, car Homère qui, comme un dieu, a son temple dans la ville (l'Homérion) trouve aussi des blasphémateurs. Il y a des asmatographes, des épistolographes, des épithalamographes, etc. On met en vers l'astronomie, la botanique, la tactique. « Qui chasse la poésie du monde? Les poètes ». C'est Goëthe qui l'a dit.

L'histoire se change en dissertations et en monographies. On entasse des matériaux utiles, mais on ne sait plus élever de monument. L'éloquence politique est morte avec la liberté. L'orateur est remplacé par le sophiste, par l'homme qui parle bien et qui parle de tout. Il y en a de tous les ordres, depuis le déclamateur famélique qui pérore sur les places ou dans les boutiques, jusqu'au conférencier à la mode qui, dans une salle splendide, disserte à prix d'or

de omni re scibili, sur la guerre de Troie ou sur les campagnes d'Alexandre, sur l'Inde ou les régions Cimmériennes, sur le souverain bien, sur l'ombre, sur la goutte. Il a ses claqueurs comme les comédiens en renom qui ne dédaignent pas d'étudier ses gestes et sont débit. Les hétaïres l'écoutent pour recueillir ses mots piquants qui sont un de leurs plus puissants moyens de séduction. Sa voix est si suave que ceux même qui ne comprennent pas le grec assistent à ses leçons et jouissent de sa parole comme d'une musique. Ses tours de force de mémoire achèvent de le rendre un homme extraordinaire. Il est riche et célèbre : on lui érige des monuments et des statues.

Mais si le grand art ne vivait plus que dans les œuvres du passé, la science, dont le foyer principal fut pendant des siècles le Muséum d'Alexandrie, donnait à l'ère des Ptolémées un éclat incomparable [7].

Le Muséum occupait dans le quartier grec le vaste emplacement compris entre le palais des rois et le stade. Une promenade plantée d'arbres précédait les portiques voûtés qui l'entouraient de toutes parts. Des cours séparaient les nombreux bâtiments. Le portique principal conduisait aux logements des savants, où ils ne se retiraient guère que la nuit, car le jour se passait en causeries à l'ombre des colonnades décorées de statues, en études dans la bibliothèque et les labo-

ratoires. Le soir, la grande salle réunissait pour le repas en commun tous les membres du cénacle autour d'ude table circulaire. Parfois, un hôte inattendu se présente : c'est le roi.

La dernière cour touchait à la bibliothèque, riche de sept cent mille volumes, et contenant dans d'innombrables salles ornées des bustes et des statues des auteurs célèbres, les productions les plus remarquables de l'esprit humain, chez toutes les nations connues. On peut se faire une idée de son étendue quand on sait que les éditions d'Homère, publiées par les critiques Alexandrins (il y en eut plus de quarante), ne formaient pas moins de mille rouleaux de papyrus, et avec la masse bien plus énorme de ses commentateurs, occupaient une salle tout entière. De toutes parts affluaient les savants grecs et étrangers; un monde de scribes et d'ouvriers travaillait incessamment à confectionner et à expédier des livres. L'habitude de dicter en même temps à une foule de copistes exercés les multipliait avec une rapidité que nous avons peine à concevoir. Le prix n'en était pas plus élevé qu'aujourd'hui, et ils formaient un article très-important d'exportation.

La bibliothèque était le quartier général des philologues et des grammairiens qui s'appliquaient à transmettre à la postérité les chefs-d'œuvre de la littérature hellénique sous leur forme la plus claire et

la plus correcte. Aristarque, après tant d'autres, donnait une édition d'Homère qu'on pourrait croire définitive. Hésiode, Pindare, Sophocle, Aristophane, Bacchylide, Démosthène, Ion, Isée, etc., étaient édités avec commentaires grammaticaux et historiques. Les grammaires, les dictionnaires, les glossaires abondaient. On publiait des recueils de mots rares ou tombés en désuétude. Tous les dialectes et sous-dialectes grecs (Argien, Rhégien, Himéréen, Syracusain, etc.), étaient classés et définis. On étudiait la métrique, la rhythmique, les accents.

Sans, doute, dans leur désir de tout ramener aux formes classiques, les critiques Alexandrins cédèrent trop souvent à la tentation de corriger, d'émonder, d'*embellir* les œuvres du passé, celles surtout dont le luxe était flottant et douteux. Au-dessous des Aristarque, des Callimaque, des Aristophane de Byzance, il y eut des éplucheurs de syllabes, les commentateurs plats et puérils. Les railleurs (ils abondaient à Alexandrie), ne ménagèrent pas les épigrammes à ces grammairiens « qui, pareils à des cyclopes, mettent les » livres en pièces ou les rongent comme des mites, » meute de zénodote, satellites de Callimaque, raf- » folant du *sphin* et du *min*, dévorant les racines de » l'arbre au lieu d'en cueillir les fleurs, recherchant » si Polyphême avait des chiens, etc [8] ».

Dans les salles d'anatomie du Museum, on ne se bornait pas à l'examen des cadavres. Parfois, des gardes amenaient des condamnés qui, disséqués vivants, servaient aux débats des dogmatiques et des empiriques. Hérophile décrivait le cerveau humain et croyait reconnaître dans la quatrième cavité le siége de l'âme. Erasistate donnait une nouvelle théorie de la respiration, et devinait presque la circulation du sang. On étudiait les ramifications des nerfs, le rhythme du pouls dans les diverses maladies, et son rapport avec les mouvements du cœur. L'école médicale d'Alexandrie, d'où devait sortir Galien, fut bientôt la première du monde. Dans un laboratoire de pharmacie, on préparait les remèdes, on expérimentait les poisons. C'est là que fut élaboré le fameux contre-poison de Mithridate, formé, d'après Galien, de la combinaison de trente-neuf substances différentes. Les naturalistes et les botanistes trouvaient dans l'enceinte du Museum une ménagerie peuplée des animaux les plus rares et des jardins où croissaient les végétaux de l'Egypte, de l'Inde et de l'Arabie.

Les astronomes avaient leur observatoire, pourvu de tous les instruments usités à cette époque : clepsidres, horloges hydrauliques, gnomons, scaphes, astrolabes, armilles solsticiales. Une cour carrée contenait le grand cercle de bronze qui servait à

l'observation des équinoxes. Aristylle et Timocharès déterminaient la place des étoiles fixes. Aristarque de Samos reconnaissait le premier leur énorme distance de la terre et pressentait le double mouvement de notre globe sur lui-même et autour du soleil. Hipparque créait les tables astronomiques. La géographie scientifique et mathématique était fondée. Les conquêtes d'Alexandre, les voyages de Néarque avaient donné à cette science une impulsion extraordinaire. Agatocle décrivait la Mer Rouge, l'infatigable Eudoxe allait deux fois dans l'Inde. On dressait, un peu tôt, la carte du monde. Les longitudes et les latitudes géographiques de la terre étaient calculées d'après les éclipses de lune et la mesure des ombres. Érathosthène de Cyrène se préoccupait de l'égalité de niveau de toutes les mers extérieures qui enveloppent les continents, et mesurait la distance de Syène à Alexandrie pour établir approximativement la circonférence de la terre. On créait l'optique expérimentale. Les travaux d'Euclide. de Métrodore, d'Apollonius de Perges, les grands mathématiciens du Museum, ne devaient être dépassés qu'au xvi[e] siècle [9].

IV

LES SAVANTS

—

On a comparé à tort le Museum d'Alexandrie des Académies de Paris et de Berlin, aux collèges d'Oxford et de Cambridge. C'était une société scientifique tout à fait à part, comme on n'en a jamais revu depuis, une *universitas litterarum* dans le sens absolu du mot, créée par les Ptolémées avec une étonnante largeur d'esprit.

Les savants, au nombre de 100 environ (ce nombre s'accrut sous les empereurs romains), étaient nommés par le roi, probablement sur la présentation de la compagnie. Ils étaient logés gratuitement et jouissaient d'un traitement considérable. Le Museum, considéré comme une personne civile, pouvait recevoir des donations et possédait de grands biens.

Chacune des écoles philosophiques et des sections savantes avait son directeur ; tous ces directeurs formaient un conseil d'administration sous la présidence purement honorifique du grand-prêtre de Sérapis, nommé par le roi. C'était un trait de génie du fondateur de l'institution, Ptolémée II, d'avoir placé les lettres et les sciences sous le patronage de la religion.

Les membres du Museum n'étaient nullement tenus d'enseigner ; leur seule obligation consistait à consacrer leur temps et leurs efforts à l'avancement des sciences. La plupart, cependant, groupaient autour d'eux des disciples. Ce n'était pas là un enseignement officiel, régulier, *ex cathedrâ*, mais de libres entretiens, des conférences à l'ombre des arbres de la promenade, sous les portiques, dans la bibliothèque.

La science des sciences, la philosophie, n'était pas oubliée au Museum. Aristote et Platon, cette double étoile qui s'était levée le siècle précédent, dans le ciel de la philosophie grecque, y continuaient leur antagonisme éternel dans la personne de leurs successeurs. Le platonicien rêveur, respectueux pour les mythes sacrés tout en les interprétant, le péripatéticien froid et sagace, l'épicurien contempteur des dieux, le sectateur du portique se raidissant contre la tyrannie militaire qui pesait partout sur le monde civilisé, le pyrrhonien, ce jongleur ingénieux et subtil, fraterni-

saient et disputaient tout le jour dans ce couvent philosophique. Il n'y manquait pas non plus de ces penseurs que les anciens appelaient *isolés,* qui ne relevaient d'aucune école, et cherchaient la vérité tout seuls. La philosophie dite Alexandrine n'était pas née. Ce n'est que beaucoup plus tard que les néo-platoniciens, les pythagoriciens, les éclectiques, devinrent thaumaturges, mystagogues, apôtres d'une religion nouvelle déguisée en philosophie et destinée à se perdre dans le christianisme.

La plus complète liberté de penser et d'enseigner régnait au Museum. Théodore l'athée y développa ses doctrines. Straton, de Lampsaque, qui professait le déterminisme absolu, devint le précepteur de Philadelphe. Hegesias Peisithanatos qui, devançant Hartmann et Schopenhauer, prêchait que la vie est un mal auquel il haut se hâter d'échapper, ne se vit interdire d'enseigner, par ordre du roi, qu'après que ses leçons eurent poussé plusieurs de ses élèves au suicide.

V

LES DIEUX

—

Par contre, la capitale de la philosophie et de la libre-pensée était en même temps, comme cela ne manque jamais d'arriver, le théâtre de toutes les superstitions et de tous les délires. La démarcation, que les hellènes furent si longtemps jaloux de maintenir dans la politique, l'art, la religion, les mœurs et le langage entre eux et l'élément *barbare*, allait s'effaçant de jour en jour. La digue est rompue, l'olympe officiel est envahi de toutes parts. Les dieux de la Grèce, toujours adorés dans des temples magnifiques, commencent à pâlir devant les divinités orientales, expression du culte orgiastique de la nature, la Mylitta Babylonienne, le Mythra de la Perse, l'Esculaqe de Pergame, Athys, Adonis. Parmi les nou-

veaux dieux, il y a des hommes ; Alexandre a ouvert la voie, il est devenu le Bacchus indien ; car lui, un mortel, a réalisé la légende du fils de Sémélé, il est rentré à Babylone après avoir fondé des villes, érigé des autels, planté la vigne, dompté et civilisé les barbares. Proclamé fils de Zeus par l'oracle d'Ammon, il a créé de sa propre antorité un dieu nouveau, Éphestion, précurseur de cet autre dieu, Antinoüs. Les Lagides, rois et reines, prennent les noms et les attributs divins ; ils sont dieux épiphanes, eucharistes, soleils vivants. Cléopâtre sera la nouvelle Isis. Ils ont leurs prêtres et leurs temples (Berenikion, Arsinoéon). Bientôt Évehmère dira que tous les Olympiens ont été des hommes ; les oracles, qui furent si longtemps en Grèce de sérieuses institutions politiques dictant les arrêts de la raison et du patriotisme sous forme religieuse, ont perdu ce caractère depuis que le monde hellénique s'est partagé en *tyrannies* absolues et disent aujourd'hui la bonne aventure pour de l'argent.

Impossible d'énumérer tous les dieux, les génies, les démons dont les sanctuaires remplissaient Alexandrie. Si les philosophes niaient tout, la foule adorait tout, des serpents ailés, des poissons barbus, des oiseaux, des œufs, des boucs, des phallus. Les magiciens en vogue recevaient les honneurs divins. L'adorateur du feu, le Juif Kabbaliste, l'hiérophante

égyptien, l'astrologue de Chaldée, avec leurs cavernes de Mithra, leurs cryptes, leurs oratoires. Les Mesmer et les Allan-Kardec du temps évoquaient les morts, prédisaient l'avenir, interrogeaient le démon familier des assistants. Le mysticisme assaisonnait la débauche, on immolait en secret des victimes humaines pour lire dans leurs entrailles les arrêts du destin.

La grande forteresse religieuse de l'époque était le Serapeum d'Alexandrie.

La destinée du dieu Sérapis est singulière : originaire d'Assyrie, où il était adoré sous la forme d'un serpent ailé, il végétait assez obscurément à Sinope, petite ville grecque sur la Mer Noire, quand le premier des Lagides, fin politique, s'avisa d'introniser un dieu nouveau, assez mystérieux pour plaire à l'imagination superstitieuse et sombre des Egyptiens et capable de devenir le Palladium de sa dynastie; le culte Égyptien, raide, immuable, s'était figé. La population indigène fuyait les temples helléniques, bien que les Grecs crussent retrouver Bacchus dans Osiris, Aphrodite dans Hathor, Héphaistos dans Phthâ, etc. Il y avait là un germe de discorde que Ptolémée I ne voulut pas laisser s'envenimer ; il reçut en songe l'ordre d'enlever Sérapis du sanctuaire de Sinope pour l'installer à Alexandrie, où la caste sacerdotale, adroitement caressée par le souverain,

l'adopta avec enthousiasme. Que signifiait au juste ce dieu nouveau? On l'ignore [10]. En Assyrie autrefois, il symbolisait peut-être le soleil automnal qui mûrit les moissons et donne l'abondance. Pour les Grecs, il était tantôt le Zeus suprême, tantôt Pluton, le dieu des morts. Les Egyptiens, qui le voyaient trôner partout à côté d'Isis, leur grande déesse, le confondirent bientôt avec son époux Osiris, le Nil fécondant, le conducteur des âmes. Ce vague servit merveilleusement la fortune de Sérapis; on eût soin de répandre dans le peuple que le dieu étranger présidait aux inondations du fleuve et que, si sa majesté était jamais profanée, le ciel et la terre s'abîmeraient dans le chaos.

Le Serapeum reposait sur un énorme soubassement auquel on arrivait par un escalier de plus de 100 degrés [11]; l'intérieur de cette colline artificielle, soutenu par des arches nombreuses, formait comme une cathédrale souterraine. Le temple, tout en marbre, était entouré d'un portique quadrangulaire et de vastes constructions où logeaient les prêtres et les personnes vouées au culte. La statue colossale de Sérapis, faite de lames d'or et d'autres métaux précieux, touchait des deux côtés aux murs du sanctuaire. Le dieu qui ressemblait beaucoup aux images de Jupiter était représenté assis, un sceptre à la main

gauche. Coiffé d'un boisseau, il tenait de la main droite un serpent dont la queue était terminée par 3 têtes, l'un d'un chien, l'autre d'un lion, et la troisième d'un loup. On avait multiplié autour de lui les images des dieux helléniques et égyptiens qui semblaient lui faire cortége et reconnaître sa suprématie. Le Nilomètre était déposé dans le temple. Les malades payaient à prix d'or la faveur d'y coucher pour recevoir en songe l'indication des remèdes qui les guériraient. Dans la crypte, des allées souterraines figuraient les voyages symboliques que l'âme doit accomplir avant sa purification. L'affluence des dévots et des pélerins était immense. On débitait des oracles, on vendait des amulettes à l'effigie du dieu, des ceintures consacrées, des recettes magiques contre la peste et la stérilité. Des femmes attachées au temple nourrissaient des scarabées, des chats sacrés et des serpents isiaques qui, en se traînant lentement sur l'autel, permettaient aux prêtres de conjurer l'avenir par l'inspection de leurs mouvements. Le culte avait ses mystères et ses cérémonies secrètes. Alexandrie s'enorgueillissait d'être appelée la ville de Sérapis. Cinq cents ans plus tard, Hadrien s'étonnait du fanatisme de ses habitants pour le dieu importé par Ptolémée Lagus, et le Serapeum devait être dans le monde romain le dernier boulevard du Polythéisme.

Les rois pratiquaient publiquement le culte indigène auquel ils avaient joint le culte mixte de Sérapis. Après une guerre heureuse contre un des Séleucides, Evergète II rapporta de Babylone des statues de dieux égyptiens enlevés par Cambyse, et les fit réintégrer solennellement dans leurs sanctuaires. Chacun des Lagides, à son avénement, était couronné par le grand pontife dans le temple de Phthâ, à Memphis; coiffés du Pschent et revêtus du costume des Pharaons, les souverains présidaient aux grandes panégyries religieuses, aux fêtes annuelles d'Isis et de Sérapis dans la capitale et à Canope. Pendant toute la durée de la dynastie, ils favorisèrent la caste sacerdotale, pourvurent largement à l'entretien d'Apis, de Mnévis et des autres animaux sacrés, et bâtirent aux divinités nationales des temples magnifiques sur les modèles anciens, sans y mêler aucun élément étranger. La sculpture seule s'éloigna un peu des types hiératiques par la rondeur des formes. Elle écarta aussi les masques animaux et ne les conserva que comme des attributs que les dieux portaient sur leur poitrine [12].

Alexandrie, devenue la reine des villes grecques, célébrait avec une magnificence, qui confond l'imagination, toutes les fêtes religieuses de la mère-patrie. La description de la fête annuelle des Dyonisies [13], donne l'idée d'un siècle où la suprême élégance de

l'art grec, encore visible, est étouffée par le luxe monstrueux et la fantaisie démesurée de l'Orient; siècle des *colosses,* des galères de 300 pieds de long, des gigantesques hélépoles, et dont le héros songea un instant à faire sculpter le mont Athos à son image.

Sur le vaste espace découvert qui s'étend devant la citadelle, on a semé des fleurs, planté des myrtes et des lauriers. Au milieu des tentes, où les soldats, les artisans et les étrangers sont invités à manger et à boire aux frais du roi, s'élève un pavillon circulaire, tendu de pourpre, supporté par des colonnes de 50 coudées de haut, en forme de thryses et de palmiers. Tout autour règne un balcon, d'où pendent des fourrures précieuses et des tapis de Babylonie. Cent lits d'or à coussins écarlates, à pieds de sphinx, disposés devant des trépieds chargés de vaisselle d'or, ont reçu les hôtes du roi; courtisans, hommes de guerre, philosophes, savants, mêlés aux dynastes grecs de l'Inde du Nord, aux envoyés de Rome, aux satrapes de la Parthide, aux rois-pontifes de la Cappadoce et du Pont. Ptolémée, en robe de pourpre, chaussé de brodequins dorés, la tête cerclée d'un diadème d'or, à pointes, fait le tour des tables, plaisante avec les convives et répond à leurs toasts avec la coupe que lui présente son bel échanson Clino, dont il a multiplié les images sur les places publiques. Il déclare

que quiconque restera sobre aujourd'hui, encourra sa disgrâce.

Cependant, la procession qui s'est formée dès la pointe du jour dans le Bruchion, s'engage sur la place pour se rendre au Stade, et, de là traverser la ville entière.

La statue symbolisant Hespéros, l'étoile du matin, ouvre la marche, précédant les bannières des corporations, les images des dieux, des génies, des héros helléniques, d'Alexandre-le-Grand et des ancêtres du roi, les unes dorées, les autres revêtues de robes éclatantes.

Des enfants avec des brûle-parfums, des satyres portant des lampes allumées, des trépieds et des victoires, les tables d'argent où sont placés l'autel de Bacchus et le lit nuptial de Sémélé, annoncent le char à 4 roues, traîné par 180 hommes, où les prêtres et les prêtresses, les chorèges des musiciens et des acteurs, les Bacchants et les Ménades, les cheveux épars, maniant des poignards et des serpents, s'agitent autour de la statue du dieu, brillante d'or et de pourpre; elle tient à la main droite un carchesion dont elle semble laisser fuir le contenu dans le désordre de l'ivresse; à ses pieds sont amoncelés les cratères, les couronnes, les thyrses, les tambours, les masques tragiques et comiques.

La légende du dieu se déroule ensuite dans une série de tableaux vivants.

Un char, traîné par 60 hommes, porte la figure automatique de Nysa, la nourrice de Bacchus, couronnée de lierre et de raisins d'or, vêtue d'une robe jaune et d'un manteau laconien ; par l'effet d'un mécanisme, elle se lève de temps en temps pour répandre du lait d'une coupe, et se rassied. Des satyres, conduits par Silène, font entendre un chant de nourrice.

Après une outre et un cratère d'argent de dimensions fabuleuses, remplis de vin ; après un buffet d'or de 10 coudées, à 6 gradins, étalant des pierreries et des objets d'art, apparaît traîné par 300 hommes un pressoir plein de raisins ; 60 Satyres les foulent en chantant au bruit des flûtes la chanson du pressoir, et le vin coule tout le long du chemin. 300 enfants, en robes blanches, le recueillent avec des conges et des psyctères d'or, et donnent à boire aux spectateurs.

Sur un antre char, on voit Bacchus se réfugiant à l'autel de Rhéa, pour échapper à la colère de Junon. Des nymphes couronnées d'or, des hommes portant des candélabres et des cratères d'or ornés de figures en relief, accompagnent un char figurant un antre de couleur rougeâtre et tapissé de lierre, d'où s'envolent continuellement des ramiers et des tourterelles, ayant

aux pattes des rubans de couleur, pour qu'on puisse les saisir au vol. Deux sources en jaillissent, l'une de lait, l'autre de vin.

Toutes ces représentations ne sont que le prélude de la plus éclatante, du triomphe de Bacchus revenant de l'Inde, qui, pour tous les assistants, se confond avec le triomphe d'Alexandre-le-Grand et de l'Hellénisme.

Le dieu est assis, un thyrse d'or à la main, sur un éléphant enguirlandé de lierre, harnaché d'or. Sur le cou de l'animal, un satyre couronné de branches de pin semble donner un signal avec une corne de chèvre. Une lance et un thyrse de 90 coudées, un prodigieux phallus surmonté d'une étoile d'or, passent sur des chars. 500 jeunes filles en robes de pourpre, 120 satyres pourvus de tous leurs attributs, des bandes d'ânes à fronteaux d'argent montés par des Silènes, précèdent une multitude de chars attelés de lions, d'éléphants, d'oryx, de bubales et d'autruches conduits par de jeunes garçons en tuniques de brocart d'or, armés de lances. On y voit les armes et les tentes des nations conquises, des femmes Indiennes et Parthes dans l'attitude de captives, et les images de toutes les villes grecques affranchies de la domination du Perse par le nouveau Bacchus, le fils de Jupiter et d'Olympias.

Les attributs des principales divinités Helléniques, la foudre, la lyre, l'égide, le caducée, le trident entourent un temple de 40 coudées de circuit qu'embrasse une couronne d'or étincelante de pierreries, et que suivent 300 joueurs de flûte, 300 citharistes, et 2,000 taureaux aux cornes dorées conduits par des sacrificateurs.

Le reste du cortège est un étalage des richesses et de la puissance de la monarchie: Des chameaux passent, chargés d'encens, de casia et de cinnamome. Des Ethiopiens portent des dents d'éléphant, des troncs de bois d'ébène et des vases pleins de paillettes d'or. Des chasseurs armés de javelots d'or conduisent des chiens de l'Inde, des lynx, des girafes et des panthères, d'autres tiennent des arbres d'où pendent des peaux d'animaux rares, et des cages remplies de paons, de perroquets et d'oiseaux d'Ethiopie. L'armée tout entière, 70 mille hommes environ, défile ensuite devant le pavillon royal ; archers et frondeurs crétois, lanciers cataphractes, phalangites à boucliers d'airain et à boucliers d'argent, cavalerie légère thrace et nyséenne, éléphants de guerre.

Qu'eût dit, à ses beaux jours, la sobre Athènes, à l'aspect de cette pompe inouie? Ce n'était plus là le triomphe, c'était le carnaval de l'Hellénisme.

La procession est terminée ; la foule encombre les

thermes, court aux théâtres applaudir Sophocle, Ménandre, ou quelque astre, aujourd'hui oublié, de la nouvelle Pléiade Alexandrine. Le gymnase, le stade, le cirque, le grand amphithéâtre voisin de la porte de Canope se remplissent de spectateurs. Des trépieds d'or, offerts par le roi, sont distribués aux vainqueurs. Le soir est venu; la métropole du commerce et de la science est aussi la capitale de plaisir; une cour licencieuse et raffinée donne l'exemple. Dans les ports, les navires montrent à leurs proues, tracés en lettres de feu, les noms de leurs propriétaires. D'admirables travaux d'irrigation ont changé en jardins parfumés le sol aride et blanchâtre du désert libyque dont l'isthme qui porte Alexandrie n'est qu'un prolongement. Les villas somptueuses, ensevelies dans les jasmins, les mimosas et les persea-laurus, les tavernes et les restaurants lupanars où s'entassent les soldats, les matelots, les pirates Pharites, bordent les deux rives du canal de Canope [14]. Les barques thalamèges, les canges de parade aux voiles de pourpre, aux rames d'argent, manœuvrées au son de la musique, en remontent le cours pour aborder au faubourg d'Éleusis, car cet asile du plaisir porte le nom du lieu sacré où les Athéniens allaient chercher le remède de l'âme. — Là sont les retraites voluptueuses réservées à la foule élégante et opulente, les *Deliciæ Alexan-*

drinæ que chanteront un jour les poètes de Rome. Les hétaïres en renom, les Mnésis, les Pothina, les Myrtine, qui ont leurs palais et leurs statues dans la grande ville, s'y rencontrent avec les satrapes hellènes qui gouvernent aujourd'hui les nomes de Sésostris, avec des gens de cour, des étrangers, des artistes. Sur les lits à coussins de pourpre, inondés de fleurs, devant des tables chargées de scares, de rôtis de paons et d'antilopes, de fruits d'Antirhodus, les convives boivent les vins de l'Archipel mêlés à l'eau du Nil rafraîchie dans des calices de lotus. Dans la vapeur des aromates, les mélodies ioniennes accompagnent les danses des jeunes filles égyptiennes et grecques représentant les heures du jour et de la nuit, des bouffons et des androgynes. Toutes les idées folles, brillantes, ingénieuses, inattendues, qui, comme des étincelles, jaillissent incessamment de la fournaise Alexandrine, se heurtent dans un dialogue étrange, où les négociations audacieuses et les railleries sans frein, les délires superstitieux et les vagues pressentiments, les récits des pays inconnus dont la sombre Égypte n'est que le seuil, l'évocation de la patrie hellénique et de mille ans de souvenirs, révèlent tous les contrastes de ce monde de déclin. Après s'être moqué des dieux, on exhibe des amulettes; un sophiste déclame; un philosophe hasarde un système

bientôt mis à néant par le rire étincelant d'une hétaïre. Pour exciter les heureux à user de l'heure rapide, un esclave noir pose sur la table du banquet une momie emprisonnée dans ses bandelettes funèbres. La Grèce antique aurait eu horreur de ce raffinement, particulier à l'Égypte, le pays des morts.

UNE

APOTHÉOSE

I

ALEXANDRIE DES CÉSARS

—

Hadrien César est venu d'Antioche à Alexandrie. Il a été harangué à la porte de Canope par les archontes de la ville et par l'ethnarque des Juifs, et s'est logé au Serapeum.

C'est une des figures originales de l'histoire que ce césar énergique et sensé comme un vieux Romain, sophiste et pédant comme un Grec d'Asie; possédant toutes les sciences, passionné pour tous les arts et s'y exerçant; jaloux de toutes les supériorités, bienfaisant et cruel par boutades; tour à tour sceptique et crédule, railleur comme Lucien et Frédéric II, et retombant par ses fantaisies superstitieuses au niveau des mages et des prêtres de Cybèle; tourmenté comme un moderne du besoin de changer de séjour et d'im-

pressions, et dont le règne de vingt-deux ans ne fut qu'un voyage ; vrai Protée qui voulait tout être, tout voir et tout savoir, et qui personnifie à merveille le chaos social, religieux et intellectuel où il vécut.

Les Alexandrins, qui le connaissent depuis son premier voyage en Orient, ont revu, circulant à pied dans les rues de leur ville, tête nue et en simple toge blanche bordée de pourpre, ce souverain de haute taille, au teint brun, aux yeux noirs et vifs, au nez pointu et provoquant, et dont une barbe épaisse dissimule les lèvres sensuelles et le rictus de satyre.

Bien que descendue au rang de ville de province dans l'immense empire de Rome, l'Alexandrie des Césars ne le cédait pas à celle des Ptolémées pour la population, la grandeur et la richesse. Elle portait encore les traces de la lutte des Égyptiens contre le premier César. La petite ville de Pharos, dans l'ile de ce nom, qu'une gigantesque chaussée, l'Heptastade, reliait à la métropole, ne s'était pas relevée de ses ruines, et des cabanes de pêcheurs se groupaient seules au pied du phare bâti par Sostrate de Gnide, dont les vaisseaux voyaient briller les feux de soixante milles en mer. Le promontoire Lochias ne portait plus que les décombres de ce palais des rois, d'où l'Hélène du Nil avait charmé et troublé le monde. Mais le quartier grec s'était peuplé de splendides édifices : le

Cœsareum dédié au divin Jules, le Sébasteion ou temple d'Auguste, monument corinthien précédé de deux obélisques de granit rouge et renfermant sous ses portiques des salles de lecture. Hors de l'enceinte, à l'est, s'élevait toute une ville nouvelle, la brillante Nicopolis, fondée depuis l'ère romaine en souvenir de la victoire d'Actium.

Mieux que Rome peut-être, Alexandrie résumait ce moyen âge gréco-oriental qui commença à la mort d'Alexandre et finit par le triomphe du christianisme. C'était toujours la ville de la science et de la libre pensée, le théâtre de toutes les superstitions et de tous les délires. Toutes les richesses de l'univers affluaient dans ce vaste emporium ; toutes les idées dont la fusion devait un jour, au contact d'un autre Éros, produire un monde nouveau, s'élaboraient dans ses écoles, ses sanctuaires et ses sociétés secrètes. Les philosophes, détrônés par les sophistes, étaient tombés si bas qu'ils abjuraient le raisonnement pour l'extase, devenaient mystagogues et thaumaturges. A part le groupe fier mais impuissant des Stoïciens, les savants du Museum qui arrachaient tous les jours de nouveaux secrets à la nature, et les chrétiens peu nombreux encore en Égypte, il n'y avait partout que matérialisme brutal, faiblesse nerveuse ou grimace. Les dieux grecs et romains, trop froids, trop définis pour

le nouvel état de l'âme humaine, achevaient de pâlir devant les divinités orientales, expression du culte orgiastique de la nature, filles de la chimère et du rêve; la Mylitta babylonienne, l'Esculape de Pergame, Athys, Adonis. La religion dégénérait en science occulte. Les charlatans à la mode recevaient des honneurs presque divins. Le mage de Perse, le juif kabbaliste, l'hiérophante égyptien, l'astrologue de Chaldée avaient leurs cavernes de Mithra, leurs cryptes, leurs oratoires. Les Mesmer et les Allan-Kardec du temps évoquaient les morts, prédisaient l'avenir, interrogeaient le démon familier des assistants; le mysticisme assaisonnait la débauche. On immolait en secret des victimes humaines pour lire dans leurs entrailles les arrêts du Destin.

Cette Babel d'idées convenait à l'insatiable curiosité du César, dévot à tous les dieux, abusé (non sans retours ironiques) par tous les songes. Il adora Sérapis, tout en s'étonnant du fanatisme des Alexandrins pour ce dieu vague importé cinq cents ans auparavant par Ptolémée Lagus. Il sacrifia devant le tombeau d'Alexandre, mais sans se permettre la fantaisie sacrilége de César Auguste qui avait fait ouvrir le cercueil d'or du conquérant. Dans son palais se succédaient les prêtres de toutes les religions, les nécromans et les astrologues ; il conféra même avec les chrétiens et refusa de les persécuter.

Hadrien parut fréquemment au Museum, cette grande société scientifique fondée par les Ptolémées avec une largeur d'esprit qui fait honte à notre époque, et que les Césars se montrèrent jaloux de protéger. Comme les anciens rois, il s'assit à la table circulaire qui recevait pour le repas commun tous les membres du Cénacle. Il tint tête aux philologues, aux médecins, aux mathématiciens, aux astronomes, aux philosophes, se plaisant à les mettre aux prises, à les dérouter par la subtilité et l'imprévu de ses objections. Généreux et moqueur, il ne ménagea aux savants ni les épigrammes, ni les libéralités, rachetant, selon son habitude, les unes par les autres.

Parmi eux, Hadrien retrouva son ancien précepteur, le stoïcien Xanthias. Compris dans la persécution exercée par Domitien contre les philosophes, Xanthias avait été exilé à Alexandrie, où plus tard Nerva lui donna une place au Museum.

Quoique le moins stoïcien des hommes, Hadrien avait conservé beaucoup d'affection pour son ancien maître, et dès son avénement il avait cherché, mais en vain, à l'attirer à Rome. Il le combla de témoignages de faveur, et voulut qu'il l'accompagnât dans la Haute-Égypte.

Pendant ce voyage, qui fut assez long, Hadrien se montra, comme partout, administrateur habile et

sévère, curieux et chercheur infatigable. Memnon s'empressa de lui faire entendre ces sons harmonieux dont s'émerveilla l'antiquité, et les poëtes d'Alexandrie rivalisèrent de mauvais vers à ce sujet. La découverte d'un bœuf Apis troublait la population égyptienne, et trois villes, Mendès, Hermopolis, Memphis, se disputaient l'honneur de posséder le dieu national. Hadrien termina ce grave débat. Partout, à Philœ, à Thèbes, Edfou, à Denderah, le césar restaura les temples et prodigua ses largesses aux prêtres. Le clergé reconnaissant multiplia sur les parois de granit des sanctuaires les images de l'empereur en costume de Pharaon, coiffé du pschent et prosterné devant la triade égyptienne. Les légendes qui accompagnaient ces figures qualifiaient le césar de dominateur des régions supérieures et inférieures, fils du Soleil, chéri d'Isis, approuvé des dieux modérateurs.

II

LE FAVORI

—

En revenant de la Haute Égypte, Hadrien, peu pressé de se retrouver dans la fournaise alexandrine, s'est arrêté pour longtemps dans la villa du préfet de l'Égypte, au bord du Nil, dans le nome de la Thébaïde.

Une après-midi, l'empereur et Xanthias se promenaient lentement dans une grande salle elliptique aux murs plaqués de marbre rouge, supportée par des colonnes de granit oriental. Les objets d'art rassemblés par Hadrien pendant ses voyages avaient été disposés sur deux rangs tout le long de la salle, et formaient comme une allée de statues, de vases et de bas-reliefs.

Hadrien et le philosophe n'étaient pas seuls. Sur un stibadium à coussins de pourpre se tenait demi couché

un adolescent de dix-huit ans, dont les traits candides étaient rendus plus suaves par une expression marquée de mélancolie. Sa courte chevelure frisée recouvrait le front et touchait presque à ses sourcils horizontaux et sombres. Quelque chose de l'υγρον des yeux de Vénus attendrissait ses yeux noirs et pensifs, profondément enfoncés. Son nez s'écartait un peu du type grec. Ses lèvres étaient rôuges et fortes, sa poitrine saillante. Ses membres aux contours pleins et doux tenaient le milieu entre la gracilité virile d'Apollon et la rondeur féminine de Bacchus. Une couronne de lierre serpentait autour de ses cheveux; une palla rouge, fixée à l'épaule gauche par un nœud de pierreries, laissait à nu le bras droit et la poitrine. Il portait un collier indien fait d'ongles de tigre enchâssés au milieu de rubis et de topazes, et cachant leur pointe aiguë sous des houppes de soie garnies de perles. La tête penchée et d'un air nonchalant, il effeuillait des fleurs de ce lotus rose auquel un poëte d'Alexandrie venait de donner son nom, et dont les débris tombaient sur le pavé représentant des masques tragiques et des chimères. C'était le bel Antinoüs, l'échanson de l'empereur.

Le césar archéologue montrait avec complaisance au stoïcien les richesses destinées à sa villa de Tibur: des dieux égyptiens de style archaïque, en granit

rouge, les bras collés au corps; d'autres, du temps des Ptolémées, représentés les bras libres et portant sur la poitrine les masques animaux; des statues de toutes les saisons de l'art grec, depuis celle du grand style jusqu'à celle exquise encore qui se prolonge sous les rois macédoniens d'Égypte et d'Asie. On y voyait l'Amour ailé de Bupalos, l'Apollon éphèbe de Gonatas, deux centaures d'Aristéas d'Aphrodise.

Parmi ces radieuses merveilles, une Proserpine de marbre noir, avec Cerbère étendu à ses pieds, groupe d'une barbarie naïve et terrible, ravi à un antique sanctuaire de Carie, étonnait le regard.

— Voilà donc l'inévitable déesse, dit le philosophe arrêté devant cette figure sinistre. *Ibimus, ibimus*.....

Le front d'Hadrien s'assombrit.

— Tout le proclame ici, Xanthias. En Grèce, en Ionie, on peut oublier la mort. C'est une ombre légère, elle ne trouble pas nos joies; mais sur cette terre des pyramides et des hypogées, elle triomphe, elle menace.

Après un court silence il reprit avec orgueil :

— Moi aussi, j'aurai un tombeau digne des Pharaons, digne de Rome. Depuis trois ans on y travaille sans relâche.

— Quoi! déjà?

— Je ressens parfois les atteintes d'un mal cruel et

je ne veux pas être surpris. Sur la rive gauche du Tibre, dans les jardins de Domitia, une base carrée de cent cinquante coudées de côté porte une immense rotonde dont les diverses assises ont été revêtues de marbres précieux. Dans l'intérieur de la rotonde un sarcophage recevra mes cendres. Un escalier monumental, décoré de statues, conduira vers la plate-forme, où, dans un temple circulaire à coupole, mon image figurera sur un quadrige, dans l'attitude des dieux.

— Tu seras dieu alors..... par décret du sénat.

— Tu railles, philosophe! l'instinct du peuple est plus sûr que tes syllogismes. Il croit que l'homme marqué ici-bas pour la grandeur suprême garde à jamais ce signe à son front, il le met dans l'Olympe. Quoi! depuis dix-huit ans, j'ai assuré la paix et la prospérité de cent vingt millions d'hommes, comme le soleil j'ai rayonné sur tous les points de cet empire, depuis les glaces de l'Hibernie jusqu'aux déserts. J'ai parcouru le cycle entier des connaissances humaines, fondé ou restauré des villes sans nombre, créé une nouvelle Athènes, interrogé tous les oracles, honoré tous les dieux, et je serais confondu dans la foule des morts vulgaires!

— Je ne sais.

— Je veux savoir.

— C'est ce qui t'est refusé comme à nous. Jouis de l'admiration des sages et de l'amour des peuples, ils te sont dûs, César; mais cesse de te consumer autour de l'énigme insoluble. Quand elle nous rappelle dans son vaste sein, la nature est sereine; imitons sa sérénité.

— Je revivrai parmi les dieux, je le crois; mais ce que j'ai soif de connaître, c'est mon avenir durant cette vie terrestre. Mon bonheur, jusqu'ici constant, doit-il durer? Tant d'œuvres commencées s'achèveront-elles? Tant de projets seront-ils brusquement interrompus? Combien de temps encore présiderai-je aux destinées du monde? Qui me succédera?

— Je ne connais pas de philosophe assez hardi pour te satisfaire, dit Xanthias en souriant.

— Et voilà le fruit de tes quarante années de méditations, reprit vivement l'empereur. Pourtant le jour qui s'écoule sera demain dans le passé et nous aura livré ses mystères. Comment un œil clairvoyant ne les lira-t-il pas d'avance? Avant d'apparaître, chaque événement projette une ombre. Pourquoi l'homme aimé des dieux, participant de leur science et de leur pouvoir, ne l'apercevrait-il pas?

— Si ce mortel incomparable existe, je ne l'ai jamais rencontré. Mais que dis-je? Alexandrie fourmille de divins et de thaumaturges qui, à prix d'or, soulèvent

tous les voiles de l'Isis éternelle. Si la froide raison t'importune, agite avec eux des torches pour observer la direction de la flamme, regarde les serpents isiaques ramper lentement sur l'autel de Sérapis, dors sur la pointe d'un obélisque renversé pour avoir des songes prophétiques, livre ta main aux chiromanciens.....

— Non, non. Je suis las de ces façons d'interroger le sphinx. Les livres sibyllins, l'oracle de Castalie ne me trompaient pas quand ils m'annonçaient l'empire; mais depuis, toujours déçu, j'ai passé en vain des mystères d'Étrurie à ceux d'Égypte et d'Éleusis. Amphilochus à Malles, Jupiter Casius à Antioche, Apollon à Didyme, Amphiaraüs à Oropos, n'ont livré à mon ardente curiosité que d'obscurs logogriphes ou des promesses décevantes, car les dieux aussi sont ingrats et jaloux. Une seule force, je le sais maintenant, peut conquérir et nous livrer la science des choses futures: c'est la suprême amitié, c'est le dévouement.

— Je ne te comprends pas, César.

— Écoute. Un petit peuple d'Orient garde depuis plusieurs siècles la tradition d'une doctrine occulte, originaire de l'antique Chaldée : on l'appelle la Kabbale. J'y fus initié à mon premier voyage en Égypte; mais je doutais, aujourd'hui je me rends. Oui, d'après une expérience souvent répétée chez les

adeptes, un ami, en se vouant à la mort pour son ami, peut redescendre du séjour mystérieux où il réside et lui annoncer l'avenir, mais ce sacrifice doit être entièrement volontaire.

— Un rêve de plus, dit Xanthias.

Antinoüs se leva soudain et fixant sur l'empereur ses yeux suaves et tristes :

— Quand tu voudras, César, j'irai chercher pour toi le secret du Destin.

Le ferme accent de ces paroles émut le philosophe.

— Tu n'y consentirais pas, César! s'écria-t-il.

Hadrien ne répondit pas.

Vestinus, le secrétaire de l'empereur, entra, précédant le grand-prêtre de Léontopolis qui venait dénoncer au souverain le meurtre de deux chats sacrés. Le fougueux pontife ne réclamait pas moins que le supplice des soldats romains coupables de cet énorme attentat. Hadrien passa avec lui dans une salle voisine et le philosophe resta seul avec l'échanson qui avait repris sur le divan son attitude nonchalante et absorbée.

Xanthias se taisait, confondu de tout ce qu'il venait d'entendre, et distrait par d'amères pensées.

— Où as-tu vu le jour, Antinoüs? dit-il après une pause assez longue.

— En Bithynie, dans la montagne voisine de Clau-

diopolis, colonie romaine. Mes parents morts, le frère de ma mère, Lycus, un berger, me recueillit. Je suivais ses chèvres sur les pentes de l'Olympe et le long des vallées profondes où les torrents résonnent dans les forêts de charmes et de cerisiers. Parfois, les jours de fête, je descendais jusqu'à la ville, avec Lycus. Les jeunes gens, les jeunes filles me souriaient amicalement et me disaient : Tu es beau, Mysias, car je ne m'appelais pas encore Antinoüs.

— Oui, tu es beau comme l'Éros de Polyclète.

— J'avais treize ans quand Lycus, pour s'acquitter d'un vœu, fit un pèlerinage au temple de Comana Pontique, sonsacré à Mâ, la grande déesse, et aussi à Sélêné. Je vis la sortie annuelle de la déesse, d'Athys et de Mên, les jeunes dieux de Phrygie, et à sa tête, le pontife, diadémé d'or comme les anciens rois de Cappadoce, suivi de six mille hiérodoules, hommes et femmes, des prophètes et des enthousiastes. Pendant la nuit, Mâ se montra dans la forêt sacrée qui tout à coup étincela de lumière. Les Galles me donnèrent une ceinture magique et des amulettes à l'effigie de la déesse. Ils me pressaient de rester et de me vouer à son culte ; mais, parmi les étrangers qui étaient venus sacrifier et consulter l'oracle, se trouvait Carinas, un chevalier romain.

— Le fils du Syrien, de l'affranchi du Néron chauve !

— Il me remarqua et offrit à Lycus de m'emmener à Rome. Je ne voulais pas quitter nos montagnes. Je pleurai longtemps, mais Lycus me livra pour de l'or.

— Un enfant de plus au Minotaure !

— A Rome, avec d'autres enfants d'Asie achetés par Carinas, j'appris à jouer de la cithare, à danser, à chanter. Un sénateur, ami de mon maître, lui proposa de me confier pour quelque temps aux soins d'un philosophe. Mais Carinas s'y refusa par piété, car, disait-il, les philosophes sont haïs des dieux.

— Scrupule digne d'un entremetteur et d'un marchand d'esclaves !

— Cependant l'empereur était revenu de son grand voyage. Je fus conduit à sa villa de Tibur, et je devins son échanson. Dès lors, j'ai toujours vécu dans ce tourbillon qui s'agite autour du maître du monde. Du Rhin à l'Ister, de la Bretagne à l'Arabie, j'ai suivi César dans sa course triomphale. Que de visions éblouissantes depuis trois années : rois, proconsuls, tétrarques, acclamations des peuples, pompes sanglantes du Cirque, tumulte guerrier des légions ! oh ! souvent, comme enivré de parfuns trop forts, j'eus le vertige et je cherchai la solitude pour me retrouver moi-même et pleurer. Cette beauté que les sculpteurs reproduisent, que les poëtes chantent, comme je l'aurais ensevelie sans regret dans mes forêts natales, ou

mieux encore à l'ombre du sanctuaire de Mâ, la bonne Déesse ! Confondu parmi les acolytes du pontife, vêtu d'habits féminins, chantant des hymnes, agitant des encensoirs, j'aurais passé obscur, inaperçu, heureux...

— Quel merveilleux galle tu aurais fait ! la grande mère de Phrygie ne pardonnera pas à Carinas de t'avoir écarté de ses autels.

— Aujourd'hui le Destin a parlé. Il m'appelle.

— Eh quoi ! tu veux mourir ?

— Oui, pour revivre auprès d'un dieu.

— Es-tu fatigué d'offrir la coupe au Jupiter terrestre, et songes-tu à remplacer Ganymède au banquet des Olympiens ?

— César est déjà dieu sur terre, tu le sais ; partout, en Gaule, en Grèce, en Afrique, en Espagne, j'ai vu fumer l'encens sur les autels d'Hadrien.

Un sourire effleura les lèvres du philosophe.

— Quoi ! tu ne crois pas à la divinité de l'empereur ? dit l'adolescent avec effroi.

— Parle comme si j'y croyais.

— Pourtant César mourra. Souvent le mal qui le consume lui arrache des gémissements ; il mourra, mais pour entrer dans l'apothéose, pour revivre dans les astres, libre de souffrances, radieux, immortel, avec Trajan son père, avec le divin Auguste, avec Hermès, Bacchus, Adonis.

— Tu oublies le divin Claude, Néron, Hélios et Domitien, l'époux de Minerve ; mais continue...

— Je veux l'y précéder pour apprendre et lui redire ce que son âme inquiète s'épuise à pressentir. Lui apparaîtrai-je face à face comme Patrocle au fils de Pélée ? Me reverra-t-il dans ses songes où je lui parlerai ? Je vais le savoir. Mourir jeune comme ceux que les dieux aiment, oh ! je ne le crains pas. Me dévouer pour César, ce maître si grand pour tous, pour moi si doux, c'est mériter de n'être jamais séparé de lui dans le séjour des immortels et dans la mémoire des hommes.

— Tu te repais de chimères, insensé !

— César y croit, répondit Antinoüs avec douceur.

Le stoïcien le regarda un instant d'un air de pitié profonde.

Puis il entreprit de dissiper les nuages qui obscurcissaient cette âme féminine, douce et confuse. Il parla à l'éphèbe de l'ordre immuable de la nature, de ses lois éternelles et nécessaires, les seuls dieux que la raison pût reconnaître. Il prouva que la sagesse consiste à les accepter, à attendre patiemment, dans l'exercice de toutes les mâles vertus, l'heure de rentrer dans le Cosmos, sans crainte et sans espoir, comme le fruit mûr qui tombe de l'arbre. Il s'emporta avec éloquence contre les chimères malsaines d'Égypte

et de Syrie, cette peste du monde gréco-romain ; contre les magiciens et les thaumaturges dont les artifices troublaient à la fois le cerveau débile d'un enfant et la raison puissante de César. Enfin il montra la doctrine du Portique comme un asile sûr pour l'âme humaine délivrée des terreurs vaines et des idoles, et mise au-dessus de tout désir.

Ce beau discours fut inutile. Antinoüs, qui l'avait d'abord écouté avec une résignation respectueuse, ne tarda pas à donner des signes de fatigue et d'ennui. Puis, étendant le bras gauche le long du coussin de pourpre, il y posa doucement la tête et s'endormit.

III

L'IMMOLATION

—

Quelques jours s'écoulèrent. La pensée fatale éveillée par Antinoüs germait dans l'âme d'Hadrien. Pour le césar vieilli, tourmenté de rêves de malade, l'offre bientôt réitérée par l'adolescent, avec cette grâce simple que la jeunesse met à s'immoler, était une flatterie incomparable et nouvelle. Mais accepterait-il de vouer à la mort cette exquise fleur humaine, charme de ses yeux blasés, miracle de beauté qui effaçait tous ceux de l'art? Son orgueil était satisfait, car, bien que le plus ombrageux des hommes, il ne doutait pas de la sincérité d'Antinoüs. Cette certitude le lui rendait plus précieux, et il faiblissait à l'idée de s'en séparer. Alors, la superstition, cette autre maîtresse de son âme, revenait à la charge. Apprendre enfin, non plus par les hypothèses nébuleuses des

philosophes ou les mensonges payés à prix d'or des devins et des hiérophantes, les secrets que lui gardait la vie, et les mystères qui suivent la mort; entendre un être aimé les lui révéler de sa voix connue, et l'appeler dans ces astres où sa divinité terrestre ébranlée par l'âge et la souffrance se transfigurait dans la gloire des Olympiens, quelle tentation pour ce Faust impérial, affamé d'impossible, et descendu jusqu'à la magie!

Le trouble d'Hadrien avait frappé le philosophe, qui ne tarda pas à en deviner la cause. Ce sacrifice humain, volontaire, il est vrai, mais provoqué, fit horreur à Xanthias. Il s'employa de toutes ses forces pour l'empêcher, tantôt auprès du césar, tantôt auprès d'Antinoüs. Ce dernier n'opposa à ces raisonnements qu'une foi absolue à sa chimère, une résolution mélancolique et tranquille. Antinoüs n'était pas hellène. Il sortait d'une de ces tribus orientales, douces, crédules, indolentes qui faisaient le fond des populations de la Mysie et de la Bithynie, et dans ces pays montueux, pleins de forêts profondes, menaient la vie pastorale, ensevelies dans une nuit intellectuelle complète, *nuit toute pleine de Dieux,* comme dit Homère. Jeté presque sans transition de ses montagnes au palais des Césars, le jeune pâtre avait peu changé. Il n'appartenait en rien à la race active,

audacieuse, insolente des Narcisse, des Pallas, des Épaphrodite, qui avaient su faire de leur beauté le prix de la richesse et du pouvoir. Peut-être aussi se mêlait-il à sa confiance inébranlable dans les rêveries partagées par le maître du monde une sorte de lassitude et d'ennui. Il est permis, du moins, de conjecturer que sa singulière destinée avait empreint ses traits charmants de ce caractère de stupeur un peu sombre, si marqué dans toutes les images qui nous rendent sa forme accomplie.

Xanthias ne fut pas plus heureux auprès d'Hadrien. Il représenta vainement au césar que la raison, l'humanité, le soin de sa gloire condamnaient un acte digne d'un Scythe ou d'un roi parthe. Hadrien s'irritait d'autant plus de ses objections qu'il se les faisait à lui-même tout le premier. Il eut plusieurs conférences avec un vieux juif adonné aux mystères de la Kabbale. Il en sortait agité et sombre, pour s'enfermer de longues heures avec Antinoüs, toujours calme et triste. Ces entretiens, d'où le philosophe était exclu, provoquèrent dans l'entourage de l'empereur, qui ne soupçonnait pas ce qui se préparait, des plaisanteries dont le dialogue de Lucien entre Jupiter et Ganymède peut donner l'idée.

Ce drame étrange et douloureux marcha vite à son dénoûment.

Un soir, l'empereur, le philosophe et Antinoüs montèrent dans une grande barque égyptienne qui stationnait au bas de l'escalier de marbre de la villa. Dans le naos, percé de deux larges ouvertures, Hadrien et Xanthias s'assirent sur des siéges d'ivoire. Antinoüs s'étendit aux pieds de l'empereur sur une peau de tigre. Il avait revêtu le costume que les Égyptiens donnaient à leurs dieux, lorsqu'ils les représentaient, ce qui était rare, sous forme humaine. Un pagne de Byssus enserrait ses reins. Une calantica, dont les pans tombaient des deux côtés sur ses épaules et qu'ornait au sommet le serpent symbolique, cachait ses cheveux et donnait à sa physionomie quelque chose de funèbre.

La barque suivait le cours du Nil; d'un côté s'étendait la rive plate, cultivée, avec ses moissons jaunies, ses groupes de mimosas et de dattiers; de l'autre se dressaient, comme un mur gigantesque, de hautes falaises noirâtres trouées de grottes sépulcrales qui laissaient voir des hiéroglyphes et des peintures effacées. Le soleil s'était couché derrière le désert Libyque; mais le Nil, entre ses rives devenues sombres, coulait lumineux encore comme le ciel rougeâtre et chaud qui s'y reflétait. Bientôt une vague lueur violette envahit l'horizon, et la nuit tomba subite.

L'entretien languissait; Antinoüs n'y prenait au-

cune part et contemplait tantôt le fleuve, tantôt le firmament, dont les étoiles, une à une, perçaient l'azur.

Ils arrivèrent en face de la bourgade égyptienne de Besa, dédiée à un dieu local du même nom, dont on apercevait le temple aux colonnes trapues, surmontées de chapiteaux peints à figures d'hommes. Sur la rive opposée se dessinaient les toits en terrasse de la petite ville d'Hermopolis, consacrée à Hermès.

Antinoüs se pencha vers Hadrien et murmura quelques mots. L'empereur, étendant le bras, lui montra un espace vide d'étoiles au-dessous de la voie lactée. L'éphèbe alors, d'un bond rapide, se précipita dans le fleuve qui l'engloutit.

IV

UN DIEU NOUVEAU

—

Trois ans plus tard, une immense multitude accourue de tous les points de l'empire, surtout des provinces orientales, se pressait aux abords de la riante cité gréco-romaine, qui, improvisée par Hadrien avec toute la furie d'une tendresse exaltée par la douleur, remplaçait l'obscure bourgade égyptienne de Besa, sur la rive où le corps d'Antinoüs avait été retrouvé, le lendemain de sa mort. On inaugurait solennellement le temple du dieu nouveau, qui déjà avait son culte officiel et ses prêtres, opérait des prodiges et rendait des oracles.

La légende s'était formée avec une incroyable rapidité. On racontait qu'une étoile nouvelle brillait près de la voie lactée depuis la mort volontaire du favori

d'Hadrien et qu'Antinoüs s'était montré à l'empereur pour lui révéler que, devenu dieu, il habitait cet astre.

Antinoé formait un carré long traversé par une grande voie principale. A l'extrémité nord de ce corso s'élevait le mausolée d'Antinoüs; à l'extrémité sud le temple dédié au nouvel olympien avec ses magnifiques colonnes corinthiennes apportées par des navires venus de Grèce et d'Ostie. Des portiques à colonnes bordaient les autres rues, dont trois traversaient la ville dans toute sa largeur. Près du port, formé par un coude du Nil, on voyait un arc de triomphe à trois entrées, surmonté d'un attique avec entablement dorique. Des statues équestres le flanquaient à droite et à gauche ; hors de l'enceinte se dressaient des thermes, un cirque, un gymnase. Autant qu'on peut le conjecturer aujourd'hui à la vue des ruines, tout cet ensemble n'avait rien de colossal ni de démesuré, mais offrait un aspect riant et gracieux, conforme à l'idée du *genius loci*.

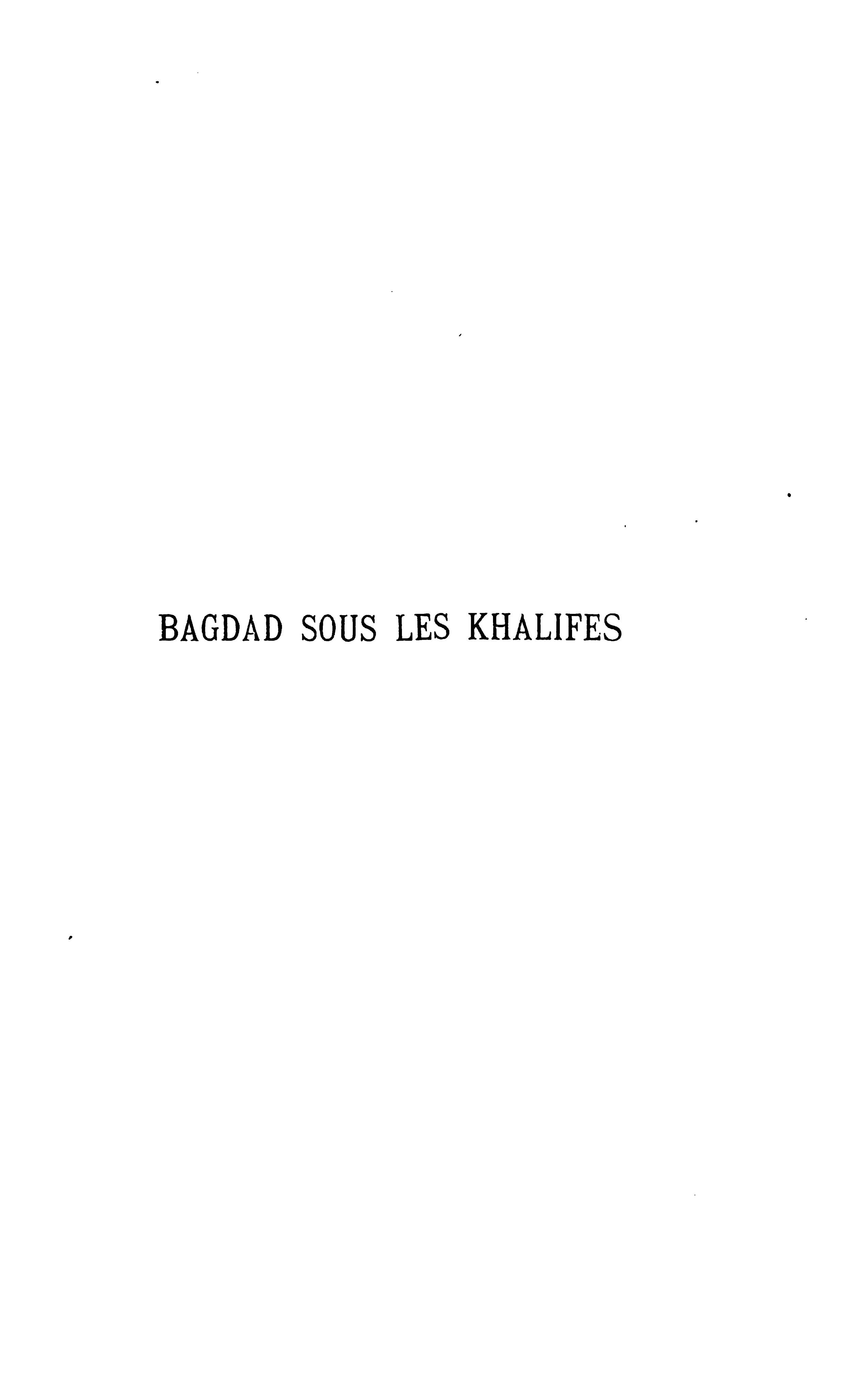
Dans tout le monde romain on érigeait des statues « au nouveau Bacchus, héros et dieu. » Claudiopolis lui dédiait un temple, les Mantinéens se rappelaient que leurs ancêtres avaient colonisé la Bithynie et le revendiquaient pour un des leurs. Ils instituaient en son honneur des fêtes annuelles et des jeux quinquen-

naux. Tarse, Ancyre, Adrianothère, Alexandrie, Cyrène, Hiérapolis, Corinthe et une foule d'autres villes frappaient des médailles qui représentaient Antinoüs, avec les attributs d'Harpocrate, d'Apollon, d'Hermès. Les Grecs et les Égyptiens rivalisaient d'adorations. Les railleurs cependant ne manquaient pas. Quelques-uns observaient plaisamment qu'Hadrien avait beaucoup plus fait pour Antinoüs que Jupiter pour Ganymède, car ce dernier, bien que figurant dans l'Olympe, n'avait jamais eu de temples, ni rendu d'oracles.

Le culte d'Antinoüs devait durer plusieurs siècles. Cet incroyable épisode religieux ne doit pas faire illusion sur l'état des esprits à cette époque mortellement sceptique et malade. Les candidatures à l'Olympe, inaugurées par Alexandre et dont les césars avaient repris la tradition, n'étaient au fond qu'un symptôme irrécusable de la décadence et de la fin prochaine du polythéisme. — L'homme était dieu ; les dieux n'étaient plus.

Hadrien survécut quelques années à Antinoüs. Crut-il le revoir dans la fièvre de l'hallucination, et ce fantôme, créé par sa pensée, lui renvoyait-il l'écho de ses rêves d'orgueil et d'apothéose ? Nous l'ignorons. Ce que l'on sait des derniers jours de l'empereur porterait plutôt à croire qu'il mourut désabusé, rail-

lant les thaumaturges à l'égal des médecins, plaisantant en vers sur son âme, « ce souffle vague, fugitif,
» qui, après avoir joué un instant avec la vie, va se
» perdre, ombre d'une ombre, dans des limbes hu-
» mides et froides. »



BAGDAD SOUS LES KHALIFES

I

BAGDAD SOUS LES KHALIFES

—

A quatre heures de chemin de la ville actuelle de Bagdad, sur la rive gauche du Tigre, les Parthes, cette avant-garde guerrière de l'Orient contre la civilisation gréco-romaine, avaient établi leur camp d'hiver, qui devint peu à peu la grande ville de Stésiphon, la future capitale des Sassanides. Avant l'Islamisme, leur dynastie régnait aussi sur l'Arabie du Sud. Mais le jour de la naissance du prophète, dit la légende arabe, un tremblement de terre ébranla le palais royal de Madaïn (Ctésiphon), le Tigre déborda; le lac de Sawâ se dessécha, quatorze tours du palais s'écroulèrent, et le feu sacré des mages, qui, depuis des milliers d'années, brûlait dans le sanctuaire, s'é-

teignit : un grand destin s'achevait, un autre allait commencer.

Peu d'années après la mort de Mahomet, Saad Ibn Abi Wakkas, vainqueur des Perses à Cadesia, entra avec ses cavaliers arabes dans la capitale abandonnée, et devant ses palais et ses « paradis », il se ressouvint des paroles du Coran à propos des Égyptiens engloutis dans la Mer Rouge : « Que de jardins, que de sources, » que de splendeurs et de voluptés dans lesquelles ils » se complaisaient, ils ont dû quitter à jamais! Moi, » Allah, j'ai tout transféré à un autre peuple, et ni le » ciel ni la terre ne les pleurent ».

Un siècle plus tard (l'an 145 de l'hégire), le Khalife Mansour, le fils de cet Aboul Abbas Abdallah le Sanguinaire, qui extermina la dynastie Ommeyade de Damas, posa la première pierre de la ville qui allait devenir la capitale des Khalifes, la reine de l'Orient. En mettant la main à l'œuvre, il prononça ces paroles : « Au nom de Dieu ! Loué soit le Seigneur ! Le monde » entier lui appartient, il le donne à qui il lui plaît » de ses esclaves, et il assure à ceux qui le craignent » une fin bienheureuse. Bâtissez avec la bénédiction » de Dieu ! » — Mansour ordonna de démolir le *Château Blanc*. (C'est le nom que les Arabes donnent encore au palais royal de Ctésiphon). Son vizir Chalid le Barmécide, d'origine Persane, et fidèle aux tradi-

tions de sa race, essaya vainement de l'en détourner. Mais la destruction de ce monument colossal offrait tant de difficultés qu'on ne l'acheva pas, et le vizir ne put s'empêcher de dire que les Musulmans ne renverseraient jamais ce que les adorateurs du feu avaient édifié.

C'est au point central de l'Orient et de l'Occident, dans la région où brillèrent tour à tour Babylone, Ninive, Séleucie, Ctésiphon, ces puissantes métropoles devenues de vastes champs de ruines, que s'éleva la nouvelle capitale de l'empire avec sa double enceinte circulaire de hautes murailles flanquées de tours et bordées par un fossé alimenté par le Tigre, ses portes d'airain, ses bazars couverts, ses médressés, ses observatoires, ses palais construits sur le type Sassanide, ses mosquées aux portails gigantesques, aux coupoles ovoïdes chargées d'inscriptions décoratives sur fond d'or et d'azur [1].

Au delà du pont du Tigre, hors de l'enceinte, les caravansérails du faubourg d'Al Khor reçoivent les marchandises arrivant de la Chine et du Thibet par le Turkestan et la Boukharie, celles que l'Inde expédie par mer à Bassora et qu'apportent les barques qui sillonnent les eaux jaunes du fleuve. Par les canaux reliant Mossoul à Bagdad affluent les produits de Constantinople et de l'Égypte déposés dans les ports de la

Syrie [2]. Le faubourg où les Juifs ont plusieurs synagogues, renferme aussi de vastes hopitaux entretenus aux frais du Khalife. Le Médressé principal étale au bord du Tigre sa longue façade couverte de versets du Coran en caractères coufiques entremêlés de fleurs. 3,000 jeunes gens qui seront un jour des mollahs, des professeurs, des kadis, des généraux, des vizirs, y reçoivent l'instruction encyclopédique de l'époque, les études scientifiques et littéraires alternent avec les exercices du corps, le tir de l'arc, le djerid, l'équitation, la manœuvre des barques sur le fleuve.

Entrons dans ces bazars éclairés par des coupoles percées à jour, et dont les murs blancs sont égayés par des arabesques de couleurs vives. Dans ce labyrinthe de rues, traversé par une large voie où roule tout le jour, comme un fleuve vivant, une foule cosmopolyte et bigarrée, l'Orient et l'Occident ont versé leurs richesses; le brocart et les joyaux Byzantins, les porcelaines de Chine, les verreries de Baalbeck et les vases peints des Baléares. le baume et l'encens de l'Yémen, l'acier et les châles de Kaschmir, les manuscrits sur peau de gazelle et sur papier de soie de Samarkand. Des dames de haut parage, en robes de satin à fleurs d'Égypte, serrées par des ceintures roses où éclatent les diamants et les perles, circulent, escortées d'eunuques, sur des ânesses blanches de

Mésopotamie. Elles s'arrêtent devant la boutique d'un joaillier, *marchands de bazar, chiens de Séleucie* [3], c'est tout un pour la rapacité et pour le flair. Celui-ci est homme à leur offrir des chrysolithes de Mauritanie provenant des trésors perdus par Alexandre, lorsqu'il cherchait dans les déserts d'Afrique la source de vie [4]. Près de là, un professeur et un poète s'attaquent sur des questions de grammaire. C'est un furieux combat à coups de langue. Qui eût cru que les petits-fils d'Antar se plairaient un jour à ces duels d'école ?

Voici des derviches portant écrits sur leurs calottes ces mots : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu » ; des soldats de l'Irak aux arcs de palmier, aux carquois de cuir incrusté d'agathe et de cornaline, des médecins à cheval, des khadis en simarre noire coiffés d'un turban de même couleur enroulé autour d'un long bonnet, des astrologues à la robe semée d'étoiles. La foule s'amasse autour d'un chanteur arabe qui s'accompagne sur le mizhar [5]. Il chante l'air de Djinn, qui passe pour avoir été dicté par les génies aux virtuoses à la mode, Ibrahim et Mauceli, dont le Khalife, qui en raffole, a rempli l'autre jour la bouche de perles fines. Un prince Persan entre avec de grandes démonstrations de respect dans une boutique tenue par un chambellan du Khalife, et lui remet une bourse

contenant 100 dinars d'or [6], il reçoit en échange un petit tapis d'étoffe commune, marqué du sceau du Commandeur des Croyants qui l'a, croit-on, tissé lui-même, car le possesseur de tant de trésors est censé vivre du travail de ses mains [7]. Ces étrangers à la robe de soie brochée d'or qui échangent des bijoux de Constantinople contre des aromates de l'Inde, sont les ambassadeurs du Basileus, qui mènent de front le commerce et la diplomatie. Voici les envoyés du Caboul et ceux de l'empereur du Thibet. Ces hommes blonds aux yeux bleus, chaussés de sandales et dont la courte tunique est recouverte d'un justaucorps de peau de loutre, viennent de la cour du grand empereur de la Francie, pour demander au Khalife de protéger les pélerins chrétiens qui se rendent à Jérusalem.

Le palais des souverains de Bagdad « le château de l'éternité », comprenait les casernes de la garde et les divans ou bureaux préposés à l'administration de l'empire. La partie habitée par le Khalife était une succession de salles circulaires à coupoles, aux parois revêtus d'applications de jaspe et d'albâtre, tendues de tapisseries représentant des chasses, des concerts et des danses d'almées ; des portes d'ivoire et d'ébène plaquées d'or et de nacre y donnaient accès. Des animaux fantastiques et des enroulements de plantes

décoraient les chapiteaux et les bases des colonnes. L'hiver, l'aloès de Mandal brûlait dans des réchauds; l'été, des courants d'air amenés par des tubes ensevelis sous des monceaux de fleurs, répandaient une fraîcheur embaumée; le parc et les jardins s'étendaient jusqu'au Tigre; un vaste étang en occupait le milieu; les allées, pavées de cailloux multicolores, donnaient à l'œil l'illusion d'un tapis; bordées de grands vases incrustés de pierres précieuses et remplis de fleurs, elles séparaient les divers massifs d'arbres touffus où erraient les gazelles, où s'ébattaient les oiseaux rares; des canaux circulaires étagés laissaient retomber l'un dans l'autre les nappes de leurs ondes; les lions avaient leurs palais, cour carrée pavée de marbre et close de murs très élevés, contre lesquels s'appliquaient de grandes cages de fer doré. De temps en temps on lâchait dans la cour ces rois du désert dont les plus beaux portaient des colliers d'émeraudes, et du haut d'une terrasse, le maître aimait à les voir bondir et à entendre leurs rugissements [8].

Là vivait le Khalife avec ses femmes, ses gardes du corps recrutés en Perse, dans le Turkestan et la Transoxiane (car il se défiait de la noblesse arabe), ses vizirs, ses historiographes, ses poètes et ses bouffons qui recevaient quelquefois des coups de bâton quand ils n'avaient pas réussi à le faire rire. Généralement

invisible pour le reste de ses sujets, comme ces anciens rois de l'Iran sur le type desquels il tendait de plus en plus à se régler, il ne se montrait guère en public qu'une fois l'an, dans une solennité religieuse dont nous parlerons. Parfois, des pélerins de l'Hedjaz ou de l'Yémen, venus dans la nouvelle ville sainte de l'empire pour contempler les traits du vicaire du Prophète, se groupaient devant le grand portail du Palais en criant : « Seigneur ! lumière et splendeur de l'Islam, » donne-nous la faveur de ta présence ! » mais leur prière n'était pas écoutée. De grands officiers du Khalife se mêlaient aux suppliants et criaient aussi : « Seigneur ! manifeste ta paix à ces hommes venus de » si loin pour s'abriter à l'ombre de ta gloire ! » Alors, derrière les treillis d'or d'une fenêtre basse, apparaissait vague et indistincte la figure du Commandeur des Croyants qui, par une fente, laissait passer un pan de sa robe que les pélerins baisaient tour à tour avec la ferveur de l'adoration [9].

Un million d'habitants au moins peuplait la capitale des Khalifes, toute la région environnante, aujourd'hui désert grisâtre entrecoupé de marais salins, était alors un jardin splendide, sillonné de canaux navigables. Il s'étendait jusqu'à Bassora, l'industrieuse et la savante, « la coupole de l'Islam ».

Les Arabes, les Syriens et les Persans formaient le

fond de la population de Bagdad. Ces derniers étaient les plus nombreux. La plupart professaient l'islamisme, mais en l'accommodant à leur esprit national, amoureux des mythes et des légendes. De là devaient naître la divination d'Ali et la foi à son prochain retour, *la passion* d'Hussein, l'adoration des imans de leur race, considérés comme des incarnations successives du Très-Haut, croyances où l'influence boudhique est visible, et toutes les particularités qui aboutirent au schisme définitif. Beaucoup de Persans restaient fidèles au Magisme. Ce culte passait pour idolâtrique et n'était pas toléré dans la capitale, mais conservait encore de profondes racines dans les provinces. Les chrétiens n'étaient pas molestés, bien que certaines manifestations publiques de leur religion fussent interdites ; un grand nombre étaient Nestoriens, et cette secte qui rejetait le culte de la Vierge, et qui avait souffert pour l'unité de Dieu, était assez sympathique aux musulmans. Les vieilles religions païennes de la Babylonie et de la Chaldée comptaient encore quelques adhérents. La Mésopotamie abondait en Juifs. Cette terre, presque aussi sacrée pour eux que la Palestine, gardait les tombeaux plus ou moins authentiques de beaucoup de leurs patriarches et de leurs prophètes. Les Juifs de Bagdad étaient riches, influents, très adonnés aux sciences, surtout à la

médecine et hautement favorisés par les Khalifes. Leur chef, toujours pris dans une famille qui prétendait descendre du roi David, portait le titre de prince de la captivité. Il était solennellement investi de sa dignité par le Khalife qui lui remettait un sceau. Son autorité s'étendait sur toutes les Juiveries de la Mésopotamie, de la Perse et des provinces plus reculées, jusqu'à l'Indus. Il nommait les rabbins, levait des taxes sur ses coreligionnaires et exerçait tous les droits qui avaient appartenu au Grand-Prêtre de Jérusalem. Chacun des sujets de l'empire, quelque religion qu'il professât, devait se lever à son approche, et le saluer avec respect, sous peine de cent coups de bâton. Quand il se rendait à cheval chez le Khalife, vêtu de brocart d'argent et coiffé d'un turban diadémé d'or, de nombreux cavaliers l'escortaient, et un héraut criait devant lui : « Place au fils de David ! » (10)

La fièvre conquérante qui avait possédé les premiers Khalifes, avait fait place depuis la chute des Ommeyades à un grand désir de repos, de jouissances sensuelles et intellectuelles, et l'énorme richesse que le commerce et les tributs de tant de peuples faisaient affluer au centre de l'empire augmentait encore cette disposition. Après tant d'efforts héroïques, après de si extraordinaires accès d'enthousiasme, l'islamisme arabe voulait vivre à l'aise et prendre du bon temps,

c'est dire que la décadence allait venir. Les premiers conquérants arabes, leurs chefs du moins, n'étaient pas des nomades, mais des citadins parvenus à un assez haut degré de culture. Ce n'est pas dans les pays conquis qu'ils prirent le goût de la vie polie, ils l'avaient apporté avec eux. Transplantés en Syrie, en Égypte, en Perse, de tels hommes devaient s'assimiler avec une étonnante rapidité la culture de ces contrées où l'hellénisme avait laissé tant de traces; de cette fusion naquit une société brillante, variée, habituellement plus libre et plus tolérante qu'on ne se l'imagine, mélange attrayant d'activité industrieuse, de plaisirs raffinés et de curiosité d'esprit, heureuse enfin sous les premiers Abbassides, quoique souvent troublée par des luttes intestines et des retours de fanatisme.

Quelques métropoles musulmanes (Cordoue, Ispahan, le Caire) ont offert avec moins de puissance et d'éclat un spectacle assez analogue. Mais ce qui assure la prééminence au siècle des Abbassides, c'est l'intensité du mouvement intellectuel dont Bagdad fut le foyer. Comme les savants d'Alexandrie se répandirent autrefois dans tout le monde gréco-romain, de même l'astronome, le mathématicien, le médecin, le chimiste, le philologue, sortis des écoles de Bagdad, de Koufa et de Bassora, allaient porter à Constantinople, en Afrique, en Espagne, comme dans le Thibet, le Caboul

et la grande Boukharie, non-seulement les trésors scientifiques transmis par les Hellènes et les Indiens, mais encore le fruit précieux de leurs propres découvertes.

De tout temps les Arabes aimèrent à contempler ces astres qui furent leurs premiers Dieux. De tout temps leurs poètes s'inspirèrent de ce spectacle. Aboul Maani disait magnifiquement :

« C'est avec les clous d'or des étoiles que Dieu fixa
» le voile éclatant du jour et le crêpe sombre de la
» nuit. Quand une étoile tombe du ciel, ce n'est qu'un
» clou qui se détache du palais du seigneur Dieu. »

Ce penchant inné devait produire un développement extraordinaire de l'astronomie, quand les livres qui traitaient de cette science, surtout le grand Sindhind (Révolution des siècles), porté par un Indien à la cour de Mansour et traduit par Alfazavi, et le livre de Ptolémée traduit par le Nestorien Honian sur l'ordre du Khalife Mamoun, furent devenus accessibles aux Arabes. Partout s'élèvent des observatoires munis d'instruments perfectionnés et souvent gigantesques ; il y eut des congrès astronomiques ; Mamoun fit exécuter deux fois la mesure du degré terrestre ; on dressa des catalogues et des cartes des étoiles visibles ; le pendule fut appliqué à la mesure du temps ; les astronomes arabes vérifièrent la précession des

équinoxes, déterminèrent l'obliquité de l'écliptique, accumulèrent les observations sur la conjonction des planètes, l'occultation des étoiles, les éclipses, les solstices, etc. Après avoir reçu en astronomie tant de leçons des Indiens, ils furent bientôt en état de leur en donner à leur tour.

L'astrologie, qui, chez tous les anciens peuples de l'Orient, n'était pas distincte de l'astronomie, continua d'être en crédit à la cour des souverains, et à leur exemple devint d'un usage fréquent dans tous les rangs de la société musulmane. Un passage de ces *mille et une nuits* qui contiennent de si précieux détails de mœurs, est à citer à ce propos. Nos barbiers d'Occident nous entretiennent tout d'abord des petits événements de la ville. A Bagdad, on va le voir, c'était autre chose :

« Le barbier, dit le jeune boîteux de Bagdad, mit
» beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer
» ses rasoirs. Au lieu de mettre de l'eau dans son
» bassin, il tira de sa trousse un astrolabe fort propre,
» sortit de ma chambre et alla au milieu de la cour
» d'un pas grave prendre la hauteur du soleil. Vous
» serez bien aise, dit-il, Seigneur, d'apprendre que
» nous sommes aujourd'hui au 18e jour de la lune de
» Safer, de l'an 253 de l'hégire, et de l'an 7320 depuis
» l'époque du grand Iskander aux deux cornes

» (Alexandre), et que la conjonction de Mars et de
» Mercure signifie que vous ne pouviez choisir un
» meilleur jour que celui-ci pour vous faire raser »[11].

Les mathématiques suivirent les progrès de l'astronomie ; les livres de Diophante et d'Euclide, la sphérique de Ménilaüs d'Alexandrie, le traité d'Archimède sur la sphère et le cylindre et tant d'autres, furent traduits par ordre des Khalifes Haroun et Mamoun. Ces traductions n'étaient pas toujours exécutées sur les originaux grecs, mais parfois sur des traductions Syriennes et Persanes ; le système de numération des Indiens fut adopté, et par l'intermédiaire des Arabes se répandit bientôt en Occident. L'algèbre, dont les grecs n'avaient donné que le germe, prit un grand essor. Mohamed-ben-Musa en donna un compendium ; la trigonométrie devint une science distincte ; l'optique, l'hydrostatique s'enrichirent de précieuses découvertes. L'impulsion donnée par les savants du siècle des Abbassides devait influer puissamment sur le brillant développement des mathématiques et de la physique dans le moyen-âge italien et préparer les progrès décisifs des temps modernes.

Les Arabes avaient été initiés à la médecine grecque par les écoles Nestoriennes d'Edesse (Mésopotamie) et de Dschoudisapour (Susiane). Les traductions d'Hippocrate, Galien, Dioscoride, et ordonnées par les

Khalifes, achevèrent d'en répandre la connaissance. Haroun avait à sa cour deux médecins indiens, Manka et Saleh. Manka traduisit de Sanscrit en Persan le traité classique de médecine intitulé *Susruta,* et un traité des poisons. On emprunta aussi aux Indiens plusieurs procédés chirurgicaux, entr'autres la rhinoplastie ; la loi religieuse interdisait l'anatomie des cadavres humains, mais on disséquait des animaux, surtout des singes. Sous Mutawakil, Al-Djahid publia une histoire des animaux. On vit, dit-on, à Bagdad, jusqu'à 860 médecins. Bientôt tous les souverains, même chrétiens, appelèrent auprès d'eux des médecins arabes ou juifs. Ce furent des Espagnols de Cordoue qui portèrent au XIIIe siècle la science d'Avicenne à Montpellier, et participèrent à la fondation de cette grande école de médecine, établie sur le modèle des écoles arabes.

On cherchait avec ardeur la transmutation des métaux et le breuvage immortel, et tout en les cherchant vainement, on trouvait autre chose. On sait combien les arabes excellèrent à décomposer les substances pour opérer des combinaisons nouvelles, ce que n'avaient pas su faire les savants d'Alexandrie. A Bagdad, les droguistes qui ne se distinguaient guère des alchimistes, étaient des personnages. C'est à eux et à leurs émules des autres royaumes arabes,

que l'on doit la philosophie chimique, la connaissance de la fermentation alcoolique, des composés des divers acides, et les premières prescriptions magistrales, qui, par l'école de Salerne, se répandirent dans le midi de l'Europe [12].

La philologie fit d'étonnants progrès. Tous les dialectes arabes furent classés et définis. Sous Mansour, Chalib fixa le système de la prosodie arabe, dont les Persans allaient bientôt adopter les règles. Ibn Othman publia une grammaire si parfaite, qu'on ne l'appelait plus que *le livre (al Kitab).* Les grandes anthologies poétiques *(le Hamasa, le Kitab-el-Aghani)* sont de cette époque.

Les historiens et les chroniqueurs furent nombreux sous les Abbassides. Albaladori raconta les conquêtes des Arabes. Ibn-el-Mogassa, guèbre converti, composa la chronique nationale des Parthes. Tabari publia la connaissance du passé. Ibn Mohammed, de Madaïn, écrivit 40 livres sur Mahomet, sur les Koreichites, sur l'histoire des Ommeyades et des premiers Abbassides. Masudi, né dans l'Irat et grand voyageur, traduisit du Persan l'histoire des Sassanides, et publia ses *prairies d'or,* le plus précieux monument historique que nous aient légué les Arabes.

On rassemblait de tous côtés les traditions orales du prophète, afin de s'en servir pour fixer le dogme

et la jurisprudence, car, disait-on, « le noble sabre » Mâthour, fabriqué par les Djinns, est moins tran- » chant (décisif) qu'une tradition authentique ».

Les Médresés de Bagdad, de Koufa et de Bassora, auraient mérité le nom d'universités, car on y enseignait toutes les sciences alors connues [13]. Les bibliothèques privées et publiques abondaient et les manuscrits précieux figuraient souvent parmi les dons que les ambassadeurs étrangers apportaient aux Khalifes. Un docteur de Bagdad refusait de se rendre à Bokhâva sur l'invitation du sultan de cette ville, parce que le transport de sa bibliothèque aurait exigé 400 chameaux [14]. On attachait le plus grand prix à la calligraphie et à l'enluminure ; une belle copie du Coran avec les titres des Suras en lettres blanches sur fond d'azur, avec ses accents d'or et de couleurs vives, et ses encadrements d'arabesques, passait pour « le jardin des yeux. » La ligne noire tracée par la main du calligraphe paraissait « plus belle que le fard sur la joue de la beauté ».

Le progrès et la diffusion des sciences furent singulièrement favorisés par des voyages où le désir de s'instruire et la simple curiosité tinrent souvent autant de place que l'intérêt du trafic. Ni les missionnaires chrétiens, ni les négociants de Venise n'en ont accompli de plus longs et de plus périlleux. « J'ai beau-

» coup voyagé, disait un poète. Dans chaque pays » j'ai trouvé du plaisir, et j'ai obtenu un épi de » chaque meule ». La masse de monnaies arabes trouvées enfouies dans les régions les plus inaccessibles de l'Asie, et jusques dans les parties de la Scandinavie voisine du pôle, témoignait de cette étonnante activité; elle profita particulièrement à la géographie que les Arabes avaient apprise des Grecs, et où devaient s'illustrer Ibn Hankal, Edrisi, Bekri, etc.

L'architecture, au temps des Abbassides, se borna à reproduire, en les modifiant, les anciens types Sassanides : carrés allongés surmontés de coupoles, arcades à niches groupées autour d'un arc gigantesque à plein cintre masqué par un haut portail elliptique [15]. Ce genre de constructions, d'une imposante grandeur, devait se répandre dans toute cette région de l'Orient musulman, de Bagdad à Ispahan et à Delhi. Il faut chercher ailleurs, en Égypte, en Espagne, en Sicile, la vraie architecture arabe, art qui fut lui-même essentiellement imitateur, tout en marquant ses emprunts d'un indélébile caractère national. Ce n'était pas le temps des galeries à jour, des minarets découpés, des longues avenues d'arcades ogivales retombant sur de frêles colonnettes, des murs intérieurs disparaissant sous une ornementation géométrique, ingénieusement compliquée de toutes ces broderies

architecturales qui étonnent le regard, mais où les juges sévères ne veulent voir qu'un ravissant décor.

Malgré les prohibitions du Coran au sujet de la représentation des êtres animés, il ne manquait pas à Bagdad de peintres « qui avaient le soleil pour palette » et qui traitaient les sujets les plus variés. Ici encore le contact de la Perse avait fait fléchir la loi religieuse. Le parc du palais contenait un pavillon des peintures. Quand les Mongols saccagèrent Bagdad, ils trouvèrent dans les appartements du Khalife 100 pièces d'étoffe représentant la suite des différentes dynasties arabes, avec les portraits des rois et des hommes célèbres de leur temps. Au-dessous de chaque figure était écrit le nom du personnage, le nombre d'années qu'il avait vécu, etc.

« La langue du poëte est la clef du trésor de Dieu ». Cette image, un peu forte pour nous, montre le prix que de tout temps les Arabes attachèrent à la poésie. Celle qui fleurit à la cour des Abbassides n'était plus l'antique poésie pastorale et guerrière des Moallâkat et du Roman d'Antar, mais de la poésie de circonstance, au service des souverains et des grands, dont elle flattait les passions, bonnes et mauvaises; on chantait le vin et l'amour; on célébrait « ces beautés » dont les sourcils, pareils à des arcs, menacent de » flèches inévitables ceux qui osent les regarder, dont

» la bouche ressemble à l'anneau de Salomon sur » lequel est écrit le nom ineffable de Dieu, dont les » dents brillent entre les lèvres comme l'éclair autour » d'un astre ». Abdallah, l'un des poëtes de Mamoun, s'écriait non sans grâce : « Nous que le glaive des » batailles n'a pas fait reculer, nous tremblons devant » des yeux noirs ; nous qui attaquons le lion avec » nos lances, nous sommes domptés par un regard de » gazelle ». On ne louait pas toujours ; les poëtes s'invectivaient avec la verve propre au *genus irritabile*, et s'attaquaient même aux plus hauts personnages. Un poëte de cour s'amusait quelquefois à chanter la vie d'aventure dans le désert, et affectait de commencer une ode à la manière antique par la description minutieuse du chameau qui l'avait porté jusqu'au palais de son Mécène; mais ce genre était devenu aussi fade et aussi faux qup les bergeries de Fontenelle. La cour de Bagdad vit une telle affluence de faiseurs de vers, qu'on dût leur donner, sous le titre pompeux de prince des poëtes, un chef chargé de les examiner et de les classer. Leur art était devenu à la mode, ce qui est ordinairement un fâcheux symptôme. Les chancelleries des états musulmans allèrent, dit-on, jusqu'à échanger des notes diplomatiques en forme de casside! Comme la poésie alexandrine, celle du siècle des Abbassides ne fut guère qu'un jeu de l'esprit

et surtout de la mémoire, quelque chose d'harmonieux mais d'artificiel, un élégant cliquetis de syllabes. Il faut faire une exception pour Montenebbi (xe siècle), que les historiens de la littérature arabe placent à un rang élevé; il disait de lui-même : « Je parle clair, comme j'y vois clair». Bien qu'en décadence, la poésie tint une place considérable dans la vie sociale de ce temps [16]. Quelques anecdotes nous en donneront une idée.

Le Khalife Mahdi, le père d'Haroun-al-Raschid, ayant su qu'Aboul Otahiya avait renoncé à la poésie par scrupule religieux, le fit jeter en prison avec menace de lui faire couper la tête, s'il ne lui envoyait au plus tôt quelques vers nouveaux. La résolution d'Aboul Otahiya ne tint pas devant un aussi terrible admirateur, il préféra rester poëte et vivre. Mahdi lui-même était poëte, voici comment il essayait d'attendrir une beauté farouche :

« Je vois une source et je ne puis y étancher la soif » qui me consume. Puisse Dieu m'arracher le cœur et » me transporter ensuite dans les demeures de l'éter- » nité! Tous les autres mortels sont mes esclaves, et » tu dédaignes de régner sur moi. Mon amour est si » grand que, si tu devais trouver du plaisir à me » couper les pieds et les mains, je te crierais : » frappe » !

Ces vers sont médiocres, il faut l'avouer, mais prouvent qu'en amour, du moins, Mahdi n'était pas un tyran.

Abou-Nurras, un des poëtes favoris d'Haroun, avait fait le voyage d'Égypte pour offrir au financier Chassib un poëme où figurait cette strophe :

« Si nos chameaux ne se dirigent pas vers le pays » qu'habite Chassib, vers quel autre homme généreux » pourraient-ils nous porter » ?

De retour à Bagdad, Abou-Nurras parut devant Haroun qui lui dit avec humeur : « Comment feras-tu » pour me louer après ce que tu as osé dire de » Chassib » ?

Le rusé poëte de cour, qui avait prévu le cas, riposta immédiatement par ces vers :

« Quand nous te louons, la louange demeure tou» jours au-dessous de la vérité ; quand nos louanges » s'adressent à un autre, c'est toujours toi qui es » présent à notre pensée ».

Tahir, un des généraux de Mamoun, avait demandé des vers à Abou-Tamman, qui lui envoya ceux-ci :

« Mes compagnons disaient : Veux-tu nous conduire » dans la contrée où le soleil se lève ? J'ai répondu : » non, mais je vous conduirai dans la demeure où le » soleil de la bienfaisance resplendit sur le monde » entier. »

Tahir paya ce coup d'encensoir 40,000 dirrhems.

En revanche, le poëte Alakarrak eut cruellement à se repentir d'avoir loué, fort ridiculement il est vrai, un certain Abou-Doulaf que le Khalife n'aimait guère :

« Abou-Doulaf est pour nous le monde entier. S'il » détourne de nous sa face, pour nous le monde entier » s'épanouit. Tous les fils de l'Arabie, qu'ils habitent » les cités ou les déserts, n'empruntent que de lui » leurs plus nobles qualités. Pour lui, le sort et ses » vicissitudes n'existent plus, son regard, quand il » s'arrête sur un mortel, lui donne la vie ou la mort».

Mamoun, ayant lu ces vers, entra dans une colère furieuse, et fit arracher la langue à Alakarrak, pour n'avoir pas craint de parler d'un homme avec des expressions réservées à Dieu seul.

Ibn Errumi, qui vivait sous le Khalife Mutadhid, avait offensé par une satire le vizir Kevim. Dans un festin où tous deux assistaient, un affidé de Kevim versa du poison dans la coupe du poëte qui en ressentit bientôt les effets et se dirigea en chancelant vers la porte. « Où vas-tu ? » lui demanda le vizir d'un ton doucereux. « Là où tu m'envoies, » répondit Ibn Errumi. « Salue mon père de ma part, » ajouta le vizir en ricanant (son père était mort depuis longtemps). La réplique du poëte fut terrible : « Oh! dit-il,

je ne vais pas enfer. » Puis il se traîna jusque dans sa demeure et mourut.

La musique et le chant, qui étaient déjà chez les Arabes des arts nationaux, gagnèrent encore à l'imitation des mélodies persanes et gréco-syriennes ; le mizhar, le chebbâbit, luth perfectionné en forme de poisson, les théorbes, les hautbois, les flûtes douces formaient l'orchestre. Dans les concerts, chez le Khalife et les grands seigneurs, des musiciennes grecques chantaient les airs de leur pays en s'accompagnant sur des lyres, des Persanes chantaient des airs de l'Irak ; le chant des voyageurs, celui des chameliers évoquaient l'ancien monde arabe pour les voluptueux citadins de Bagdad qui, dans leurs transports, se battaient la tête contre les murs et quelquefois déchiraient leurs vêtements, c'était le superlatif de l'enthousiasme. On a retenu les noms des plus célèbres virtuoses du règne d'Haroun, les musiciens Mutazihl, Barsum et Zulzul, les chanteurs Ibn-Djâmi et Ebrahim-el-Manceli. Ce dernier fit un jour paraître dans un concert treize jeunes filles jouant du luth à l'unisson. Ibn-Djâmi entra dans la salle et dit : Parmi ces 120 cordes il y en a une fausse ; puis il désigna la musicienne dont le luth était défectueux. On se passionnait à la cour et à la ville pour les artistes en renom. Quand un dilettante trouvait embarrassant de se prononcer sur le

mérite respectif de deux rivaux, il s'en tirait avec ces vers :

« Je compare vos chants à deux colliers, l'un de » perles, l'autre de rubis, qu'on admire également » tous les deux, sans pouvoir dire lequel est le plus » beau ».

Ibn-Djâmi chantait souvent devant Haroun qui, couché sur un divan, près d'un bassin de jaspe rempli d'eau de rose, lui jetait des bourses de milles pièces d'or, comme on jette aujourd'hui un bouquet à une actrice. Son épouse Zobeydeh ordonna à un jour à Mouslim, le chef de ses eunuques, de compter à Ibrahim et Manceli autant de fois cent mille dinars qu'il y avait de vers dans le morceau qu'il venait de chanter [17].

Les danseuses, recrutées parmi les esclaves les plus belles, et souvent chrétiennes d'origine, représentaient à Bagdad les hétaïres de la société gréco-romaine, et avaient acquis la même importance ; on prodiguait l'or et les cassides aux Djémilé, aux Bulbulé, aux Habbâba, aux Khoulayda. On ne leur élevait pas de statues sur les places publiques comme à Byzance, mais, scandale inouï aux yeux des croyants rigides, plus d'une eut son image en bois doré, revêtue d'habits magnifiques, dans les palais des grands et même chez le Khalife. Le soir, on voyait les danseuses

s'acheminer par petits groupes, conduits chacun par une matrone, vers les maisons où elles étaient attendues. Sous une toque plate leurs cheveux débordaient en touffes comme des grappes ; une courte tunique blanche, ouverte à la poitrine et bordée de clochettes d'or, flottait sur leurs larges pantalons de soie rose ; elles portaient un long voile vert ou écarlate dont elles jouaient avec grâce pendant leurs ébats, et cachaient dans leur sein un petit tambour de basque carré. Bientôt le chant et la danse égayaient l'orgie, le vin de dattes, le vin d'or du Liban, ceux de Grèce et de Chiraz coulaient à flots. L'ivrognerie qui était chez les Persans un vice national, avait gagné les Arabes. Il s'était établi à cet égard une sorte de tolérance : il eût été de mauvais ton de s'enivrer le jour, mais un bon musulman pouvait se dédommager le soir, sans trop nuire à sa réputation. Les poëtes favorisaient à l'envi ce penchant. Tel était, paraît-il, en tous pays, l'attrait du fruit défendu, que personne n'a chanté la liqueur anathématisée par le Coran en traits aussi enflammés que les poëtes musulmans de la Perse et de l'Arabie. C'est du délire [18].

La chasse au faucon, la chasse avec des panthères dressées à s'élancer sur le gibier, le mail, le Dgérid, le tir de l'arc étaient les exercices en honneur chez la jeunesse de Bagdad, les combats de coq et les jeux de

hasard faisaient fureur malgré les prohibitions renouvelées de temps en temps par les Khalifes moroses. Les Bagdadins étaient polis, sociables, spirituels, railleurs, leur verve s'exerçait volontiers sur le derviche convaincu d'ivrognerie sur le kadhi surpris en bonne fortune, sur le médecin qui abusait de la thériaque. Mais le sujet inépuisable de leurs moqueries était Damas, la capitale déchue, dont ils accusaient les habitants de stupidité. L'Égyptien, disaient-ils, a la riposte au bout de la langue, l'Alepin dans sa poche, le Bagdanin à la maison. Ils racontaient qu'un docteur de Bagdad s'étant rendu à Damas pour interpréter la Sunna, monta en chaire dans la grande mosquée, et pour éprouver l'auditoire, lui débita ce qui suit comme paroles du prophète : « Ceux-là seuls » iront en paradis qui parviendront à toucher le bout » de leur nez avec la pointe de leur langue ». Aussitôt, tous les assistants de tirer leur langue et de s'efforcer de se conformer au précepte. Le docteur, outré de tant de niaiserie, descendit de sa chaire et quitta la ville.

Pendant le règne de Mamoun, une terrible sécheresse désola Bagdad. Le Khalife ordonna aux Musulmans des prières publiques qui restèrent sans effet. Le jour suivant, toujours par ordre du Khalife, les Juifs et les Chrétiens prièrent à leur tour, et la pluie tomba.

Les Musulmans, profondément humiliés, parlaient de faire un mauvais parti aux infidèles, lorsqu'un derviche leur tint ce discours.

« Frères, vos prières sont si agréables à Dieu qu'il » n'est jamais pressé d'y mettre fin en les exauçant. » Celles des Juifs et des Chrétiens, au contraire, » l'importunent tellement que, pour s'en débarrasser, » il se hâte de leur accorder ce qu'ils demandent ».

L'auditoire voulait bien se contenter de cette explication, et le tumulte s'apaisa. Voltaire (s'il est possible de se figurer Voltaire derviche) ne s'en fut pas mieux tiré.

Le souvenir d'Haroun, si improprement appelé Al Raschid (le juste), est devenu pour la postérité, grâce aux louanges des poëtes à qui il prodiguait l'or, inséparable de celui de l'ancien Bagdad. Sa célèbre ambassade à Charlemagne le fit connaître de tout le Moyen-Age, et depuis, de fabuleux récits, presque aussi répandus en Occident qu'en Orient, ont redit son nom à tous les échos. Ce souverain, habile et énergique, brave, spirituel et généreux, mais fantasque et cruel, d'une dévotion tout extérieure qu'il alliait à un amour effréné du plaisir, d'un orgueil et d'un faste inouïs, fut le plus brillant peut-être, mais aussi le plus tyrannique de ce temps. On peut citer de lui bien des traits d'une cruauté perfide et raffinée [19].

Après avoir fait périr les deux enfants de sa sœur, il pleura sur leur sort. C'est une forme de sensibilité qui n'est pas rare. Populaire après sa mort, il occupe encore aujourd'hui les imaginations ; il fut pourtant odieux à ses sujets qui ne lui pardonnèrent pas la mort de son vizir Djafan, dont le corps mutilé fut exposé un matin sur le pont de Bagdad. Le prétexte de la mort de Djafan fut son attachement prétendu à la religion de Zoroastre ; la vrai cause fut, sans doute, non pas l'incroyable histoire de sérail, digne des *Mille et une Nuits*, rapportée par quelques chroniqueurs, mais la jalousie qu'inspiraient au Khalife la richesse et l'influence des Barmécides, ces représentants de l'indestructible nationalité de l'Iran. Les Abbassides, dans leur lutte avec les Ommeyades, s'étaient appuyés sur les Persans, et n'avaient triomphé qu'avec leur concours. Les missionnaires musulmans, envoyés dans les provinces, avaient dû, pour conquérir à la foi nouvelle les sectateurs du Magisme, se prêter à une interprétation allégorique du Coran qui dénaturait sur bien des points la doctrine du Prophète. La Perse n'était devenue musulmane qu'à ce prix, et les Khalifes de Bagdad, par politique, avaient longtemps favorisé ce compromis. Le parti orthodoxe arabe ne tarda pas à réagir, et Haroun le servit avec ardeur ; il fit plusieurs pèlerinages aux

villes saintes, une fois même il s'y rendit à pied; toute la route était couverte de tapis splendides, et, à chaque halte, le Khalife trouvait un château improvisé pour le recevoir. Un jour, à Médine, Haroun, comme descendant d'Abbas, l'oncle de Mahomet, salua le tombeau du prophète en ces termes : « Salut, cousin » ! L'Alide Musa Ibu Djafen parut à son tour devant le tombeau et s'écria : « Salut, père ! » Pour cette audace, il fut jeté en prison et bientôt après mis à mort.

Les dernières années d'Haroun furent tristes. Atteint d'un mal incurable, tourmenté de remords et rassasié de voluptés, il avait fui Bagdad pour Racca, sur le haut Euphrate. Le poëte Aboul Otahiya, qui recevait de lui une pension de 50,000 dirrhems, l'avait suivi. Dévot depuis longtemps, Aboul Otahiya avait pris des vêtements de laine et ne traitait plus de sujets frivoles. Un jour, Haroun, cherchant à se distraire, lui demanda des vers amoureux, et sur son refus, le fit jeter en prison. Après plusieurs épîtres suppliantes qui restèrent sans effet, Aboul Otahiya lui adressa celle-ci :

« Honte à l'iniquité ! Celui qui opprime son sem- » blable est un tyran.

» Nous paraîtrons devant le Juge qui pèse les ac- » tions des hommes. Au tribunal de Dieu est le ren- » dez-vous de l'oppresseur et de l'opprimé ».

En lisant ces vers, Haroun se troubla et versa des pleurs. Il relâcha aussitôt le poëte et lui fit compter 2,000 dinars. Quelques jours après, il lui dit : « Donne-moi un avertissement moral », je crains de t'irriter, répondit Aboul Otahiya. Rassuré par le Khalife, le poëte récita ces deux strophes :

« Malgré les gardes qui veillent à tes portes, ne
» crois pas être un seul instant en sûreté contre la
» mort, et sache qu'il n'est point de cuirasse ni de
» bouclier qui puisse te garantir de ses traits ! »

Haroun, frappé de ces paroles, se couvrit les yeux de sa manche qu'il trempa de ses larmes [20]. Il mourut deux ans après, à Tus (Chorassan), où devait naître un siècle plus tard le poëte Jerdousi, l'auteur de la grande épopée qui contribua si puissamment au réveil de la nationalité persane.

Parmi les Khalifes Abbassides, la figure la plus originale est Mamoun, fils d'Haroun et d'une mère persane, le Frédéric II de l'Islam, qui, comme cet empereur d'Allemagne, osa jouer, dans un siècle fanatique, le rôle dangereux d'un souverain souvent dédaigneux de la religion nationale dont il était le chef suprême. Son frère Émin, fils de Zobeydeh, la petite-fille du Khalife Mansour, et candidat du parti arabe intolérant et orthodoxe, lui disputa quelque temps le pouvoir. Ce duel de deux systèmes et presque

de deux nationalités, se termina par la mort d'Emim, massacré par les soldats Chorassaniens au service de son frère. Maître de l'empire, Mamoun épousa la belle Buran, fille de son vizir, le Persan Hasan Ibn Sahl, l'opulent Satrape de l'Irak, qui venait tout récemment de quitter la doctrine de Zoroastre pour l'Islamisme. Ces noces fameuses furent célébrées durant 19 jours dans un château au-dessus de Bagdad, sur le Tigre ; les principaux courtisans et les chefs de l'armée, Persans pour la plupart, y assistaient. La salle était éclairée par de grands candélabres d'ambre, et le vin, défendu par le Coran, coulait dans les coupes d'or. Un soir, la grand'mère de Buran versa sur la tête de l'épousée 2,000 perles de la grosseur d'une noisette, et le vizir distribua aux convives des boules d'ambre et de musc qui contenaient chacune un billet donnant droit à une maison, à un domaine ou à un diamant. Quand plus tard Hasan Ibn Sahl eût fait traduire en Arabe un livre persan intitulé : « la Raison éternelle », traité purement philosophique de déisme, Mamoun s'écria : « Voilà la vraie sagesse ! Tout le » reste, sur quoi nous disputons, n'est que rado- » tage » [21]. Il voulait une réforme du Coran qu'il n'osa entreprendre et qui n'est pas encore accomplie aujourd'hui. Ce monarque savant et guerrier, et qui présida, nous l'avons vu, à un admirable mouvement

intellectuel, trouva Bagdad en proie à une fièvre théologique qui menaçait de troubler la paix intérieure. Les sectes orthodoxes de l'Islam, d'accord sur les dogmes, se livraient, à propos de questions de rituel (ablutions, heures de la prière, etc.), à des controverses qui allaient jusqu'à la violence ouverte, et pour lesquelles elles allaient chercher des formes de raisonnement et jusqu'à des arguments dans Aristote. Les Mutazilites (dissidents), protégés par les premiers Abbasides et maîtres des écoles de Bassora, s'efforçaient de réconcilier la foi et la raison ; ils niaient les éternels attributs de Dieu (la puissance, la science) ; car, disaient-ils, admettre comme co-éternels la substance et ses attributs, c'est créer plusieurs dieux. C'était bien de la subtilité. Les Djabarites niaient le libre arbitre. Les Hanbalites, ces casuistes et ces zélotes de l'Islam, avaient organisé une sorte d'inquisition ; ils entraient de force dans les maisons où se donnaient des concerts, battaient les danseuses, brisaient les instruments de musique et répandaient le vin des coupes; leur chef Ahmed Ibn Hanbal, grand collectionneur de traditions, prétendait que le Coran n'était pas un livre créé et avait existé de toute éternité. Il attribuait à Dieu la forme humaine, se fondant sur cette parole du prophète transmise de bouche en bouche : « Je vis le Seigneur, il m'apparut comme un

» jeune homme sans barbe, avec une abondante che-
» velure frisée et des sandales d'or aux pieds. » Le même homme s'abstenait de pastèques, ne sachant pas si Mahomet les mangeait avec ou sans l'écorce, s'il les rompait avec les doigts ou les partageait avec un couteau. Ceci rappelle la terrible querelle qui s'éleva à Lilliput sur la façon de casser les œufs à la coque.

Mamoun, sans s'inquiéter des anathèmes des théologiens, qui l'accusèrent fort injustement d'athéïsme, força tous ces disputeurs incommodes à rester en paix. Ahmed Ibn Hanbal résistait, il fut exilé à Tarse. La philosophie d'Aristote, d'où, plus tard, Avezroès devait, en la travestissant sur bien des points, tirer ce panthéisme d'origine orientale, si répandu au Moyen-Age, fut exposée pour la première fois aux Musulmans non sans mélange d'éléments néo-platoniciens, mais comme une science indépendante. Jusqu'alors elle n'avait été que la servante de la théologie [22]. Le Khalife créa des chaires de philosophie dans les médressés de Bagdad, et ce furent le plus souvent des médecins qui les occupèrent; il mit à la tête de beaucoup d'écoles des savants juifs et même chrétiens, et inaugura une ère de tolérance et de libre-pensée qui devait durer assez longtemps. Un musulman d'Espagne qui fit le voyage de Bagdad à cette époque, en

revint fort scandalisé ! Il parlait avec horreur de ces conférences où figuraient non seulement des Musulmans des diverses sectes, mais encore des Parsis, des Juifs, des Chrétiens, et jusqu'à *des gens de l'évidence*, c'est ainsi qu'on désignait alors les libres-penseurs. Quand chacun des controversistes entrait dans la salle, toute l'assistance se levait en signe d'honneur. La foi fondamentale de la conférence était qu'on ne devait invoquer en discutant aucun texte sacré [23].

Al-Mutassin, frère et successeur de Mamoun, continua sa politique. Le sectaire Ibn Hanbal, revenu de Tarse après la mort du Khalife, et qui se prononçait avec fureur contre les tendances rationalistes de la cour, fut exécuté ; le peuple protesta par son attitude ; le convoi de ce fanatique, que l'Islam a mis au nombre de ses docteurs orthodoxes, fut suivi, dit-on, par 80 mille hommes et 60 mille femmes, ce qui peut donner une idée de la population de Bagdad.

Le penchant au chiitisme et la haine de l'orthodoxie signalèrent encore le règne du Khalife Wathik, fils et successeur d'Al-Mutassin. Dans un échange de prisonniers avec Byzance, il ne consentit à recevoir que ceux qui partageraient ses doctrines ; il fendit la tête de ses propres mains à un hambalite qui s'obstinait à tenir le Coran pour incréé. Le retour à l'orthodoxie ne fut que plus violent sous son successeur

Mutawaskil. Ce fut alors le tour des Mutarilites, des Juifs, des Chrétiens et des Parsis d'être molestès. Le cyprès gigantesque que Zoroastre passait pour avoir planté près de Tus et que les Mages appelaient l'arbre du Paradis, fût coupé par ordre du Khalife; les Parsis avaient vainement offert 500 mille dinars pour le conserver; on devait employer cet arbre dans la construction d'un palais à Samarra sur le Tigre, mais la nuit même où ses débris arrivèrent à Samarra, Mutawaskil fut assassiné.

Dans tout ce qui précède, on a déjà pu saisir bien des analogies avec Byzance. Le vice-prophète, le Khalife est un Basileus arabe, maître, comme l'empereur grec, du spirituel et du temporel; on théologise à Bagdad comme à Constantinople; le Khalife prêche dans la grande mosquée, comme son rival sur la pierre verte de la Magnaura; les troupes régulières du Khalife avaient les mêmes armes et la même tactique que les Byzantins; le cérémonial de la Cour était identique. Dans la salle du trône, à Bagdad, on retrouvait les lions et les arbres d'or et tout ce luxe bizarre emprunté à la Perse qui l'avait reçu de la Babylonie; à force de se combattre, on en était venu à se bien connaître et même à s'imiter; les rapports continuels avaient établi une sorte de tolérance ; les Arabes avaient une mosquée à Constantinople, où l'on n'avait

jamais pu souffrir une église du rite latin. Les byzantins disaient que les deux monarchies étaient les deux yeux auxquels la divinité avait donné le soin d'éclairer le monde, et ce pompeux langage n'était pas dépourvu de vérité. La chancellerie du Bas-Empire qualifiait le Khalife « de très-magnifique, très-noble et très-illus-» tre commandeur et conseil suprême des Agarênes » ; les dépêches qu'elle lui adressait étaient écrites en lettres grecques en or avec une traduction arabe en lettres d'argent. Les médecins et les artistes grecs sont très-souvent mentionnés dans les livres arabes du temps. Théophile fit construire le palais de Bryas dans le goût oriental. Mamoun et lui s'envoyèrent des messages sur des questions de mathématiques, et organisèrent à frais communs une mission scientifique chargée d'examiner la caverne des sept Dormans, près d'Ephèse. Malgré la supériorité qu'à certains égards le christianisme (un christianisme bien gâté, il est vrai) assurait à la société Byzantine sur sa grande adversaire d'Orient, les sujets du Khalife étaient certainement plus libres, mieux instruits et surtout moins exploités que ceux de l'empereur grec ; l'atmosphère morale était moins étouffante à Bagdad qu'à Byzance, et il devait être plus doux d'y vivre.

Chaque année ramenait dans la capitale du Khalifat une solennité qui produisait une recrudescence ex-

traordinaire d'orgueil national, d'ardeur guerrière et de fanatisme religieux, c'était la fête de l'Harafat [24] célébrée le lendemain du jour où finissaient les austérités du Ramadan.

Dès l'aube, les rues, parsemées de branches de palmier et rafraîchies avec de l'eau de rose, se remplissent de fidèles accourus de tous les pays musulmans dans « le centre du monde » ; les fanfares guerrières de la Transoxiane se mêlent aux mélodies du désert; la foule en habits de fête entoure les derviches qui récitent le Coran, les conteurs qui exaltent les anciens héros de l'Islam, les danseuses indiennes et persanes, les musiciens et les chanteurs.

C'est l'heure de la prière. Par le grand portail du palais sortent à flots pressés les cataphractes de la garde, les eunuques noirs en robes blanches dont les sabres recourbés pendent à de larges baudriers d'or, le Commandeur des Croyants s'avance seul, monté sur une mule, couvert du manteau noir des Abbassides, il tient à la main le bâton du Prophète, son turban de mousseline étincelle de pierreries d'une inestimable valeur, il est suivi par un grand nombre de nobles et de princes mahométans à cheval, venus de l'Arabie, de l'Égypte, de la Perse et même du Thibet, par les sultans vassaux des bords de la Caspienne, du Ghazna, du Turkestan et de la Boukharie. Le soleil

luit sur les casques d'argent semés de perles, sur les aigrettes à nœuds de rubis, sur les gorgerins d'anneaux d'or, sur les armures d'acier bleuâtre qui couvrent ces cavaliers brillants « comme des glaives hors du fourreau ». Le cortége s'engage sur la place du palais pour gagner par la rue de Bassora la mosquée principale ; sur son passage, les croyants crient : « Sois béni, Seigneur » ! et se prosternent, le front dans la poussière. Le Khalife entre dans la mosquée parée des débris des idoles envoyées par les princes indiens récemment convertis à l'islamisme, il gravit les degrés qui conduisent à une balustrade de bois et harangue l'assistance. De quoi parle ce maître de la moitié du monde ? D'humilité et de renoncement. Il interprète quelques points douteux de la loi et prêche la guerre sainte. Le délire religieux, cette force orageuse qui a débordé de l'Arabie à l'Egypte, de la Perse à l'Indus, de l'Atlas au Guadarrama se réveille avec fureur à la voix du vicaire du Prophète ; la vision du conducteur de caravanes, du rêveur maladif qui ne sait ni lire ni écrire, et dont riaient les libertins et les raffinés de la Mecque, s'accomplira tout entière. Byzance n'est qu'un faible rempart ; il ne résistera pas ; le jour approche où le monde ne reconnaîtra plus qu'un Dieu, une loi et un Maître.

Le Khalife descend de la chaire, et, après les prières

d'usage, immole un chameau dont les seigneurs de sa suite se partagent les lambeaux (25). Puis il s'achemine seul vers son palais le long du rivage du Tigre. Ainsi le veut l'antique coutume destinée à lui rappeler que la pompe qui l'entoure ne sera que solitude et ténèbres au jour de la mort (26).

Le souvenir du Khalifat Abbasside devait laisser un long éblouissement dans l'imagination des peuples de l'Islam, et pour eux, l'ancien Bagdad n'a pas cessé d'être l'eldorado, la ville incomparable, la merveille. Dans son divan oriental-occidental, cherchant à peindre l'illusion de l'amour qui crée aux plus humbles des palais enchantés, Goethe, écho d'un poëte arabe, a dit :

« Es-tu séparé de ta bien-aimée comme l'Orient de
» l'Occident, ton cœur, sans qu'on le guide, a bientôt
» franchi tous les déserts. Pour les amoureux, Bagdad
» n'est pas loin. »



NOTES

ET

COMMENTAIRES

NOTES

SUR

LA VIE BYZANTINE

AU VI[e] SIÈCLE

I

LE CÉSAR PAPE

—

(1) *Page 6.*— Le *Trisagion* était l'hymne en l'honneur de la Trinité, dite aussi Chérubique.

Étymologie : Τρισάγιος, de Τρίς, trois fois, et ἁγίος saint.

Ce chant, qui fut l'occasion de troubles nombreux, était l'objet d'une vénération toute particulière de la part de la population de Constantinople. Pendant la cinquième année du règne de Théodose-le-Jeune, un violent tremblement de terre ébranla les murailles de la cité.

Cet événement fut considéré comme un châtiment de l'impiété des Amalechites, qui tournaient le Trisagion en dérision. Des prières publiques furent ordonnées par l'Empereur.

Le peuple était réuni au Forum autour du patriarche Proclus, quand un jeune enfant fut, aux yeux de tous, enlevé dans les airs. Quand il en descendit, il annonça à la foule qu'il avait entendu les Anges chantant l'hymne sacré : « *Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus immortalis, miserere nobis!* »

Le peuple, à son tour, entonna le cantique et le tremblement de terre cessa : *Populus ad eundem modum cecini desiitque terræ motus.*

De forma et ambitu urbis Constantinopolitanæ.
Georgius Codinus.

Edit. de Bonn.

(2) *Page 7.* — Les controverses sur le dogme de la Trinité et sur la personne du Christ, s'étaient produites bien avant le règne de Justinien qu'elles ne cessèrent de troubler. La doctrine de la Trinité paraissait à beaucoup de chrétiens incompatible avec le principe fondamental de l'unité de Dieu et avec le précepte évangélique : *Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi.* Ils y voyaient une résurrection du polythéisme païen. Il se forma un parti nombreux de monothéistes appelés aussi *monarchiens*, comprenant deux nuances opposées : l'une rationaliste, l'autre mystique.

La première se propagea en Occident, la seconde en Orient, tandis que l'orthodoxie tint une sorte de juste milieu.

Les Monarchiens représentés à l'origine par les *Théodocianiens* avec lesquels les *Ebionites* et les *Aloges* s'accordaient pour le fond, disaient : Il n'y a qu'un Dieu et le Christ n'était qu'un homme.

Les mystiques, représentés par les *Artémonites*, arrivaient à cette conclusion opposée : Il n'y a qu'un Dieu et ce Dieu est le Christ.

Au IVe siècle, le rationalisme monarchien tourna à l'*Arianisme*, le mysticisme au *Monophysitisme*.

Ces deux oppositions à l'orthodoxie s'émoussaient visi-

blement, car les Ariens ne prétendaient plus comme les anciens monarchiens que le Christ n'était qu'un homme, mais seulement qu'il n'était pas de la même essence que le Dieu unique et lui restait subordonné.

Les monophysites ne rejetaient plus la Trinité comme triplicité de personnes divines, et se bornaient à nier la nature humaine du Christ comme inconciliable avec cette triplicité.

La doctrine Arienne fut condamnée à Nicée (en 325), la doctrine Monophysite à Chalcédoine (en 451), ce qui n'en arrêta pas la propagation.

Le dogme rationaliste Arien régna bientôt dans toute l'Europe occidentale et en Afrique. Toutes les nations germaniques établies sur les ruines de l'Empire Romain d'Occident l'adoptèrent.

La forme mystique du Monophysitisme devint prédominante en Orient (Égypte et Syrie), et compta bientôt de nombreux adhérents à Constantinople, grâce à la tolérance d'Anastase. Justin persécuta cruellement les Ariens ; Justinien, à son tour, chercha à fortifier l'orthodoxie contre les monophysites que leur nombre, leurs richesses et leur fanatisme rendaient très-redoutables, et dont la masse principale habitait l'Orient.

Les Monophysites réclamaient du César-Pape la suppression des décrets du Concile de Chalcédoine, la reconnaissance de la nature exclusivement divine du Christ, Dieu triple et un, dont les miracles et la passion n'avaient pas eu trait à deux natures différentes mais à une seule. Ils

exigeaient que le baptême fut administré *dans le Dieu unique,* et que dans le Trisagion on introduisit ces mots : *Qui as été crucifié pour nous,* pour identifier Dieu et le Christ. Ils voulaient aussi que Marie fut appelée *Mère de Dieu* et non du Christ, car l'église orthodoxe la désignait comme la Mère de l'Homme contenu dans le Christ.

Justinien, tout en ménageant d'abord les Monophysites dans la forme, les condamna au fond et donna une nouvelle sanction aux décrets du Concile de Chalcédoine. Il accordait que les mots miracles et passion s'appliquaient à une seule et même personne, mais il ajoutait que le caractère de personne unique n'était pas supprimé par les deux natures. Il se défendait du reproche d'introduire une quatrième personne dans la Trinité disant que le Christ par sa nature divine était de la même essence que le Père et par sa nature humaine de la même essence que nous, et que le Fils de Dieu (Deum de Deo) avait porté la Croix, mais seulement en tant qu'il était devenu homme.

Il maintenait contre les Nestoriens la notion de la Mère de Dieu, et contre les Eutychiens monophysites l'incarnation réelle de l'essence humaine de Dieu. (A. Marrast, notes inédites).

(8) *Page 8. — Le Néorium,* port et arsenal maritime. *Neorii* sive natalis prima fundamenta posuit Constantinus magnus : illic forum erat eorum qui maritimas negotiationes exercebant.

GEORGIUS CODINUS, *de Signis C. P.*

Edit. de Bonn.

Νεωρίον quemadmodum latinorum *navale* et *portum* significat et locum ubi naves fabricantur. Sic Constantinopoli duo fuere loca nominata νεωρία, quorum unus erat portus manufactus..... alter fabricandis navibus destinatus erat.

Lambecii ad Codinum notæ. Edit. de Bonn, page 249. V. 5.

Ce port creusé par la nature mais enrichi par la magnificence de Constantin, créait à la ville nouvelle une situation exceptionnelle « *Auget Byzantii felicitatem opportunitas maris.* »

Procope, de Œdificiis l. I, C. 5. Ed. Bon. VIII.

« Le port de Constantinople fut connu très-anciennement » sous le nom de *Corne d'Or*. La courbe qu'il décrit a, à » peu près, la figure du bois d'un cerf ou plutôt encore de » la corne d'un bœuf. L'épithète d'Or fait allusion aux » richesses que tous les vents amènent des pays les plus » éloignés dans le port vaste et sûr. » Gibbon. — Histoire de la décadence de l'Empire Romain. Chap. XVII, traduct. de Guizot, p. 310. Edit. de 1812.

—Quippe Byzantium fertili solo, fecundoque mari, qui avis piscium innumera Ponto erumpens, et obliquis subter undas saxis exterrita, omisso alterius littoris flexu, hos ad portus defertur. Unde primo quæstuosi et opulenti.....

Tacite, Annales. Liv. XII, 63.

(4) *Page 8.* — Pontife et législateur, Justinien ne parut jamais à la tête de ses armées. *Deis naturam curiosius perscrutari...neque hostem debellare.....* Ne pourrait-on lui

appliquer ce que le poète Hermipus disait à tort de Périclès: « Quand tu parles de la guerre, on te dirait enthousiaste des » batailles et que le génie belliqueux de Telès t'inspire. » En vain, Cléon cherche toujours ton ardeur belliqueuse. »

(5) — *Page 9.* — Le règne d'Anastase avait duré 27 ans. L'ordre le plus scrupuleux fut introduit et observé dans le maniement des finances de l'Empire, dont le trésor contenait à la mort du souverain, généreux quoique économe, une somme de 3,200 centenaires d'or. Le centenaire d'or, soit 100 livres, équivalant à une somme de 112,854 fr. de notre monnaie, on trouve que le trésor d'Anastase s'élève au chiffre considérable de 361,132,800 francs.

Cette opulente réserve que l'empereur Justin respecta, fut absorbée par son neveu et successeur, Justinien.

« Le neveu de Justin, dit l'historien Gibbon, négligea cet » exemple et dissipa ce trésor, léguant à son successeur le » paiement de ses dettes. » — Histoire de la décadence de l'empire Romain. Chap. XI, page 375 et en note. — V. Corippus, de Laudibus Justini Augusti, l. 11.

Plurima sunt vivo nimium neglecta parenti,
Unde tot exhaustus contraxit debita fiscus.

On apporta, à force de bras, des centenaires d'or dans l'Hippodrome.

Debita genitoris persolvit, cauta recepit.....

Procope s'exprime ainsi sur ce trésor célèbre : « Verum

» Justinianus, cum avunculus cepit imperium reipublicæ » ærarium refertissimum habuit. Nam Anastasius, om- » nium imperatorum providendo publicæ ac domesticæ rei » aptissimus, veritus ne (ut plane accidit) successor imperii, » arcta re subjectos exagitaret, antequam fato concederet, » thesauros affatim opplevit auro..... Præfecti thesauris » ærariisque publicis affirmarunt, reposita ter centum et » vigenti millia auri pondo nullo labore. » Procopius p. 113, Édit. de Bonn.

(6) *Page 10.* — *Emporia* de *emporium* (Εμποριον) marchés ou entrepôts dans lesquels étaient déposées les marchandises de l'étranger, marchandises qui abondaient à Constantinople et dont l'Empereur s'était attribué le monopole.

(7) *Page 11.* — L'art de tracer des cadrans au soleil, à la lune et aux étoiles, remonte, d'après les historiens anciens, aux Babyloniens et aux Phéniciens. Le gnomon (γνωμων) est l'index ou style qui, par son ombre, fait connaître la hauteur de l'astre et indique ainsi les heures.

(8) *Page 12.* — Les protospathaires formaient la garde du corps de l'Empereur : dans les cérémonies publiques, aux processions, au cirque, ils marchaient immédiatement devant lui, portant diverses armes propres à défendre son auguste personne, telles que de larges épées au bout de longues piques de bois et de solides boucliers. Leur costume brillant ajoutait à la splendeur du cortège impérial.

(9) *Page 13.*—*Il y a encore des consuls.* Ce n'étaient plus, il est vrai, ces magistrats renommés et redoutables, les premiers de la République Romaine. Ils ne devaient plus leur

dignité aux suffrages des centuries, ni à ceux du Sénat. César se réservait seul l'initiative de la nomination et le choix du personnage : « Cum de consulibus in annum crean- » dis solus mecum volutarem, te consulem et designavi et » declaravi, et priorem nuncupavi », écrivait l'Empereur Gratien au poëte Ausone, en lui envoyant les insignes du consulat. D'ailleurs, si le titre avait survécu aux nombreuses révolutions romaines, les fonctions avaient disparu, ce qui permettait à Mamertin de faire ce singulier éloge du Consulat : « In Consulatu honos sine labore suscipitur. »

Caligula, affolé de tyrannie, avait pu rêver de faire un consul de son cheval *Incitatus*, après en avoir fait un pontife. Le choix des Césars Byzantins, énivrés de servilisme, paraissait parfois aussi étrange. Le temps de la célèbre formule : *Caveant consules nequid respublica detrimenti capiat* était passé.

Mais l'installation des consuls n'était pas moins solennelle. La même pompe entourait les nouveaux élus et rien ne manquait à la fête, pas même l'image de la liberté reconquise dans la personne d'un esclave qu'ils affranchissaient en plein Forum.

Auspice mox læto sonnuit clamore tribunal,
Te fastos ineunte quater ; solemnia ludit
Omina libertas : deductum vendice morem
Lex servat, famulusque jugo laxatus herili
Ducitur, et grato remeat securior ictu.

Claudien : in IV Cons. Honorii.

Le titre de *patrice*, purement honorifique, ne conférait aucune autorité. Il a son étymologie dans celui de *père* (pater).

Le commentateur de Constantin Porphyrogenète, rappelle que les patrices étaient comme les pères des villes, des provinces, de l'Empereur lui-même; ils devaient les aimer, les soutenir, les défendre, comme un père ses enfants.

Cette paternité politique se retrouve dans l'histoire moderne : « Marie Stuart envoya en Ecosse pour négocier son » rétablissement, Jacques Hamilton, chef de la maison la » plus illustre d'Ecosse. Elle lui donna le titre de son lieu- » tenant général et l'adopta pour son père, titre nouveau, » excepté dans l'ancien temps. » Pétaval. Causes illustres, t. IX, p. 179, cité dans les commentaires de Rëskius. Bon. 1839.

(10) *Page 13.— La divine hiérarchie* fut règlementée par une série de dispositions législatives, qui dénotent de la décadence des esprits et des caractères.

Les préséances avec leurs petitesses mesquines renfermées dans des titres retentissants, occupaient, en la satisfaisant, la vanité de l'époque.

Grâce à cette tendance si naturelle à la faiblesse humaine, l'Empereur Gratien qui venait de confirmer une loi sur la préséance, publiée par Valentinien, père *de sa divinité*, put édicter cette monstruosité : « Si quelqu'un a usurpé une » place qui ne lui était pas due, qu'il n'excipe pas de son » ignorance, et qu'il soit immédiatement déclaré coupable » de sacrilége pour avoir méconnu ces divins préceptes. »

Nul n'était censé ignorer la loi, même en matière de préséance, dans une société qui se complaisait aux appellations suivantes, que *le Code Théodosien* nous a conservées : « *Amplitudo tua, auctoritas tua, illustris auctoritas tua, celsitudo tua, culmen tuum, excellentia tua, magnitudo tua, excellens emimentia tua, gravitas tua, sublimis magnificentia tua, præstentia tua, prudentia tua, sinceritas tua, sollertia tua,* etc. »

(11) *Page 13.* — Les cubiculaires étaient attachés à la chambre impériale, sous la direction du *præpositus palatii* ou Préfet du palais. Les cubiculaires devaient tous être eunuques.

(12) *Page 15.* — *Les Silentiaires* étaient des personnages fort importants de la cour Byzantine. Sous la direction de chefs nommés décurions, ils étaient chargés de veiller à ce que le silence et l'ordre ne fussent pas troublés dans le Palais.

Gardiens du silence autour de l'Empereur, (σίγης επίσταται αμφί τον Βασιλεά — Agathias. histor. v. 9.), dont la majesté souveraine ne devait jamais être troublée, ces officiers jouissaient de grande faveur à la Cour : le titre de silentiaire était considéré comme un honneur insigne et fort envié.

Les empereurs consacrèrent par de nombreuses lois, cette situation privilégiée et Justinien, voulant y ajouter encore, exempta du rapport à faire à la succession, les biens donnés d'avance par le père de famille aux enfants, qui acquièrent la charge de silentiaire du sacré palais.

Il y avait encore à la Cour d'autres officiers d'un ordre élevé auxquels, nous dit Procope, le trésor public payait des traitements d'autant plus élevés, qu'ils avaient eux-mêmes acheté leur charge à gros deniers.

C'étaient les *Domestici* et les *Protectores* : ils approchaient eux aussi la personne sacrée du souverain et rehaussaient par leur prestance et leur costume l'éclat des vestibules et des salles impériales dans lesquels ils paradaient ; fort peu militaires, ils ne faisaient que le service intérieur.

Eux aussi, jouissaient d'énormes priviléges qui se trouvent édictés dans le code de Justinien livr. XII tit. XVII : « Domestici et protectores, osculandi, cum salutaverint » vicarios, tui culminis habeant potestatem. Pœna enim » sacrilegii similis erit, si his honorificentia non deferatur, » qui contingere nostram purpuram digni sunt existimati. » C'est l'Empereur Valentinien qui s'adressant au chef des Domestici, élevait à la hauteur de son Altesse — *tui Culminis* — les simples officiers de ce corps privilégié et menaçait de la peine des sacriléges quiconque refuserait la considération et l'honneur dûs à des hommes jugés dignes de toucher de près à la pourpre impériale.

Ils connaissaient bien la nature humaine, ces Césars qui basaient le dévouement de leurs serviteurs sur une si complète satisfaction de l'amour-propre.

La garde militaire du Palais était confiée à un corps de 3.500 soldats nommés *Scholarii,* scholaires : c'étaient d'abord des hommes d'élite choisis parmi les Arméniens ; dans la suite, on en vint à vendre pour de l'argent la faveur

fort recherchée d'entrer dans ce corps. Sous l'Empereur Justin un corps supplémentaire de 2.000 *surnuméraires* fut organisé par les soins de son neveu Justinien, qui arrivé au pouvoir, ne tarda pas à en prononcer la dissolution.

(13) *Page 16.* — Les Cataphractes formaient la grosse cavalerie de l'époque ; le cheval comme le cavalier était bardé de fer — d'où le mot de cataphracte χατα φραχτος, cuirassé — « Cette armure, nous dit Rich, dans son diction-
» naire des Antiquités Romaines et Grecques — était par-
» ticulière à quelques nations étrangères telles que les
» Parthes, les Perses, les Sarmates. »

Les armées romaines comprenaient des contingents auxiliaires recrutés parmi ces nations. Ils y avaient conservé leurs armures et leurs méthodes de combat. Les Empereurs avaient des corps de cavalerie et d'infanterie cataphractes.

(14) *Page 18.* — *Jean de Cappadoce* dont nous retrouverons le nom et les aventures plusieurs fois rapportés dans cet ouvrage est resté célèbre dans les fastes de la « divine hiérarchie ». Tour à tour au faîte du pouvoir et disgracié, il connut tous les honneurs et toutes les humiliations.

Procope nous donne un portrait intéressant de cet épicurien, dans son histoire de la guerre de Perse. Il le représente comme tellement fin et rusé que personne ne l'égalait pour trouver les solutions les meilleures et pour résoudre les plus inexplicables difficultés. Cependant il n'avait pas fréquenté les écoles : il était naturellement doué.

Débauché à l'excès il consacrait aux plaisirs de la table

la majeure partie de son temps. Comblé de richesses qu'il acquérait par les moyens les moins avouables, il ne se refusa aucune jouissance : « Quibus artibus, cum ad » magnas pecunias brevi tempore venisset, extra modum » in crapulam sese effudit, ita diem partiri solitus ut ad » horam prandii expilandis subditorum fortunis vacaret : » quod suspererat, in temulentia obscœnisque corporis » voluptatibus traduceret, adeo sui impotens, ut cibis se » ad vomitum expleret » Procopii de bello persico. I. 24 p. 121 et 122 édit. de Bonn.

N'était-ce pas bien-là le véritable « *Epicurii è grege porcum d'Horace.* » Epit. I. IV. 16. « *Non respectus Dei* », comme le dit Procope, ne croyant ni à Dieu ni à diable, il finit étrangement. Tombé du faîte des grandeurs où l'avait appelé la faveur de Justinien, il fut, par l'ordre de l'Impératrice Théodora, dépouillé de ses richesses, condamné à mort, puis exilé, puis enfin obligé d'entrer dans les ordres : le libertin devint, malgré lui, prêtre d'un Dieu auquel il ne croyait pas ; le richissime, l'illustrissime préfet fut réduit à la mendicité.

(15) *Page 20.* — Πολλά ἔτη τῶ αρχιερεῖ Βασιλεῖ.

Porphyr. de Ceremoniis.

(16) *Page 21.* — V. supra..... sit que planè sacrilegii reus qui DIVINA PRÆCEPTA neglexerit.

(17) *Page 21.* — *Les Logothètes ou Censitores* étaient des intendants chargés de vérifier les finances de l'Etat ; ils étaient attachés aux diverses branches de l'administration.

Le logothète des finances ou du revenu vérifiait le travail des inspecteurs des provinces, des mines, des curateurs, etc.

Le logothète de la course recevait et contrôlait les rapports sur la police de sûreté générale et réglait tout ce qui concernait les diplomates, les généraux et les gouverneurs.

Le logothète des troupeaux avait la surveillance des administrateurs des troupeaux impériaux.

Le logothète de la chose privée avait sous ses ordres les directeurs des manufactures impériales où l'on fabriquait les étoffes brochées d'or, les soieries, les objets d'orfèvrerie, les armes offensives et défensives.

(V. Rambaud : l'Empire grec sous Constantin Porphyrogénète).

Le plus important de tous était, sans contredit, le *logothète militaire*. Sa mission consistait dans la vérification des finances militaires, la solde des troupes et les fournitures de l'armée. Les plus grands abus s'introduisirent dans cette partie si importante du rouage administratif byzantin ; l'éloignement des provinces, la multiplicité et la dispersion des corps d'armée facilitaient les exactions, et ces hauts fonctionnaires purent impunément, d'après ce que rapportent les historiens de l'époque, s'enrichir aux dépens de l'armée.

Ils prélevaient d'abord un douzième sur les fournitures des troupes.

La solde variait selon les années de service ; quand un vieux soldat quittait l'armée, un soldat plus jeune prenait sa place et se trouvait à son tour remplacé par un plus jeune encore, *uno avulso non deficit alter*. Ce mode d'avan-

cement était fort apprécié des militaires, car il permettait au vétéran, qui avait pu supporter les fatigues d'une longue carrière, de compter sur un pécule suffisant pour assurer le bien-être de ses vieux jours, pécule qui, en cas de mort du titulaire, était assuré à ses héritiers. Au départ du vétéran ou à sa mort, il arrivait souvent que le vide n'était pas comblé : c'est le logothète qui s'attribuait la solde destinée au soldat auquel l'avancement était dû.

Cette façon étrange et sans pudeur de réaliser des gains illicites, diminuait sensiblement le nombre des hommes présents sous les drapeaux.

A certains moments, les cadres des légions étaient incomplets ; les intérêts de la défense du sol étaient compromis, mais le logothète avait fait fortune et revenait en jouir à l'ombre de la faveur du souverain aveuglé.

(18) *Page 22.* — La division de l'Empire en *thème* répondait aux nécessités militaires de l'époque.

Le *thème,* comme notre division militaire territoriale, empruntait son nom tout à la fois au territoire et au corps de troupe ou légion qui l'occupait.

A la tête du thème se trouvait le *stratège,* chef militaire, dont le titre et les fonctions équivalaient au titre et aux fonctions actuels de *général;* il pouvait avoir sous ses ordres plus d'une légion et plus d'une province.

Le thème anatolique était le premier des thèmes d'Orient (ανατολίκα θεματα), désignés aussi sous le nom de grands thèmes : provinces riches, paisibles, poste de choix, où les stragètes privilégiés exerçaient des pouvoirs fort étendus.

II

LES ANCIENS DIEUX

—

(1) *Page 27.* — *Diane* chez les Romains, *Artemis* chez les Grecs, *la bonne déesse* était la divinité tutélaire de la Grèce antique.

..... χρυσηλακατος, κελαδεινη
Αρτεμίς ἰοχεαίρα.........

Homère. Iliade xx. 70.

Déesse aux fuseaux d'or, bruyante, qui se plaît à lancer des traits, Diane était honorée par les chasseurs. Mais « la plus belle des vierges » καλλίστα πολὺ παρθενων, elle recevait les hommages des jeunes vierges qui, avant leurs noces « couperont leur chevelure en son honneur, lui offriront le » tribut de leurs larmes et l'auront pour éternel sujet de » leurs plaintives chansons. » Hippolyte 1425. 599.

Sous le nom de *Potamia,* elle était honorée près des sources, des fleuves et des lacs. C'est à la faveur de sa

lumière et sous le calme épanchement de ses rayons, que la végétation altérée boit la fraîcheur de la nuit, qui lui donne une vie et une croissance nouvelles. D'après une croyance qui a survécu au paganisme, l'influence de la lune, bienfaisante pour la végétation et pour les cultures, s'étendait encore aux animaux dont elle favorisait la multiplication. Heureux l'homme des champs sur qui Artémis jetait un regard favorable; ceux, au contraire, que la déesse poursuivait de son courroux, voyaient leurs troupeaux décimés par la peste, leurs champs dévastés par la grêle, leurs femmes frappées de mort au jour de l'accouchement. Elle était honorée sous le nom d'*Artémis Lochia*, déesse des accouchements. Comme la terre, les animaux se croyaient soumis à l'action soit bienfaisante, soit funeste d'Artémis. (Decharme : mythologie de la Grèce antique. — Paris, Garnier frères 1879, pages 130 et 131).

Donc, honorée la nuit, grâce à son influence lunaire, honorée le jour, comme déesse de la pure lumière, ses emblèmes sont bien le croissant discret de l'astre de la nuit et l'étoile lumineuse du matin *(phosphora)*.

Peu de légendes mythologiques, on le voit, étaient plus en honneur dans une société et sous un ciel, où les esprits toujours portés à la poésie, éprouvaient le besoin de s'attacher à un culte qui donnât satisfaction à leurs ardentes aspirations.

Les peuples de la Grèce avaient fait d'Artémis une déesse de prédilection, prodiguant les épithètes les plus variées et les plus enthousiastes à « la douce Vierge », comme en

Crête ; à « la bonne mère », à « la nourrice de l'humanité » comme à Ephèse ; à « la déesse des filets » comme dans les ports de pêcheurs et comme partout, « à la déesse de la paix et de l'harmonie », Artemis *Soteira*.

Cette véritable litanie en l'honneur de la divinité vraiment nationale, n'avait-elle pas admirablement préparé les esprits à la partie la plus poétique et la plus douce du culte chrétien, au culte de l'humble Vierge de Nazareth, Vierge et Mère tout à la fois ?

(2) *Page 27*. — Le croissant et l'étoile, tantôt unis, tantôt séparés, employés jadis par les Ninivites et les Babyloniens comme des symboles de la royauté et que l'on retrouve sur les plus anciens cylindres, brillaient aussi sur les enseignes et les médailles des rois Parthes. On voit même avec surprise apparaître pour la première fois sur leurs pierres gravées, l'aigle à deux têtes, aux ailes déployées, parfaitement semblable aux insignes héraldiques. Les Arsacides ont prêté ce symbole aux empereurs romains d'Orient et d'Occident. — Gobineau : les Perses, t. II. page 488.

(3) *Page 29*. — La Grèce chrétienne avait salué avec enthousiasme la Vierge, Mère du Christ. Ses autels resplendissaient des magnificences du luxe Byzantin ; son nom vénéré, empruntant à la langue antique ses plus riches images, fut accompagné des titres les plus pieusement passionnés. Aucun ne rend mieux le culte de la perfection absolue que celui de Panagia (de παν tout, αγίος saint). Ne méritait-elle pas, en effet, ce nom, la Vierge admirable

qui résumait en elle toutes les perfections, que nous saluons du nom seul de *Sainte-Vierge,* et dont le paganisme lui-même laissait percer la notion divine sous les voiles étranges de sa théogonie.

(4) *Page 29.* — Les historiens n'insistent pas assez sur l'importance de l'élément païen dans la société du v[e] siècle. Bien qu'ayant définitivement perdu la partie, l'ancien culte conservait encore de profondes racines. Les religions ne meurent pas si vite. Les édits réitérés de Justinien contre les Hellénisants, sa préoccupation incessante à cet égard, le suicide du patrice Photius, les soupçons qui pesèrent sur des personnages les plus considérables de l'époque en sont la preuve.

N'entendit-on pas dans la scène extraordinaire qui précéda la grande insurrection de 532 le démarque des Verts s'écrier en plein Cirque devant cent mille spectateurs : « Oui, » mieux vaudrait *hellèniser* avec les païens, que de vivre » avec l'Empereur et les Bleus ! » Procope, malgré ses excès de scepticisme, est encore à moitié païen, ou plutôt pour parler le langage de son commentateur M. Dahn, il professe une superstition cosmopolite, adore un vrai Pandémonium, où figurent, avec le Dieu chrétien et la Panagia, tous les dieux de l'antiquité gréco-romaine, ceux des Perses et des barbares !

La bible, les livres sybillins, ceux des Mages lui semblent également dignes de foi et de respect. Il admet les oracles, les *omina* et les augures, le pouvoir surnaturel des Mages, les divinations germaniques tirées du vol des oiseaux, les îles des Morts des Celtes, les légendes hunni-

ques, les prophéties des sorcières Maures. Il dit gravement qu'Artémis resta courroucée contre les Achéens jusqu'au sacrifice d'Iphigénie et parle de la conquête de la Toison d'Or, des voyages d'Oreste et de Pylade et du séjour d'Ulysse chez Calypso comme de faits historiques.— Augustin Marrast. Notes inédites.

(5) *Page 35.* — La notion du Dieu Un, supérieur à tout, introduite par la secte ionienne dans la philosophie grecque, et consacrée officiellement pour la première fois, dans un procès célèbre, par Périclès et Aspasie, disciples d'Anaxagoras, s'imposait au paganisme comme un besoin impérieux de l'âme.

Malgré la multiplicité des divinités qui peuplaient l'Olympe, *Zeus, Jovis, Jupiter,* dominait. Les poëtes de tous les âges, s'étaient inclinés devant l'intelligence unique, omnipotente, supérieure, qui gouvernait l'univers.

Bien que nommant le plus souvent *Zeus*, Homère désigne souvent aussi l'être suprême par ce seul mot θεός, Dieu, rendant ainsi hommage au Dieu par excellence, à l'idée d'unité et de toute puissance.

Faut-il rappeler ici les vers célèbres où cette toute puissance, attribut d'un seul, a été proclamée par lui comme par tant d'autres poëtes :

Η, *καὶ κυανέῃσιν επ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων*
ἀμβρόσιαι δ' ἄρα χαῖται επερρώσαντο ἄνακτος
κράτος ἀπ' ἀθανάτοιο μεγαν δ' ελέλιξεν ολυμπον

Ilia. I. 528.

Ζεὺς ὁ πάνθ' ὁρῶν ἀεί

Sophocle. Antigone. V. 183.

Annuit et totum nutu tremefecit Olympum.

Virg. Æn. X. 115.

..... Deûm domus alta silescit,
Et tremefacta solo tellus, silet arduus æther :
Tum Zephyri posuêre, premit placida æquora pontus.

Ibidem. X. 101.

Terrificam capitis concussit terque quaterque
Cæsariem, cum quâ terras, mare, sidera movit.

Ovid. metam. I.

Regum verendorum in proprios greges
Reges in ipsos imperium est Jovis,
Clari giganteo triumpho
Cuncta supercilio moventis.

Hor. od. III. 5-8.

Dans l'édition Firmin Didot, de Plutarque, traduit par Ricard, nous lisons (Vie de Plutarque xxvi, p. 25) le passage suivant, qui prouve surabondamment que l'idée de la Divinité, *une*, était entrée dans l'esprit des sages de la Grèce païenne.

« Dieu est nécessairement, et son existence est hors du temps. Il est immuable dans son éternité. Il ne connait pas

la succession des temps... seul, il est : εἶ. Son existence est l'éternité et par la raison qu'il est, il est véritablement. On ne peut pas dire de lui qu'il a été, qu'il sera, qu'il a eu un commencement et qu'il aura une fin... il n'y a pas plusieurs Dieux. Il n'y en a qu'un seul et ce Dieu n'est pas, comme chacun de nous, un composé de mille passions différentes... ce qui est par essence ne peut être qu'un, et, ce qui est un, ne peut pas ne point exister. S'il y avait plusieurs Dieux, l'existence en serait différente et cette diversité produirait ce qui n'a pas une véritable existence... afin de nous donner ici-bas, comme dans la plus belle des visions, une juste idée de ce Dieu, donnons l'essor à nos esprits et élevons nos pensées au-dessus de tout ce que la nature renferme..... Quant aux émanations de ce Dieu, hors de lui-même, à ces changements par lesquels il devient feu, terre, mer, animal ou plante.... c'est une impiété que de l'entendre. » — Recherches de Plutarque sur l'inscription EI du temple de Delphes.

Dans les notes sur la vie de Périclès, le traducteur donne le passage suivant d'Anaxagore : « Νοῦς δὲ ἐστιν ἄπειρον καὶ αὐτοκρατὲς.... ἀλλὰ μόνος ἐφ' ἑαυτοῦ ἐστιν.... Il est une intelligence infinie, toute puissante, séparée de tout autre substance, qui subsiste seule et par elle-même. Elle est la plus simple et la plus pure de toutes les substances : elle a la connaissance la plus étendue et la plus parfaite de toutes choses, avec une puissance sans bornes. L'intelligence connaît toutes les substances qui sont mêlées ensemble et toutes celles qui sont séparées. C'est une intelligence qui a ordonné

et disposé tout ce qui existera un jour et la manière dont tout doit exister. »

Ces paroles dans la bouche d'un philosophe qui vivait 500 ans avant Jésus-Christ, surprendront bien plus encore que la théorie de Plutarque qui avait pu recevoir une impression des vérités chrétiennes, seulement entrevues par les anciens philosophes.

Virgile lui-même n'a-t-il pas dans son panthéisme rendu hommage à l'unité de la Divinité dans ces vers célèbres :

Ipse Deûm tibi nec claro demittit olympo
Regnator, cœlum et terras qui numine torquet;
Ipse hæc ferre jubet celeres mandata per auras.

Æn. IV. 268.

.... Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

Georgiques. IV. 221.

(6) *Page 35.* — Dans son exil à Athènes, Julien s'était épris de la langue, des mœurs et de la religion de la Grèce. Loin d'une cour qui avait frappé tous les siens, et en dernier lieu son frère Gallus, il se laissa complaisamment bercer par les prédictions intéressées des philosophes.

Arrivé au pouvoir, il chercha à se concilier la faveur populaire par la remise des arrérages dûs au trésor et par

l'abolition du cinquième des impôts. Puis, se rappelant avec bonheur les mois de son heureux séjour à Athènes, il attribua aux dieux de la Grèce son élévation au trône impérial.

En reconnaissance, il proclama la liberté de tous les cultes, liberté qui devait bientôt dégénérer en persécution de la foi chrétienne.

Il fut secondé dans son œuvre par les grands de l'Empire. Faut-il s'en étonner? Comme le faisait remarquer un savant prélat : « Dans les classes élevées de la société, l'entraîne-
» ment et le désir de plaire aux maîtres de l'Empire, pro-
» duisit souvent plus de conversions au christianisme que
» l'ardeur et la sincérité des convictions religieuses. » — Mgr de Langalerie, arch. d'Auch. De la Pénitence. P. 13. 1880.

Les hautes classes de la société, en effet, acceptèrent avec joie le retour aux vieilles chimères, qu'elles considéraient comme la garantie de la puissance romaine.

Sous le nom d'Hellénisme, nous l'avons vu dans le corps de cet ouvrage, l'Empereur voulut reconstituer le culte ancien, en l'accommodant aux nécessités du jour et en empruntant au christianisme certaines règles de discipline, qui devaient le relever à ses propres yeux.

Cette étrange préoccupation se dégage de la correspondance de l'Empereur Julien, que nous trouvons rapportée au tome Ier, p. 528 de l'histoire de l'Eglise du Bon Henrion.

« L'Hellénisme ne va pas comme il le devrait, et c'est
» par notre faute. L'hospitalité, le soin des morts ainsi que
» des vivants et le règlement des mœurs, voilà ce qui a si
» fort accru le parti des ennemis de nos dieux. Vous devez

» pratiquer tout cela; et il ne suffit pas que vous soyez » personnellement homme de bien : faites savoir à tous » ceux qui vous sont subordonnés dans l'administration » des choses religieuses, qu'un sacrificateur ne doit point » aller au théâtre, ni boire dans une taverne, ni exercer un » métier honteux. » — Imp. Jul. Epist. 49.

Dans cette même lettre, nous trouvons une recommandation qui pourrait prêter à plus d'un piquant commentaire : « *Visitez rarement les gouverneurs. Quand ils entrent dans* » *la ville, que nul sacrificateur* n'aille au devant d'eux, » mais seulement quand ils viennent aux temples; alors » même, n'avancez pas au-delà du vestibule. Dès que le » magistrat atteint la porte du lieu sacré, il devient simple » particulier. C'est vous qui commandez au-dedans, en » vertu de la loi divine, à laquelle l'on ne peut résister sans » une sacrilége arrogance.

» En chaque lieu, établissez des lieux publics d'hospice » pour les étrangers de notre religion et pour tous les pau» vres indistinctement. Il est honteux que nous laissions » tant d'indigents sans secours, tandis qu'on ne voit mendier » aucun juif et que les impies galiléens, outre leurs pauvres, » nourrissent encore les nôtres... » — Imp. Jul. Epist. 49.

D'autre part, Julien interdisait aux chrétiens d'enseigner les belles-lettres; il révoqua tous les priviléges accordés aux clercs et aux vierges par l'Empereur qui l'avait précédé; il abolit les pensions ecclésiastiques, et voulut soumettre les moines au service militaire.

Ne dirait-on pas, à quinze cents ans de distance, que la

lutte contre le catholicisme n'a changé ni de chef, ni de moyens ? La théorie des lois existantes remonte à Byzance. *Nil sub sole novi.* Qui, du persécuteur ou du persécuté, a le plus gagné à cette lutte étrange ?

Nous lisons dans Rohrbacher, p. 193, liv. XXXIII, le rapide aperçu suivant sur le nouveau baptême adopté chez les réformateurs :

« Comme le christianisme avait battu et ruiné la philo-
» sophie païenne ou le paganisme philosophique, les
» nouveaux philosophes en enveloppèrent les débris de
» mystères. Pour y être admis, il fallait des épreuves et des
» purifications. On inventa même une cérémonie nouvelle
» pour purifier et régénérer l'homme : c'était le taurobole.
» Le postulant descendait dans une fosse que couvrait un
» plancher percé de trous, sur lequel on égorgeait un tau-
» reau ou un mouton, dont l'initié recevait le sang par les
» trous sur toutes les parties du corps. Il n'y avait point
» de souillure dont cette expiation ne purifiât. Ces cérémo-
» nies mystérieuses avaient pour but de rendre vénérables
» aux initiés les superstitions surannées de l'idolâtrie, les
» augures, les aruspices, les oracles, l'astrologie, la magie
» et autres divinations, mais surtout les superstitions nou-
» velles de la théurgie ou de l'art d'évoquer les démons et
» les dieux et même de se rendre visible la divinité suprême.
» Telle est la philosophie que Plotin, Porphyre et Jam-
» blique avaient propagée dans leurs écrits et parmi les
» disciples ».

Dans un saisissant parallèle entre l'empereur Julien et

Frédéric de Prusse, Villemain, dans son *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IV[e] *siècle,* trace le portrait des deux princes, dont les caractères présentaient à si grande distance des traits frappants de ressemblance.

Nous en reproduisons la conclusion qui nous offre un réel intérêt : « Julien et Frédéric devinrent de grands généraux, firent admirer leur courage et enlevèrent après eux les cœurs des soldats ; ici, la comparaison s'arrête : l'une des deux existences fut courte, moissonnée au milieu de sa tâche, après dix mois de règne. Frédéric remplit toute la carrière de la vie humaine, acheva ses desseins et jouit de sa gloire. On ne peut dire ce qu'eut essayé Julien par les armes et les lois. Il est à remarquer, cependant, qu'il était en lutte avec son siècle ; que sa philosophie était rétrograde et stérile, tandis que la philosophie de Frédéric, malgré ses erreurs, se liait au progrès social et n'excluait pas la liberté, sans la vouloir. Julien fut persécuteur, quoique généreux ; Frédéric tolérant, parce qu'il était sceptique. Julien, par une victoire d'un moment et par une tentative insensée, précipita la ruine de l'ancien culte et des anciennes opinions ; Frédéric fut le créateur d'une puissance durable. » — Villemain. Eloquence chrétienne au IV[e] siècle, p. 504. Didier 1854.

(7) *Page 37.* — Le discours d'Elpénor qui résume exactement la doctrine des hellénisants, offre des traces visibles de christianisme. Pour lutter contre la religion nouvelle, les néo-païens en étaient réduits à l'imiter sur bien des points. En cela, cependant, ils n'étaient point aussi novateurs qu'on pourrait le penser.

Déjà, les premiers chrétiens avaient considéré Zeus le père et Apollon le fils, comme un vague pressentiment de Dieu et du Christ. L'Apollon Dorien était un dieu d'un caractère tout moral, médiateur préposé par le père céleste au gouvernement du monde, un Dieu qui punit et pardonne, qui détourne le mal et révèle dans les oracles les desseins infaillibles de son père. C'est ainsi que l'ont peint les poëtes Homère, Eschyle, Archiloque et surtout Sophocle. C'est ce qui ressort encore d'une façon saisissante des épithètes attachées à son nom. (Akesios, Prostaterios, Oulios, Paéeon, Epikourios, Alexicacos, etc.). Dès la haute antiquité, son culte avait un caractère expiatoire très marqué. (Se rappeler le mythe d'Oreste et la purification d'Athènes par Epiménide après le meurtre des Acméonides ; se rapporter aussi aux chœurs de Sophocle dans *Œdipe-Roi*, au sujet de la peste de Thèbes).

Il n'était pas bien difficile à des Grecs de se représenter un dieu pareil, comme un véritable Christ et de l'opposer à celui de Galilée. La hiérarchie des dieux, des génies, des démons, des héros et des hommes n'était pas sans analogie avec celle du Paradis chrétien.

L'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses de la vie future, déjà enseignées dans les mystères et propagées par plusieurs écoles philosophiques, passaient à l'état de dogmes positifs. Le clergé païen organisé, hiérarchisé, ayant mission d'interpréter les dogmes et de prêcher la morale, recevait *charge d'âmes* à l'instar du clergé chrétien. Tout cela formait une contrefaçon très-adroite du

christianisme, et qui avait pour beaucoup d'Hellènes l'avantage de conserver un caractère national et de ne pas rompre la tradition. — A. Marrast. Notes inédites.

(8) *Page 39.* — Général sous Anastase, Vitalien s'était mis en guerre ouverte avec ce prince : il se fit même proclamer Empereur, mais il se soumit bientôt. Sous le règne de Justin, il fut comblé d'honneurs ; consul et généralissime, il se lia d'étroite amitié avec Justinien. Cette amitié fut solennellement cimentée par une communion faite par ces deux hommes, dont l'un devait, bien vite après, périr et être remplacé dans ses doubles fonctions par son compagnon de dévotion, accusé de lui avoir donné la mort.

Nicolas Aleman explique ainsi cette cérémonie : « Nam Vitalianus ob affectatam sub Anastasio tyrannidem sibi timens, publicam postulavit fidem, quam Justinianus nomine Cæsaris non solum dedit, sed etiam super sacram mensam, ritu christianis consueto, ἀδελφοποιϊστία, idest, *jurata mutuo fraternæ fide,* Vitalianum sibi devinxit.

Impunitate promissa, fide publica una susceptis christianorum mysteriis.

Justinien n'était pas encore empereur ; ce fut au nom de son oncle qu'il promit, mais il ne se crut pas lié par le serment le plus redoutable.

Vitalien assassiné, il fut nommé à sa place général et consul.

(9) *Page 39.* — Paysans illyriens selon les uns, thraces selon les autres, les oncles de Justinien, parmi lesquels Justin son prédécesseur immédiat, avaient quitté les champs

pour venir à Constantinople chercher fortune. Ils l'y trouvèrent, mais la pourpre et la couronne ne corrigèrent pas le vice d'origine.

Il est acquis que le père de Justinien, Sabatius, habitait *Bederiana,* autrefois appelée *Taurèsium.* M. Isambert, dans son histoire de Justinien (1re partie, p. 223. Ed. 1856. Paris), dit d'après Procope, de Ædif. IV, 1 : « Ce lieu, Justinien » le fortifia bientôt en forme de tétragone, en plaçant à » chaque angle une tour. Auprès de ce lieu, il fonda une » ville très-remarquable qu'il nomma Justiniana prima, pour » témoigner qu'elle était sa nourrice. » Bederiana, ajoute le commentateur de Procope : « In limitaneis illyriæ, thra- » ciæque agris cita erat. » — Not. Alem. in hist. Arca., p. 360 et 361.

Soucieux de laisser dans l'histoire une trace ineffaçable, Justinien donna son nom à la plupart de ses œuvres.

Vingt villes, bourgades ou ports portent son nom, neuf celui de l'impératrice Théodora, sans compter une foule d'institutions, de fonctions et de monuments de législation qui témoignèrent de la magnificence de l'Empereur et du souci qui l'obsédait de marquer dans l'histoire.

(10) *Page 41.* — On appelait théores, les membres des députations envoyées par les différentes villes aux grandes solennités de la Grèce.

Θεωρός, ὡς ἔφασκεν, ἐκδημῶν

Il partit pour aller consulter l'oracle.

(Sophocle. — Œdipe-Roi).

III

THÉODORA

—

(1) *Page 46.* — Le pays des Sères ou la Sérique qui s'étendait de l'autre côté du Gange, n'est autre que la Chine.

(2) *Page 47.* — L'homme le plus important de l'empire, après l'Empereur était, en effet, le général Bélisaire. D'une naissance obscure, il s'était élevé aux plus hautes dignités de l'empire, grâce à son courage et à ses talents.

Administrateur et guerrier, Bélisaire rendit à Justinien d'immenses services.

En Asie, il refoula les Perses; en Afrique, nouveau Scipion, il s'empare de Carthage et arrache au vandale Gélimer son royaume, dont il fait une province de l'empire de Justinien; en Italie, il écrase les Goths. Son mérite est sans rival, sa gloire intacte, sa fortune immense et son palais rivalise de richesses avec celui de Justinien.

Grand, beau, bien fait, quand il traverse les rues de Constantinople entouré de sa garde, le général reçoit les

hommages d'une foule, qui se répète à l'envi ses vertus et ses succès. Riche et généreux, il ouvre sa bourse à toutes les infortunes; ses soldats l'adorent, le peuple l'aime et l'admire : pour tous il est le modèle des héros.

Sa femme Antonina souilla par ses vices le nom de ce grand homme. Favorite de l'Impératrice Théodora à laquelle la rattachait une communauté d'origine, elle usa souvent de son crédit auprès de sa souveraine, dans l'intérêt de son glorieux époux; mais celui-ci était bien au-dessus de la protection de sa femme criminelle.

Ses services seuls suffisaient pour le défendre contre les menées et les intrigues de la cour.

Cependant, vainqueur à diverses reprises des sourds agissements de ses ennemis, il finit par en devenir la victime.

Bélisaire avait deux fois sauvé le trône de Justinien, deux fois celui-ci lui avait fait décerner les honneurs du triomphe ; une vulgaire conspiration de palais dans laquelle deux de ses gardes furent compromis et son nom prononcé, suffit pour faire descendre, du faîte des honneurs, l'homme illustre qui s'en était rendu si digne. Il fut disgracié, dépouillé, emprisonné ; plus tard, son innocence ayant été reconnue, on lui rendit ses dignités ; il mourut dans l'opulence, contrairement à la légende, qui le représente aveugle et vieilli, implorant la charité publique le long des chemins.

(3) *Page 48.* — Le poëte Mimnerme était ionien. Il vivait du temps de Solon. Poëte élégiaque, il a chanté les charmes de la volupté. Horace, épicurien raffiné, invoque son témoignage dans son épître VI. livre Ier. P. 65 :

Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque
Nil est jucundum, vivas in amore jocisque.

Dans l'épître II du livre Ier, Horace avait déjà rendu hommage au poëte grec, en le mettant au-dessus de Callimaque, le roi de l'élégie :

Carmina compono, hic elegos.......
Discedo Alcæus puncto illius : ille meo, quis?
Quis, nisi Callimachus? Si plus adposcere visus,
Fit Mimnermus et optivo idgnomine crescit.

Les poésies de Mimnerme ne nous sont parvenues qu'à l'état de fragments, dont le plus important, que nous reproduisons ici, a été publié à Leipsik 1866. Ed. Bergk. Poetæ Lyrici græci. 3e édition. Pars II. Poetas Elegiacos et Iambographos continens. P. 408 et sq.

Τις δὲ βίος, τί δὲ τερπνὸν ἄτερ χρυσῆς Ἀφροδίτης ;
τεθναίην, ὅτε μοι μηκέτι ταῦτα μέλοι,
κρυπταδίη, φιλότης καὶ μείλιχα δῶρα καὶ εὐνή,
ἔσθ' ἥβης ἄνθεα γίγνεται ἁρπαλέα
ανδράσιν ἠδὲ γυναιξὶν επεὶ δ'ὀδυνηρὸν ἀπέλθη
γῆρας, ὅ τ'αἰσχρὸν ὁμῶς καὶ καλον ἄνδρα τίθεί
αἰεί μιν φρενας ἀμφὶ κακαὶ τείρουσί μερίμναί,
οὐδ' αὐγας προσορῶν τερπεταί ἠελίου,
ἀλλ'ἐχθρὸς μὲν παισίν, ἀτίμαστος δὲ γυναιξίν.
οὕτως ἀργαλεον γῆρας ἔθηκε θεός.

« Peut-on vivre, y a-t-il un bonheur sans la belle Aphro-
» dite! Puissé-je mourir avant de me désintéresser d'elle.
» Les amours discrets, de doux échanges, de tendres
» étreintes font le charme de la jeunesse et l'objet des désirs
» des hommes et des femmes!

» La vieillesse sent son cœur envahi par de cruels soucis.
» Odieuse aux jeunes gens, elle est méprisée des jeunes
» femmes. Quel terrible sort Dieu a fait à la vieillesse! »

Hâtons-nous de rappeler ce que Dacier disait dans ses notes sur l'épître VI d'Horace, qui proclamait la doctrine épicurienne : « C'est un sentiment indigne de l'homme, et il » est aisé de voir que la *nature* nous a créés pour quelque » chose de plus grand et de plus parfait. » Ad majora enim quædam nos natura genuit et confirmavit. Cicéron Ier livre. de Finibus.

(4) *Page 48.* — Porphyrogénète, de πορφυρογεννήτος, né dans la pourpre, fils d'empereur.

— « Nota vox illosque significat, qui a patre imperium jam tenente procreati fuerunt. Verisimillimum est a purpura, veste imperiali, eam repetendam esse, ut sint qui in purpura nati, purpura excepti et fasciati fuere. » — Reiskii Comment. ad const. Porphyr. de cerem aulæ Byzantinæ, p. 253. Bonn.

Le nom de *Porphyrogenète* fut pris pour la première fois, comme titre, par l'empereur Constantin VII.

(5) *Page 48.* — Il est certain que l'Impératrice était d'une beauté remarquable, qui avait résisté aux excès de sa jeunesse. Le soin de cette beauté qui avait conquis le froid

Justinien, l'occupait encore plus que le soin de l'empire qu'elle prétendait cependant diriger. Elle prenait des bains, dans lesquels la volupté multipliait ses raffinements les plus délicats. Aussi conserva-t-elle longtemps cette beauté dangereuse :

> Une âme de rocher ne s'en fut pas sauvée,
> Tant elle avait d'appas.
>
> (Corneille. — Le Menteur, acte II.)

Cependant, vint un jour où son corps, las de débauches, demanda de nouveaux soins. Les médecins lui ordonnèrent les bains chauds de Pythia. Elle s'y rendit en pompeux appareil, suivie d'un nombreux et brillant cortège, répandant sur sa route d'abondantes aumônes, sollicitant les prières du clergé ; mais elle ne put conjurer le cancer qui l'emporta.

(6) *Page 46.*

> L'amour est un tyran qui n'épargne personne !
>
> (Corneille. — Le Cid.)

On ne saurait oublier les deux vers que Voltaire mit au bas d'une statue de l'amour :

> Qui que tu sois, voici ton maître ;
> Il l'est, le fut ou le doit être.

Le choix de Justinien en est une nouvelle preuve, car le

César-Pape qui aurait pu, comme le fait remarquer Gibbon, offrir le trône à la plus pure, à la plus noble femme de l'Orient, ne sut pas résister aux charmes de la prostituée.

(7) *Page 49.*— Il y a tel portrait devant lequel on s'écrie, même sans avoir vu l'original : Que c'est ressemblant ! Celui de Théodora dans l'histoire secrète attribuée à Procope, produit la même impression tant il y a de logique et d'harmonie dans l'ensemble. — A. Marrast. Notes inédites.

En voici les lignes principales :

Acacius quidam erat Byzantii bestiis ad amphitheatrales Prasinorum venationes alendis præfectus, quem vocant ursarium. Hic, Anastasio principe, morbo perit, tribus femellis relictis, Comitona, Theodora et Anastasia, quarum natu major in septimum annum attigerat. Mater orbata viro, alterius torum quæsivit, qui secum in posterum et domesticam et ejusdem muneris curam susciperet. Verum Asterius orchestræ Prasinorum magister ab alio pecunia præoccupatus hos excedere officio voluit, æris largitore in locum nullo obice cooptato. Nam isthæc orchestrarum magistris pro arbitratu disponere licebat. At mater ubi frequentem populum ad venationes aliquando confluentem vidit, impositis puellarum capitibus manibusque coronis eas publice supplicaturas exposuit. Prasini abjiciendam plane supplicationem decernunt. Veneti nuper et ipsi bestiarum altore destituti eas muneri præficiunt. Quas mater, ut erat quæque viripotens, omnes alioqui forma elegantes immittebat in scenam, non quidem sub idem tempus, sed ut singulæ rei videbantur opportunæ. Comitona natu major

insignis jam inter æquales erat prostibulas. Theodora quæ illam ætate proxime sequebatur, manuleata, ut servulæ solent, induta tunicula ei omnia ministravit, humerisque subsellium detulit cui illa insideret in circulis. Ut primum vero ad ætatis florem et maturitatem pervenit, scenæ destinatur a matre, statimque inter prostibulas habetur, quas veteres vocarunt planipedes. Neque enim tibicina fuit, vel cantatrix ant orchestræ habuit usum, sed uti quisque obvius fuit, copiam illi fecit suæ pulchritudinis, toto plane corpore. Deinde mimis in theatro ad omnia se præbuit ministram, sociamque studiorum et ridicularum quarumdam fabularum actricem. Nam erat apprime cum dicacitate faceta; quamobrem statim omnium in se convertit oculos, præsertim cum nihil in ea verecundum, nihil aliquando pudens appareret, sed in quemvis impudicum morem facile prolaberetur. . .

. . . .

In theatro nonnunquam frequente populo ad spectaculum nuda processit in medium, cincticulo ad inguina pubemque solum præcincta non quod hæc aperire populo vereretur, sed quod illi nemini prodire sine subligaculo penitus liceat. Hoc habitu resupina jacebat humi. Servi, quibus erat curæ, verenda illi hordeo conspergere, anseresque paratos immittere, qui grana indè singula captarent ad pastum. Erat enim non solum impudica, sed impudicitiarum magistra omnium ingeniosissima..... In mulierculas ejusdem theatri ut se truculentius gereret, livida malevolentia usque stimulabatur. Post hæc, cum Pentapolis præfecto Hecebolo Tyrio in eam provinciam venit, scilicet illius voluptatibus servi-

tura, sed in viri offensionem incidens, illinc e vestigio exturbatur; eoque necessariorum egestate pressa, sibi hæc suppeditare cogitur ex consueta corporis prostitutione. Alexandriam primum appelit, Oriente deinde toto peragrato, Byzantium reducitur. . . . .

. . . .

Ut vero Byzantium rediit, ingenti ejus amore exarsit Justinianus. Et primo cum ea tanquam amasia versabatur, licet ad Patriciam dignitatem evecta.

Erat Theodora venusta facie et alioqui pergrata, statura brevi, pallore suffusa modico ac temperato, acribus oculis et huc atque illuc incitato aspectu.

....., Corporis curæ studuit, et si ultra necessitatem, tamen citra animi libidinem. Maturrime balneum ingressa, absolutis tardissime lavationibus pergebat ad jentaculum, mox se tradebat quieti. Ad prandium, ad cœnam nullam. non adhibuit ciborum varietatem et copiam. Somni semper illi longissimi, ac succedanei, diurni quidem usque ad primam noctem, nocturni vero ad solem orientem; sic vero in omnem intemperantiam prolapsa tantulum reliqui temporis esse sibi satis putavit ad Romanum moderandum imperium.

.... Quin et res gravissimas data opera ad jocos et risum prolibidine revocavit, quasi in scenâ et theatro...

At Theodora sic erat properito et obfirmato ad crudelitatem animo, ut nullius vel suasione, vel stimulo aliquando peccarit; sed quæ sibi visa essent, hæc procaci animo summaque contentione actitaret ab ea deposcere sibi reum nemo ausus est; cum neque suppliciis expleta crudelitas,

neque studiosæ preces, neque imminentis iræ cœlestis terror, quicquam posset illius furorem sistere. Nemo plane vidit unquam Theodoræ invisum quempiam in antiquam cum ea gratiam ne post mortem quidem redisse. Nam extincti parentis liberi Imperatricis odium cum paterna adibant hæreditate, transmittebantque ad nepotes.....

Nam quod Theodora esse obscurum vellet, id ab ore et memoria omnium ut evelleret, perterrebat rei conscios (sic ut nullus antehac tyrannus), quo neque necessariis, neque curiose flagitantibus rem aperirent. Contra nihil adversariorum fuit, quod illam latuerit, cui per compita perque domos essent qui singulorum negotia et confabulationes explorarent. Quem verum a se mulctatum nesciri cuperet, clam accersitum (si ex Patriciis esset) sola sine arbitris, uni tradebat satelliti in extremas oras Romanæ ditionis deportandum; quem intempesta nocte obvelatum capite, constrictum vinculis, navigioque impositum ad imperatas exilii sedes satelles duceret, apud alterum non insolentem tantæ crudelitatis ministrum, custodiis fidissimis secretissimisque clanculum concludendum, donec vel ejus ærumnis Augusta commoveretur, vel diuturno squalore extrema pene in morte ægre vivens contabesceret caderetque.....

Rempublicam pro abritatu moderari sic Theodora contendit, ut ipsa magistratus et sacerdotes crearet; id etiam atque etiam satagens, ne vir quisquam probus ac integer dignitates obtineret, qui parere sibi nollet.

Connubiale jus totum pene se esse voluit; nullus ante nuptias sponsus voluntarius; subito cuique conjux hæc

erat, non quæ (ut vel barbaris usus venit) cuique placeret, sed quæ Theodoræ. — Hist. Arc.

(8) *Page 52.* — Le quatrième Concile œcuménique fut tenu à Chalcedoine sous l'Empereur Marcien, en 451, à l'effet de combattre l'erreur monophysite, et d'obtenir en même temps la condamnation définitive des doctrines nestoriennes.

Cette assemblée composée de plus de 500 prélats et de dignitaires de l'Empire, présenta un spectacle étrange qu'expliquent suffisamment les traditions et le voisinage des temps barbares. Les opinions y furent très-divisées, les discussions très-vives. Aussi l'autorité des décisions de l'assemblée ne parvint-elle à s'imposer dans la chrétienté qu'après un siècle de luttes passionnées.

Les empereurs intervinrent à diverses reprises, pour mettre dans la balance le poids de leur autocratie. En 517, Anastase força le patriarche Joannès à condamner le Concile de Chalcédoine. En 519, sous l'Empereur Justin et à l'instigation de Justinien déjà associé à l'Empire, le même patriarche condamna les adversaires du Concile.

Ce ne fut qu'en 546 que Justinien, au faîte de la toute-puissance, César-Pape et législateur tout à la fois, proclama la nécessité d'accepter le Concile tant contesté. La joie des uns, le mécontentement des autres, amena des soulèvements populaires et de sanglantes insurrections. A Antioche, notamment, le palais de l'évêque fut assailli, mais force resta à la loi.

L'Impératrice Théodora, dont les études théologiques

n'avaient guère occupé les loisirs de la pantomime, opina contre la décision du Concile.

Dans sa Novelle, C. XXXI, tit. XIV, Justinien sanctionne, comme loi, le Concile de Chalcédoine. « Cap. I. Sancimus igitur vicem legum obtinere sanctas ecclesiasticas regulas, quæ a sanctis quatuor conciliis expositæ sunt, aut firmatæ, hoc est in Nicæna trecentorum decem et octo, et in Constantinopolitana sanctorum cetum quinquagenta patrum et in Ephesina prima, in qua Nestorius est damnatus et in Chalcedonia, in qua Eutyches aut Nestorius anathematizatus est. Prædictarum enim quatuor synodorum dogmata sicut sanctas scripturas accipimus, et regulas sicut leges observamus. »

En même temps, l'Empereur réglait la hiérarchie des patriarches dans les termes suivants qui présentent un réel intérêt : « Cap. II. Ideoque sancimus secundum earum définitiones *sanctissimum* senioris Romæ papam, *primum* esse omnium sacerdotum : *beatissimum* autem archiepiscopum Constantinopoleos novæ Romæ, *secundum* habere locum post sanctam apostolicam senioris Romæ sedem : aliis autem omnibus sedibus præponatur. »

Le titre de Pape ou Papa (aujourd'hui Papas ou Pope), était le titre de tous les prêtres, évêques ou patriarches de l'église grecque.

Par cette disposition législative, Justinien réserve ce titre au St-Siége de Rome, se contentant du titre d'archevêque pour le siége de Constantinople, la *nouvelle Rome,* lui donnant le second rang dans l'ordre hiérarchique, à la tête duquel celui de la *Vieille Rome* se trouvait placé.

Jusque-là, la primauté de Rome n'avait guère été acceptée qu'en Occident, où l'on avait encore moins d'égards pour celle de Constantinople, comme le démontre le Concile de Rome en 496, qui après avoir proclamé la primauté de ce siège, donnait le deuxième rang à celui d'Alexandrie.

La Novelle de Justinien, datée des kalendes d'avril 545, régla définitivement la situation.

(9) *Page 53.*—L'Impératrice transformée en théologienne et en mère de l'Eglise, se faisait appeler par le clergé du nom de δεσποίνα, en latin *Domina-Maîtresse*. C'était le comble de l'exigence chez la parvenue, à laquelle rien ne résistait. Justinien l'exigea pour lui plaire : Theodora et Justinianus ab ecclesiasticis *domini* dici voluerunt. (Notæ Alemanni in hist. Arcanam, p. 395).

(10) *Page 56.* — Taprobane est le nom que les anciens, Grecs et Romains, donnaient à l'île de Ceylan, que les Indiens appelaient Lanka.

(11) *Page 58.* — Les Chinois ou Sères faisaient un commerce fort étendu de soie. Ils lui durent leur nom dans l'antiquité (pays des Sères ou Sérique, de *Serica*, soie).

Ils échangeaient leurs produits avec les Perses, qui, ayant ainsi accaparé le monopole, pouvaient en fournir tous les marchés du monde connu.

La soie était entrée pour une très-large part dans les modes romaines. Aussi Justinien supportait-il avec peine que son empire put rester plus longtemps tributaire d'une nation ennemie, pour un article de luxe dont il avait tant besoin.

Il étudiait les moyens d'arriver à s'emparer des secrets de cette industrie, quand deux moines missionnaires, qui avaient étudié, en Chine même, la production de la soie, résolurent de l'introduire dans l'empire. Pour tromper la vigilance des populations qu'ils allaient trouver sur leur route, ils cachèrent des œufs du papillon du ver à soie dans des cannes de roseau. Ils traversèrent, ainsi chargés de la précieuse graine, l'Asie tout entière et vinrent la déposer aux pieds de Justinien, qui les reçut comme des bienfaiteurs.

L'opération de l'éclosion réussit : le ver à soie subit ses diverses transformations à l'ombre des muriers dont on avait multiplié les plantations, et, grâce à cette ruse, l'empire compta une conquête de plus, qui fit couler moins de larmes, et apporta une somme plus grande de richesses que celles dont les succès de ses armes avaient été marquées jusqu'à ce jour.

(12) *Page 59.* — Le Phase est un fleuve qui prend sa source dans le Caucase et se jette dans le Pont-Euxin. Il est célèbre par l'expédition des Argonautes à la recherche de la Toison d'Or. L'oiseau du Phase, c'est le paon.

(13) *Page 60.* — Le morceau de poésie débité par Cratère, est d'un anonyme du temps. — A. Marrast. Notes inédites.

(14) *Page 61.* — *L'Histoire secrète*, ce pamphlet terrible, nauséabond, souvent puéril, parfois éloquent, est-elle l'œuvre du judicieux auteur *des Histoires*, du pompeux panégyriste *des Edifices?* Dans son excellent livre (Procopius von cæsarea. Berlin 1865), M. Dahn a éclairci ce point autant qu'il peut l'être (Voir p. 49 à 58). Il attache assez peu d'im-

portance au témoignage de Suidas et de Nicephore-Calliste, venus plusieurs siècles après le rhéteur de Césarée et qui ont cru, comme tout le monde sans doute, à leur époque, à l'authenticité de l'*Histoire secrète*. Mais une preuve décisive résulte pour lui de la comparaison microscopique (c'est le terme qu'il emploie), à laquelle il a eu la rare patience de se livrer, entre le style des *Arcana* et celui des autres ouvrages de Procope. D'après lui, l'identité est parfaite, absolue, jamais un contrefacteur quelque habile qu'on le suppose n'aurait pu y atteindre. — A. Marrast. Notes inédites.

(15) *Page 65.*—Hæc et puellis erat subeunda fortuna, ut in matrimonium invitæ viros acciperent. Sæpé per vim sponsa e thalamo abstracta, matrimonio sponsum exturbavit. (Hist. Arcana. 17).

(16) *Page 67.* — Le palais de Bélisaire rivalisait, nous l'avons dit, avec celui du souverain. Les richesses qu'après chaque campagne le vainqueur y entassait, excitait la convoitise non seulement de ses collègues jaloux de sa fortune, mais encore du souverain, dont les caisses se trouvaient souvent vides. A deux reprises, Justinien sut y puiser à la suite de disgrâces qui avaient frappé son glorieux lieutenant.

(17) *Page 67.*—Phialée (φιάλη) ou Patera, vaisseau de forme circulaire et peu profond, employé pour faire les libations (Dict. des antiquités romaines et grecques de A. Rich), et qui servait de modèle pour les vasques ou bassins des jardins.

(18) *Page 68.* — *L'aunée* ou *inula helenium*, genre de la famille des composées établi par Linné. D'après les légendes grecques, elle serait née des larmes d'Hélène.

(19) *Page 75.*— Le *ladanon* ou *labdanum*, sorte de gomme ou produit résineux que l'on tirait du ciste de Crète. Les habitants de l'Archipel en faisaient un grand commerce et lui attribuaient une vertu spécifique contre la peste. Cette gomme odorante entre dans la composition des pastilles du Sérail.

(20) *Page 77.*— Amphiaraüs, fils d'Apollon selon certains auteurs et fort habile dans l'art de la divination, avait à Oropos, en Béotie, un temple dont l'oracle jouissait d'une grande renommée.

(21) *Page 80.* — L'Embolos était un portique sous lequel le promeneur trouvait un abri contre les intempéries des saisons. On y construisit des échopes; des boutiques s'ouvrirent : l'Embôlos devint un bazar, véritable refuge de toute sorte d'industries.

(22) *Page 84.* — Le faubourg de Sykœ, aujourd'hui Pera.

(23) *Page 84.* — On n'a pas oublié que c'est pendant la nuit que l'on célébrait les mystères de la bonne déesse, mystères qui favorisaient les rapides amours.

Le paganisme a, de tout temps, associé le culte de l'amour à celui de la nuit.

Summo carmine, quæ Cnidon
Fulgentesque tenet Cycladas et Paphon
Junctis visit oloribus :
Dicetur merita Nox quoque nænia.

Hor. Odes. III. 28.

IV

AMOUR ET THÉOLOGIE

—

(1) *Page 89.* — M. Rambaud, dans son ouvrage sur l'*Empire Grec au* x^e^ *siècle*, assure que la hiérarchie de la légion militaire est un des points les plus obscurs de l'organisation byzantine.

En comparant les observations de ce savant auteur avec celles du commentateur Reiskius, il semble que l'organisation de la légion se rapprochait de celle de notre division.

La légion, en effet, comptait généralement et sauf certaines exceptions, dix mille hommes. A la tête, se trouvait un stratège ou général. Ce commandement supérieur était réservé d'ordinaire à un Patrice.

En dehors des officiers revêtus de fonctions purement administratives, l'état-major de la légion se composait de turmarques, commandant à 5,000 hommes, ayant sous leurs ordres cinq mérarques à la tête de 1,000 hommes

chacun. Cette troupe se subdivisait en bandes de 200 hommes, commandées par des comtes ou drongaires (drungariorum et comitum differentia non liquet), au-dessous d'eux, le centarque commandait à 100 hommes et le drongarocomès à des escouades de deux à dix hommes.

Ne retrouve-t-on pas là le cadre de notre division avec ses brigades, ses régiments, ses compagnies; avec ses généraux de brigade, colonels, chefs de bataillons, capitaines, lieutenants et sous-officiers ?

(2) *Page 90*. — Le jardin de Daphné, d'Antioche, qui avait servi de modèle à celui de Constantinople, était renommé par le luxe de ses constructions et par la richesse de ses plantations et de ses eaux. Il était dédié au dieu du jour.

C'était un lieu de plaisir dont s'éloignaient les gens de mœurs austères.

« Avidio cassio syriacas legiones dedi, luxuria diffluentes et Daphnicis moribus. » Ce sont les expressions de l'empereur Marc-Aurèle, dans une lettre originale conservée par son biographe (in hist. Aug.) — Cassius renvoyait ou punissait tous les soldats qu'on voyait à Daphné. — Gibbon. Hist. V. 4, p. 434.

(3) *Page 91*. — Les Allemands n'ont pas manqué de revendiquer Bélisaire pour un des leurs. Cette prétention ne repose sur aucune preuve positive. Ce qui la rend seulement quelque peu vraisemblable, c'est que le conquérant de l'Afrique était originaire de *Germania*, bourgade située sur les confins de la Thrace et de l'Illyrie, et qui avait été long-

temps auparavant un *settlement* de familles germaines. Bélisaire était grand, blond, chaste, d'une loyauté patiente et inaltérable; par tous ces traits il ressemblait aux germains de son temps. — A. Marrast. Notes inédites. (Voir lord Mahon, *Life of Belisarius,* London, 1848).

(4) *Page 92.* — Sous Justinien, que restait-il de l'empire Romain en Occident? Les Francs dans les Gaules, les Saxons dans la Grande-Bretagne, les Visigoths en Espagne, les Goths en Italie, les Vandales en Afrique; le Nord était descendu en masses compactes, et de la puissance romaine il ne restait que des monuments ruinés ou des débris, qui ne tardèrent pas à s'amalgamer avec le conquérant pour disparaître bientôt.

(5) *Page 93.* — La cavalerie cataphracte, ainsi que nous l'avons dit précédemment, était aux armées Romaines ce que la grosse cavalerie est aux nôtres. Le cavalier cataphracte, pesamment armé et ordinairement grand et fort, avait besoin d'un fort cheval. Cependant, sans aller si loin que dans les forêts de Germanie, on pouvait monter l'armée ailleurs qu'en Syrie et en Afrique. La Thessalie et la Thrace fournissaient d'excellents chevaux et des cavaliers renommés.

Θρακῶν φίλιππον λαόν

Euripide.

Νόσφιν ἐφ' ἱπποπόλων Θρῃκῶν καθορώμενος αἶαν.

Homère.

(6) *Page 93.*—D'après quelques mythologues, Thor n'était à l'origine que le dieu du tonnerre. Plus tard il hérita des attributs du dieu soleil, qui s'appelait primitivement *Targitaous*. Des colonnes orientées lui étaient consacrées dans tous les pays germaniques. Comme il était supposé boire les eaux de la mer, il passait ainsi, dans le mythe, pour être à la fois *un grand buveur* et l'ennemi déclaré du serpent de mer, qui était le symbole des débordements de l'Océan. — A. Marrast. Notes inédites.

Summe Deûm, sancti custos soractis Appollo!

Virgile. Eneide XI.

(7) *Page 93.* — Les peuples primitifs, dans une certaine période de l'histoire ancienne, ont suivi constamment le cours du soleil et se sont dirigés dans leurs migrations de l'Est et du Sud vers l'Ouest et le Nord. Ils espéraient trouver le bonheur dans la contrée où se couchait le soleil après sa course diurne, qu'ils envisageaient comme un voyage fatigant ou comme une journée de travail, après laquelle le dieu entrait avec plaisir dans sa demeure pour se reposer.

L'Occident, la demeure du soleil, devint également le lieu du séjour des dieux en général, et les hommes vivant dans l'Occident, dans le voisinage et sous la protection des dieux, passèrent pour les plus justes et les plus heureux de la terre. — A. Marrast. Notes inédites.

Aujourd'hui encore et dans notre société civilisée, il semble qu'une loi fatale pousse l'homme vers l'Occident : le

mouvement de l'émigration européenne ne se fait jamais vers l'Orient. L'Océan Atlantique — demeure du soleil, pour me servir de l'expression des anciens — est sillonné par les transports qui mènent les émigrants de France, d'Allemagne, d'Italie vers l'Occident.

Cette circonstance frappante, en effet, n'a pas échappé à l'étude de M. H. T. Mot envoyé par la Société des Agriculteurs de France à l'exposition de Philadelphie, en 1876. Dans son rapport, il trace le tableau saisissant de la vie du pionnier sur la terre vierge des Etats-Unis : « On rencontre » sur les routes de nombreux chariots couverts de toiles » blanches, traînés par des chevaux de labour et chargés » d'un amas confus de meubles, outils, provisions et charrues... C'est un pionnier qui passe à l'*ouest*... Cet homme » exploitait un bien fonds, héréditaire ou acquis dans un » état de l'Est : il a vu ses produits diminuer et sa famille » grandir; les besoins et la prévoyance le stimulant, il a » vendu son bien et va prendre possession de 160 acres du » Homestead; ses fils, devenus majeurs, s'établiront au » même titre, dans son voisinage, ou comme lui s'enfonceront vers l'ouest; *toujours l'ouest* ! tendance mystérieuse et constante des migrations de l'homme. »

(8) *Page 66*. — Χαῖρε... Sois heureux, réjouis-toi, était la formule de salut chez les Grecs. Χαῖρε, Ἀχιλλεῦ, sois heureux, Achille !

On se souvient du salut historique du soldat de Marathon, qui expirait en annonçant la victoire : χαίρετε νικῶμεν ; *réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs !*

(9) *Page 96.*— Zancha ou Zanga, bottine serrant la jambe et montant très-haut, faite de cuir noir flexible que portaient les orientaux sous leurs pantalons. (Dict. des antiquités grecques et romaines de Rich.)

(10) *Page 96.* — Les controverses sur la nature des anges occupaient et passionnaient la société grecque. L'archange St-Michel recevait le titre d'archistratège des milices célestes. On lui donnait à commander douze légions de 4,500 anges chacune. Mais si d'hypothèses en hypothèses on arrivait à s'entendre sur ces chiffres problématiques, on n'était nullement d'accord sur le sexe de ces *esprits célestes :* ce point était vraiment difficile à préciser, le byzantisme de l'époque ne put y parvenir !

(11) *Page 99.*—Les habitants de Cos mélangeaient du vin avec de l'eau de mer et en faisaient un breuvage fort recherché appelé *Leucocoon.* — (Pline. Histoire naturelle, 36).

(12) *Page 102.* — Tithé (τίθη), nourrice.

(13) *Page 103.* — Clément, d'Alexandrie, disciple de St-Pantène, né païen, étudia à Athènes, en Italie et à Alexandrie, où il se fit chrétien. Catéchiste de l'église de cette ville, il voyagea pendant la persécution de 202, puis revint à Alexandrie enseigner la religion chrétienne. Il mourut en 217. Cet illustre docteur a laissé une œuvre considérable, qui établit sa réputation dans toute la chrétienté.

Le traité auquel il est fait allusion ici sous le titre de *Tapisseries* ou Stromates (Stroma : couvertures, tapisseries de στορέννυμι), est un mélange important d'études philosophi-

ques et religieuses ou tissus d'images comme l'indique son auteur lui-même par le choix du titre.

(14) *Page 104.* — Ψυχη, âme, *chère âme.*

(15) *Page 108.*

> **Grand Dieu! chasse la nuit qui nous couvre les yeux,**
> **Et combats contre nous à la clarté des cieux.**

Il y a dans Homère « et après cela fais nous périr, si tu veux, à la clarté des cieux. » Dire à Jupiter : « Combats contre nous », c'est presque la même chose que : « Fais nous périr, puisque dans un combat contre Jupiter on ne saurait éviter de périr.—Boileau, trad. du Traité du Sublime de Longin, vol. 2, p. 474. Édit. Stéreot. Dabo 1820.

V

MANIA

—

(1) *Page 113.* — *La palestre,* comme les premières lignes du chapitre l'indiquent, était un gymnase où la jeunesse se livrait aux exercices du corps, faisant revivre ainsi les jeux de l'ancienne Grèce.

Le rétablissement de ces usages provoqua les protestations les plus vives dans une société qui cherchait dans un puritanisme, beaucoup plus apparent que réel, à faire disparaître toute trace du passé.

Peut-être se souvenait-elle des protestations des vieux Romains, lorsque Néron institua à Rome les *quinquennales,* fêtes olympiques à l'imitation des jeux de la Grèce. On en parla diversement, dit Tacite, comme de presque tout ce qui est nouveau. *Ad morem Græci certaminis... varia fama, ut cuncta ferme nova...* On reprocha à ces nouvelles institutions de corrompre la jeunesse romaine par des exercices étrangers à son courage, en la livrant à une gymnastique, à

une oisiveté, etc., etc. *Degeneretque studiis externis juventus, gymnasia et otia et turpes amores exercendo*, etc.— Tacite. Annales XIV, 20.

Le directeur de la Palestre, Andreas, s'était fait un renom dans toute l'armée pendant la guerre contre les Perses. Procope (de Bello Persico, I. 13. Ed. Bonn. p. 64, 65 et 145), nous raconte ses prouesses en combat singulier, et attribue ces succès à l'habitude des exercices gymnastiques. — *Beneficium id fuit exercitationis palæstricæ.*

La jeunesse de Constantinople ne perdait donc pas absolument son temps en fréquentant le gymnase d'Andreas.

La société moderne n'accepte-t-elle pas, de nos jours, tous les exercices des divers sports, si en honneur parmi nous, comme une préparation efficace aux luttes patriotiques.

(2) *Page 114.* — S'il fut vrai de dire, avec un historien, que les sophistes perdirent la Grèce dans ses jours d'héroïsme belliqueux, il n'est pas moins juste de reconnaître que la Grèce avec sa civilisation, ses lettres, ses arts, sa philosophie conquit le monde.

Le monde, en effet, devint tributaire des écoles d'Athènes, dont les grands génies s'appelaient Platon, Aristote, Phidias, Thucydide, Xénophon, Euripide, Sophocle, Eschine et Démosthènes.

L'Empire Romain triomphant avec Metellus et Sylla, s'inclina devant sa glorieuse vaincue. Loin d'être jalouse d'Athènes, Rome lui rendit hommage et lui envoya sa jeunesse pour se former à la grande école de ses orateurs, de ses poètes et de ses philosophes.

L'engouement pour les études grecques fut porté à son comble : Rome n'était plus Rome, mais bien une seconde Athènes. Juvénal s'en plaignait :

..... Non possum ferre, Quirites,
Græcam urbem.....

Je ne puis, Romains, supporter votre ville à la grecque.

Juvénal. Satire 3.

Horace y avait complété son éducation et se montrait fort reconnaissant envers la célèbre école :

Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ :
Scilicet ut possem curvo dignoscere rectum
Atque inter sylvas Academi quærere verum...
Dura sed amovere loco me tempora grato.

Epit. II. 2.

La savante Athènes ajouta un peu plus d'art à mon éducation et m'apprit à distinguer une ligne droite d'une ligne courbe, et je pus chercher le vrai dans le bois d'Académus.

C'est, en effet, dans les jardins d'Académus que Platon tenait son école (d'où le nom d'académie et d'académicien).

Les écoles d'Athènes soutinrent pendant des siècles leur brillante renommée. Les empereurs romains leurs accordèrent, pendant longtemps, une protection précieuse. Nous y avons vu Julien ravivant ses croyances païennes et ses

opinions philosophiques. Mais Justinien, au nom ne l'autocratie byzantine, vint briser *ce qu'on appelait avec complaisance la chaine d'or de la succession platonique* (Gibbon. XI. 333) et disperser les philosophes.

(3) *Page 115.*—Un des plus singuliers épisodes du règne de Justinien est l'émigration en Perse des philosophes, dont ce monarque venait de supprimer les écoles. Ces derniers représentants de la libre pensée se trouvèrent si mal dans leur nouvelle patrie, qu'ils ne tardèrent pas à la quitter et à rentrer chez eux. — A. Marrast. Notes inédites.

Le récit du chroniqueur Agathias est curieux :

Paulo enim antè, Damescius Syrus et Simplicius Cilix, et Eulamius Phryx et Priscianus Lydius, Hermiasque et Diogènes Phœnices, et Isodorus Gazæus, hi inquam omnes, flos ipse atque apex, ut poetice loquar, nostri ævi philosophorum, cum ipsis opinio de Deo, quæ apud Romanos vigebat, non satis probaretur, existimabant Persicam disciplinam longè esse præstantiorem, hisce videlicet rebus, quæ a multis celebrantur, persuasi : quod apud illos principatus sit justissimus, et qualem Plato describit, philosophia et regno in unum conspirante; probi vero imprimis et modesti subditi; et neque fures ibi nascuntur, neque prædones, sed nec aliàs injustitiæ species perpetrantes ; adeò ut si quis aliquid ex rebus suis pretiosis loco quantumvis deserto reliquerit, nemo qui in id inciderit, sit sublaturus, manet verò inta, etiamsi incustoditum sit, integrum ei qui reliquit, donec redeat : his itaque rebus ut veris exciti, et præterea cum ipsis interdictum esset legibus securè hic

degere, quippè qui receptis moribus atque institutis sese non accommodarent, ad peregrinas nullâque morum similitudine conjunctas gentes sese contulerunt, tanquam ibi deinceps victuri. Primum itaque cum eos, qui in dignitate aliquâ vel magistratu constituti erant, valdè fastuosos animisque suprâ modum elatis esse comperissent, detestabantur eos atque improbabant; posteâ animadverterunt multos parietum perfossores et grassatores ac fures partim deprehendi, partim latere, omnemque injustitiæ speciem vigere. Potentiores enim opprimunt inferiores, multamque inter se crudelitatem atque inhumanitatem exercent; et quod omnibus est absurdius, cum unicuiquè permissum sit tot ac velint uxores ducere, et jam duxerint, ab adulteriis tamen non abstinent. His itaque omnibus de causis philosophi summâ animi ægritudine affecti se ipsi migrationis suæ damnabant.

Posquam verò collatis cum ipso etiam rege sermonibus spe suâ essent frustrati, hominemque comperissent philosophiæ quidem studium jactantem, qui tamen nihil adhuc sublimiorum audierat, sed ne opinione quidem cum ipsis conveniebat, aliis vero nonnullis institutis assueverat, qualia modo recensui; illam quoque promiscui concubitus væsaniam non ferentes, confestim inde se receperunt. At qui ille eos adamabat, utque manerent rogabat; ipsi vero magis ex re sua esse censebant, si vel immissis tantum in Romanorum fines pedibus, statim, si ita usu veniret, morerentur, quam si apud Persas manentes amplissimis honoribus præmiisque afficerentur. Atque ita omnes domum

redierunt, barbari regis hospitalitate valere jussa. Fructum tamen ex ea peregrinatipne retulerunt in re minime vulgari aut contemmendà; sed unde eis deinceps jucundissimè per omnem vìtam et ex animi sententia vivere licuit. Cum enim per id tempus Romani et Persæ pacem ac fædus inter sese pepigissent, hæc etiam in pactis conditio continebatur, quod viri illi ad suas sedes reversi citra ullum metum in posterum ibi degere possent, neque quicquam quam quod probarent sentire aut patriam opinionem mutare cogerentur. — Agathias, liv. II. p. 131 et 133. Ed. de Bonn.

(4) *Page 118.*— Les ermites et les ascètes du bas-empire. Voir Krause, Die. Byzantiner, p. 324 à 330. Trad. de M. Zugmayer, prof. au lycée de Pau.

« Ceux des ecclésiastiques qui, comme moines solitaires dans un couvent ou comme ermites, s'étaient adonnés à une vie sévèrement ascétique et avaient renoncé à toutes choses mondaines, qui n'étaient constamment occupés que de silencieuses méditations sur les choses divines et semblaient par cela même avoir atteint un degré plus élevé de sagesse divine, ceux-là furent regardés et désignés comme *πνευματικοί* c'est-à-dire comme hommes béats qui, touchés pour ainsi dire par le souffle du Saint-Esprit, étaient rendus dignes d'inspirations divines. Aussi croyait-on de tels hommes capables d'accomplir des choses miraculeuses et de prédire les événements futurs. George Pachymeres en mentionne un, du nom de Joseph, qui appartenait au couvent de Galesius et était généralement appelé le Galésien. D'un esprit

analogue à celui des πνευματικοί, étaient ceux que l'on désignait par l'attribut ἡσυχάζοντες, c'est-à-dire de tels hommes béats qui, par un exercice persévérant, étaient parvenus à un état bienheureux de tranquillité intérieure et de contentement où ils ne purent être troublés par rien de terrestre ou de mondain. Ils croyaient aussi en arriver finalement jusqu'à la contemplation spirituelle de la lumière divine. On comprend facilement que, dans ce domaine de piété ascétique, les choses vraies et les choses trompeuses confinaient les unes aux autres. Pour bon nombre d'entre eux, les exercices religieux de ce genre, exercices sévères avec renonciation au monde, ne servaient que de manteau à un genre de vie tranquille et sans trouble, où ils furent suffisamment pourvus de subsistances par tous les pieux chrétiens. Cependant les hommes d'une véritable piété, d'un cœur pur et d'une conduite épurée, n'ont nullement manqué parmi eux, et c'est témoigner d'une pauvreté d'esprit bien étroite ainsi que de l'absence d'élan religieux que de ne flairer partout que l'hypocrisie. En cette question ne peuvent être juges compétents que ceux dont l'esprit et le cœur ont été, une fois dans leur vie, touchés ou plutôt pénétrés par les plus profondes et les plus pures sensations religieuses, comme par le souffle d'une intime béatitude! La compréhension de ceux-là ne peut se présenter dans le cœur d'enfants profanes du monde auxquels une telle bénédiction n'est jamais tombée en partage. Une autre catégorie particulière d'ermites ascétiques ne doit pas être passée ici sous silence, à savoir les Stylites, qui avaient érigé leur

asile sur une colonne (στύλος) et en avaient reçu cette dénomination. Tel était p. ex. Daniel, à l'époque de l'empereur Zénon, au v[e] siècle, avec lequel cet empereur aimait parfois à s'entretenir.

(5) *Page 121.* — Saint très-populaire de Constantinople: — Jos. Von Hamer, Constantinopolis. Pest. 1822, t. II. p. 50. Les anciennes descriptions parlent de trois églises consacrées à St-Pantaléemon : la première érigée par le patrice Nicolas, domestique des troupes d'Orient; les deux autres édifiées par deux impératrices, nommées Théodora, l'une épouse de l'empereur Justinien, l'autre épouse de l'empereur Théophile. La première de ces deux souveraines avait autrefois à l'endroit où elle fit construire l'église, entrepris le commerce de la laine et de ses charmes.

Sous le règne de l'empereur Maurice (Mauricius Tiberius règna de 582 à 602), la troisième église fut convertie en un arsenal, et, 240 ans plus tard, l'impératrice Théodora, épouse de l'empereur Théophile, l'affecta à un couvent.

(6) *Page 121.*—Georgius Codinus : de ædificiis. C. P. p. 96.

(7) *Page 122.*—L'œcus corinthien nous dit, d'après Vitrune, le savant auteur du dictionnaire des antiquités grecques et romaines, que nous sommes heureux d'appeler souvent à notre aide, ressemblait à un *atrium* du même nom, excepté qu'il avait un toit en voûte, supporté par des colonnes à une certaine distance des murs, mais sans ouverture au milieu.

Nos lecteurs n'ignorent pas que l'*atrium* était la grande pièce de la maison, ce qu'on appellerait aujourd'hui le ***hall.*** Elle servait de point de réunion à sa famille et à ses amis.

On l'ornait des images des dieux, des statues des ancêtres et même des bustes du maître de la maison, comme nous avons pu le constater nous-même à Pompeï, dans la maison dite de Cornelius Rufus, au n° 15 de la rue de l'Abondance. L'atrium était de forme rectangulaire, recouvert d'un toit avec une ouverture, nommée *compluvium,* donnant passage aux eaux de la pluie que recevait l'*impluvium* ou bassin, répondant le plus souvent par sa dimension et sa forme à l'ouverture du toit.

(8) *Page 122.* — Aristote était désigné sous le nom de Stagyrite ou philosophe de Stagyre, sa ville natale.

Philippe, de Macédoine, lui confia l'éducation de son fils Alexandre, et Plutarque nous rapporte « que, pour prix de cette éducation, il lui donna la récompense la plus flatteuse et la plus honorable ; il rétablit la ville de Stagyre, patrie de ce philosophe, qu'il avait lui-même ruinée, et la repeupla en y rappelant ses habitants en fuite ou réduits en esclavage. » — (Vie d'Alexandre. IX).—« Je remercie les dieux, écrivait Philippe à Aristote, moins de ce qu'ils m'ont donné un fils, que de ce qu'ils l'ont fait naître de votre vivant. »

Aristote ne négligea rien pour orner l'intelligence de son élève ; mais il subit à son tour le charme de la belle Campaspe, la plus belle des esclaves d'Alexandre, dont il cherchait à combattre l'amour ; oublieux de ses propres leçons, il s'attela pour lui plaire au char de la courtisane et se laissa surprendre dans cette position par Alexandre.

Plusieurs auteurs dramatiques ont reproduit sur la scène cette aventure piquante.

(9) *Page 124.* — Pélerinage célèbre à Germies ou Germa, ville de Galatie, près de la source du Sangarius, et situé à 400 kilomètres de Constantinople. Comme le fait remarquer M. Izambert (Vie de Justinien, 2me partie, p. 718), c'est le plus long voyage qu'ait fait l'empereur Justinien pendant tout son règne. Il s'y rendit en 563.

(10) *Page 124.* — Le *conge* (congius), mesure romaine pour les liquides, contenait six *sextarii.*

Le *cyathe* était la coupe à anse, à l'aide de laquelle on puisait dans le *cratère* pour remplir les verres *(pocula)* de chaque convive.

(11) *Page 124.* — Sur le pourtour de l'Hippodrome s'ouvraient plusieurs portes : «*porta pompæ*, par laquelle passait le cortège avant le commencement des courses : *porta triumphalis*, par laquelle les vainqueurs sortaient du Cirque ; *porta libitinensis*, par laquelle on emportait les conducteurs tués ou blessés : il y en avait deux autres, par lesquelles on amenait les chars. (Dict. des antiquités).

Mais ce n'est pas évidemment à ces portes que l'auteur de la *Vie Byzantine au* VIe *siècle* fait allusion. A Constantinople, ainsi que cela ressort du plan de l'Hippodrome, que nous donne le commentateur de Constantin-Prophyrogénète, chaque parti ou faction avait, à l'entrée du Cirque, un certain nombre de loges, boxes ou écuries, vestibules ou remises, *mangana* en grec, *carcères* en latin, dans lesquelles les chars attendaient, attelés et montés, le signal de la course.

Chaque parti avait six portes donnant issue de ses remises sur l'arène, d'ou s'élançaient les concurrents. Et de

même que, aujourd'hui, dans nos courses de chevaux on considère qu'il est préférable d'obtenir au départ la place la plus rapprochée *de la corde*, de même à Byzance, attachait-on une grande importance à la position qu'occupait au départ le char favori de la faction, position qui variait selon qu'il s'élançait de telle ou telle porte.

Ce n'était là cependant qu'une chance de plus, dont les cochers habiles savaient se passer.

(12) *Page 127.* — Sur le sport et l'hippodrome à Constantinople, voir Constantin-Porphyrogénète, tome I.

Rambaud : de Byzantino hippodromo et circensibus factionibus. Paris. Franck. 1870, et un fort intéressant article du même auteur, dans la *Revue des Deux-Mondes*, n° du 15 août 1871.

(13) *Page 130.*— Egine, île de la mer Égée, dont les habitants étaient renommés pour leur habileté à travailler le bronze.

(14) *Page 136.* — Parmi les femmes qui suivaient l'armée d'Alexandre, en Asie, se trouvait la célèbre Thaïs. Née à Corinthe, elle vivait à Athènes, où elle régnait par sa beauté, que le pinceau d'Apelle avait consacrée comme le type idéal du beau. Le peuple, attaché à ses pas, applaudissait à ses élégantes excentricités. Le grand conquérant fut à son tour conquis par elle ; enchaîné par ses charmes, il la conduisit avec lui, lui fit partager ses triomphes et présider à ses orgies.

Arrivé à Persepolis et avant de se lancer à la poursuite de Darius, Alexandre voulut donner un grand festin à sa

cour. Thaïs, dans la chaleur du vin, prit la parole, et rappelant que Xercès avait brûlé Athènes, elle s'écria : « Ma » joie serait bien plus grande, si je pouvais brûler le palais » de Xercès et y mettre moi-même le feu en présence du » Roi, pour faire dire partout que les femmes, qui étaient » dans le camp d'Alexandre, avaient mieux vengé la Grèce » de tant de maux qu'elle avait essuyés de la part des Perses, » que tous les généraux qui ont combattu pour elle sur » terre et sur mer. » Ce discours fut accueilli avec des cris et des applaudissements redoublés. Tous les courtisans s'excitèrent les uns les autres ; le Roi lui-même, entraîné par leur invitation et leur exemple, se lève de table avec précipitation, et la couronne de fleurs sur la tête, une torche à la main, il marche à la tête de tous les convives, qui, en dansant et poussant de grands cris, vont environner le palais. — Plutarque. Vie d'Alexandre. L. II.

On s'est demandé si le palais ainsi incendié par Alexandre n'était pas plutôt celui de Ctésiphon.

(15) *Page 136.* — Le père universel. Homère, à tout instant, ajoute le titre de *père des dieux* à Jupiter :

Ζεῦ πάτερ.

Dieu Père.....

Iliade I. 503.

Ζεὺς δὲ ἦρχε....

Et Jupiter à la tête des dieux.

Ibidem 495.

Ἀλλ᾽ ὦ κρατύνων...

Ζεῦ, πάντ᾽ ἀνάσσων...

O tout-puissant Jupiter, qui gouvernes toutes choses!

Sophocle. Œdipe-Roi, 888.

(16) *Page 138.* — Mithrès ou Mithra était le dieu des Perses, son culte se répandit même en Italie : Dieu du feu ou du soleil.

Darius interrogeant l'eunuque Tyrée qui lui apprenait la mort et les funérailles de Statira et ne pouvant croire à son récit, le fait jurer par Mithrès : « Dis-moi, par le respect que tu dois à la grande lumière de Mithrès..... » — Plutarque. Vie d'Alexandre, XLII.

(17) *Page 139.* — Selon l'usage ancien, les festins se terminaient toujours par des libations copieuses; les convives se couvraient de fleurs, et la gaîté débordait des coupes avec le Falerne et le vin de Chio :

" Nos, nisi damnose bibimus, moriemur inulti. "

Et calices poscunt majores.....

Horace. Satires, II. VIII. 34.

.... Potare et spargere flores

Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.

Quid non ebrietas designat?...

Horace. Épitres, I. V. 15.

Les sages, cependant, savaient s'arracher aux charmes

de ces libations. Plutarque rapporte que Périclès, pendant tout le temps de son administration qui fut fort longue, ne soupa chez aucun de ses amis, excepté une seule fois qu'il alla aux noces d'Euryptolème, son proche parent : *encore n'y resta-t-il que jusqu'aux libations, après quoi il se retira.* (Vie de Périclès, IX).

(18) *Page 140.*—Le *tropèoukion* était une sorte de bonnet de docteur, en forme de capuchon, dont les empereurs byzantins se servaient dans les cérémonies religieuses.

VI

VERTS ET BLEUS

—

(1) *Page 148.*— Le règne de Justinien fut marqué par une série de tremblements de terre, qui couvrirent de ruines une portion du territoire. L'esprit public fut vivement frappé de ces bouleversements, qui atteignirent la capitale et les plus grandes villes de l'empire, et dans leurs monuments et dans la vie d'une masse de citoyens.

Alexandrie fut ébranlée jusque dans ses fondements; Antioche vit périr plus de cent mille personnes; la belle et savante Beryte disparut, engloutissant, sous les ruines de ses monuments célèbres, la jeunesse studieuse qui, de tous les points de l'empire, était venue suivre les leçons de ses écoles renommées. En 557, Constantinople fut pendant plusieurs jours en proie aux plus poignantes terreurs. De violentes secousses se succédaient sans interruption, des quartiers entiers furent détruits, le nombre des victimes fut énorme. Les historiens de l'époque demeurent confondus

devant ces grands cataclysmes dont ils ne peuvent déterminer les causes.

L'un d'eux, Agathias, nous le confesse naïvement : « Ego vero de his vehementer ambigo, neque possum affirmaré quâ ratione contingant. Esset enim terræ motus res optabilis magnâque laude digna, si nosset discernere malos a bonis, atque illos quidem male perderet, his vero parceret atque indulgeret. » (Hist. V. 4, 285. Édit. de Bonn.)

La charité chrétienne ainsi que la philanthropie moderne ne sauraient se déclarer satisfaites de cette façon étrange de se consoler d'un malheur public, à la condition que les méchants seuls en aient éprouvé les effets. Elles ne comprendront pas davantage l'étonnement de ce même historien qui, après avoir constaté parmi tant de victimes, appartenant à la classe plébéïenne, la mort d'un seul notable, Anatolius, personnage revêtu de la dignité consulaire, administrateur rapace et injuste, ne peut s'expliquer comment d'autres administrateurs, encore plus injustes que lui, ont pu échapper au désastre..... « At hic repente quidem abreptus est, alii indemnes sunt relicti ! »

(2) *Page 148.* — L'esprit public fut encore surexcité pendant le règne de Justinien par plusieurs phénomènes astronomiques. Dans son histoire de la guerre des Perses, Procope parle d'une comète dont la tête, tournée vers l'Orient, projetait sa chevelure lumineuse vers l'Occident. Cet astre occupa les savants et le peuple ; quant à l'historien, suffisamment absorbé par son rôle de chroniqueur, il laisse à chacun le soin de conjecturer ce que bon lui semblera sur

ce phénomène : « Ac variis inter se scissi sententiis viri docti, alius aliud eo sidere portendi prædicebant. Ego vero satis habens scribere quæcumque postea acciderunt, cuique conjecturam inde ad libitum faciendam relinquo. » — De Bello Pers. II. 4.

Dans son histoire de la guerre contre les Vandales, le même historien rappelle que, pendant la 10e année du règne de Justinien, le soleil subit soudain une pâleur qu'il conserva pendant toute l'année, année qui fut tristement féconde en guerres, famines et autres maux. « Ex quo accidit, nec bellum, nec fames, nullam denique letiferi mali genus, circumsedere mortales desiit. » — De Bello. Vandal. II. 14.

Les comètes ont eu de tout temps le don de provoquer les émotions populaires ; elles semblaient précéder ou accompagner les malheurs publics, et tel événement passait pour avoir excité le courroux céleste, quand, à sa suite, un de ces phénomènes astronomiques se produisait.

Après la mort de César, une grande comète parut ; le globe solaire fut obscurci, il fut, dit Plutarque (Vie de César), fort pâle pendant toute l'année ; chaque jour, au lieu de rayons bienfaisants, le soleil envoyait une chaleur si languissante, que l'air fut toujours épais et ténébreux : les fruits se flétrirent avant d'arriver à maturité, indices certains de la colère des dieux.

De nos jours, à l'apparition d'une comète, les esprits s'inquiètent encore, et il faut le souvenir réjouissant du fameux *vin de la comète* de 1811, pour atténuer, dans une certaine mesure, les terreurs populaires.

(3) *Page 148.* — Les *époptes* jouaient un rôle important dans l'administration byzantine.

Dans l'antiquité grecque, on appelait *époptes* ceux qui étaient arrivés au suprême degré de l'initiation dans les mystères de Cérès : ils étaient censés avoir tout vu et tout connaître.

On donna, dès lors, ce titre dans la hiérarchie administrative de Constantinople aux fonctionnaires, sorte de collecteurs des tailles chargés de faire les recensements, de vérifier l'état des fortunes et des maisons des citoyens. En étendant leurs attributions, on en vint à en faire de véritables agents de police secrète fort redoutés et désignés, en latin, sous les titres de *visitores, inspectores, curiosi.*

Dans son argot, la haute pègre moderne ne désigne-t-elle pas aussi, sous le nom de *curieux*, les agents de la police?

(4) *Page 149.* — Les Herméneutes — du mot Hermès ou Mercure — expliquaient les songes. « *Hermès*, considéré comme le messager et l'interprète des dieux, comme celui qui transmet et qui explique les volontés de Zeus, devait posséder le talent de l'expression claire et facile et le don souverain de la persuasion... Il devint le grand et suprême révélateur. » — Decharme. Mythologie de la Grèce antique, p. 157.

(5) *Page 151.* — Voir l'explication de ce mot, page 181.

(6) *Page 151.* — D'ardentes rivalités existaient toujours entre Grecs et Romains.

La Grèce ne pouvait oublier quelle avait porté sa civilisation à Rome ; Rome restait toujours orgueilleuse de sa

conquête du monde : le *civis romanus* voulait être universel. Et si Rome, à ce moment n'était plus aux Romains, du moins les empereurs de Byzance s'intitulaient encore empereurs Romains d'Orient. Quand il voulait flatter la foule, l'Autocrator l'interpellait sous le titre de *Romains*, et le souvenir d'un passé glorieux, qu'évoquait ce titre, suffisait pour faire oublier à l'amour-propre national satisfait les tristesses du présent.

(7) *Page 152.*—Grâce à l'inexplicable faveur dont les Bleus jouissaient auprès de l'empereur, Constantinople devint un champ de bataille où véritablement chacun dut lutter *pro aris et focis*; les vols, les meurtres, les attentats les plus odieux s'y commettaient au grand jour. Le règne des lois semblait suspendu, tant l'impunité restait assurée à la faction privilégiée.

(8) *Page 153.*—Acacius, père de l'impératrice, était montreur d'ours ou arctotrophe, textuellement *nourrisseur d'ours.*

(9) *Page 153.* — Le peuple désignait sous le nom de Ténare les souterrains du palais impérial, labyrinthe de cachots aboutissant au Bosphore.

(10) *Page 154.*—Théodora avait conservé dans son palais deux courtisanes, ses anciennes compagnes de théâtre, Chrysomallo et Indaro : elle s'occupait avec elle des affaires de l'Etat.

(11) *Page 154.* — La Magnaura ou Magna-Aula était un splendide et vaste palais, qui reliait le grand palais impérial à l'église Ste-Sophie.

C'était là, qu'avait lieu la réception des ambassadeurs, là aussi qu'on célébrait les mariages des souverains et des princes.

On lira avec intérêt la piquante description que notre auteur donne de cette portion du palais dans ses esquisses byzantines :

« Versailles, au XVII[e] siècle, aurait pu donner une idée approximative, bien qu'affaiblie, de l'immensité du palais impérial de Constantinople. Mais il ne faut pas croire qu'on y retrouvât le grandiose de l'habitation du Roi-Soleil. L'aspect général n'offrait rien de majestueux. Les tours massives étaient peu hautes. Un luxe outré et emphatique, des associations disparates, un splendide mauvais goût caractérisaient cet amas démesuré de constructions à un ou deux étages seulement. Dans l'interminable série de ces salles hypostyles, aux mosaïques d'un éclat criard, où les statues antiques faisaient l'effet de figures de Michel-Ange dans un salon Pompadour ; dans ces oratoires pavés et lambrissés d'or et d'argent, rayés de bandes multicolores et piqués de perles et de pierreries ; dans ces parterres où des animaux fantastiques rangés autour des phialés, vomissaient des flots d'eau parfumée dans les bassins de jaspe, un contemporain de Périclès n'aurait ressenti qu'un ennui profond. Mais introduit aux grands jours, dans le triclinium de Magnaura, dont le plafond entr'ouvert laissait descendre l'empereur, vrai *Deus ex machinâ*, sur son trône salomonique, entouré de lions et d'arbres d'or où des oiseaux automates chantaient devant les envoyés barbares en extase, il eût

salué d'un sourire ces splendeurs comiques. Déjà, devant la platane d'or du grand roi, Alcibiade s'était borné à remarquer que sur de pareils arbres, une cigale ne trouverait pas à se nourrir. » — A. Marrast. *Esquisses byzantines*, p. 14 et 15. Lechevalier, édit. Paris 1874.

(12) *Page 155.*— Les aphtadorcètes étaient des hérétiques qui pensaient que l'incorruptibilité de Jésus-Christ avait dû le préserver de la mort. Leur chef était Julien d'Halicarnasse, contemporain du solitaire Julien Sabbas et de l'empereur Julien.

(13) *Page 155.* — Nam mire stolidus fuit, et lento quam simillimus asino, capistro facile trahendus, cui et aures subinde agitarentur. — Proc. Hist. Arcana, 8.

(14) *Page 156.* — Pour faire croire à un pouvoir surnaturel et exploiter la crédulité publique qu'avait dû surprendre son élévation inattendue, l'impératrice Théodora elle-même avait raconté qu'avant la réalisation de son étonnante fortune elle avait eu un songe, dans lequel il lui avait donné d'entrevoir sa glorieuse destinée, associée à celle du prince des démons régnant à Byzance. Les esprits encore imprégnés des mythes païens et surexcités par les disputes théologiques, acceptaient aveuglément ces récits et en restaient profondément impressionnés.

(15) *Page 160.* — Dicton du temps.

(16) *Page 160.* — *Héléna Augusta* ou Ste-Hélène était adorée de la nation. L'Eglise la mit au nombre de ses Saints et Constantinople disputa longtemps à Rome l'honneur de posséder ses reliques.

Les Grecs, en effet, prétendaient que Ste-Hélène avait été inhumée à Constantinople, d'où les Vénitiens l'auraient enlevée en 1212 pour la transporter dans leur patrie.

Les Romains soutiennent que les restes de la sainte impératrice sont encore dans l'église de Ste-Marie, in Ara-Cœli, dans une cuve de porphyre, sous l'autel de la chapelle dite *la chapelle sainte* ou chapelle Ste-Hélène. Cette chapelle qui se trouve dans le bras gauche du transept, est formée par un baldaquin rectangulaire, supporté par huit colonnes d'albâtre.

La vérité est que Constantin fit porter le corps de sa mère à Rome, dans le tombeau des empereurs.

Qu'en est-il advenu depuis? Nous trouvons dans la *Revue des documents historiques* de M. Etienne Charavay (année 1879, p. 82), le curieux fac-simile d'un document qui semble résoudre la question et qui a été reproduit dans les *Acta sanctorum*, tome III, p. 601.

Ce document établit que les reliques de l'impératrice furent rapportées de Rome à l'abbaye d'Hautvillers, près de Reims, vers 844. Nous empruntons à la *Revue* de M. Charavay, la traduction suivante du document original retrouvé par lui :

« Au nom du Seigneur, ainsi soit-il. L'an du Seigneur, mille quatre cent dix, le septième de mai, troisième indiction, la première année du pontificat du Très-Saint Père en Christ et notre Seigneur Alexandre, par la divine Providence pape, cinquième du nom. Nous, Simon de Cramaud, du diocèse de Limoges, par la permission divine, archevêque

de Reims et naguère patriarche d'Alexandrie, nous avons pieusement transporté le tronc du corps de S[te]-Hélène, reine, mère de l'empereur Constantin, qui trouva la Croix de Notre Seigneur, apporté naguère vers l'an 844 de la basilique des saints Marcellin et Pierre, à Rome, au diocèse de Reims, par le moine Theugise, ainsi qu'en font foi les lettres de nos prédécesseurs, les anciennes histoires et les documents. Nous l'avons transféré dans l'église du monastère d'Hautvillers, de notre dit diocèse, d'une vieille châsse dans une nouvelle en argent, que Jean, vénérable abbé dudit monastère, avait préparée à cet effet. Pour la révérence spéciale de ce corps et pour le profit spirituel des fidèles, à chacun de ceux qui, dans les fêtes de l'invention et de l'exaltation de la S[te]-Croix, ainsi que dans la fête de Ste-Hélène, aux mois d'août et de février, visiteront dévotement et en état de grâce ladite église, nous avons accordé, chaque jour desdites fêtes, quarante jours d'indulgence perpétuelle. Ce fut fait sur le grand autel dudit monastère, l'année, le jour, l'indiction et le pontificat susdits, en présence dudit abbé et couvent dudit monastère et des vénérables personnes Guillaume Fillastre, docteur de l'un et l'autre droit, doyen; Pons de Ulmont et Simon de Ulmont chanoines de notre église de Reims, professeurs d'écriture sacrée; Jean Raymond, chanoine de Soissons, notre official, et de religieuse personne Foulques de Roeria, licenciés en décrets; du prieur d'Argenteuil, du diocèse du Mans et d'une grande foule de peuple. Les susnommés ont souscrit plus bas de leurs propres mains avec notre notaire soussigné. »

(17) *Page 168.* — Devant la tribune impériale se trouvait une terrasse sur un portique affectant la forme de la lettre grecque Π *(pi)*, dont on lui donna le nom. C'est là que se plaçait la garde particulière du souverain pendant les cérémonies du Cirque : elle protégeait ainsi, en cas d'assaut, la personne de l'Autocrator.

(18) *Page 168.* — Le *labarum,* on le sait, était l'étendard impérial adopté par Constantin après la vision qu'il eut, dans le ciel, d'une croix portant ces mots : *In hoc signo vinces.* On a cherché longtemps et en vain l'étymologie du mot *labarum*. Cependant, d'après le dictionnaire des antiquités grecques et romaines de Risch, ce mot viendrait du gaulois *Lab, élever.* Cette étymologie paraîtra fort rationnelle, si l'on se souvient que Constantin fut élevé dans les Gaules et que c'est avant de franchir les Alpes qu'il eut sa vision.

Le labarum se composait d'une pièce de soie rouge luxueusement frangée, qui pendait à la barre transversale d'une hampe ornée d'or et de pierreries. Au sommet, brillait la croix d'or avec les initiales du Christ (X et P) et, plus bas, l'image du prince :

> Christus purpureum gemmanti textus in auro
> Signabat labarum, clypeorum insignia Christus
> Scripserat; ardebat summis crux addita cristis
>
> Prudent.

(19) *Page 169.* — Le dialogue de l'empereur avec le chef

des factions est rapporté par Théophane le chronographe, écrivain du IX° siècle. Le texte dont on avait donné des versions souvent peu intelligibles, a été rétabli et commenté par des savants allemands. — A. Marrast. Notes inédites.

(20) *Page 179.* — Cathisma est tribunal vel triclinium idest splendidum ædificium, palatium, in quo sedebat imperator, quoties ludos circenses spectaret. — Reiskii Comment. ad Const. Porph. de cerem, p. 309. Edit. Bon.

« Un souverain qui se gardait si bien dans son sérail ne pouvait guère se hasarder sans précautions au milieu de son peuple, surtout dans ces bruyantes solennités de l'Hippodrome où un tumulte dégénérait si facilement en émeute. Aussi l'empereur s'était-il arrangé pour assister aux jeux sans sortir de chez lui, de son *triclinium* d'or, aux parquets de mosaïques, aux murailles couvertes des images de saints et des portraits de ses ancêtres en émail sur fond d'or, « l'autocrator des Romains », par une série de jardins réservés, de cours intérieures dallées de marbre, de galeries, d'escaliers « en escargot », se rendait à son palais de la tribune, à son *cathisma*. Ce palais de la tribune, comme on le voit, était une espèce de bastion du grand palais, une position avancée, mais non hasardée ; élevé de plusieurs étages au-dessus du niveau de l'arène, l'empereur se trouvait au milieu de son peuple, mais non à sa merci. Sa loge impériale, portée sur de hautes colonnes comme sur des pilotis, bravait les flots et les tempêtes populaires ; de l'Hippodrome, on ne pouvait y monter, le prudent architecte avait supprimé de ce côté tout escalier. » — Alfred Ram-

baud. L'Hippodrome à Constantinople. *Revue des Deux-Mondes*, p. 774, 1871.

(21) *Page 179.* — La *meta* ou borne, consistait en un groupe de trois colonnes à forme ionique, sur une base élevée et placée au bout de la barrière, dont les chevaux faisaient le tour : chaque course comprenait sept tours de lice. — Dict. des antiquités de Rich.

Le mérite du conducteur de chars consistait, quand il avait pris l'avance, à empêcher qu'un concurrent plus heureux put se rapprocher de la borne et passer entre elle et lui, lui enlevant ainsi la meilleure chance pour garder l'avance conquise; de même, aujourd'hui, le jockey qui *tient la corde* cherche à empêcher son rival de la prendre à sa place et de gagner ainsi du terrain à chaque tournant de la piste.

Cette rivalité, au moment de tourner la borne, présentait un réel danger; il fallait s'en rapprocher le plus possible, et souvent, peu maître de ses chevaux excités par la lutte, le cocher tournait trop court : la roue heurtait le pied de la colonne, s'y brisait, et dans ce choc terrible le plus habile trouvait la mort.

Hercule apprit d'Amphytrion à tourner la borne.

C'était là, le véritable attrait de la course, parce que çà en était le point véritablement dangereux. Aussi les acclamations les plus enthousiastes accueillaient-elles l'heureux cocher qui avait doublé ce cap terrible, triomphe fort envié, chanté par les poëtes et disputé par lès empereurs eux-mêmes :

..... Metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos!
Hor. I. 1. 5.

(22) *Page 182.* — Sous Justinien, tous les dignitaires qui portaient le titre d'*illustre*, c'est-à-dire les ministres et ceux qui remplissaient les plus hautes charges de cour, avaient un logement au palais. C'étaient, entre autres, le grand chambellan (prœpositus sacri cubiculi), et son subordonné immédiat (primicerius sacri cubiculi), le maréchal du palais (comes castentris sacri palatii), le ministre d'Etat (magister officiorum), le chancelier de l'empire (quœstor sacri palatii), le grand trésorier, etc. — A. Marrast. Notes inédites.

VII

LA RÉVOLUTION

—

(1) *Page 189.* — Jurisconsulte d'un talent universel, Tribonien s'était justement acquis la confiance de l'empereur. Cette confiance trouvait un aliment toujours nouveau dans le culte véritable que Tribonien professait pour la personne de son maître, et qui l'amena, trop souvent, à se livrer à l'égard de Justinien à d'inexplicables flatteries.

Son nom nous serait parvenu entouré des hommages unanimes de la postérité, si l'avarice sordide du chancelier (questor sacri palatii) n'avait trop souvent dégradé le caractère et les éminents services du jurisconsulte chargé de la codification des lois romaines.

Procope, en effet, nous le montre comme vendant la justice, et faisant ou défaisant les lois au gré de ses intérêts.

« Augusti assessor, sive, ut lingua Romana dicitur, quæstor, Tribonianus, natione Pamphylus..... autem cum ingenii et ipse acie valebat, tum apicem eruditionis attigerat,

sic ut nullum ætatis suæ mortalium haberet hac laude superiorem. Verum hianti homo et inexplebili avaritia, unice lucro serviebat, erantque apud illum jura venalia. Jamdiu legum nundinationi deditus, quotidie pretio refigebat alias, alias figebat, prout e re erat atque usu poscentium. » — De Bello persico I. 24.

Gibbon compare Tribonien à Bacon. Son génie, en effet, semblable à celui du célèbre chancelier anglais, embrassa toutes les affaires et toutes les connaissances de son siècle; comme lui, il s'attira de sévères critiques, non moins justifiées que les éloges pompeux qui lui furent décernés.

Les deux Codes, les Institutes, le Digeste, les Novelles, tout dans l'œuvre de Justinien fut animé de l'esprit de Tribonien et éclairé par son expérience.

Un moment éloigné du pouvoir, il ne resta pas moins le conseiller et l'ami de l'empereur, dont les faveurs le suivirent jusqu'au tombeau.

(2) *Page 192.* — Justinien, quarante jours après ce sacrilége, fit commencer l'érection du nouveau temple.

Voici comment Gibbon nous rapporte, d'après Procope, Agathias et Silentiarius, qui furent les spectateurs de la réédification et les chroniqueurs du règne, les travaux gigantesques dùs à la munificence impériale :

« On enleva les ruines, on disposa un plan plus étendu ; et comme il fallait acheter quelques terrains, le monarque, entraîné par son impatience et par les frayeurs de sa conscience, le paya un prix exorbitant. Anthemius en présenta les dessins, et, pour les exécuter, on employa dix mille

ouvriers, qui tous les soirs recevaient leurs salaires en belle monnaie d'argent. L'empereur lui-même, revêtu d'une tunique de lin, surveillait chaque jour leurs travaux et excitait leur activité par sa familiarité, par son zèle et par ses récompenses. La nouvelle cathédrale de S[te] Sophie fut consacrée par le patriarche, cinq ans, onze mois et dix jours après qu'on en eut posé la première pierre; et au milieu de cette fête solennelle, Justinien s'écria avec une pieuse vanité : « Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'achever un si grand ouvrage! O Salomon! je t'ai vaincu. » Mais vingt ans ne s'étaient pas écoulés qu'un tremblement de terre, qui renversa la partie orientale de la coupole, humilia bientôt l'orgueil du Salomon romain. Sa persévérance répara ce désastre, et la trente-sixième année de son règne, il fit pour la seconde fois la dédicace d'un temple qui, après douze siècles, offre encore un monument imposant de sa gloire. » — Histoire de l'Empire Romain. XL. 293.

Le lecteur a lu dans la préface la description si originale et si heureusement détaillée de l'intérieur de S[te] Sophie que notre auteur a donné dans les ***Esquisses Byzantines***.

A ce temple magnifique on avait dû attacher un personnel qui répondit par le nombre à ses colossales dimensions; en sus de cent portiers, on comptait à S Sophie soixante prêtres, cent diacres, quarante diaconesses, quatre-vingt-dix sous-diacres, cent lecteurs et vingt-cinq chantres.

(8) *Page 194.* — Phalaris, tyran d'Agrigente, en Sicile, personnage moitié fabuleux, dont les poëtes, plus que les historiens, nous ont rapportés les cruautés légendaires. Un

de ses courtisans, Perilaüs, lui aurait fait hommage d'un taureau d'airain, dans les flancs duquel on pouvait enfermer un homme condamné à mourir à petit feu.

La fable dit que le tyran fit essayer cet horrible instrument de supplice par celui-là même qui le lui avait offert, et que, dans la suite, il se plut à y enfermer ses victimes, dont « les gémissements arrivaient à son oreille plus suaves que la plus ravissante harmonie. »

(4) *Page 197*. — Le théâtre de l'insurrection est décrit par A. Marrast dans les *Esquisses Byzantines*, p. 5 à 17. « Plus loin, sur l'Augustéon ou place impériale, carré long entouré de portiques, une colonne portait la statue équestre de Théodose, en argent doré. Du milliaire d'or partaient comme à Rome les principales routes de l'empire. On y exposait les têtes des suppliciés.

L'Augustéon était entouré de tous côtés de monuments et de palais : au Sud, le palais du Sénat, la Basilique de l'Ecole de droit, divers dicastères ou tribunaux ; au Nord, Ste Sophie.

En suivant la troisième voie conduisant du forum de Constantin au palais impérial, on rencontrait, au Sud de l'octogone, l'église St Théodose, et, un peu plus loin, l'Hippodrome ou grand cirque, foyer unique de la vie publique byzantine, à la fois club, église, arène et charnier. Là défilent les triomphes. On y brûle ou mutile les condamnés politiques. Les chants religieux, les cris d'enthousiasme prodigués au cocher vainqueur, les acclamations officielles entrecoupées d'imprécations, arrivent aux oreilles de l'empereur assis en

face de son peuple. Sur ces degrés de marbre blanc où peuvent prendre place cent cinquante mille spectateurs, la foule, libre un moment de ses mille entraves, engage avec le maitre de terribles dialogues. Parfois l'émeute éclate. *Jam faces et saxa volant!* Les barbares de la garde se ruent sur les assaillants. Le sang coule à flots. Qu'importe? le despote du jour ne tomberait qu'au profit d'un nouveau despotisme.

Des obélisques égyptiens, des colosses de bronze dominaient la forêt de statues qui encombraient la Spina, la tribune impériale et les promenades ornées de portiques qui entouraient l'Hippodrome. Les dieux et les héros de la Grèce, les sphinx ailés, la louve de Romulus, des statues grotesques et *talismaniques*, les images des empereurs et des cochers s'y mêlaient dans une confusion étrange. Qu'on se figure Franconi et le vainqueur d'Austerlitz côte a côte sur la place de la Concorde! Ces rapprochements ne choquaient personne.

L'Hippodrome était voisin du grand palais impérial qui occupait, comme le nouveau Sérail, toute la région orientale de la ville sur le Bosphore.

C'était une vraie cité dans la cité, dont il fallait, dit-on, une heure pour faire le tour, immense aggrégat de palais, d'églises, de casernes, de prisons et de bâtiments administratifs. De vastes jardins, des greniers, une citerne, un phare, des souterrains aboutissant au Bosphore ; un port spécial où n'abordaient que les galères et les yachts de plaisance, affectés au service personnel de l'empereur, complétaient ce

petit monde où vivaient, avec le souverain, sept à huit mille individus, soldats, courtisans, fonctionnaires, prêtres, femmes, eunuques, esclaves. »

(5) *Page 198.* — L'omophorion était le vêtement de gala des patriarches et des évêques : c'était en même temps l'insigne de leur dignité; remettre l'omophorion à quelqu'un, c'était l'appeler aux fonctions épiscopales.

(6) *Page 205.* — On n'est pas d'accord sur le sens du mot *sgaudari*, qui, pour plusieurs auteurs, paraît être une épithète injurieuse empruntée à un des idiômes barbares de l'époque.

Cependant, le commentateur de l'histoire secrète nous paraît avoir résolu la question, en nous apprenant que, dans la langue *verte* des Grecs, ce mot signifie *âne :* lingua græcorum vernacula γαύδαρος est asinus. — In Hist. Arcanan notæ Alemanni.

On peut admettre, dès lors, que le peuple, peu délicat sur le choix de ses expressions, ait pu, dans un moment d'effervescence, adresser cette grossièreté à son souverain, surtout si l'on se rappelle que la chronique reprochait à Justinien d'avoir des oreilles d'âne. Par une corruption du langage de *gaudaros* on a fait *sgaudari.*

(7) *Page 215.* — L'allocution de Théodora est rapportée à peu près dans les mêmes termes par Procope et par Michel Glycas.

(8) *Page 222.* — La *Spina* était une barrière en mur bas divisant le Cirque en deux, et aux deux extrémités de laquelle se trouvaient les bornes que nous avons décrites, dans la note 21 du chapitre précédent.

La *Spina* de Byzance constituait à elle seule un véritable musée. Sur sa crête, en effet, on voyait un obélisque égyptien, des statues, un autel, des colonnes, dont l'une est restée célèbre, la colonne serpentine et divers ornements selon le goût du moment ou le caprice des maîtres du jour. On en trouve une description très intéressante dans l'étude de M. Rambaud, que nous avons déjà citée.—L'Hippodrome à Constantinople. *Revue des Deux-Mondes*, 1871.

(9) *Page 222.* — L'*Euripe* était un canal ou large fossé rempli d'eau qui faisait le tour de l'Hippodrome et séparait les spectateurs de l'arène.

NOTES

SUR

L'ALEXANDRIE DES PTOLÉMÉES

L'ALEXANDRIE DES PTOLÉMÉES

—

(1) *Page 235.* — Voir Kiepert. *Zur topographie des alten Alexandria, mit einem plan.* Berlin, Reimer, 1872. — *Dictionnaire de l'académie des beaux-arts.* Art. Alexandrie T. 1, p. 347 à 356. Paris, Didot.

(2) *Page 238.* — *Revue des Deux-Mondes.* N° du 1er mars 1875. *Voyage au cœur de l'Afrique.* Les Niams-Niams et les Akkas.

(3) *Page 238.* — Les missionnaires boudhistes venus du Pendjab par la Perse, pénétrèrent en Syrie, en Egypte et jusqu'en Asie-Mineure. Albrecht Weber. — *Histoire de la littérature indienne*, p. 438. Traduction Sadous, Paris, Durand. 1859.

(4) *Page 240.* — Ceci n'est vrai que d'une manière générale, plus d'un juif fut en faveur à la cour des Ptolémées. — Voir : Siegfried. *Philo von Alexandria iéna*, 1875.

(5) *Page 241.* — Polybe. xv, 30, xxxiv, 14.

(6) *Page 242.* — Voir le récit de la chute d'Agathocle dans Polybe. Livre xv, chapitre 25 à 33.

(7) *Page 246.*— Parthey, ***Das Alexandrinische museum.*** — Berlin, 1838.

(8) *Page 248.* — *Anthologie.* Tome I, page 434. Edition Hachette.

(9) *Page 250.* — Voir Humboldt. *Cosmos.* t. 1 (passim).

(10) *Page 257.*--Voir Muys.***Griechenland und der Orient.*** Koln. 1856. Au mot Sarapis, p. 150 à 153.

(11) *Page 257.* — Ammien Marcellin. I. XXII, c. 16.

(12) *Page 259.*—***Hirt. Geschichte der Baukunst der alten.*** II. 383.

(13) *Page 259.* — Athénée, livre 5, p. 196 à 203.

(14) *Page 265.* — Strabon, XVII, p. 800.

NOTES

SUR

BAGDAD SOUS LES KHALIFES

BAGDAD SOUS LES KHALIFES

—

(1) *Page 307.* — De tout cela il ne reste plus dans la ville moderne que les ruines du Médressé, bâti par le Khalife Mostanser, et le tombeau de Zobeydeh, l'épouse favorite d'Haroun-Al-Raschid.

(2) *Page 308.*—Weil, *Geschichte der Chalifen*, t. II, p. 305.

(3) *Page 309.* — Dicton du temps. Il s'agit de Séleucie d'Arménie, Salouk.

(4) *Page 309.* — Légende arabe.

(5) *Page 309.* — Luth dont on faisait résonner les cordes avec un plectre.

(6) *Page 310.* — Benjamin de Tulède, édition anglaise, t. I p. 94. Londres, 1840.

(7) *Page 310.* — Omar et un ou deux autres peut-être vécurent ainsi, mais cette coutume ne tarda pas à dégénérer en parade et en impôt indirect.

(8) *Page 311.* -- Benjamin de Tulède, t. I, p. 93 ; A. de Beaumont, *Les arts décoratifs en Orient, Revue des Deux-Mondes*, n° du 1er septembre 1866.

(9) *Page 312.* — Benjamin de Tulède, t. I, p. 94 et 95.

(10) *Page 314.* — Benjamin de Tulède, t. I, p. 100 à 105.

(11) *Page 318.* — CLXI^e nuit. Traduction Galland.

(12) *Page 320.* — Sur les progrès scientifiques dus aux Arabes, voir Humboldt, *Cosmos*, t. 1 (passim). Draper, *Les conflits de la science et de la religion*, p. 73 à 84.

(13) *Page 321.*—Depuis que les Turcs eurent pris la direction de l'Islam, on n'y enseigna guère plus que la théologie.

(14) *Page 321.* — Voici qui est plus fort. L'*historien* Kotbeddin raconte que, lors de la prise de Bagdad par Houlagou, les Tartares jetèrent dans l'Euphrate les livres des collèges de cette ville ; que le nombre en était si grand qu'il s'en forma un pont, sur lequel passaient les gens de pied et les cavaliers, et que l'eau du fleuve en prit une couleur noire. (Sacy. *Extraits de la bibliothèque du roi*, bibliothèque du roi, t. IV, p. 569).

(15) *Page 322.* — Flandin. *Voyage en Perse*, texte p. 175.

(16) *Page 325.* — Weil, t. II, p. 167 à 172.

(17) *Page 329.* — Caussin de Perceval. *Notes anecdotiques sur les principaux musiciens Arabes. Journal asiatique*, t. II.

(18) *Page 330.* — En voici un exemple entre mille :

« La saveur de tes baisers me rappelle un vin vieux qu'on réserve pour le boire à midi, et qui a fait un long séjour dans l'outre. » *(Pensées de Zamakhschari. Journal asiatique.)*

(19) *Page 332.* — Weil, t. II, p. 130 à 132.

(20) *Page 335.* — C. de Perceval. — *Notice sur les principaux musiciens Arabes. Journal asiatique*, t. II.

(21) *Page 336.* — Weil, t. II, p. 255.

(22) *Page 338.* — Renan, *Averroès*, p. 89 à 116. Weil, t. II, p. 255 à 258, t. III, appendice, p. xv à xxi.

(23) *Page 339.* — Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. III, p. 19.

(24) *Page 342.* — Le mont sacré des Musulmans, près de la Mecque.

(25) *Page 344.*— Cette coutume qui dura longtemps après Mahomet était un reste de l'ancienne religion des Arabes.

(26) *Page 344.* — Benjamin de Tulède, t. I, p. 96 à 99.

FIN

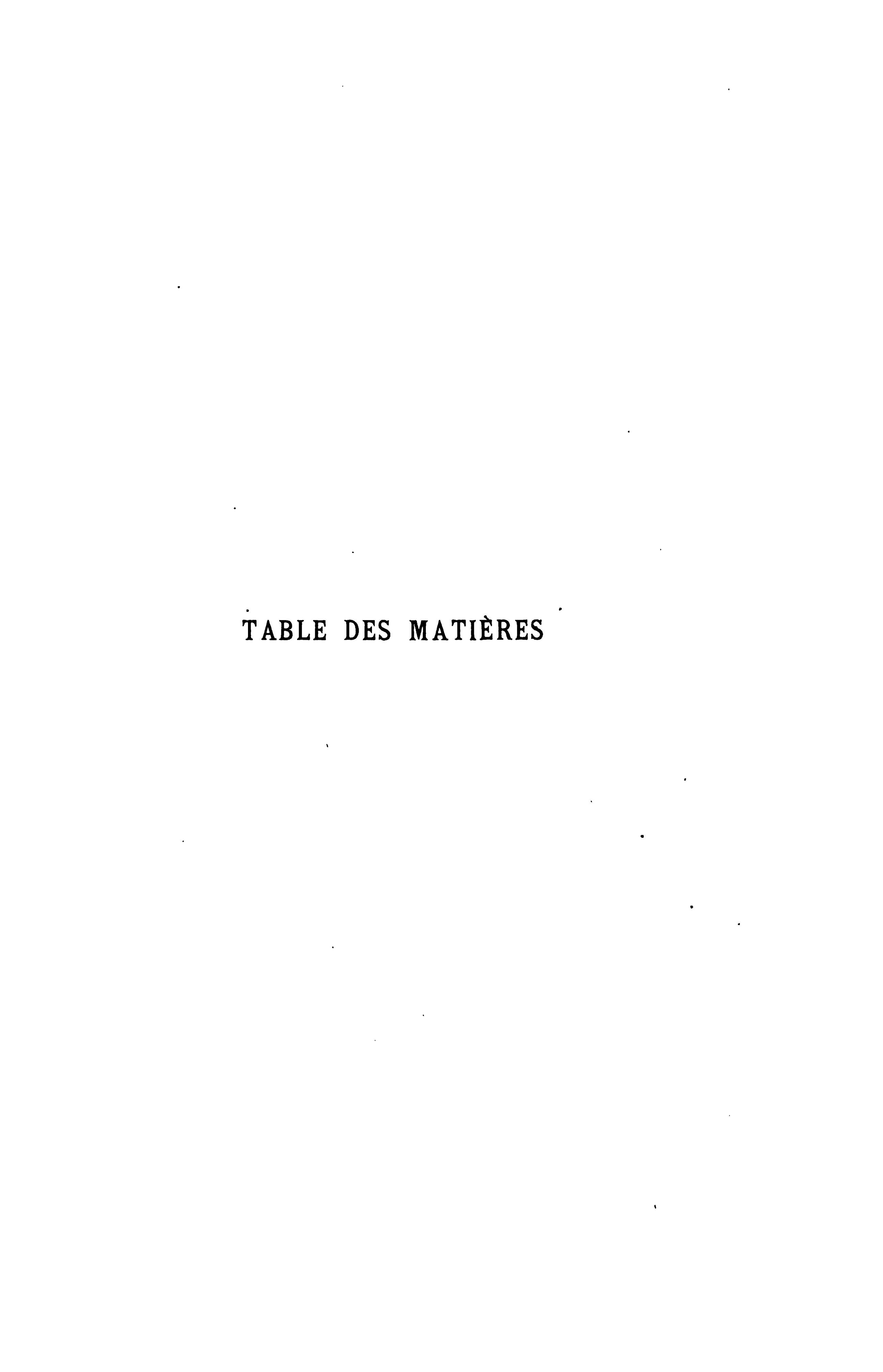


TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

L'ALEXANDRIE DES PTOLÉMÉES.

UNE APOTHÉOSE.

BAGDAD SOUS LES KHALIFES.

NOTES ET COMMENTAIRES.

ERRATA

Page 13. — Ligne 13, *lisez* : les patrices.
Page 16. — Ligne 15, *lisez* : Callinique.
Page 21. — Ligne 21, *lisez* : Constantiolus.
Page 76. — Ligne 13, *lisez* : je t'attends.
Page 117. — Ligne 13, *lisez* : consolation de vieillard, diras-tu sans doute?

Page 124. — Ligne 17, *lisez* : à dessins d'or.
Page 125. — Ligne 22, *lisez* : Anthousa.
Page 125. — *L'alinéa doit être repris* : — La statue d'Anthousa, etc.
Page 126. — Ligne 11, *lisez* : Polémon le vert.
Page 127. — Ligne 22, *lisez* : Otarzès.
Page 131. — Ligne 15, *lisez* : scares.
Page 135. — Ligne 18, *lisez* : colorié.
Page 137. — Ligne 11, *lisez* : tout se tait.
Page 147. — Ligne 6, *lisez* : des Scythes.
Page 149. — Ligne 16, *lisez* : Herméneutes.
Page 168. — Ligne 23, *lisez* : et apostolites.
Page 169. — Ligne 23, *lisez* : et spathaire nous opprime.
Page 176. — Ligne 5, *lisez* : cordes cassèrent.
Page 222. — Ligne 23, *lisez* : l'Euripe.
Page 227. — Ligne 7, *lisez* : Alains, Gépides, Hérules.

Page 254. — Ligne 14, *lisez* : Esculape de Pergame.
Page 305. — Ligne 5, *lisez* : Ctésiphon.
Page 339. — Ligne 19, *lisez* : schisme.
Page 352. — Ligne 2, *lisez* : cecinit.
Page 359. — Ligne 14, *lisez* : Reiskius.
Page 378. — Ligne 10, *lisez* : Pœéon.
Page 384. — Ligne 3, *lisez* : Dans l'épître II du livre II d'Horace.
Page 384. — Ligne 9, *lisez* : et optivo cognomine.
Page 414. — Ligne 18. — *Rétablissez les lignes suivantes omises* :
— Mais c'est là une erreur grossière : le roi des Perses ayant sa capitale à Persépolis et Ctésiphon n'étant devenu capitale de l'empire des Parthes que longtemps après sa fondation qui date de 255 ans avant J.-C.
Page 423. — Ligne 18, *lisez* : il lui avait été donné.

Imprimerie A. Menetière, a Pau

IMPRIMERIE A. MENETIÈRE, A PAU.

